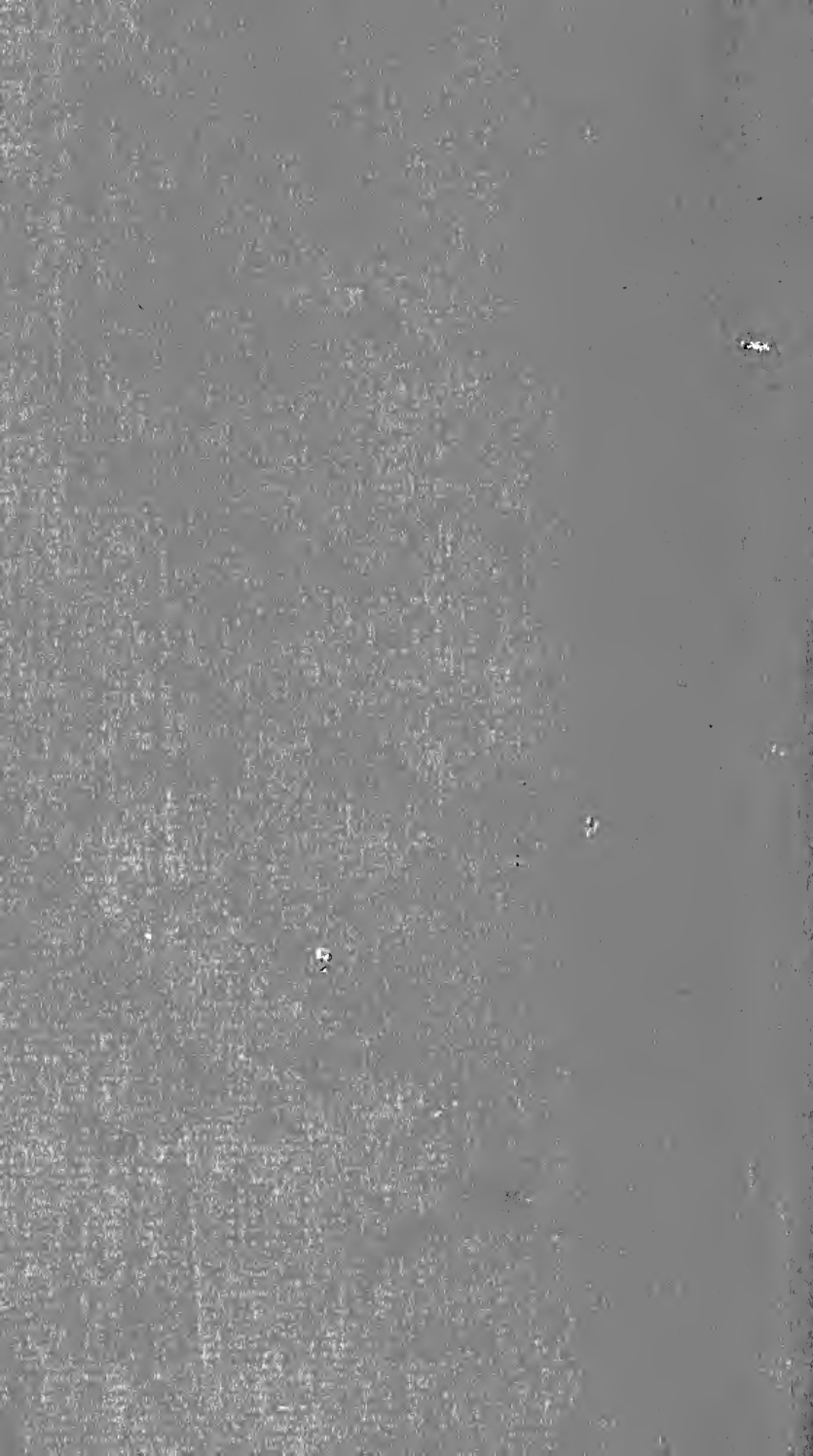


Adams 282.16



ri. Un jour, elle trouva sous sa serviette ce quatrain :

La Marquise a bien des appas ;
Ses traits sont vifs , ses graces franches ,
Et les fleurs naissent sous ses pas :
Mais , hélas ! ce sont des fleurs blanches.

L'insulte étoit sans doute sanglante , comme le remarque l'auteur de la vie privée de Louis XV ; aucune femme ne l'eût pardonnée. C'étoit attaquer la Marquise d'autant plus cruellement qu'on révéloit à toute la France un défaut secret que son amant même ignoroit.

Le même écrivain prétend qu'il n'étoit point prouvé que le Comte fut coupable ; que ces vers assez mauvais , n'étoient pas même dignes de lui ; qu'on lui eût plutôt attribué la chanson suivante :

Cette petite bourgeoise
Elevée à la grivoise ,
Mesurant tout à sa toise
Fait de la cour son taudis... dis , &c.
Louis , malgré son scrupule ,
Froidement pour elle brûle ,
Et son amour ridicule
A fait rire tout Paris... ris , &c.
On dit même que d'Estrade
Si vilaine & si maussade ,
Aura bientôt la passade ,
Dont elle a l'air tout bouffi !... fi ! &c.

Le Ministre disgracié trouva des censures

olama, on décria son administration. L'écrivain déjà cité, plus à portée de l'apprécier, redresse ce jugement aveugle, précipité & passionné des contemporains, & ose croire, & nous sommes d'accord avec lui, que la postérité plus équitable regardera le comte de Maurepas comme le meilleur ministre que la marine ait eu sous le règne de Louis XV.

Le seul vice d'administration à reprocher au comte de Maurepas, comme l'observe judicieusement le même auteur, c'étoit trop de foiblesse dans les punitions. S'il eût commencé par quelque exemple, lors de la discorde élevée dans l'escadre du marquis d'Antin; s'il eût fait trancher la tête à quelqu'un des mutins dans celle du duc d'Anville, à ce la Maisonfort, infiniment plus coupable que l'amiral Bing, fusillé depuis en Angleterre; à ce Poulkonque, qui, mouillé à l'île de Ré, se laissa aborder sottement par un corsaire ennemi, glissé sous pavillon François, parmi son convoi, & enlever sans défense par un bâtiment de beaucoup inférieur; il eût rendu un grand service à l'Etat, & épargné bien des fautes & des malheurs. Mais cette mollesse funeste étoit moins la sienne que celle du maître & du gouvernement.

Initié, dès sa jeunesse, dans les bonnes manières du monarque; aux plus grands talens pour gouverner, le comte de Maurepas

joignoit les qualités brillantes de l'homme de société le plus aimable. Si jamais courtisan eût pu se flatter d'être inébranlable dans sa faveur, c'étoit le Comte de Maurepas. Honoré de l'amitié de son Maître, appelé à ses parties de plaisir les plus intimes & les plus secrètes, il se trouva à la fin victime de la vengeance de la favorite.

Ce qui étonna bien du monde, ce qui sembla un bonheur unique, c'est que le Comte de St. Florentin, beau-frère du Comte de Maurepas, & d'ailleurs son cousin, échappa à une disgrâce qui enveloppe ordinairement toute la famille.

La raison, c'est que ce St. Florentin étoit un personnage de génie borné, d'un caractère doux, peu entreprenant, & timide. Il n'avoit point encore le département des lettres de cachet, qui l'a rendu depuis si odieux. Il n'étoit point encore gouverné par sa caillette de Sabbatin, aventurière dont les charmes l'avoient séduit. Il étoit zélé pour le service du Roi, & avoit pour la maîtresse du Monarque le respect & la soumission convenables. Il étoit le Doyen des secrétaires d'Etat: il avoit vingt-huit ans de service dans sa charge, & n'avoit point encore le titre de ministre. Son servile dévouement à la marquise le lui fit donner en 1751, après avoir eu l'humiliation de se voir passer sur le corps M. de

Machault, qui n'étoit Contrôleur-général que depuis trois ans.

Le Comted'Argenson suspecté avec raison d'avoir voulu substituer à la favorite, la Marquise d'Estrades, sa maîtresse, ne fut maintenu dans sa place de secrétaire d'Etat de la guerre, qu'en vertu de ses grands talens, & de la facilité de son travail, qui étoit fort du goût du Roi. Il étoit voluptueux, même débauché, mais ses plaisirs ne prenoient jamais sur son travail : il ne se coucha pas un jour de son ministère sans s'être mis au courant. Respecté des troupes, il chercha toujours à s'en faire aimer.

Le Contrôleur-général Machault, homme sombre, flegmatique, mais ferme & plein d'énergie, étoit la première créature de Madame de Pompadour. C'étoit l'homme véritablement qu'il falloit à la favorite. Il marcha à grands pas dans le ministère. Fait Contrôleur-général en 1745, il avoit eu les sceaux en 1750, lors de la démission du Chancelier d'Aguesseau. (*)

(*) Ce chef de la justice mérite ici une place distinguée. Semblable au Chancelier de l'Hôpital par ses talens & par ses travaux, d'Aguesseau se vit comme lui exposé à des orages. Au commencement de la Régence, lorsqu'il n'étoit encore que Procureur-Général, il fut appelé à un Conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejettât, & ce projet dont il montra les dangers & les avantages, fut en effet rejeté pour

Le Président de Lamoignon, se regardant comme trop heureux de succéder à un aussi

lors. Depuis les choses changèrent. L'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le Prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau qui étoit alors Chancelier. Le Régent lui reprit les Sceaux en 1717, & lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, & les Sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois, en 1722, & il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé en 1727, par les soins du Cardinal de Fleury; mais les Sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737. On les avoit donnés à Chauvelin, personnage de profond savoir, mais de grande intrigue. Le Parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau Garde-des-Sceaux. D'Aguesseau répondit, qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit jamais demandé, ni désiré aucune charge. Les honneurs étoient venus le chercher. Au commencement de la Régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fut presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autre fruit de ses épargnes, que sa Bibliothèque, encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours à Fresnes, tems qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés & le plan de législation qu'il avoit conçu. Les Mathématiques, les

grand homme, avoit eu la bassesse, indigne de son nom, de laisser demembrer sa

belles lettres & l'agriculture formoient ses délassemens. Le Chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce tems qu'il fit sur la législation, des réflexions utiles, qui produisirent un grand nombre de loix, depuis 1729, jusqu'en 1749. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes loix, sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. D'Aguesseau n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savoit par principes la langue Francoise, le Latin, le Grec & l'Hébreu, l'Arabe, l'Italien, l'Espagnol, l'Anglois & le Portugais. Il n'étoit pas moins honoré des savans étrangers, que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la reformation de son calendrier. La réponse du Chancelier de France, pleine de réflexions utiles, déterminna cette nation philosophe à un changement, qu'elle n'auroit pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins suspectes de la confiance du Roi, lorsque Sa Majesté alla se mettre à la tête de ses armées. Elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des Conseils des Finances & des Dépêches. Il rendoit compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le Roi écrivoit sa décision. La sobriété & l'égalité d'ame lui conserverent jusqu'à l'âge de 81 ans une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de Chancelier, & mourut peu de tems après, le 9 Février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est déjà publiée en 6 volumes *in-4°*. On disoit

dignité pour jouir de ses vains honneurs, & n'être plus qu'un simulacre, objet du mépris & de la haine de la magistrature, tandis que le favori de la marquise, son émule, mais plus adroit, en avoit la confiance & en recueilloit les hommages.

L'intendant Rouillé, inhabile pour le ministère de la marine, mais marchant sur les errements du comte de Maurepas, à l'aide de son conseiller, de Rochefort, Mezy, avoit à peine parcouru la latitude de son département, qu'on l'avoit fait monter aux affaires étrangères. Il étoit aussi neuf dans ce nouveau département que dans l'autre. Le département des affaires étrangères exige le politique le plus fin, le plus subtil, le plus délié possible. Rouillé étoit le génie le plus bouché, le plus lourd, le plus pesant qu'on puisse imaginer.

Ses deux prédécesseurs s'étoient laissés furieusement dérouter par le génie supérieur du ministère Anglois. L'un étoit le marquis de Puyfieux, personnage des plus médiocres, qui assurément ne s'étoit pas aiguisé l'esprit dans son ambassade à Naples; qui avoit très-mal figuré au congrès de Bréda; & qui avoit achevé de montrer, dans la

de lui, qu'il *pensoit en Philosophe, & parloit en Orateur...* Cet article n'est qu'un extrait des différens éloges du Chancelier de France, & surtout, de celui de M. Thomas, couronné par l'Académie Française en 1760.

place de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, sa foiblesse & sa nullité. Petit, méthodieux, il ne peut mieux se peindre que dans le couplet suivant, tiré des *Noëls sur la Cour*, imprimés dans les Mémoires secrets de Bachaumont.

En coudoyant la foule
 Le Marquis de Puyfieux,
 A grand' peine se coule
 Au près du fils de Dieu :
 Pour regarder l'enfant, ayant mis ses lunettes :
 Enfin, dit-il, je vois le cas :
 Pourtant la nouvelle n'est pas
 Mise dans ma Gazette ?

La mauvaise santé du Marquis de Puyfieux, lui fit donner sa démission en 1751. Il eut pour successeur un autre personnage, qui auroit dû se former dans l'Ambassade de Hollande d'où il sortoit, mais qui n'en arriva pas moins impropre au Ministère, & moins neuf. C'étoit le Marquis de Saint-Contest. Brave homme, s'il en fut jamais, mais petit. Il mourut en place, grâce à sa destinée, qui, au bout de trois ans, termina sa carrière. C'est à ce M. de Saint-Contest que succéda M. Rouillé.

Tels étoient les Ministres qui gouvernoient la France sous la Marquise de Pompadour. On en comptoit un autre qu'on regardoit comme le Ministre des *Menus*, le Lieutenant de Police, Berrier, homme insolent, dur, brutal, aussi lâche qu'atroce,

comblé de dignités & de biens par la faveur de la Marquise.

Le tems de l'époque funeste où nous écrivons , fut celui où les liens de l'amour du Souverain & des sujets commencerent à se relâcher. On ne vit plus Louis XV revenir à Paris que dans tout l'appareil de sa sévérité & de sa colere , & le peuple le bénir avec ces acclamations de joye si flatteuses pour l'oreille & le cœur des bons Rois. La Marquise étoit détestée. On lui imputoit de n'avoir pas recueilli les avantages de la paix par la cessation des Impôts , de plonger le Roi dans la crapule & la dissolution , d'aggraver tous les malheurs de la nation. Le Monarque & sa Maîtresse étoient indifférens au mépris , & , en quelque sorte , au ressentiment des peuples. Ils les bravoient hautement. Ils jouissoient sans crainte & sans remords , des délices & des plaisirs les plus raffinés , au sein des voluptés.

Cependant la France , en paix au dehors , n'étoit pas sans querelle & sans troubles au dedans. Il semble qu'il est de sa destinée d'être sans cesse agitée. Des insectes sortis du cadavre du Molinisme & du Jansénisme , selon l'expression de Voltaire , bourdonnoient dans la capitale , piquoient tous les citoyens. On ne se souvenoit plus ni de Metz , ni de Fontenoy , ni des victoires , ni des disgraces , ni de tout ce qui avoit ébranlé l'Europe. Il y avoit dans Paris cin-

quante mille énergumènes, qui ne savent pas en quel pays coule le Danube & l'Elbe, & qui croyoient l'univers bouleversé pour des billets de confession. Une petite guerre civile s'éleva entre les parlements & les évêques.

A M. de Vintimille, archevêque de Paris, avoit succédé sur ce siége M. de Belle-fonds, grand moliniste, fanatique ardent, mais dont une mort précipitée avoit arrêté les progrès de vengeance contre les jansénistes. Tout le monde sait & l'histoire de Jansénius, & celle de Molinos, & celle de la constitution *Unigenitus*, & celle de l'Abbé Paris, & celle des miracles du bienheureux Diacre & des convulsions qu'ils exciterent. Lors que la Cour fit faire la clôture du cimetière où reposoient les os du prétendu saint, elle crut mettre fin aux disputes des deux partis. Ce tombeau de Paris parut être le tombeau du Jansénisme dans l'esprit de bien des gens. Mais quelques autres personnes y crurent voir le doigt de Dieu.

Les querelles se renouvelèrent. A la mort de l'Archevêque de Belle-fonds, on avoit trouvé sous le scellé une foule de lettres de cachet déjà remplies des noms des proscrits. Leur malheur ne fut que suspendu. M. de Beaumont qui le remplaça, étoit dans les mêmes principes, en outre fort ignorant, fort entêté, fort susceptible de prévention, ami de la flatterie & des délateurs. C'étoit

un homme de qualité, mais pauvre (*). Il avoit été longtems à percer; il n'avoit commencé à être Evêque qu'à 38 ans. Placé sur le siege de Bayonne, il eut l'occasion de se distinguer au passage de la premiere Dauphiné, Infante d'Espagne. Les sieges de Vienne & de Paris, successivement vacants, furent peu après la récompense des soins de Beaumont, pour plaire à la princesse. Le dernier siege, d'une si grande importance, ne pouvoit naturellement être confié qu'à un Prélat dont le zèle fut analogue à celui de l'Evêque de Mirepoix, qui avoit alors la feuille des bénéfices. Le dévouement aveugle de celui-ci aux Jésuites étoit trop connu, pour ne pas présumer que M. de Beaumont seroit un de leurs plus chauds partisans. Les Jansénistes, de leur côté, furieux d'un pareil choix, se liguerent pour le tourmenter & le dégoûter, s'il étoit possible, de son Episcopat. Ils avoient en leur faveur le grand nombre du parlement; ils le firent chicaner d'abord sur la nomination de la supérieure de l'Hôpital. La Cour lui donna gain de cause à cet égard. Les billets de Confession, exigés des mourants, pour savoir à quel Prêtre on s'étoit confessé, firent éclore ensuite cette longue & ridi-

(*) On montre encore, rue de la Harpe, à Paris, ce qu'on appelle une gargotte à 12 sols, où l'Abbé de Beaumont alloit prendre ses repas, lorsqu'il faisoit sa théologie.

cule querelle, sur laquelle on a tant écrit; & qui fit tour-à-tour exiler le Parlement & l'Archevêque; procura la dissolution de l'ordre, & la catastrophe terrible de la Magistrature qui affligea tout le Royaume.

La querelle élevée au sujet de la nomination d'une supérieure de l'Hôpital - Général, n'avoit été que le prélude d'une plus grave. Un Sieur Bouettin, curé de St. Etienne-du-Mont, ayant refusé les Sacrements à un Conseiller du Châtelet, fut mandé à la Cour: sur son refus de comparoître, sous prétexte qu'il n'étoit comptable qu'à Dieu & à ses supérieurs, dans l'ordre hiérarchique, de sa conduite dans l'exercice de son Ministère, il fut décrété de prise de corps.

C'est ici que commença proprement de s'engager la grande guerre entre le Clergé & la Magistrature. Le Roi favorisa & réprima tour-à-tour les entreprises de chaque parti; il ne pût tenir l'équilibre entr'eux. Le balance échappa à ses mains tremblantes; il se trouva forcé de faire céder son autorité aux circonstances, de détruire malgré lui les Jésuites & les Parlemens, & de laisser l'Etat & la Religion également ébranlés & bouleversés jusques dans leurs fondemens.

Le fauteur connu des troubles du Royaume étoit le Prélat de la Capitale, ce M. de Beaumont dont la carrière a été jusqu'à nos jours si longue & si douloureuse, car il est

accablé d'infirmités. Ses ennemis ont prétendu que c'étoit la suite des débauches de sa jeunesse. Quoiqu'il en soit, depuis qu'il est sur le chandelier, on doit rendre justice à la pureté de ses mœurs. Sa table a toujours été servie avec beaucoup de délicatesse, mais pour les autres. Il est très-sobre quant à lui; il est fort charitable, il a d'excellentes qualités, &, dans le fanatisme qu'on peut lui reprocher, il est au moins conséquent, il n'a jamais varié, il a obéi à sa conscience. C'est *une lanterne sourde*, si l'on veut, *qui n'a éclairé que lui*; mais il a suivi le flambeau qui lui a été donné: ce que peu de ses confreres pourroient alléguer pour leur justification.

Ce Prélat que Voltaire confirme être entré dans toutes les manœuvres Religieuses du tems où nous écrivons, plus par zele de Théologien, que par esprit de cabale, n'étoit pas homme à plier. Il se roidit & contre le Roi & contre les Parlemens. Le Roi avoit imposé silence, défendu à ses Cours de Judicature & aux Evêques de se mêler des affaires concernant les Sacremens, en réservant la connoissance à son Conseil-Privé. Les Parlemens se plaignirent qu'on leur ôtât ainsi l'exercice de la police générale du Royaume, & le Clergé souffrit impatiemment que l'autorité Royale voulut pacifier des querelles de Religion. Les animosités s'aigrirent de tous côtés; les billets

de confession reparurent ; de nouveaux ré-
fus de Sacrements irritèrent tout Paris ; tou-
tes les familles furent alarmées, le schisme
fut annoncé : on disoit tout haut que si on
rendoit les Sacrements si difficiles, on sauroit
bientôt s'en passer à l'exemple de tant de
nations. Le Roi avoit défendu par un arrêt
de son Conseil d'Etat, que ses sujets se
donnassent les uns aux autres les noms de
Novateurs, de Jansénistes, des Sémi-Péla-
giens ; c'étoit ordonner à des fous d'être
sages.

Le Parlement avoit fait des remontrances
fortes & pathétiques. Il avoit cessé ses fonc-
tions, & ne les avoit reprises qu'après y
avoir été forcé par des lettres de cachet. Il
donna des arrêts qui furent cassés. Le Clergé
disoit ouvertement que la robe en vouloit
à l'encensoir. Le schisme se manifestoit de
toutes parts ; il s'étendoit jusques dans les
Provinces & dans les campagnes. Les Arche-
vêques de Sens & de Tours ; les Evêques
d'Amiens, d'Orléans, de Langres & de
Troyes se signalèrent par des éclats dans le
ressort du Parlement de Paris. Une Lettre
de l'Evêque de Marseille, dénoncée au Par-
lement fut brûlée par la main du Bourreau ;
un écrit de l'Evêque d'Amiens condamné.
Un porte-Dieu fut mis à l'amende, con-
damné à demander pardon à genoux & à
être admonesté, & un vicaire de Paroisse,
au bannissement. Ces arrêts furent cassés.

Les affaires de cette espece se multiplioient. Le Roi ne cessoit de recommander la paix ; & les Ecclesiastiques persistoient à refuser les Sacréments, & les Parlemens à procéder contre eux.

Le Parlement de Paris cessa deux fois, & reprit deux fois ses fonctions. Ce tems ressembloit d'abord au tems de la Fronde ; mais dépouillé des horreurs de la guerre civile, il ne commença à se montrer que sous une forme susceptible de ridicule. La querelle devint sérieuse : on finit par craindre & le tems de la Fronde & de la Ligue.

Le feu couvoit toujours sous la cendre. L'Archevêque de Paris avoit ordonné de refuser les Sacréments à deux pauvres Religieuses, qui ayant entendu dire autrefois à leur Confesseur que la Bulle *Unigenitus* est un ouvrage diabolique, craignant d'être damnées, si elles recevoient cette Bulle en mourant ; elles craignoient d'être damnées aussi en manquant d'extrême-onctions. Le Parlement fait prier l'Archevêque de ne pas refuser à ces deux filles les secours ordinaires. Le Prélat répond, selon sa coutume, qu'il ne doit compte qu'à Dieu seul. Son temporel est saisi. L'Archevêque triomphe. Tout Paris murmure. Dans plus d'une ville du Royaume existèrent les mêmes troubles, les mêmes scandales.

Louis XV étoit alors, dit Voltaire, comme un pere occupé de séparer ses enfans qui se

battent. Il défendoit les coups & les injures; il réprimandoit les uns, il exhortoit les autres; il ordonnoit à tous le silence. Mais ses soins paternels pouvoient peu de chose sur des esprits aigris & allarmés. On voyoit tous les jours le bourreau occupé à brûler des Mandemens d'Eveques, & les recors de la justice faisant communier des malades, la bayonnette au bout du fusil.

Enfin, pour la troisieme fois, le Parlement cessa de rendre la justice. Nouvelles lettres de *jussion* qui lui ordonnent de remplir ses devoirs. Refus *d'obtempérer*: les membres des *Enquêtes* exilés, quatre exceptés, qui ayant parlé avec le plus de force, sont enfermés. La Grand'Chambre est épargnée; mais croyant qu'il y va de son honneur de n'être point épargnée, elle persiste à ne point rendre la justice au peuple, & à procéder contre les refractaires. Le Roi exile la Grand'Chambre.

L'Europe, poursuit Voltaire, s'étonnoit qu'on fit tant de bruit en France pour si peu de chose: & les François passaient pour une nation frivole, qui, faute de bonnes loix reconnues, mettoit tout en feu pour une dispute méprisée partout ailleurs.

Quand on a vu cinq cents mille hommes en armes pour l'élection d'un Empereur, l'Europe, l'Inde & l'Amérique désolées, & qu'on retombe ensuite dans cette guerre de plume, on croit entendre le bruit d'une

pluie, après les éclats du tonnerre. Mais on doit se souvenir que l'Allemagne, l'Angleterre, la Suede, la Hollande, la Suisse ont autrefois éprouvé des secousses bien plus violentes pour des inepties ; que l'Inquisition d'Espagne a été pire que des troubles civils, & que chaque nation a eu ses folies & ses malheurs.

Le schisme éclatoit de plus en plus dans Paris & dans les Provinces. L'Archevêque de Paris, les Evêques d'Orléans & de Troyes avoient été exilés à leurs maisons de campagne. La squelette de Sorbonne se mit de la partie. Elle menaça de cesser ses leçons. C'étoit le moindre malheur qui put arriver à la France.

Cependant le Roi se voyoit toujours entre deux grandes factions animées, comme les Empereurs Romains entre les bleus & les verds. Il tint un lit de justice à Versailles, où il convoqua les Princes & les Pairs, avec le Parlement de Paris ; il y fit enregistrer ses Edits ; mais le Parlement de retour à Paris protesta contre cet enregistrement.

Le public commençoit un peu à se lasser de cette guerre. Aux gens de parti près, intéressés pour ou contre, le François avoit repris sa gaieté ; chaque jour il paroissoit quelque pasquinade, quelque caricature, quelque brochure piquante. Entre toutes les facéties, on distingue la chanson suivante.

Sur l'air : *Laissez paître vos bêtes, &c.*

Pauvre sot que vous êtes,
Croyez-moi, Monsieur de Beaumont,
Laissez paître vos bêtes,
Autant qu'elles voudront.

Ces bonnes gens
Sont peu friands,
Avec de petits croquets blancs
Pauvre sot, &c.

De tels repas
Ne coûtent pas,
C'est pourtant ce qui rend si gras
Moinillons, Prêtres & Prélats.
Pauvre sot, &c.

On est touché
Du bon marché;
Mais on en feroit rebuté
Si vous y mettiez la cherté.

Pauvre sot que vous êtes,
Croyez-moi, Monsieur de Beaumont,
Laissez paître vos bêtes,
Autant qu'elles voudront.

Louis XV ne rioit pas. Il étoit au contraire embarrassé. Les épines du schisme se mêloient à l'importante affaire des impôts. Nouveaux refus de Sacremens : nouveaux exils. Le Roi écrit au Pape. Benoît XIV envoie au Roi une lettre circulaire pour tous les Evêques de France. Il décidoit que, *pour éviter le scandale, il faut que le Prêtre avertisse les mourans soupçonnés de Jansénisme ;*

qu'ils seront damnés, & les communier à leurs risques & périls. On imprima le bref du Pape : le Parlement le condamna & le supprima par un arrêt. Le Roi fut choqué. On lui fit voir dans la démarche du Parlement plus de mauvaise humeur que de modération. Louis XV en fut irrité. Il y avoit autre chose : le Parlement opposoit difficultés sur difficultés pour l'enregistrement des Impôts. Le Roi, en colere, vint réformer le Parlement dans un lit de justice. Il y fit lire un Edit par lequel il supprimoit deux Chambres de ce corps, & plusieurs Officiers. Il ordonna qu'on respectât la bulle *Unigenitus*; prescrivit le silence, la modération & la discrétion; & voulut que toutes les querelles passées fussent ensevelies dans l'oubli. Il menaça de son indignation quiconque des Magistrats ou des Evêques oseroit s'écarter de son devoir. Les murmures furent grands dans la capitale; mais on vit cesser les dissentions entre le Sacerdoce & la Magistrature. Malheureusement ce ne fut qu'une trêve momentanée; les troubles recommencerent bientôt après plus violemment, comme il arrive toujours sous un Gouvernement foible, qui met trop d'importance aux petites choses, ou qui n'ose couper la racine du mal, en laissant aux loix toute leur activité.

Parmi tant d'agitations qui troubloient l'Etat, tous les esprits après une guerre funeste, dans le dérangement des finances,

qui rendoit une guerre prochaine plus dangereuse , & qui irritoit l'animosité des mécontents ; enfin parmi les divisions & les troubles , semés de tous côtés entre les Magistrats & le Clergé , dans le bruit de toutes ces clameurs , il étoit très-difficile de faire le bien , & il ne s'agissoit presque plus que d'empêcher qu'on ne fit beaucoup de mal.

En ce tems arriva le plus grand malheur dont la France pût être affligée. Ce fut la mort du Maréchal de Saxe , ce héros qui servit de bouclier aux François. A la nouvelle de son trépas , Louis XV dit : *je n'ai plus de Général , il ne me reste que quelques Capitaines.*

Les services signalés rendus à la France par cet illustre étranger méritent bien que nous jettions quelques fleurs sur sa tombe.

Maurice étoit né de Frédéric-Auguste II , Electeur de Saxe & Roi de Pologne , & de la Comtesse de Konismarck , Suédoise aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Il fut élevé avec le Prince Electoral , depuis Frédéric-Auguste III. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude , on ne parvint à l'y faire appliquer , qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval ou de faire des armes. Il servit d'abord en Flandres dans l'armée des alliés , commandée par le Prince Eugene & Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709 , se signala au siege de Tournay , à celui de Mons , à la bataille de Malplaquet , & dit le soir de ce jour mé-

morale qu'il étoit content de sa journée.

La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant un nouveau surcroit de gloire. Le Prince Eugene, le Duc de Marlborough firent publiquement son éloge. Le Roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune Comte de Saxe servit à ce siege & y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Guedelbusck, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors.

Le Comte de Saxe s'étoit rendu en Hongrie en 1717. L'Empereur y avoit alors une armée de 15,000 hommes, sous les ordres du Prince Eugene, la terreur des Ottomans. Le héros Saxon, se trouva au siege de Belgrade, & à une bataille que ce Prince remporta sur les Turcs. De retour en Pologne en 1718, le Roi le décora de l'ordre de l'aigle blanc.

L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht & de Passarowitz, n'offrant au Comte de Saxe aucune occasion de se signaler, il se déterminà, en 1720, à passer en France, pour y jouir des douceurs de la société. Il avoit eu de tout tems beaucoup d'inclination pour les François, & ce goût sembloit être né avec celui de la guerre. La langue Françoisé

fut la seule langue étrangere qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le Duc d'Orléans, instruit de son mérite, le fixa en France par un brevet de Maréchal de Camp. Le Comte de Saxe employa tout ce tems que dura la paix, à étudier les Mathématiques, le génie, les fortifications, les Mécaniques, sciences pour lesquelles il avoit un talent décidé. Le délassément de tant d'études pénibles & de recherches profondes étoit pour lui un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes avoit fixé l'attention du Comte de Saxe presqu'au sortir de l'enfance. Dès l'âge de seize ans, il avoit inventé un nouvel exercice, & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, il le forma & l'exerça lui-même suivant sa nouvelle méthode. Le Chevalier de Follard, juste appréciateur des talens militaires, présagea dès-lors qu'il seroit un grand homme.

Tandis que la France formoit ce héros, elle fut menacée de le perdre. Les Etats de Curlande le choisirent pour Souverain de leur pays en 1726. La Pologne & la Russie s'armèrent contre lui. La Czarine voulut faire tomber ce Duché sur Menzicoff, cet heureux aventurier, de garçon patissier devenu Général & Prince. Ce rival du Comte de Saxe envoya à Mittau 800 Russes qui investirent le palais du Comte, & l'y assiégèrent. Maurice qui n'avoit que soixante hommes

hommes s'y défendit avec le plus grand courage. Le siège fut levé & les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice retiré avec ses troupes dans l'île d'Usmaïz, parle à ses peuples en Souverain, & s'appête à les défendre en héros. Les Russes veulent le forcer dans cette retraite où il n'avoit que trois cents soldats. Le Général qui en avoit quatre mille joignant la perfidie à la force, tente de le surprendre dans une entrevue. Le Comte, instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté & rompit la conférence. Cependant, comme il n'avoit pas assez de force pour se défendre contre la Russie & la Pologne, il fut forcé de se retirer en 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la Duchesse de Curlande Douairière, Anne-Iwanowna, seconde fille du Czar Iwan-Alexiowitz, frère du Czar Pierre I, qui l'avoit soutenu d'abord dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre non seulement la Curlande, mais encore le trône de Moscovie sur lequel cette Princesse monta depuis.

Une anecdote qu'on ne doit point oublier, c'est que le Comte de Saxe ayant écrit de Curlande en France pour avoir un secours d'hommes & d'argent, M^{lle}. Le Couvreur (*),

(*) Adrienne le Couvreur, cette Comédienne
Tome II.

fameuse Actrice, mit ses bijoux & sa vaisselle en gage pour secourir son amant, & lui envoya une somme de quarante mille livres.

Le Comte déchargé du fardeau de gouverner les hommes, se retira de nouveau en France. Entièrement livré aux Mathématiques, il y composa en treize nuits & pendant les accès d'une fièvre ses *réveries*. Cet ouvrage digne de César & de Condé est écrit d'un style peu correct, mais mâle & rapide, plein de vues profondes & de nouveautés hardies, & également instructif pour le Général comme pour le soldat.

La mort du Roi de Pologne, pere de Maurice, alluma le flambeau de la guerre en Europe. L'Electeur de Saxe offrit au Comte son frere le commandement général de toutes ses troupes. Maurice aima mieux servir en France en qualité de Maréchal de Camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée du Maréchal de Berwick. Ce Général sur le point d'attaquer les ennemis à Ettinghen voit arriver le Comte de Saxe dans son Camp. *Comte, lui dit-il aussi-tôt, j'allois faire venir trois mille hommes, mais vous me vallez seul ce renfort.*

une des plus célèbres que la France ait produit, abolit les cris, les lamentations mélodieuses & apprêtées : ressource des Actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expression & de vérité. Mal partagée, à quelques égards de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille & de beauté. Voltaire a fait son Apothéose.

Ce fut dans cette journée qu'il pénétra , à la tête d'un détachement de grenadiers , dans les lignes des ennemis , en fit un grand carnage & décida la victoire par sa bravoure.

Non moins intrépide au siège de Philipsbourg , il fut chargé d'un grand nombre d'attaques qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de Lieutenant-Général fut , en 1734 , la récompense de ses services.

La mort de Charles VI replorgera l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avoit éteintes. Prague fut assiégé à la fin de Novembre 1741 , & en ce même mois le Comte de Saxe l'emporta par escalade. La conquête d'Egra suivit celle de Prague ; elle fut prise après quelques jours de tranchée ouverte. La prise de cette ville fit beaucoup de bruit en Europe , & causa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII , qui écrivit de sa propre main au vainqueur pour l'en féliciter. Il ramena ensuite l'armée du Maréchal de Broglie sur le Rhin , y établit différens postes , & s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu Maréchal de France en 1744 , il commanda en chef un corps d'armée en Flandres. Cette campagne , le chef-d'œuvre de l'art militaire , fit placer le Maréchal de Saxe à côté de Turenne. Il observa si exactement les ennemis supérieurs en nombre qu'il les réduisit dans l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il

se conclut en Janvier un traité d'union à Varsovie entre la Reine de Hongrie , le Roi d'Angleterre & la Hollande. L'Ambassadeur des Etats-Généraux , ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la gallerie de Versailles , lui demanda ce qu'il pensoit de ce traité : *je pense* , répondit ce Général , *que si le Roi , mon maître , veut me donner carte blanche , j'irai lire à la Haye l'original du traité avant la fin de l'année.*

Cette réponse n'étoit point une rodomontade ; le Maréchal de Saxe étoit capable de l'effectuer. Il alla prendre , quoique très-malade , le commandement de l'armée de France dans les Pays - Bas. Peu de tems après , se livre la bataille de Fontenoy. Le Général étoit presque mourant , il se fit traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval , mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au Roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long-tems après : „ Agi-
„ tant , il y a quelques jours , la question ,
„ quelle étoit la bataille de ce siècle qui avoit
„ fait plus d'honneur au Général , tout le
„ monde tomba d'accord que c'étoit , sans
„ contredit , celle dont le Général étoit à la
„ mort , lorsqu'elle se donna ”.

La victoire de Fontenoy , due principalement à la vigilance & à la capacité du Comte de Saxe , fut suivie de la prise de

Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath & de Bruxelles. Au mois d'Avril de l'année 1746, le Roi donna au vainqueur de Fontenoy, des lettres de Naturalité, conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Raucoux, le Roi lui fit présent de six pièces de canons, le créa Maréchal de toutes ses armées en 1747, & Commandant Général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748.

Cette année fut marquée par des succès & sur-tout par la prise de Mastricht. L'année précédente l'avoit été par la victoire de Lawfeld, & par la prise de Berg-op-zoom. La Hollande épouvantée trembla pour ses Etats, & demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 Octobre 1748, & on peut dire que l'Europe dut son repos à la valeur du Maréchal de Saxe.

Ce grand homme s'étoit retiré au château de Chambord que le Roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin, où le Roi de Prusse l'accueillit, comme Alexandre auroit reçu César. De retour en France, il se délassa de ses fatigues au milieu des gens de lettres, des artistes, des philosophes. La patrie le perdit en 1750 à l'âge de 54 ans. Cet homme dont le nom avoit réenti dans toute l'Europe,

& en avoit fait trembler une partie, compara en mourant sa vie à un rêve. M. de Senac, dit-il, à son médecin, *j'ai fait un beau songe.*

Maurice de Saxe avoit été élevé & il mourut dans la Religion Luthérienne. On lui fit cette épitaphe :

Rome eut dans Fabius un guerrier politique,
 Dans Annibal Carthage eut un chef héroïque;
 La France plus heureuse eut, dans ce fier Saxon,
 La tête du premier & le bras du second.

Il est bien fâcheux, dit une grande Princesse en apprenant sa mort, *qu'on ne puisse pas dire un DE PROFUNDIS pour un homme qui a fait chanter tant de TE DEUM.* Le héros Saxon avoit demandé que son corps fut brûlé dans la chaux vive, *afin*, dit-il, qu'il ne reste rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis. Le Roi trop juste & trop sensible pour souscrire à cette demande, & ne pouvant à cause de sa religion, lui accorder ainsi qu'à Turenne, une place à St. Denis dans le tombeau des Rois, fit transporter son corps avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'Eglise Luthérienne de St. Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigale, a été placé par ordre de Sa Majesté dans cette Eglise. L'académie proposa pour sujet, en 1759, l'éloge de ce héros, & ce prix fut remporté par M. Tho-

mas , homme éloquent , qui a peint le Maréchal de Saxe du pinceau dont Tacite s'est servi pour immortaliser Agricola.

CHAPITRE XXX.

LA France étoit en paix , & Louis XV goûtoit sur le trône , auprès de la Marquise , cette vie privée , oisive & voluptueuse après laquelle il soupiroit. Le Monarque étoit en-
goué de sa maîtresse au point qu'il lui accorda le tabouret & les honneurs de Duchesse. Le Roi lui avoit fait le cadeau de la charmante maison de Belle-vue , où la Marquise de Pompadour faisoit exécuter des petits spectacles pour distraire le Prince , & écarter de lui les soins , les soucis , les inquiétudes du Gouvernement. La Marquise avoit eu le talent de captiver son esprit , de le subjuguier , de se rendre nécessaire au point que Louis XV ne pût plus s'en passer. Quoiqu'en proie à une incommodité dégoûtante , qui avoit obligé son amant de se fevrer de sa couche , il n'en resta pas moins son esclave.

La Marquise avoit une vigilance soutenue ; elle écartoit sans relâche des petits soupers du Roi , toutes les femmes de qualité faisant sur lui une vive sensation ; quelquefois même elle les faisoit punir de l'exil

par rapport au crime de vouloir trop plaire. Devenue surintendante des plaisirs du Monarque, elle s'avisa de faire recruter dans le Royaume des beautés neuves & inconnues, propres à renouveler le sérail, qu'elle gouvernoit à son gré.

Telle fut l'origine du *Parc-aux-cerfs*, gouffre de l'innocence & de l'ingénuité, où venoit s'engloutir la foule des victimes, qui, rendues ensuite à la société, y rapportoient la corruption, le goût de la débauche & tous les vices dont elles s'infectoient nécessairement dans le commerce des infâmes agens d'un pareil lieu.

Indépendamment du tort qu'a fait aux mœurs cette abominable institution, il est effrayant de calculer l'argent immense qu'elle a coûté à l'Etat. En effet, qui pourroit additionner les frais de cette chaîne d'entre-metteurs de toute espèce en chef & en sous-ordre, s'agitant pour découvrir & aller relancer jusqu'aux extrémités du Royaume les objets de leurs recherches, pour les amener à leur destination, les dégrasser, les habiller, les parfumer, leur procurer tous les moyens de séduction que l'art peut ajouter ? Qu'on y joigne les sommes accordées à celles qui, n'ayant pas le bonheur d'éveiller les sens engourdis du Sultan, ne devoient pas moins être dédommagées de leur servitude, de leur discrétion & sur-tout de ses mépris ; les récompenses dues aux Nym-

phes plus fortunées, ayant reçu quelques instans le Monarque dans leurs bras, & fait circuler le feu de l'amour dans ses veines; enfin les engagemens sacrés envers les Sultanes portant dans leurs flancs le fruit précieux de leur fécondité; & l'on jugera qu'il n'en est aucune, l'une portant l'autre, qui n'ait été une charge d'un million au moins pour le fife public. Qu'il en ait passé seulement deux par semaine, c'est-à-dire mille, en dix ans, par cette étrange piscine, & l'on trouvera un capital d'un milliard. Nous ne comprenons point dans ce total l'entretien de tous les enfans provenus de ces accouplemens clandestins. Enfin, tant de dépenses n'étoient prises en rien sur celles de la favorite. On peut donc regarder le *Parc-au-Cerf* comme une des sources principales de la déprédation des finances.

Le Monarque dont tous les sens étoient enivrés par toutes sortes de plaisirs & de voluptés les plus raffinées, étoit bien loin de jouir de la paix & de la félicité. Il étoit accablé d'affaires au dedans, & de nouvelles se préparoient au dehors. Une légère querelle, élevée entre la France & l'Angleterre, pour quelques terrains sauvages de l'Acadie, donna le signal d'une guerre nouvelle, & les quatre parties du monde furent de nouveau embrasées.

Les armées Angloises n'avoient point eu

des succès assez heureux dans les Pays-Bas, pour que la nation put se faire illusion à elle-même, & la paix acheva de lui ouvrir les yeux. L'Angleterre crut qu'après avoir fait la guerre pour les autres, elle devoit enfin ne la faire que pour elle-même; elle cultiva la paix, & les progrès de ses Colonies & de son commerce, firent renaître ses anciennes idées d'agrandissement en Amérique.

La Cour de Londres avoit comparé ses forces maritimes à celles de la France; elle avoit calculé les efforts que pourroient faire les Colonies Angloises, & ceux que pouvoient faire les Colonies Françoises, elle se flattoit avec raison d'être toujours maîtresse d'envoyer en Amérique les secours qu'elle y jugeroit nécessaires, tandis qu'elle couperoit en quelque sorte toute communication entre la France, le Canada & les îles. Ne regardant par conséquent une guerre en Europe que comme une diversion inutile ou même contraire au succès de son entreprise, & qui lui coûteroit des sommes immenses; elle ne sollicita aucun de ses alliés de faire la guerre à la France, pour en partager l'attention, & diviser les forces.

Les Anglois débutèrent, en 1755, par attaquer les François vers le Canada, & par leur saisir, sans aucune déclaration de guerre plus de trois cents vaisseaux marchands dont on estima la valeur, au moins 30,000,000.

livres. Les Anglois, en s'emparant de ces navires & de trois vaisseaux de guerre, firent au moins six mille Officiers, mariniers & matelots prisonniers, & mille cinq cents soldats, ou gens de nouvelle levée.

Le seul inconvénient que les Anglois eussent à craindre, c'est que les François ne voulussent se venger sur le pays de Hanovre des pertes qu'ils feroient en Amérique & ailleurs; & pour le prévenir, ils ne tenterent pas d'associer la Maison d'Autriche à leur querelle. Le Ministère instruit par l'expérience de la précédente guerre, prévoyoit que si les armées Françaises se portoient dans les Pays-Bas, elles réduiroient encore l'Angleterre à abandonner ses conquêtes d'Amérique, pour faire restituer à la Cour de Vienne ce qu'elle auroit perdu, & préserver les Provinces-Unies du malheur de voir la guerre sur leur territoire.

L'Electorat de Hanovre fut mis sous la sauvegarde du Roi de Prusse. Ce Prince qui étoit l'ami de la France s'allia avec l'Angleterre, pour empêcher l'entrée des étrangers dans l'Empire, & il devoit être secondé par la Hesse, la Maison de Brunswick & la Russie même.

Les Anglois se flattoient d'avoir lié les mains à la France, ou du moins de la réduire par cette politique à porter la guerre loin de ses frontieres, dans un pays dont la conquête seroit plus difficile que celle de

la Flandre & du Brabant ; ils espéroient qu'étant presque impossible à une armée Française de s'y maintenir, la restitution de Hanovre ne les obligeroit pas à restituer l'Amérique.

Ces projets médités avec sagesse furent exécutés avec imprudence. Les troupes que la France fit avancer sur ses côtes, répandirent l'allarme, ou plutôt la consternation en Angleterre. Le Gouvernement se rappella l'entreprise du Prince Edouard dans la dernière guerre, & crut déjà voir une armée de François sur la Tamise. Chose étrange ! un peuple qui se vantoit d'être le maître de la mer, craint une descente dans son île ; il oublie la conquête de l'Amérique, & n'est occupé que de son propre salut. Il appelle à son secours des Hessois & des Hanovriens, tandis que les François font passer librement leurs convois en Amérique, où la hauteur de leurs ennemis avoit déjà irrité & soulevé la plupart des naturels du pays. L'Angleterre ne songe à sauver Minorque, que quand le fort S. Philippe est assiégé. L'Amiral Bing arrive enfin dans la Méditerranée, conduisant à sa suite une escadre mal avitaillée & se fait battre, quand même il n'auroit plus été tems de vaincre pour faire échouer l'entreprise des François.

Tant de disgrâces auxquelles la Cour de Londres ne s'étoit pas attendue, la contraignirent à se défier de ses forces & à chan-

ger de système. Elle imagine de triompher des François en Amérique, en les forçant de s'épuiser en Allemagne. La France avoit contracté une alliance étroite avec la Maison d'Autriche, & on soupçonnoit cette dernière puissance de traiter avec le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & en Russie, pour recouvrer la Silésie.

Les Anglois informés, dit-on, de ces négociations secrètes, instruisirent le Roi de Prusse du danger qui le menaçoit, & l'engagerent sans peine à prévenir ses ennemis pour déconcerter leurs projets. Quoiqu'il en soit, l'entrée de ce Prince en Saxe, alluma une des guerres les plus extraordinaires que l'Europe eût encore vue; & par une suite de cette démarche hardie, l'Angleterre se vit obligée de conquérir l'Amérique en Allemagne, & de faire des dépenses dont les plus grands succès ne pouvoient la dédommager.

On vit alors l'Europe changer de face, & les Cours prendre de nouveaux intérêts & contracter de nouvelles alliances. L'union de deux Puissances dont la rivalité, depuis deux siècles, servoit de règle & de boussole à la politique, ne pouvoit manquer de faire prendre une face nouvelle aux affaires. Soit que les Princes de l'Empire eussent des liaisons d'amitié avec la Maison d'Autriche ou la France, ils se trouverent réunis. Entraînés malgré eux par un mouvement supérieur,

ils n'eurent qu'un même intérêt, fans s'apercevoir que de leurs rivalités, leurs défiances & leurs divisions dépendoit la liberté du Corps Germanique.

La Russie étoit également unie & à l'Angleterre & à la Cour de Vienne; le sort de l'Acadie & de la Silésie pouvoit lui être indifférent, & elle se décida en faveur de cette seconde Puissance; tandis que la Suède obéissant à l'ancienne habitude d'être unie aux intérêts de la France, & peut-être conduite encore par d'autres sentimens, prenoit pour la première fois depuis la paix de Westphalie, la défense de la maison d'Autriche.

Tout l'ancien système de l'équilibre étoit renversé. On avoit vu l'Angleterre, la Russie, la Cour de Vienne & les Provinces-Unies former un parti opposé à la France, l'Espagne, la Suède & la Prusse; & la Cour de Turin incertaine & flottante par principe, mais toujours agissante, passoit tour-à-tour d'un camp dans un autre. Actuellement la France, la maison d'Autriche, la Russie, la Suède, & l'Empire faisoient la guerre à l'Angleterre & à la Prusse; & les Rois d'Espagne & de Sardaigne & les Provinces-Unies, simples spectateurs de cette querelle, observoient une exacte neutralité.

Les entreprises des François furent d'abord heureuses: tandis qu'ils obtenoient des avantages considérables sur les Anglois en

Canada, l'Amiral Bing étoit battu dans la Méditerranée, Minorque étoit conquise. Le Maréchal de Richelieu fut vainqueur à Mahon, mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre. De la Galissonnière fut le premier à humilier dans cette guerre le pavillon Britannique, mais il faut ajouter que ce fut aussi le dernier. Depuis le combat de Minorque, les François n'éprouverent gueres sur mer que des pertes, & ce qui est encore pis, de la honte & de l'opprobre. Nous allons voir ce qu'ils firent & ce qu'ils éprouverent sur terre.

L'alliance de la France avec l'Autriche que le Parlement d'Angleterre caractérisa d'union monstrueuse, après trois cents ans d'une discorde toujours sanglante, avoit décidé le Roi de Prusse à prévenir des Puissances dont il avoit de si grands ombrages. Il avoit fait marcher ses troupes dans la Saxe, comptant se faire, de cette province, un rempart contre la Puissance Autrichienne, & s'ouvrir un chemin pour aller jusqu'à elle. Il s'empare de Leipzick, se présente devant Dresde, entre en maître dans cette capitale, sous le nom de Protecteur.

Cette invasion du Roi de Prusse fut le début d'une nouvelle scène qui mit sous les armes plus de cinq cents mille hommes. Le premier plan du cabinet de Versailles avoit été de s'en tenir à des opérations maritimes, de porter toutes ses forces en Améri-

que, & en concentrant ce fléau dans son continent, de l'empêcher de refluer dans celui-ci. D'après la conduite du Monarque Prussien, la France ne balança pas un instant de convertir cette guerre de mer en une guerre de terre. Elle nomma le Comte d'Estrées pour aller concerter avec la Cour de Vienne la façon dont on pourroit lui être le plus utile.

Cependant le Monarque Saxon avoit été obligé de fuir de sa capitale. Il avoit fait porter à son ennemi toutes les paroles de neutralité que pouvoit lui suggérer la circonstance, & en avoit reçu cette réponse accablante: *tout ce que vous me proposez, ne me convient pas, je n'ai aucune convention à faire.* Auguste s'étoit rendu à Pirna sur le chemin de Bohême, où étoient campés dix-sept mille Saxons, & où il se croyoit en sûreté.

Fredéric commandoit dans la Saxe en Conquérant. La Reine de Pologne, femme d'Auguste, n'avoit point voulu fuir; on lui demanda la clef des archives. Et sur le refus qu'elle fit de les donner, on se mit en devoir d'enfoncer les portes; la Reine se plaça au devant, se flattant qu'on respecteroit sa personne & sa fermeté; on ne respecta ni l'une, ni l'autre; elle vit ouvrir ce dépôt de l'Etat, & enlever les papiers qu'il importoit au vainqueur de connoître & d'avoir en sa possession.

Le Conseil Aulique de l'Empereur avoit déjà déclaré le Roi de Prusse perturbateur du repos public , & rebelle. Il l'avoit sommé de retirer ses troupes de l'Electorat sous les peines prescrites par les loix du corps Germanique. Le Roi de Prusse répondit à cette forme juridique par une bataille. Elle se donna entre lui & l'armée Autrichienne , qu'il alla chercher à l'entrée de la Bohême , près d'un bourg nommé Lowositz.

Fredéric annonça lui-même à la Reine sa mere la nouvelle de cette victoire par ce billet de sa main : *Ce matin, 1 Octobre, j'ai gagné la bataille contre les Autrichiens. De grands talens ont été déployés de part & d'autre ; le destin a été balancé pendant quelques heures , mais enfin il a plu à Dieu de nous donner la victoire.*

Les Autrichiens hors d'état de secourir les Saxons, ceux-ci se virent bloqués par l'armée Prussienne dans le camp de Pirna même, & ayant en vain tenté de s'échapper , ils furent réduits à la dure extrémité de se rendre prisonniers de guerre au nombre d'environ treize à quatorze mille hommes, sept jours après la bataille.

La Capitulation fut singuliere. Le Roi de Prusse déclare au Monarque Polonois, que s'il veut lui donner cette armée , il n'est pas besoin de la faire prisonniere. Sur la demande des subsistances, il répond : *Accordé , & plutôt aujourd'hui que demain.*

Sur la seule priere qu'Auguste fit qu'on ne fit point ses gardes-du-Corps prisonniers, Frédéric ajoute : *qu'il ne peut l'écouter ; qu'un homme est fou de laisser aller des troupes dont il est maître , pour les trouver en tête une seconde fois , & être obligé de les faire prisonniers une seconde fois.*

Auguste , ayant perdu son Electorat & son armée , demande , comme une grace , des passeports à son ennemi pour se rendre en Pologne. On les lui accorda sans peine ; on eut la politesse insultante de lui fournir des chevaux de poste.

Toute la Saxe fut mise à contribution. Les Magistrats de Leipfick firent des rémontrances sur les taxes que le vainqueur leur imposoit ; ils se dirent dans l'impuissance de payer ; on les mit en prison , & ils payerent.

La Reine de Pologne n'avoit point voulu fuivre son mari. Elle resta dans Dresde , le chagrin y termina bientôt sa vie. L'Europe plaignit cette famille infortunée : les François à leur ordinaire chanfonnerent le Roi de Prusse , comme ils chanfonnent tout le monde , bons & mauvais. Voici quelques-unes des chansons qui eurent le plus de vogue dans ce tems.

CHANSON sur l'air : *Voilà, mon Cousin l'allure.*

Faire pour ses sujets , mon Cousin ,

Un admirable Code ;

Mais suivre en ses projets , mon Cousin ,

Toute une autre méthode , mon Cousin ,

Voilà d'un Mandrin l'allure, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin, l'allure.

Lever force foldats, mon Cousin,
Les mener au pillage ;
Les payer en ducats, mon Cousin,
Qu'on prend sur son passage, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin, &c.

D'un ton doux & flateur, mon Cousin,
Dire aux gens que l'on pille,
Qu'on est leur protecteur, mon Cousin,
La tournure est gentille, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin, &c.

Sans droit & sans raison, mon Cousin,
Tenir dans l'esclavage,
D'une auguste maison, mon Cousin,
Le plus précieux gage, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin, &c.

A tout le genre humain, mon Cousin,
Devenir méprisable,
Au seul Anglois, enfin, mon Cousin,
Se rendre comparable, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin, l'allure, mon Cousin,
Voilà d'un Mandrin l'allure.

Autre CHANSON. Air: *De tous les Capucins
du monde.*

Oui, Frédéric, ton entreprise
T'ôtera jusqu'à la chemise,
T'armant contre plus fort que toi.
Les Dieux ne sont jamais propices
A qui présume trop de foi,
Serré par deux Impératrices.

Autre CHANSON. Air : *Voilà mon Cousin l'allure.*

L'ANTI-MACHIAVEL , mon Cousin ,
 Est d'un Roi débonnaire.
 Mais qui s'affiche tel , mon Cousin ,
 Et fait tout le contraire mon Cousin ,
 Voilà d'un Mandrin l'allure , mon Cousin ,
 Voilà d'un Mandrin l'allure.

PALINODIE.

Roi , qui sçus mériter par ta grandeur Stoïque ,
 L'hommage de nos cœurs & celui de nos voix ;
 FRÉDERIC , quelle est donc l'indigne politique
 Qui te porte à trahir , à dépouiller les Rois ?
 La force & le pillage annoncent mal tes droits.
 Jusqu'ici bienfaisant , ton cœur juste , héroïque ,
 Eut horreur de tels exploits :
 Chéri de l'univers , ton humeur pacifique ,
 Tes talens , tes vertus partout donnoient des loix :
 Parmi les noms fameux l'affection publique
 Plaçoit déjà le tien , si digne de ce rang.
 Roi philosophe & conquérant ,
 Tu pouvois prétendre à la gloire
 Qu'assurent aux héros notre amour & l'histoire.
 Mais le charme est détruit , qui te rendit si grand :
 Infidèle à ta foi , Ciel ! qui l'auroit pu croire ?
 De tes amis trompés tu deviens le tyran.
 Prince ingrat ! Tu n'es plus après cette victoire ,
 Qui fera pour jamais détester ta mémoire ,
 Qu'un faux sage & qu'un vrai brigand !

Si d'un côté , on comparoit le Roi de
 Prusse à Mandrin ; si on le qualifioit d'*illus-*

tre brigand; d'autre part, on regardoit son agression comme un chef-d'œuvre de politique, de sagesse, de prévoyance, d'activité & d'audace. Qui eut dit, il y a cent ans, qu'un Electeur de Brandebourg en imposeroit, un jour, à la fois, aux deux plus puissantes maisons réunies, secondées de la Russie, de la Suede & de plusieurs Etats de l'Empire? C'est ce qui est, pourtant arrivé dans cette guerre. C'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline des troupes du Roi de Prusse, & à la supériorité de son génie.

Tandis que les Russes venoient au secours de l'Autriche par la Pologne, les François, devenus auxiliaires de la Reine de Hongrie, entroient par le Duché de Cleves & par Wesel; ils prirent la Hesse; ils marcherent vers l'Electorat de Hanovre, contre une armée d'Anglois, d'Hanovriens, d'Hessois, commandée par ce même Duc de Cumberland, si fameux depuis la bataille de Fontenoy.

Le Roi de Prusse alloit chercher l'armée du Prince Charles en Bohême. Quatre corps d'armée de ses troupes entrent par quatre endroits différens. Ils attaquent les Autrichiens près de Prague; la bataille fut sanglante; Frédéric la gagna. Une partie de l'Infanterie Autrichienne fut obligée de se jeter dans Prague; le vainqueur investit cette ville & en fit le siege. Par une telle conquête, le

Roi de Prusse devenoit maître de toute l'Allemagne. La ville étoit bloquée depuis plus de deux mois, étoit bombardée à outrance & canonnée à boulets rouges; elle n'avoit plus que pour quelques jours de vivres, trente-cinq mille hommes de l'armée battue s'y étoient retirés; Prague alloit subir le joug. Trop de précipitation fit perdre au Monarque vainqueur tout le fruit de sa victoire, en voulant tout emporter à la fois.

Une armée de près de quarante mille Autrichiens arrivoit au secours sous le commandement du Maréchal Daun. Le Roi de Prusse, présumant trop de ses forces, & du découragement répandu parmi les Autrichiens, court attaquer cette armée, croyant qu'il n'a qu'à se présenter pour la faire fuir. Le Maréchal Daun se retranche sur la croupe d'une colline. Les Prussiens y montent jusqu'à sept fois comme à un assaut général, & sont sept fois repoussés. Enfin Frédéric est obligé de céder le champ de bataille avec perte d'environ vingt-cinq mille hommes en morts, en blessés, en fuyards, en déserteurs. La communication de Prague est rétablie, le siège est levé; le Prince Charles sort de Prague & poursuit les Prussiens. Le Roi évacue toute la Bohême. La révolution fut aussi grande que l'avoient été auparavant ses exploits & ses succès.

Frédéric reconnut noblement sa faute.
» Je n'ai point à me plaindre de la bravoure

„ de mes troupes, ou de l'inexpérience de
 „ mes Officiers”, écrivoit-il, “ j'ai fait la
 „ faute tout seul & j'espere la réparer”.

Les François, de leur côté, secondoient
 puissamment les Autrichiens. Le Maréchal
 d'Estrées, qui étoit à leur tête, suivoit pas à
 pas le Duc de Cumberland; il voit inquiété
 ce Prince par différentes marches & contre-
 marches; il l'avoit forcé de repasser Weser
 pour couvrir l'Electorat. Il l'atteignit vers
 Hastembeck, lui livra bataille & remporta
 une victoire complete.

Remarquons ici, comme le remarque Vol-
 taire, que des intrigues de Cour avoient déjà
 ôté le commandement au Maréchal d'Estrées.
 Les ordres étoient partis pour lui faire cet
 affront, tandis qu'il gagnoit une bataille.
 On affectoit à la Cour de se plaindre qu'il
 n'eût pas encore pris tout l'Electorat d'Ha-
 novre, & qu'il n'eût pas marché jusqu'à
 Magdebourg. On pensoit que tout devoit
 se terminer en une campagne. Telle avoit
 été la confiance des François, quand ils firent
 un Empereur, & qu'ils crurent disposer des
 Etats de la Maison d'Autriche en 1741.
 Telle elle avoit été, quand au commence-
 ment du siecle, Louis XIV & Philippe V,
 maîtres de l'Italie & de la Flandre, & se-
 condés de deux Electeurs, pensoient don-
 ner des loix à l'Europe, & l'on fut toujours
 trompé. Le Maréchal d'Estrées disoit que ce
 n'étoit pas assez d'avancer en Allemagne,

qu'il falloit se préparer les moyens d'en sortir. Sa conduite & sa valeur prouverent que, lorsqu'on envoie une armée, on doit laisser faire le Général. Car si on l'a choisi, on a eu en lui confiance.

Le Maréchal de Richelieu étoit déjà parti de Versailles pour commander l'armée du Maréchal d'Estrées, avant qu'on y eût appris la victoire importante de ce Général. La nouvelle causa la plus vive sensation. On le plaignit; on le justifia; on le regretta. On s'attendrit bien davantage encore sur son sort, quand cent lettres de l'armée apprirent que le jour de la bataille d'Hastembeck, auroit dû être le dernier jour de l'armée Hanovrienne, qu'elle étoit entièrement prisonnière de guerre ou massacrée, si le Maréchal eût été dignement secondé des autres Officiers Généraux. On accusoit, entr'autres, d'une perfidie énorme, le Comte de Maillebois. Il n'y eut qu'un cri de la part de la nation, demandant la tête du traître. Le Comte en fut quitte par être dépouillé de ses emplois & conduit à la citadelle de Dourlens.

Le rappel inopiné du Maréchal d'Estrées au moment d'une glorieuse victoire, donna lieu à cette chanson sur l'air, *voilà la différence*.

Nous avons deux Généraux,
Qui tous deux sont Maréchaux :

Voilà

Voilà la ressemblance.
 L'un de MARS est le favori,
 Et l'autre l'est de LOUIS,
 Voilà la différence.

Dans la guerre ils ont tous deux,
 Fait divers exploits fameux,
 Voilà la ressemblance.
 A l'un Mahon s'est soumis,
 Par l'autre il eut été pris,
 Voilà la différence.

Que pour eux dans les combats,
 La gloire eut toujours d'appas,
 Voilà la ressemblance.
 L'un contre les ennemis,
 L'autre contre les maris,
 Voilà la différence.

D'être utile à notre Roi,
 Tous deux se font une loi,
 Voilà la ressemblance.
 A Cythere l'un le fert,
 Et l'autre sur le Weser,
 Voilà la différence.

CUMBERLAND les craint tous deux,
 Et cherche à s'éloigner d'eux,
 Voilà la ressemblance.
 De l'un il fuit la valeur,
 De l'autre il fuit l'odeur (*),
 Voilà la différence.

Dans un beau champ de lauriers,
 On apperçoit ces guerriers,

(*) Tout l'univers fait que le Maréchal de Richelien
 est infecté d'odeurs.

Voilà la ressemblance.
L'un a sçu les entasser,
L'autre vient les ramasser,
Voilà la différence.

Le nouveau Général arrivé à l'armée, après avoir conféré avec son successeur, écrivit au Roi : " Monsieur le Maréchal d'Es-
trées m'a remis un état de son armée &
de ses projets en bon citoyen. Rien n'est
plus sage : il est parti comme un Héros".

Le défenseur de Genes, le vainqueur de Minorque, marche au Duc de Cumberland, le pousse, le ferre de si près qu'il le force à capituler avec toute son armée. Delà la trop célèbre & trop malheureuse convention de Closter-Seven.

La perte du Roi de Prusse paroissoit inévitable. Il ravageoit la Saxe, mais on ruinoit aussi son pays. Berlin n'avoit échappé au pillage que moyennant une somme de huit cents mille livres. Sa grande déroute auprès de Prague, ses troupes battues près de Lands-hut, à l'entrée de la Silésie, une bataille contre les Russes indécise, mais sanglante; tout l'affoiblissoit. Sa perte paroissoit si certaine que le Conseil Aulique n'hésita pas à déclarer qu'il avoit encouru la peine du ban de l'Empire, & qu'il étoit privé de tous ses fiefs, droits, graces, privileges, &c. Frédéric sembla lui-même désespérer pour lors de sa fortune, & n'envifagea plus qu'une mort glorieuse.

Malheureusement, les François qui l'avoient chanfonné de la maniere la plus outrageante, qui l'avoient peint comme réduit à l'extrémité, & n'ayant plus de reffource que dans fon délèspoir & dans fa rage, furent les premiers à lui procurer l'occasion de fe relever, & fournirent un nouveau lustre à fa gloire par la défaite honteuse de Rosbach.

Le valeureux Prince de Soubise que Voltaire nous dépeint comme un Général d'un courage tranquille & ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée, marchoit contre le Roi de Prusse en Saxe, à la tête d'une forte armée, renforcée encore d'une partie de celle du Maréchal de Richelieu. Cette armée étoit combinée avec celle des Cercles, commandée par le Prince de Saxe-Hildbourghausen.

Frédéric, entouré de tant d'ennemis, prend le parti d'aller mourir les armes à la main dans les rangs de l'armée du Prince de Soubise, & cependant, dit le même écrivain, il prit toutes les mesures pour vaincre. Il alla reconnoître l'armée de France & des Cercles, & se retira d'abord devant elle pour prendre une position avantageuse. Le Prince de Saxe-Hildbourghausen voulut absolument attaquer. Son avis devoit prévaloir, parce que les François n'étoient qu'auxiliaires.

On marcha près de Rosbach & de Merzbourg à l'armée Prussienne, qui sembloit

être sous les tentes. Voilà, tout d'un coup, les tentes qui s'abaissent: l'armée Prussienne paroît en ordre de bataille. Le spectacle frappa les yeux des armées Françaises & Impériales. L'artillerie du Roi de Prusse étoit mieux postée & mieux servie que celle de ses ennemis. Les troupes des Cercles s'enfuirent sans presque rendre de combat. La cavalerie Française fut dissipée en un instant, par le canon Prussien. Une terreur panique se répandit par-tout. L'infanterie Française se retira en désordre devant six bataillons du Roi de Prusse. Ce ne fut point une bataille, ce fut une armée entière qui se présenta au combat, & qui s'en alla. L'histoire n'a guère d'exemples d'une pareille journée.

La déroute fut d'autant plus humiliante, que l'armée combinée étoit des deux tiers plus forte que celle du Roi de Prusse: qu'on fut dupe d'une feinte de ce Monarque, paroissant se retirer & faisant ainsi donner dans un piège, qui non-seulement priva de la supériorité du nombre, Autrichiens & François, mais par une position des plus défavantageuses, les laissa exposés presque sans défense à tout le feu de l'artillerie ennemie.

La perte de la bataille de Rosbach eut les suites les plus funestes pour la France. Cette étrange journée changea entièrement la face des affaires. Le murmure fut universel dans Paris.

Le Maréchal de Soubise revint tout honteux. Il fit sa première descente chez la Marquise de Pompadour. On leur adressa à tous deux ces vers :

Envain vous vous flattez, obligeante Marquise,
De mettre en beau draps blancs le Général Soubise;
Vous ne pouvez Laver, à force de crédit,
La tâche qu'à son front imprime sa disgrâce;
Et quoique votre faveur fasse,
En tout tems on dira ce qu'à présent on dit,
Que si Pompadour le blanchit,
Le Roi de Prusse le repasse.

On lança bien d'autres couplets sur le compte du Prince de Soubise. Voici les principaux.

Soubise dit, la lanterne à la main:
J'ai beau chercher où Diable est mon armée?
Elle étoit pourtant là hier matin:
Me l'a-t-on prise, ou l'aurois-je égarée?
Ah! je perds tout, je suis un étourdi:
Mais attendons au grand jour, à midi?
Qui vois-je? ô Ciel! que mon ame est ravie!
Prodige heureux! la voilà, la voilà.
Ah! ventrebleu, qu'est-ce donc que cela?
Je me trompois, c'est l'armée ennemie.

Frédéric combattant & d'estoc & de taille,
Quelqu'un au fort de la bataille,
Vint lui dire: nous avons pris.
Qui donc? Le Général Soubise.
Ah! morbleu, dit le Roi, tant pis!
Qu'on le relâche sans remise.

Soubise , après ses grands exploits ,
 Peut bâtir un palais qui ne lui coûte guère ;
 Sa femme en fourniroit le bois ,
 Et chacun lui jette la pierre.

Soubise agira prudemment ,
 En vendant son hôtel , dont il n'a plus que faire ;
 Le Roi lui donne un logement
 A son école militaire.

Avec tous ces couplets , les affaires n'en alloient pas mieux pour la France. De nouveaux désastres accabloient l'armée du Maréchal de Richelieu qu'on avoit diminuée. Le Ministère de Versailles avoit d'abord refusé de ratifier la convention de Closter-Seven. S'y étant déterminé peu après , la ratification n'arriva que cinq jours après l'infortune de Rosbach. Les Anglois se crurent dégagés de leur parole. Ils reprirent par-tout les armes. La défaite du Prince de Soubise les mit bientôt à même de reprendre l'Electorat d'Hanovre.

Le Duc de Cumberland étoit retourné en Angleterre. On le ridiculisa à Paris par une caricature grotesque. On le représentoit à pied , un bâton blanc à la main , s'en allant le dos tourné , dans l'attitude de la honte & du désespoir. Les Anglois eurent souvent , depuis , occasion de reprendre leur revanche.

Cumberland eut pour successeur le Prince Ferdinand de Brunswick : celui-ci n'eut pas

plutôt pris le commandement des troupes Britanniques, qu'il envoya un Officier au Maréchal de Richelieu pour lui en notifier la nouvelle, & l'informer qu'il n'entroit pour rien dans les motifs de la rupture, de la part de l'Angleterre; mais qu'à son égard il tâcheroit de mériter son estime.

Le Maréchal de Richelieu fulmina. Il répondit que, si on rompoit la convention de neutralité, il mettroit en cendres tous les palais, les maisons royales & jardins: il faccageroit les villes & les villages, sans épargner la plus petite cabane. Le Maréchal ne tint que trop bien parole. Il ruina un pays exposé sans défense à ses armes; exigea des habitans des contributions excessives, répara de la manière la plus cruelle & la plus barbare sa fortune consumée dans les désordres de la vie d'un Courtisan libertin. Il revint dans Paris, chargé de dépouilles, glorieuses, sans doute, s'il les eût acquises en combattant, mais honteuses, puisqu'elles étoient moins le fruit de ses victoires que de sa cruauté & de son avarice. Malgré sa disgrâce, Richelieu n'en rougit pas; (il n'a jamais rougi de sa vie) il porta l'impudence au point de s'en ériger en quelque sorte un trophée par un pavillon superbe, qu'il fit construire aux yeux de la capitale, & que les persifleurs, par une dérision amère, appellerent le *Pavillon d'Hanovre*.

Richelieu fut relevé par le Comte de Clermont, Prince du sang, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Ce Prince possédoit, sans doute, les qualités propres à se faire également aimer de son armée & des ennemis. Mais malheureusement cet Abbé de Saint-Germain-des-Prez ne s'entendoit pas mieux à conduire une armée que ses moines. Il fut battu complètement à Crévelt. Cette déroute fit perdre, en un jour, aux François plus de quatre-vingt lieues de terrain, & tous les avantages qu'on avoit gagnés depuis le commencement de la guerre.

On retira le commandement au Comte de Clermont qui revint à Paris avec le titre burlesque de Général des *Bénédictins*. On ne manqua pas de faire contre lui des épi-grammes, & de le chançonner comme ses prédécesseurs. Les plus curieuses des pièces qui parurent, sont les suivantes.

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi propre à l'un comme à l'autre,
Clermont se bat comme un Apôtre,
Il sert son Dieu comme il se bat.

Est-ce un Abbé ? l'Eglise le renie.
Un Général ? Mars l'a bien maltraité :
Mais il lui reste au moins l'Académie ;
N'y fut-il pas muet par dignité !
Qu'est-il enfin ? Que son mérite est mince !
Hélas ! j'ai beau lui chercher un talent ;
Un titre auguste éclaire son néant,
Pour son malheur, le pauvre homme est un Prince.

Au lieu du Comte de Clermont
 L'on devoit, cette année,
 Nommer Christôphe de Beaumont (*)
 Pour commander l'armée.
 Plus brave qu'un Carcaffien (†)
 Qui jamais ne recule,
 Il eut fait à l'Hanovrien
 Comme il fait à la Bulle.

(*) Archevêque de Paris.

(†) Docteur de Sorbonne.

Moitié casque, moitié rabat,
 Clermont en vaut bien un autre;
 Il prêche comme un soldat,
 Et se bat comme un Apôtre.

CHANSON sur le même, sur l'air : *Laire la-
 lire lanlaire.*

Savez-vous pourquoi l'on nous bat ?
 Le Général porte un rabat,
 Le Ministre a ses ordinaires :
 Laire la lire lanlaire,
 Laire la lire lanla.

Le commandement de l'armée du Comte de Clermont fut remis entre les mains du Marquis de Contades, le plus ancien des Lieutenans-Généraux, fait Maréchal, & qui ne fit rien qui vaille. A celui-ci succéda le Duc de Broglie qui fut aussi créé Maréchal, en passant sur le corps de plus de cent de ses anciens. La courte époque de son commandement ne fut marquée que

par les batailles de Berghen & de Minden. La première gagnée, & la seconde perdue sous ses ordres & en personne.

Il y eut nombre d'autres petits faits militaires, nombre d'autres petits combats qui ne signifient rien, & que nous ne rapporterons pas. Nous observerons seulement que les François ne purent jamais, en cinq ans, reprendre la supériorité qu'une seule campagne leur avoit donnée en Allemagne; que ce pays fut souvent la honte de leurs Généraux, & que pour s'y maintenir avec des alternatives de succès & de revers, il fallut sacrifier infiniment plus d'hommes & d'argent que n'en avoient coûté les brillantes victoires du Maréchal de Saxe. L'Allemagne devint un gouffre qui engloutit le sang & les trésors de la France.

Eh ! quel fut, dit Voltaire, le résultat de ce nombre prodigieux de combats livrés depuis les bords de la mer Baltique jusqu'au Rhin, de cette multitude de batailles, dont le récit même ennuye aujourd'hui ceux qui s'y sont signalés ? Que reste-t-il de tant d'efforts ? Rien que du sang inutilement répandu dans des pays incultes & désolés, des villages ruinés, des familles réduites à la mendicité ; & rarement même un bruit sourd de ces calamités perçoit-il jusques dans Paris, toujours profondément occupé de plaisirs ou de disputes également frivoles.

CHAPITRE XXXI.

LEs François étoient malheureux dans les quatre parties du monde. Ils avoient perdu non seulement Louisbourg avec les îles du Cap-Breton & de Saint-Jean, mais le Fort de Frontenac, mais Quebec & tout le Canada au fond de l'Amérique Septentrionale, mais le Sénégal & l'Île de Gorée en Afrique; mais, dans l'Inde, le Comte d'Aché faisoit fuir son pavillon avec des forces supérieures devant le pavillon ennemi; mais la France se voyoit insulter jusques sur ses propres côtes.

Les Anglois firent trois descentes: les premières deux leur furent assez heureuses, mais la troisième leur devint funeste. Le Duc d'Aiguillon les ayant joint à St. Cast près de St. Malo, les força de se rembarquer précipitamment, fit 700 prisonniers & leur causa une perte de plus de 4000 hommes tant tués que noyés.

Les dépouilles de la France, les trophées militaires enlevés, dans les deux premières expéditions, par les Anglois, furent promenés en triomphe dans Londres. Ils plaifanterent leurs rivaux par des chansons. Les François à leur tour, lors de leur subit rembarquement, ne manquèrent pas de s'a-

mufer à leurs dépends. On vit ces couplets,
fur l'air : *qu'on ne me parle plus de guerre.*

Anglois, ne partez pas si vite,

Pressez-vous moins ;

Vous avez fait courte visite.

Chez nos Maloüins.

Que diront vos compatriotes ?

Dans leurs Chanfons,

Vous n'avez pas quitté nos côtes

Sans AIGUILLON.

Cependant les François effuyoient de nouveaux défâtres. Les ennemis s'emparoi-
ent de ses vaisseaux, battoient ses es-
cadres, prenoient la Guadeloupe, la Mar-
tinique, Pondichery. La bataille appelée
honteusement de *M. de Conflans*, du nom
du lâche Maréchal, sans doute pour que
le souvenir ne s'en perdit pas, & qu'il res-
tât à jamais l'exécration de la postérité,
fut le tombeau de la Marine de France sous
Louis XV, comme le combat de la Hogue
l'avoit été sous Louis XIV. La marine
Royale avoit été affoiblie de près de moitié
en quatre ans par la perte de vingt-sept
vaisseaux de ligne, détruits, brûlés, ou con-
duits en Angleterre. Jamais les Anglois n'a-
voient eu tant de supériorité sur mer.

Dans cet état déplorable des affaires, la
Cour de Madrid ne devoit pas voir d'un
œil indifférent les entreprises des Anglois
en Amérique, si jugeant de l'avenir par le

passé, elle prévoyoit qu'ils ne deviendroient pas plus puissans dans le nouveau monde, sans devenir plus incommodes pour leurs voisins. Peut-être l'Espagne auroit-elle pacifié l'Europe, si elle se fut jointe aux François, après les succès qu'eurent d'abord leurs armes; mais son système politique étoit changé depuis la mort de Philippe V.

Philippe avoit laissé sa Couronne à Ferdinand, Prince foible, valétudinaire, & qui abandonnoit les rênes de l'Etat à la Reine sa femme, Princesse de Portugal: la Reine d'Espagne étoit gouvernée par les inspirations de la Cour de Lisbonne, toujours vouée à l'Angleterre, & avoit mis sa confiance dans un nommé Wall, Irlandois, Ministre de la Marine, qui ne passoit pas pour être moins attaché à cette dernière Puissance. On ne devoit donc rien espérer que d'un changement de regne. En effet, dès que Charles III fut monté sur le trône, il ne suivit pas le système léthargique de son prédécesseur, & se ressouvenant de l'insigne outrage qu'un Commodore Anglois lui avoit fait essuyer autrefois à Naples par les ordres de sa Cour, il se prêta sans peine aux vues du Ministère François.

L'Espagne prit part à la guerre; mais comme ce même Irlandois Wall étoit encore l'ame de ses Conseils, ils ne purent être efficaces pour la défense de ses propres Colonies. Des bâtimens trop foibles & en

trop petit nombre qu'on envoya pour leur donner avis de la déclaration de guerre, furent pris ; les villes qui servoient de boulevards aux établissemens Espagnols, ne furent ni réparées, ni pourvues suffisamment de troupes. Carthagene, Porto-Bello & la Vera-Cruz n'étoient point à l'abri d'un coup de main ; enfin la Havane, revêtue d'un simple mur de brique, ne pouvoit être sauvée que par une forte escadre qui en défendit les approches. A la vérité, si celle qui étoit dans son port avoit effectué sa réunion avec les divisions de la Vera-Cruz, de St. Yago & du Cap François où la France avoit alors quelques vaisseaux, l'entreprise des Anglois sur cette importante place auroit manqué, quoiqu'elle eût été méditée avec sagesse. L'amiral Pocock & le Duc d'Albermale l'exécuterent avec autant d'habileté que de courage. Les forces navales de l'Angleterre, après s'être rassemblées sans obstacle & avec un bonheur inoui au mole de St. Nicolas, s'engagerent dans le vieux canal de Bahama, jusqu'alors redouté des navigateurs, en sortirent heureusement & parurent devant la Havane. Le Fort Moro étoit sa principale défense ; sa prise qui coûta bien du sang & des travaux, entraîna la reddition de cette ville. Les richesses immenses que les vainqueurs y trouverent, ne les dédommagerent cependant pas des pertes qu'ils firent, soit pendant, soit après

le siege. L'humanité & la saine politique applaudiront sans doute aux réflexions qu'un auteur Anglois s'est permises à cette occasion. " Si tous ces sujets, dit-il, que les maladies, la famine ou la guerre ont ravies à la patrie dans l'expédition de la Havane, avoient été employés plus utilement pour le service de la Grande-Bretagne, eux & leur postérité auroient plus contribué au bonheur & à la puissance de la nation, que la conquête de deux îles dans les Indes Occidentales " (*).

Quoiqu'il en soit, les Anglois trouverent dans Cuba douze vaisseaux de guerre qui étoient dans le port, & vingt-sept navires chargés de trésors. On trouva en sus vingt-quatre millions, argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs. Les vaisseaux de guerre furent pour le Roi, les vaisseaux marchands pour l'Amiral & pour tous les officiers de la flotte. Tout ce butin montoit à plus de quatre-vingts millions. Voltaire remarque que dans cette guerre & dans la précédente, l'Espagne avoit perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Les Anglois, non contents d'avoir pris aux Espagnols la Havane dans la mer du Mexi-

(*) Réflexions sur une question importante, savoir, si le territoire acquis par le dernier traité de paix, contribuera à la prospérité ou à la ruine de la Grande-Bretagne.

que & l'île de Cuba , coururent leur prendre , dans la mer des Indes , les îles Philippines , qui sont à peu près les antipodes de Cuba. Le grand vaisseau d'Acapulco ; chargé de la valeur de trois millions de piastras , arrivoit dans Manille , la Capitale. On prit Manille , les îles & le vaisseau sur-tout , malgré les assurances données par un Jésuite de la part de *Sainte-Potamienne* , patronne de la ville , que Manille ne feroit jamais prise. Ainsi la guerre qui appauvrit les autres nations , enrichissoit une partie de la nation Angloise , tandis que l'autre gémissoit sous le poids des impôts les plus rigoureux , aussi bien que tous les peuples engagés dans cette guerre.

L'Espagne , après avoir manqué par son extrême lenteur , de conquérir le Portugal , étoit encore en danger de voir l'Angleterre ajouter à la conquête de la Havane , celle de plusieurs autres places aussi importantes.

La France venoit d'apprendre la perte de tous ses établissemens dans l'Inde , & n'avoit pu sauver la Martinique , la meilleure & la plus riche de ses Colonies. La France étoit encore plus malheureuse que l'Espagne. Toutes ses ressources étoient épuisées ; presque tous les citoyens , à l'exemple du Roi , avoient porté leur vaisselle à la monnoye. Leurs principales villes & quelques communautés fournissoient des vaisseaux de guerre à leurs frais ; mais ces vaisseaux n'étoient pas consi-

truits encore ; & quand même ils l'auroient été, on n'avoit pas assez d'hommes de mer exercés. On manquoit de pain dans toutes les parties méridionales ; plus de secours, plus d'argent, plus de crédit dans tout le Royaume. Une semblable situation étoit trop critique pour que le Conseil de Versailles & de Madrid ne se déterminassent à quelque prix que ce fut à terminer la guerre.

Dès l'année 1758, la France avoit été la première touchée de ses maux ; elle avoit instruit l'Angleterre de ses intentions pacifiques par le Ministère de Danemarck ; mais la Cour de Londres, se flattant d'avoir des succès dignes des projets ambitieux qui lui avoient mis les armes à la main, rejetta toute négociation. Ce ne fut que l'année suivante que de concert avec le Roi de Prusse, elle fit remettre aux Ministres de France, de Vienne & de Russie à la Haye, une déclaration par laquelle elle sembloit désirer l'ouverture d'un Congrès pour traiter de la paix générale ; on eut bientôt lieu de juger que ses avances n'étoient pas sincères, & qu'elle ne cherchoit qu'à rejeter, sur ses ennemis, les reproches qu'on pouvoit lui faire de vouloir continuer la guerre.

On ne songea à la paix qu'en 1761. La France & ses alliés, firent une déclaration, le 28 Mars, qui fut remise à la Cour de Londres, & par laquelle on lui proposoit de même qu'au Roi de Prusse de tenir un

Congrès à Augsbourg, ou dans telle autre ville d'Allemagne qui seroit jugée plus convenable, pour travailler à la pacification de l'Europe. Dans la vue d'accélérer ce grand ouvrage, le Ministère François avoit adressé au Ministère Anglois un Mémoire propre à nouer une négociation particulière dans laquelle on régleroit les objets qui avoient occasionné la guerre entre la France & l'Angleterre, & qui étoient étrangers aux contestations élevées en Allemagne entre les Cours de Berlin d'une part, & l'Impératrice-Reine de Hongrie, la Suede, le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & l'Empire de l'autre.

La réponse de la Cour d'Angleterre fut telle qu'on pouvoit la desirer. Elle acceptoit Augsbourg pour le lieu du Congrès, & l'offre d'une négociation particulière; en ajoutant que Sa Majesté Britannique verroit avec satisfaction à Londres une personne suffisamment autorisée par un pouvoir du Roi Très-Chrétien, pour entrer en matiere.

Malheureusement pour les deux Puissances qui étoient parties principales dans la guerre, la paix n'étoit pas mûre pour leurs alliés, comme elle l'étoit pour elles. Le Roi de Prusse la desiroit, mais n'y vouloit consentir qu'autant que toutes choses seroient rétablies conformément aux traités de Berlin & de Dresde; & il étoit impossible que la Cour de Vienne, la Russie & le Roi de Pologne,

toujours unis & fecondés des forces de la Suède & de l'Empire , puſſent ſe réſoudre de renoncer aux avantages qu'ils s'étoient promis , & qu'ils ſe flattoient toujours d'être à la veille d'obtenir.

L'énorme ſupériorité de l'Angleterre ſur mer , ne permettant pas de la réduire elle-même , ce n'étoit que dans ſes alliés qu'on la pouvoit vaincre ; mais les efforts redoublés de la Cour de Vienne , de la Ruſſie , &c. contre le Roi de Pruſſe avoient été impuiſſans. Heureuſement il arriva un événement qui changea la face des affaires , tandis que par la perte de Schweidnitz & de Colberg , le Roi de Pruſſe ſe trouvoit , à la fin de 1761 , dans la ſituation la plus fâcheuſe où il ſe fut vu depuis la convention de Cloſter-Seven , & que la guerre s'allumoit entre l'Eſpagne , l'Angleterre & le Portugal.

L'Impératrice de Ruſſie , cette fidèle alliée de la Cour de Vienne & du Roi de Pologne , mourut le 5 Janvier 1762 , & le Grand Duc , ſon héritier , fut proclamé Empereur ſous le nom de Pierre III. Les vues de ce Prince étoient entièrement oppoſées à celles de la ſeuve Impératrice , & il avoit ſervi ſecrètement l'Angleterre , & ſur-tout le Roi de Pruſſe , dans pluſieurs occaſions importantes. Il n'y avoit pas encore deux mois qu'il étoit monté ſur le trône , lorſque ſon Chancelier , ayant aſſemblé chez lui les Miniſtres de France , de Vienne , de Suede , de

Varsovie , leur déclara que le Czar , à son avènement à la Couronne , vouloit procurer la paix à son Empire , & contribuer à celle de l'Europe ; que dans cette vue , il faisoit avec plaisir le sacrifice de ses conquêtes , & invitoit ses alliés d'agir de tout leur pouvoir pour finir la guerre , & affermir la tranquillité publique.

En effet le traité de paix entre la Russie & la Prusse fut signé le 5 Mai à Pétersbourg , & n'apporta aucun changement à leur ancienne situation. La Suede , accoutumée depuis la paix d'Abo , à régler ses mouvemens sur ceux de la Cour de Russie , suivit cet exemple. Le 22 du même mois , elle conclut à Hambourg une paix perpétuelle avec la Cour de Berlin , & les articles de cet accommodement ne firent que rétablir les choses dans le même état où elles étoient avant la guerre ; & rendre aux anciens traités leur première force.

Après s'être défendu , quatre campagnes contre les Russes , le Roi de Prusse en avoit actuellement vingt mille dans son armée comme auxiliaires , & l'Europe craignoit que l'accroissement de ses forces n'accrut ses espérances & son ambition.

Il se préparoit cependant une révolution en Russie. Pierre III rendoit son gouvernement odieux , soulevant contre lui tous les ordres de l'Etat , & sur-tout le Clergé , sans s'assurer de l'affection des troupes qui

pouvoient décider du sort de l'Empire. Il vouloit répudier sa femme, & indisposoit contre lui la nation. Il avoit dit, un jour, étant ivre, au Régiment *Préobasinski*, à la parade, qu'il le battroit avec cinquante Prussiens. Ce fut ce Régiment qui prévint tous ses desseins, & qui le détrôna. Les soldats, le peuple se déclarerent contre lui. Il fut poursuivi, pris & mis dans une prison où il ne se consola qu'en buvant du *Punch* pendant huit jours de suite, au bout desquels il mourut, selon Voltaire. Pierre fut détrôné le 6 Juillet 1762, & l'Impératrice sa femme, Catherine II, actuellement régnante, fut reconnue Souveraine. Pierre III mourut sept jours après, d'un accident hémorrhoidal auquel, disent certaines gens, il étoit sujet; &, selon d'autres, il trépassa d'un coup de cordon.

Quoiqu'il en soit, les esprits furent incertains pendant quelques instans sur les suites de cet événement par rapport aux affaires de la guerre & de la paix. On ne favoit si la nouvelle Czarine traiteroit le Roi de Prusse en allié ou en ennemi. Elle rappella les Russes qui étoient joints aux Prussiens; elle déclara peu de jours après qu'elle observeroit religieusement le dernier traité de Petersbourg, & cette déclaration fut regardée comme le signal du retour de la paix en Europe.

En effet, la Cour de Vienne abandonnée

de la Russie & de la Suede, & menacée de perdre les secours que lui fournissoit l'Empire, n'avoit plus aucune espérance de recouvrer la Silésie. Elle se trouvoit dans la même situation qui l'avoit forcée, dans la dernière guerre, à faire la paix de Dresde, puisque les Prussiens occupoient toute la Saxe, à l'exception de la Capitale, & que le Roi de Prusse avoit acquis une réputation qui lui annonçoit & lui préparoit de nouveaux avantages. Les principaux obstacles à la paix, & qui avoient fait échouer les négociations de l'année précédente, ne subsistoient donc plus, & c'étoit plutôt par des sentimens confus de haine & d'indignation que les Cours de Vienne & de Berlin continuoient la guerre, que par des raisons politiques. Le Roi de Prusse étoit désormais trop supérieur à ses ennemis, pour que l'Angleterre ne pût, sans se déshonorer, faire la paix particulière en retirant ses forces d'Allemagne; & la Cour de France se conformoit à tous les engagements qu'elle avoit pris pour l'Impératrice-Reine, dès que les Anglois consentiroient de ne plus aider le Roi de Prusse de leurs forces.

Les Ministres de Versailles & de Londres profiterent de ces heureuses dispositions pour se rapprocher. Il n'étoit survenu aucun événement qui pût engager les premiers à désirer la paix avec moins d'ardeur qu'ils n'avoient fait l'année précédente: au contraire

la France avoit effuyé de nouvelles pertes, & les Espagnols faisoient des progrès si lents en Portugal, qu'il étoit sage de renoncer à l'espérance de cette conquête.

Pitt n'étoit plus à la tête du Gouvernement Anglois ; son nom fera longtems célèbre & respecté dans sa nation & dans l'Europe entière, & on lui donneroit des éloges sans bornes, si son amour pour la paix eût été égal à ses talents. Le Comte Bute qui lui avoit succédé, vouloit terminer la guerre ; & quoique les Anglois aient paru désapprouver sa paix, on ne peut s'empêcher de convenir que ce Ministre ne se soit conduit selon les règles de la politique la plus éclairée : dans un tems plus calme sa nation lui rendra justice.

Les articles dont on étoit presque convenu en 1761, servirent de base à la nouvelle négociation. Le Duc de Nivernois partit de Paris le 4 Septembre 1762, pour se rendre à Calais, & s'y embarquer sur le paquebot, qui devoit y conduire le Duc de Bedford ; & le 3 Novembre les préliminaires de la paix furent signés à Fontainebleau par le Duc de Praslin, le Duc de Bedford & le Marquis de Grimaldi. Ces articles embrassent & décident si exactement tous les points contestés entre les Puissances belligérantes, qu'on ne peut point douter qu'elles n'eussent été en état de conclure dès-lors une paix définitive, si la France & l'An-

gleterre ne s'étoient pas encore fait un scrupule d'abandonner leurs alliés, ou plutôt n'avoient cru qu'il étoit à propos de la retarder pour hâter celle de la Cour de Vienne & de Berlin.

Les Cours de France & de Londres ne négligerent aucun des moyens propres à terminer la guerre en Allemagne. Elles offrirent leur médiation, elles négocièrent avec les Princes les plus puissans du Corps Germanique, & les Ministres de Berlin, de Vienne & du Roi de Pologne, s'assemblerent à Hubersbourg. Les traités de Berlin & de Dresde furent, en quelque sorte, les articles préliminaires de cette négociation; & les Plénipotentiaires de France, d'Angleterre & d'Espagne ne signèrent leur traité définitif, & ne marquerent un tems fixe pour les évacuations ordonnées par les préliminaires, que quand ils furent sûrs que les hostilités alloient cesser en Allemagne. La paix de Paris fut signée le 10 Février 1763, & celle de Hubersbourg, le 15 du même mois.

La France échangea Minorque qu'elle rendit à l'Angleterre contre Belle-Isle que cette dernière Puissance lui remit; mais l'on perdit & probablement pour jamais tout le Canada avec ce Louisbourg, qui avoit coûté tant d'argent, tant de sang, tant de travaux & de soins, pour être si souvent la proie des Anglois. Toutes les terres sur la gauche
du

du fleuve Mississipi, leur furent cédées. L'Espagne pour arrondir leurs conquêtes, leur donna encore la Floride. Ainsi du vingt-cinquième degré jusques sous le pôle, presque tout leur appartenoit, ils partagerent l'hémisphere Américain avec les Espagnols. Ceux-ci avoient les terres qui produisent les richesses de convention; ceux-là avoient les richesses réelles, qui s'achètent avec l'or & l'argent, toutes les denrées nécessaires, tout ce qui sert aux manufactures. La guerre avoit commencé pour deux ou trois chétives habitations, & les Anglois y avoient gagné deux mille lieues de terrain.

Les petites Isles de St. Vincent, les Grenades, Tabago, la Dominique leur furent encore acquises. La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficulté le droit de pêche vers Terre-Neuve, & une petite Isle inculte nommée Miquelon, pour servir d'abri aux pêcheurs, & y faire sécher la morue, sans pouvoir y faire le moindre établissement, y élever aucunes fortifications, seulement le droit d'y entretenir une garde de cinquante hommes pour la police.

La France fut exclue dans l'Inde de ses établissemens sur le Gange; elle céda ses possessions sur le Sénégal en Afrique avec tous ses droits & dépendances, de même que les Forts & Comptoirs de St. Louis, de Podor & de Galam; on fut encore obli-

gé de démolir toutes les fortifications de Dunkerque du côté de la mer.

La France perdit dans le cours de cette funeste guerre, la plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant qui circuloit dans le Royaume, sa marine, son commerce, son crédit. On a cru qu'il eût été très-aisé de prévenir tant de maux en s'accommodant avec les Anglois, pour un petit terrain litigieux vers le Canada. Mais quelques ambitieux, pour se faire valoir & se rendre nécessaires, précipitèrent la France dans cette guerre fatale. Il en avoit été de même en 1741. L'amour propre de deux ou trois personnes suffit pour désoler l'Europe. La France avoit un si pressant besoin de cette paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes, dont l'Etat demouroit surchargé, étoient plus grandes encore que celles de Louis XIV. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avoit été en une année de quatre cents millions. La France auroit beaucoup perdu, quand même elle eût été victorieuse.

L'épisode de cette dernière guerre n'offre d'autre fait remarquable, que la catastrophe funeste du Comte de Lally, bien digne d'être transmise à la postérité dans toutes ses circonstances. Il est essentiel de faire connoître ce personnage qui, pendant quelque tems, a tenu les yeux de l'Europe fixés sur lui.

Lally étoit un Irlandois, de ces familles qui se transplanterent en France avec celle de l'infortuné Jacques II. Il s'étoit tellement distingué à la bataille de Fontenoy, où il avoit pris de sa main plusieurs Officiers Anglois, que le Roi le fit Colonel sur le champ de bataille. C'étoit lui qui avoit formé le plan plus audacieux que praticable de débarquer en Angleterre avec dix mille hommes, lorsque le Prince Edouard y disputoit la Couronne. Sa haine contré les Anglois, & son courage, le firent choisir de préférence, pour aller les combattre sur les côtes de Coromandel. Mais, malheureusement, il ne joignoit pas à sa valeur, la prudence, la modération, la patience nécessaires dans une commission si épineuse.

Lally, disent certains mémoires, étoit un homme dur, atrabilaire, tourmenté à l'excès de la frénésie de la domination qu'il exerçoit avec un despotisme intolérable. La direction de la Compagnie des Indes à Paris l'avoit conjuré, à son départ de *réformer les abus sans nombre, la prodigalité outrée, & le grand désordre qui absorboit tous les revenus*. Il se prévalut trop de cette prière, & se fit des ennemis de tous ceux qui lui devoient obéir. Rempli de préventions, il étoit en outre d'un entêtement, qui l'empêchoit de rien voir avec le calme de la raison, & d'une violence qui achevoit de l'aveugler. A ces défauts se joignoit un vice

bas & infâme , une avarice fordide qui le rendoit ardent à la poursuite des déprédateurs , mais pour tourner à son profit des restitutions qu'il en exigeoit. Il sembloit se réserver le privilege exclusif d'achever seul la ruine de la Compagnie. A peine arrivé à Pondichery & déjà brouillé avec son Collegue pour les entreprises maritimes, il révolta contre lui tous les ordres de la ville, le Conseil, le Militaire, la Bourgeoisie : il provoquoit ainsi des contrariétés qui l'aigrissoient, & qu'il tournoit en crimes. Alors ne connoissant plus ni les procédés, ni les égards, ni les bienfaisances, ni la décence, il devenoit féroce & barbare ; il outrageoit également l'humanité & la nature.

Lally s'étoit figuré que le pays d'Arcate étoit encore le pays de la richesse, que Pondichery étoit bien pourvu de tout, qu'il seroit parfaitement secondé de la Compagnie & des troupes, il fut trompé dans toutes ses espérances. Point d'argent dans les caisses, peu de munitions de toutes especes, des noirs & des cipayes pour armée, des particuliers riches & la Colonie pauvre, nulle subordination.

Ces objets l'irriterent, & allumerent en lui cette mauvaise humeur qui sied mal à un Chef, & qui nuit toujours aux affaires. S'il avoit ménagé le Conseil, s'il avoit caressé les principaux Officiers, il auroit pu, comme le remarque judicieusement M. de

Voltaire, se procurer des secours d'argent, établir l'union, & mettre en sûreté Pondichery.

Lally n'étoit point un Général dénué de talens. Malgré le choc de mille intérêts opposés, de mille passions en activité, d'animosités, de haines, de vengeances, de cabales, de factions; durant une mission non encore de trois ans, il livre dix batailles ou combats, prend dix places ou forts; réduit à 700 hommes de troupes réglées, contre 15,000 hommes de terre & quatorze vaisseaux de ligne, sans un seul bateau pour sa défense, soutient un blocus & un investissement de neuf mois & ne rend la place que lorsqu'il ne lui reste plus un grain de riz, ni aucune espece de nourriture pour sa garnison, déjà exténuée de misere & de fatigue.

Lally avoit pris aux Anglois le fort St. David à quelques lieues de Pondichery, & en avoit rasé les murs. Si on veut bien connoître la source de sa catastrophe si intéressante, il faut lire la lettre qu'il écrit de son camp au Gouverneur de Leyrit.

“ Cette lettre, Monsieur, fera un secret
 „ éternel entre vous & moi, si vous me
 „ fournissez les moyens de terminer mon
 „ entreprise. Je vous ai laissé *cent mille livres*
 „ de mon argent, pour vous aider à sub-
 „ venir aux frais qu'elle exige. Je n'ai pas
 „ trouvé en arrivant la ressource de *cent*

„ *sols* dans votre bourse, ni dans celle de
 „ tout votre Conseil. Vous m'avez refusé
 „ les uns & les autres d'y employer votre
 „ crédit. Je vous crois cependant tous plus
 „ redevables à la Compagnie que moi, qui
 „ n'ai malheureusement l'honneur de la con-
 „ noître que pour y avoir perdu la moitié
 „ de mon bien en 1720. Si vous continuez
 „ à me laisser manquer de tout, & exposé
 „ à faire face à un mécontentement géné-
 „ ral, non seulement j'instruirai le Roi &
 „ la Compagnie du beau zèle que ses em-
 „ ployés témoignent ici pour leur service,
 „ mais je prendrai des mesures efficaces
 „ pour ne pas dépendre, dans le court sé-
 „ jour que je desiré faire dans ce pays, de
 „ l'esprit de parti, & des motifs personnels
 „ dont je vois que chaque membre paroît
 „ occupé, au risque total de la Compagnie”.
 Une telle lettre ne devoit ni lui faire des
 amis, ni lui procurer de l'argent. Il ne fut
 pas concussionnaire, écrit Voltaire, mais il
 montra publiquement une telle envie con-
 tre tous ceux qui s'étoient enrichis, que la
 haine publique en augmenta. Toutes les
 opérations de la guerre en souffrirent. On
 trouve dans un Journal de l'Inde ces propres
 paroles : “ Lally ne parle que de chaînes &
 „ de cachots, sans égard à la distinction &
 „ à l'âge des personnes. Il vient de traiter
 „ ainsi M. de Moracin lui-même. M. de
 „ Lally se plaint de tout le monde, & tout

„ le monde se plaint de lui. Il a dit à Mon-
 „ sieur le Comte de ... : Je sens qu'on me
 „ déteste, & qu'on voudroit me voir bien
 „ loin. Je vous engage ma parole d'hon-
 „ neur, & je vous la donnerai par écrit,
 „ que si M. de Leyrit veut me donner
 „ 500,000 francs, je me démetts de ma char-
 „ ge, & je passe en France sur la frégate.
 „ Le Journal ajoute : “ On est aujourd'hui
 „ à Pondichéry dans le plus grand embar-
 „ ras. On n'y a pas pu ramasser cent mille
 „ roupies ; les soldats menacent hautement
 „ de passer en corps chez l'ennemi.”
 „ Malgré cette horrible confusion, Lally
 „ eut le courage d'aller assiéger Madras, &
 „ s'empara d'abord de toute la ville noire ;
 „ mais ce fut précisément ce qui l'empêcha de
 „ réussir devant la ville haute, qui est le fort
 „ S. George. Il écrivoit de son Camp devant
 „ ce fort : “ Si nous manquons Madras,
 „ comme je le crois, la principale raison à
 „ laquelle il faudra l'attribuer, est le pil-
 „ lage de quinze millions au moins, tant
 „ de dévasté que de répandu dans le Sol-
 „ dat, & j'ai honte de le dire, dans l'Offi-
 „ cier qui n'a pas craint de se servir même
 „ de mon nom, en s'emparant des Cypayés-
 „ Chelingues & autres, pour faire passer à
 „ Pondichéry un butin que vous auriez dû
 „ faire arrêter, vu son énorme quantité.”
 „ Le Comte de Lally écrivoit encore avec
 „ plus de désespoir cette lettre funeste ! “ Pen-

„fer m'a vomir dans ce pays d'iniquités, &
 „j'attends, comme Jonas, la baleine qui
 „me recevra dans son ventre: „

Dans un tel désordre, rien ne pouvoit réussir. On leve le siege, après avoir perdu une partie de l'armée. Les autres entreprises furent encore plus malheureuses sur terre & sur mer. Les troupes se révoltent, on les apaise à peine. Le Général les mene deux fois au combat: il est entièrement défait dans le second. Lally reste seul, quelque tems, sur le champ de bataille, abandonné de toutes les troupes. On se retire enfin, après bien des pertes, dans Pondichéry. Une Escadre Angloise de seize vaisseaux oblige l'Escadre Francoise, envoyée au secours de la Colonie, de quitter la rade de Pondichéry, pour se radouber dans l'île de Bourbon.

Lally est résolu de soutenir le siege jusqu'à l'extrémité. Il publie un ban par lequel il est défendu, sous peine de mort, de parler de se rendre. Il ordonne une recherche rigoureuse des provisions dans toutes les maisons de la ville. Elle est faite sans ménagement, jusques chez l'Intendant, chez tout le Conseil & les principaux Officiers. Cette démarche acheva d'irriter tous les esprits, déjà trop alienés. Lally avoit dit publiquement: „Je ne veux pas attendre
 „plus longtems l'arrivée des munitions
 „qu'on m'a promises. J'y attellerai, s'il le

„ faut, le Gouverneur Leyrit & tous les
 „ Conseillers. „ Ce Gouverneur Leyrit
 montrait aux Officiers une lettre de Lally
 adressée depuis longtems à lui-même, dans
 laquelle étoient ces propres paroles: „ J'i-
 „ rois plutôt commander les Caffres que
 „ de rester dans cette Sodome, qu'il n'est
 „ pas possible que le feu des Anglois ne
 „ détruise tôt ou tard au défaut de celui du
 „ Ciel. „

On rendoit à Lally outrage pour outrage,
 on affichoit à sa porte des placards,
 plus insultans encore que ses lettres & ses
 discours. Il en fut tellement ému que sa tête
 en parut souvent troublée.

Un fils du Nabab Chandasneb étoit
 alors réfugié dans Pondichéry auprès de sa
 mere. Cet Indien ayant vu souvent sur son
 lit le Général François absolument nud,
 chantant la Messe & les Pseaumes, deman-
 da sérieusement à un Officier fort connu,
si c'étoit l'usage en France que le Roi choisit
un fou pour son Grand-Visir. L'Officier éton-
 né lui dit: „ Pourquoi me faites-vous une
 „ question aussi étrange “ ? *C'est, répliqua*
l'Indien, parce que votre Grand-Visir nous a
envoyé un fou pour rétablir les affaires de
l'Inde.

Déjà les Anglois bloquoient Pondichéry
 par terre & par mer. On n'avoit point d'ar-
 gent; on mourroit de faim dans la ville. Le
 Conseil somma le Comte de Lally de capi-

tuler. Le Général assembla un Conseil de guerre. On fut obligé de se rendre à discrétion. Les François avoient démoli St. David : les Anglois étoient en droit de faire un désert de Pondichéry. La ville fut livrée aux vainqueurs qui rasèrent les fortifications, les murailles, les magasins, les principaux logemens ; firent enfin passer la charrue sur cette Cité superbe, n'offrant désormais qu'un monceau de ruines.

On embarqua pour l'Europe, non seulement les troupes de la garnison, non seulement les Chefs civils & le Conseil, mais encore tous les subalternes attachés à la Compagnie. Les habitans avoient voulu tuer leur Général. Le Commandant Anglois fut obligé de lui donner une garde. On le transporta malade sur un palanquin.

Tel fut le sort déplorable de Pondichéry, dont les habitans se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. Le Comte de Lally & plus de deux mille prisonniers furent conduits en Angleterre. Dans ce long & pénible voyage, ils s'accabloient réciproquement de reproches & d'injures ; ils s'accusoient les uns les autres de leurs communs malheurs.

Les dissensions qui avoient agité l'Inde, les clameurs dont elle avoit retenti, ne firent que changer de théâtre & vinrent troubler la Capitale. A peine arrivés à Londres, les Prisonniers de Pondichéry écri-

vent contre le Général & contre le petit nombre de ceux qui lui avoient été attachés. Lally & les siens écrivent contre le Conseil & les habitans.

„ Ces derniers présentent une requête au
 „ Roi, appuyée d'un mémoire, tendant
 „ à prouver que le Conseil & la malheureuse
 „ Colonie de l'Inde avoient été écrasés,
 „ depuis le commencement jusqu'à la fin,
 „ sous l'autorité d'un maître despotique,
 „ qui n'avoit jamais connu les regles de la
 „ prudence, de l'honneur, ni même de
 „ l'humanité; que le Comte de Lally étoit
 „ seul comptable de toute la régie & admi-
 „ nistration, tant de l'intérieur que de l'ex-
 „ térieur de la Compagnie, ainsi que de tous
 „ les revenus des terres & dépendances
 „ qu'elle possédoit... Qu'il étoit comptable
 „ de la perte de Pondichéry, puisque la ville
 „ n'avoit été rendue que faute de vivres,
 „ & que lui seul avoit en main les moyens
 „ qui pouvoient en procurer, savoir l'ar-
 „ gent pour les acheter, le fruit des terres,
 „ le produit des récoltes & les troupes pour
 „ les protéger. „

Lally étoit si persuadé que lui seul avoit raison, & que ses ennemis étoient repréhensibles, qu'il se rendit à Fontainebleau, tour prisonnier qu'il étoit encore des Anglois, & qu'il offrit de se rendre à la Bastille. „ J'ap-
 „ porte au Roi, „ écrivit-il au Duc de Choiseul, „ ma tête & mon innocence. „ Lally

est arrêté. Il passe quinze mois dans les fers sans qu'on l'interroge, & si la Marquise de Pompadour ne fut pas morte, peut-être seroit-il sorti glorieux, ou du moins impuni de sa prison.

En ce tems, mourut à Paris un Jésuite, car il s'en trouvoit de mêlés par tout, nommé Lavaur, longtems employé dans ces missions des Indes, où, comme dit Voltaire, l'on s'occupe des affaires profanes, sous le prétexte des spirituelles, & où l'on a souvent gagné plus d'argent que d'ames. Cet enfant d'Ignace demandoit au Ministère une pension de quatre cents livres pour aller faire son salut dans le Périgord, sa patrie; & on trouva dans sa Cassette près de 1, 200,000 livres d'effets, soit en billets, soit en or ou en diamans. C'est ce qu'on avoit vu depuis peu à Naples, à la mort d'un autre fameux Jésuite, nommé Peppe, qu'on fut prêt de canoniser. On ne canonisa point Lavaur; mais on séquestra ses trésors. Le Parlement ayant fait mettre les scellés chez lui, on trouva dans les papiers de cet Apôtre d'une nouvelle espece un long mémoire détaillé contre Lally. Il fut remis en mains du Procureur - Général qui rendit plainte contre lui de péculat, concussions, vexations, abus d'autorité, même de haute trahison.

L'accusé fut d'abord traduit au Châtelet & bientôt au Parlement. Le procès fut

instruit, seulement pendant deux années, avec tout l'appareil énorme qu'exigeoit une telle affaire. On ne put articuler aucun crime assez décisif pour mériter la peine de mort. De haute trahison, il n'y en avoit point, puisque, comme le remarque Voltaire, si Lally eût été d'intelligence avec les Anglois, s'il leur eût vendu Pondichéry, il seroit resté parmi eux. Les Anglois d'ailleurs ne sont ni absurdes, ni foux, & ç'eût été l'être que d'acheter une place affamée qu'ils étoient sûrs de prendre, étant maîtres de la terre & de la mer. De péculat, il n'y en avoit pas davantage, puisqu'il ne fut jamais chargé ni de l'argent du Roi, ni de celui de la Compagnie. Mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppressions, les juges en virent beaucoup dans les dépositions unanimes de ses ennemis. Les juges prononcèrent suivant les allégations.

Le Comte de Lally fut condamné à *avoir la tête tranchée, comme dûement atteint d'avoir trahi les intérêts du Roi, de l'Etat & de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions.*

Dépouillé de sa grand' Croix, de son Cordon, mis sur la sellette, il ne put tenir à la lecture de cet arrêt infâme. Couvert de quatorze cicatrices, & tomber entre les mains du bourreau, quelle destinée ! Son indignation, sa rage furent si violentes qu'il vomit les plus horribles imprécations contre la

terre, le Ciel, contre ses juges, & qu'ayant, un compas caché dans sa redingote, il voulut s'en percer le cœur. On l'arrêta, & on lui ôta les moyens d'exécuter son projet, qui au surplus n'étoit sans doute pas bien formé, car il s'y seroit pris d'une manière plus efficace. Lally s'emporta contre ses juges avec plus de fureur encore qu'il n'en avoit montré contre ses ennemis. Sous prétexte que les negres ont l'adresse de s'étrangler avec leur propre langue; & que le forcené Comte de Lally auroit bien pu l'apprendre dans ses voyages, on lui mit dans la bouche un baillon qui débordoit sur les levres. C'est ainsi qu'il fut conduit à la Grève, dans l'appareil & sur le tombereau usité pour les plus vils scélérats. Arrivé au pied de l'échafaud, il reprit sa fermeté, son sangfroid. On lui ôta son baillon, il monta tranquillement, & sans proférer une parole, reçut le coup fatal.

On a cité avec complaisance, & on citera toujours au sujet du supplice de ce coupable ou innocent illustre, le bon mot de M. de Voltaire: *C'est un homme sur lequel tout le monde avoit droit de mettre la main, excepté le bourreau.*

Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne tous les événemens dans ce cahos des affaires politiques du monde, c'est, écrit le même M. de Voltaire, de voir un Irlandois, chassé de sa

patrie avec la famille de son Roi, commandant à six mille lieues des troupes Françoises dans une guerre de marchands, sur des rivages inconnus aux Alexandre, aux Gengis & aux Tamerlan, mourant du dernier supplice sur le bord de la Seine, pour avoir été pris par des Anglois dans l'ancien golfe du Gange.

CHAPITRE XXXII.

LA contexture des divers événemens que nous avons dû mettre successivement sous les yeux du lecteur, ne nous a pas permis de parler plutôt de l'attentat le plus imprévu, le plus inoui, & en même tems, le plus effroyable, qui puisse jamais tomber dans la tête d'un monstre. On voit que nous entendons l'attentat de Damiens contre la personne du Roi.

Cet exécrationnable Régicide, du nom de *Robert-François Damiens*, naquit en 1714, dans un Fauxbourg d'Arras, appelé le Fauxbourg *Ste. Cathérine*. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Sa méchanceté & ses espiégleries le firent surnommer *Robert-le-Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siège de Philipsbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au Collège des Jé-

suites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes bonnes maisons de la Capitale, & avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de 240 Louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre roda pendant environ cinq mois à St. Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant partout des propos extravagans sur les disputes qui divisoient la France. Le Parlement étoit alors séparé, dispersé, les Prêtres étoient décrétés, les Evêques exilés. Le Sacerdoce & l'Empire étoient en combustion.

A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit Damiens dire, *Si je reviens en France... Oui j'y reviendrai, j'y mourrai, & le plus grand de la terre mourra aussi, & vous entendrez parler de moi.* C'étoit le mois d'Août 1756, qu'il débitoit ces extravagances. Le 21 Décembre de la même année, se trouvant à Paterque près d'Arras, chez un de ses parens, il y tint des propos d'un homme désespéré : *que le Royaume, sa fille & sa femme étoient perdus.* Son sang, sa tête, son cœur étoient dans la plus grande effervescence.

Ce scélérat aliéné, dont l'humeur sombre & ardente avoit toujours ressemblé à la démence, retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant plusieurs jours, se fit

saigner (*) le 4 Janvier. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le lendemain vers le cinq heures trois quarts du soir.

Cet exécrationnable monstre s'étoit muni d'un couteau à ressort, qui, d'un côté portoit une longue lame pointue, & de l'autre un canif à tailler les plumes, d'environ quatre pouces de longueur. Il attendit le moment où le Roi devoit monter en carrosse pour aller à Trianon. Le jour ne lui étoit plus, le froid étoit excessif; presque tous les courtisans portoient des manteaux, qu'on nomme par corruption *Redingotes*. L'assassin en avoit une. Ainsi vêtu, il pénètre vers la garde, heurte en passant le Dauphin, se fait place à travers la garniture des gardes-du-Corps & des cent Suisses, aborde le Roi, environné des Seigneurs de la Cour, le frappe de son canif au côté droit, remet son couteau dans sa poche, se rejette dans la foule, & reste le chapeau sur la tête. Au sang qui coule, le Roi s'apperçoit qu'il est blessé, il se retourne, & à l'aspect d'un inconnu couvert, & dont les yeux étoient égarés, il dit avec le plus grand sangfroid: *c'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, & qu'on ne lui fasse point de mal.*

L'assassin fut arrêté sur le champ. Son

(*) Le Physique a une si grande influence sur l'ame des hommes, qu'il protesta depuis dans les interrogatoires, *que s'il avoit été saigné comme il le demandoit, il n'auroit jamais commis son crime.*

premier propos fut : *qu'on prenne garde à Monseigneur le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée.* A ces paroles, l'allarme universelle redouble l'effroi & l'horreur dont on avoit été saisi d'abord, on ne doute pas qu'il n'y ait une conspiration profonde & combinée contre la famille Royale entière. Chacun se figure les plus grands périls, les plus grands crimes & les plus médités. La blessure pouvoit être mortelle, & quoique légère, elle le devenoit, si l'arme étoit empoisonnée.

La crainte s'étoit emparée de l'ame de Louis XV. On le met au lit, on cherche les Chirurgiens; la Reine, la famille Royale l'entourent, il ne voit point sa tendre amante, il juge qu'on l'a écartée, qu'on lui dissimule le danger où il est, que c'est son dernier jour; il demande à se confesser. Le trouble, les inquiétudes & la terreur regnerent dans le château jusqu'au lendemain, qu'ayant levé l'appareil, les gens de l'art ne trouverent, au lieu de playe, qu'une large saignée, qui n'auroit pas empêché un simple particulier de vaquer à ses affaires.

Damiens conduit d'abord à la salle des gardes-du-Corps, ceux-ci usèrent envers lui des plus cruels traitemens, afin de le faire parler. Ils lui tenaillèrent les jambes avec des pincettes rouges, & peut-être l'auroient-ils ainsi soustrait, comme Clément, au supplice & aux recherches de la justice, par

une mort trop prompte , si le Grand-Prévôt de l'hôtel à qui appartient la connoissance des crimes commis dans le Palais du Roi , ne se fut emparé du parricide.

On commença les procédures à la Prévôté de l'hôtel. Un Exempt ayant obtenu un peu de confiance , ou apparente ou vraie , dans l'esprit aliené de ce misérable , l'engagea à oser dicter de sa prison une lettre au Roi même (*). *Damiens écrire au Roi!* S'écrie

(*) S I R E ,

Je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher ; mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, vous & Monsieur le Dauphin, & quelques autres périront ; il seroit fâcheux qu'un aussi bon Prince, & quelques autres périront ; il seroit fâcheux qu'un aussi bon Prince, par la trop grande bonté qu'il a pour les Ecclésiastiques, dont il accorde toute sa confiance, ne soit pas sûr de sa vie ; & si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de tems, il arrivera de très-grands malheurs, votre Royaume n'étant pas en sûreté, par malheur pour vous que vos sujets vous ont donné leur démission ; l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les sacremens à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre lit de justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du Prêtre qui s'est sauvé, je vous réitere que votre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très-vrai, que je prends la liberté de vous informer par l'Officier porteur de la présente auquel j'ai mis toute ma confiance. L'Archevêque de Paris.

Voltaire, *un assassin écrire à celui qu'il avoit assassiné!*

est la cause de tout le trouble, par les Sacremens qu'il a fait refuser. Après le crime cruel que je viens de commettre contre votre personne sacrée, l'aveu sincere que je prends la liberté de vous faire, me fait espérer la clémence des bontés de votre Majesté.

signé *Damiens*.

Au dos de la dite lettre, est écrit, paraphé, *ne varietur*, suivant & au desir de l'interrogatoire du nommé *François Damiens*, en date du 9 Janvier 1757, à Versailles, le Roi y étant.

signé *Damiens*.

Le Clerc du Brillet, & Duvoigné, avec paraphes. Et plus bas est écrit:

Au R O I

Suit la teneur d'un écrit, signé *Damiens*.

(*) Cette lettre se trouve page 69 du procès de *Damiens*, donnée au public par le Bréton, Greffier criminel du Parlement, avec la permission de ses supérieurs.

Copie du Billet.

Messieurs Chagrange, Seconde, Baïsse de Lifse (*), de la Cuyomie, Clément, Lambert, le Président de Rieux-Bonnainvilliers, le Président du Maffy, & presque tous.

Il faut qu'il remette son Parlement, & qu'il le soutienne avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus & Compagnie.

Signé *Damiens*.

(*) Ce misérable estropie presque tous les noms de ceux dont il parle.

Sa lettre est insensée, & conforme à l'abjection de son état, mais elle découvre l'origine de sa fureur : on y voit que les plaintes du public contre l'Archevêque, avoient dérangé le cerveau du scélérat, & l'avoient excité à son infâme attentat. Il paroissoit par les noms des membres du Parlement cités dans sa lettre, qu'il les connoissoit, ayant servi un de leurs confreres; mais il eût été absurde de supposer qu'ils lui eussent expliqué leurs sentiments, encore moins qu'ils lui eussent jamais dit, ou fait dire un mot qui pût l'encourager au crime.

A la premiere nouvelle de l'assassinat du Roi, parvenue dans la capitale quelques heures après, tout fut en rumeur : les Princes du Sang, les Grands du Royaume, les principaux Magistrats se rendirent à Versailles, l'Archevêque ordonna des prieres de 40 heures; les spectacles se fermerent. Mais quelle différence de cette époque à celle de la maladie de ce Prince à Metz! On détestoit, sans doute, on exécroit le monstre qui avoit osé porter ses mains sur *l'Oint du Seigneur*; on demandoit des nouvelles du Monarque; on vouloit savoir tous les détails de cette étrange catastrophe; mais c'étoit de la curiosité, & non de l'intérêt, on étoit consterné plus qu'affligé; le cœur prenoit peu de part à l'événement, les larmes ne couloient point, les Eglises étoient vuides. Quelle leçon pour Louis

XV, s'il eût pu la recevoir, si l'adulation ne lui eût déguisé les véritables sentimens de son peuple!

Après les procédures d'usage de la part du Prévôt de l'hôtel à Versailles, Damiens fut transféré, la nuit du 17 au 18 Janvier, à Paris, dans la tour de Montgomery, où on lui avoit préparé un logement, au dessus de la chambre que Ravaillac avoit autrefois occupée. Le Roi chargea la Grand-Chambre du Parlement d'instruire son procès. Il voulut que les Princes & les Pairs rendissent par leur présence le procès plus solennel, & plus authentique dans tous ses points aux yeux d'un public aussi défiant que curieux exagérateur, qui voit toujours au delà de la vérité dans ces aventures effrayantes.

Malgré les tortures les plus cruelles, que le scélérat supporta avec une intrépidité effrontée, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui put faire penser qu'il avoit des complices. Il déclara qu'il n'avoit point voulu tuer le Roi, mais qu'il avoit formé le dessein de le blesser; qu'il avoit conçu ce dessein criminel depuis plus de trois ans; qu'il ne l'avoit communiqué à qui que ce soit, & que, s'il eût pu même soupçonner que son chapeau s'en doutât, il l'auroit jeté au feu.

D'abord dans son premier interrogatoire, il dit que *la Religion seule l'a déterminé à cet attentat.*

Il avoue qu'il n'a dit du mal que des Molinistes, & de ceux qui refusent les Sacremens, que ces gens là croient apparemment deux Dieux.

Il s'écria à la question, qu'il avoit cru faire une œuvre méritoire pour le Ciel. Il persista constamment à dire que c'étoient l'Archevêque de Paris, le refus des Sacremens, les disgrâces du Parlement, qui l'avoient porté au Régicide ; il le déclara encore à ses Confesseurs.

Ce malheureux n'étoit donc qu'un insensé fanatique, moins abominable à la vérité que Ravallac & Jean Châtel, mais plus fou, & n'ayant pas plus de complices que ces deux énergumènes. Les seuls complices, pour l'ordinaire, de ces monstres, sont des fanatiques, dont les cervelles échauffées allument, sans le savoir, un feu qui va embraser des esprits foibles, insensés & atroces. Quelques mots dits au hasard suffisent à cet embrasement, Damiens agit dans la même illusion que Ravallac ; & après avoir subi les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir dans les mêmes supplices que l'infâme assassin de Henri IV.

Quel est donc, dit Voltaire, l'effet du fanatisme & le destin des Rois ! Henri III & Henri IV sont assassinés, parce qu'ils ont soutenu leurs droits contre les prêtres. Louis XV est assassiné, parce qu'on lui reproche de n'avoir pas assez sévi contre un Prêtre.

Voilà trois Rois sur lesquels se sont portés des mains parricides dans un pays renommé pour aimer ses Souverains.

Le 28 Mars, jour de l'exécution, l'infâme Damien arriva à la place de Grève, à trois heures & un quart, regardant d'un œil sec & ferme le lieu & les instrumens de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite, ensuite on le tenailla, & on versa sur les plaies de l'huile, du plomb fondu & de la poix résine. On procéda ensuite à l'écartèlement. Les quatre chevaux firent, pendant cinquante minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce monstre. Au bout de ce tems-là, Damiens étoit encore plein de vie, les bourreaux lui couperent avec des bistouris, les chairs & les jointures nerveuses des cuisses & des bras. Il vivoit encore après que les cuisses furent coupées, & ne rendit son ame détestable, que pendant qu'on lui coupoit les bras.

Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échafaud jusqu'au moment de sa mort, dura une heure & demie. Il conserva toute sa connoissance, & releva la tête sept à huit fois pour regarder les chevaux & ses membres tenaillés & brûlés. Au milieu des tourmens les plus affreux de la question, il avoit laissé échapper des plaisanteries.

Damiens étoit d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi
&

& perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espece de tic, par l'habitude où il étoit de parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, parlant seul & intérieurement, obstiné à suivre tout ce qu'il projettoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot & scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant.

Son forfait, dit un homme d'esprit, nous a coûté autant de gémissemens qu'il a fait éclore de propos sans vraisemblance. Comment, a-t-on dit, une nation aussi douce & aussi polie que la Française; comment un siecle que l'on appelle Philosophe, a-t-il pu produire l'assassin d'un Roi adoré de ses sujets ?

On a répondu, que, dans tous les tems, il y a eu des misérables qui n'ont été ni de leur siecle, ni de leur pays. Un homme de la lie du peuple; accoutumé au crime, échauffé par les propos de quelques esprits turbulents, dans le tems des contestations qui agitoient l'Etat & l'Eglise, se détermine à un parricide. Son cerveau s'enflamme; il se fait en lui une fermentation de désespoir, produite par la misere, par la crainte des châtimens que ses crimes méritoient, & par des discours séditieux. Agité de plus

en plus par les mouvemens contradictoires que son ame éprouve en réfléchissant à un projet de cette nature, son esprit acheve de s'égarer; & dans un accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le déchirer. C'est la réflexion d'un Philosophe. C'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère du monstre. Ceux qui voudront l'étudier peuvent consulter les pieces originales, & les procédures faites à son occasion, tant en la Prévôté de l'Hôtel, qu'en la Cour du Parlement. Le Greffier Criminel de cette Compagnie, les a recueillies, & publiées en 1757, *in-4°*. & *in-12*, 4 vol. à Paris chez *Simon*. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la vie de l'infâme régicide. L'Editeur a rassemblé généralement & avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voyes juridiques. Il a offert aux personnes qui douteroient de l'authenticité de ces pieces de leur en faire faire la vérification.

Si le cours des assassinats des Rois, si fréquens sous Henri III & sous Henri IV, s'étoit arrêté sous le despotisme sanglant de Richelieu, durant la minorité agitée & civile de Louis XIV, sur la fin de son gouvernement, où le fanatisme s'étoit relevé au plus haut degré, sous la régence, si féconde en crimes prétendus de toute espece, où Philippe d'Orléans lui-même accusé des

plus horribles forfaits , sembloit provoquer contre sa personne une vengeance trop légitime , qui se seroit attendu à voir ce crime se reproduire sous Louis le *bien-aimé* ? Il semble n'avoir été réservé à son regne que pour qu'il n'y manquât aucune espece d'événement.

Le forfait de Damiens démontre assez évidemment , ce que produit l'esprit dogmatique & les fureurs de Religion. Personne n'eût jamais imaginé que la bulle d'un Pape , & des billets de Confession d'un Archevêque de Paris , pussent avoir des suites si horribles , mais c'est ainsi que les démences & les fureurs des hommes sont liées ensemble. L'esprit des Poltrot & des Jacques Clément , qu'on avoit cru anéanti , subsiste donc encore dans les ames féroces & ignorantes ! La raison pénètre en vain chez les principaux citoyens : le peuple est toujours porté au fanatisme ; & peut-être n'y a-t-il d'autre remede à cette contagion que d'éclairer enfin le peuple même ; mais on l'entretient quelquefois dans des superstitions , & on voit ensuite avec étonnement ce que ces superstitions produisent.

Un attentat , d'un autre genre , mais non moins fameux , est celui qui fut commis , l'année suivante , sur la personne du Roi de Portugal. Voltaire prétend que la Confession auriculaire causa ce parricide. Voici le fait.

Joseph Mascarenhas , Duc d'Aveiro ,

étoit un des plus grands Seigneurs de Portugal par sa naissance, par ses biens & par son crédit. Aussi se vançoit-il, assure-t-on, qu'il n'avoit qu'un seul degré à franchir pour monter au trône. Il étoit sur-tout puissant sous le regne de Jean V.

L'avénement de Joseph II. au trône, ayant diminué sa faveur, il conçut l'horrible dessein d'attenter sur sa personne. Il tâcha de gagner ceux qui pourroient avoir le moindre mécontentement de la Cour & de les envénimer par les calomnies les plus atroces. Dans ces circonstances, les Jésuites perdoient l'emploi de Confesseurs de la Cour. Le Duc d'Aveiro qui avoit vécu jusqu'alors avec ces Peres dans une haine scandaleuse, se réconcilia subitement avec eux. On prétend même qu'il s'unit avec quelques membres de la Société pour exécuter son pernicieux projet.

Les conjurés engagèrent dans ce complot, la Marquise Dona Eléonora de Tavora, belle-sœur du Duc. Cette femme d'un esprit altier, & d'une ambition démesurée, ne souffroit qu'avec peine que le titre de Duc eût été refusé à son époux. Son caractère insinuant lui fit bientôt des complices de toute sa famille. Son mari, ses deux fils, ses deux filles, ses deux gendres, les deux beau-freres, leurs domestiques affidés, furent initiés dans ces affreux mysteres. Pour se concilier un plus grand nombre de partisans,

elle pratiquoit des exercices de Religion , de pèlerinage , de pénitence , sous la direction du Jésuite Malagrida , un des hommes les plus fanatiques qui aient jamais paru.

La conjuration éclata le 3 Septembre 1768 , à onze heures du soir , comme le Roi de Portugal revenoit à Lisbonne , de son château de Bélem , & sortoit de la porte appelée *la Guenta*.

Trois des principaux conjurés , à cheval , tirèrent sur le derrière du carrosse deux coups de carabines ; mais ces coups ne produisirent heureusement que de légères blessures. Ce Prince , échappé à un si grand danger , fit rechercher les coupables. Des propos imprudens du Duc d'Aveiro , découvrirent son crime.

On l'arrêta avec ses autres complices. Leur procès fut bientôt fait , & le 13 Janvier 1769 le Duc d'Aveiro & le Marquis de Tavora furent rompus vifs , leurs corps brûlés , & leurs cendres jettées dans la mer. La Marquise de Tavora eut la tête tranchée , les autres coupables périrent par divers supplices.

Ces terribles exécutions firent tenir mille propos dans l'Europe. Quelques écrivains voulurent laver la mémoire des auteurs de cet attentat énorme , ils prétendoient que la plupart étoient innocens. Il est assez difficile de penser comme eux , quand on a lu les papiers envoyés de Portugal. C'est sur ces

écrits que nous avons composé cet article. Le tems seul peut éclaircir les circonstances particulieres de cet événement extraordinaire.

Les seuls Jésuites, dit Voltaire, qui avoient conseillé & autorisé l'assassinat du Roi, par le moyen de la confession, moyen aussi dangereux que sacré, les Jésuites qui avoient donné des passeports pour l'autre monde, munis de leurs religieux pardons, aux Régicides infâmes, échapperent alors au supplice.

Cet Auteur immortel de l'histoire universelle, donne pour cause de l'assassinat, un motif de ressentiment. Il affirme, d'après, nous ne savons quelles preuves, que la famille *Tavora*, & sur-tout le Duc d'*Aveiro*, oncle de la jeune Comtesse *Alaïde d'Antougia*, le vieux Marquis & la vieille Marquise de *Tavora*, pere & mere de la jeune Comtesse, enfin, le Comte *Alaïde* son époux, & un des freres de cette Comtesse infortunée (*), croyant avoir reçu un outrage irréparable, résolurent de s'en venger. La vengeance s'accorde très-bien avec la superstition. Ceux qui méditent un grand attentat, cherchent des Casuistes & des Confesseurs qui les encouragent. La famille qui pensoit

(*) *Alaïde*, dont le mari fut exécuté, alla par ordre du Roi, pleurer dans un couvent tant d'horribles malheurs de la conspiration, dont elle passoit pour être la cause.

être outragée, s'adressa à trois Jésuites, Malagrida, Alexandre & Mathos. Ces trois infaillibles Casuistes décidèrent que ce n'étoit pas seulement un *péché* qu'ils appelloient *vénial*, de tuer un Roi (*) qui persécutoit les Saints; & ces Saints étoient les disciples d'Ignace.

Pour entendre ceci, il faut savoir que le Monarque Portugais se déclaroit alors ouvertement contre les Jésuites, qu'il chassa bientôt après de son Royaume. Il n'en garda que trois d'entr'eux, accusés d'avoir approuvé son assassinat, Malagrida, Alexandre & Mathos. Ces trois personnages étoient détenus en prison à Lisbonne.

La postérité aura peine à croire que le Roi Très-Fidèle fit solliciter à Rome, pendant plus d'un an, la permission de faire juger chez lui des Jésuites, ses sujets, & ne put l'obtenir. La Cour de Lisbonne & celle de Rome furent long-tems dans une querelle ouverte; on alla même jusqu'à se flatter que le Portugal secoueroit un joug que l'Angleterre, son alliée & sa protectrice, avoit foulé aux pieds depuis si long-tems. Mais le Portugal n'ayant pas reçu dans ce tems-là les lumières qui éclairent tant d'Etats en Europe, étoit plus soumis au Pape qu'un

(*) C'est ce qui est rapporté dans l'*acordao*, ou déclaration authentique du Conseil Royal de Lisbonne.

autre. Il n'étoit pas permis au Roi de faire condamner à la mort par les juges un Moine parricide; il falloit avoir le consentement de Rome. Les autres peuples étoient dans le dix-huitième siècle; mais les Portugais sembloient être dans le douzième.

Le St. Pere ayant refusé son consentement pour faire condamner les trois Jésuites coupables, le Roi Portugais fut réduit à l'expédient de livrer le seul Malagrida à l'inquisition, comme suspect d'avoir autrefois avancé quelques propositions téméraires, & qui sentoient l'hérésie.

Ces soupçons étoient fondés sur deux écrits avoués par Malagrida, & qui sont la preuve la plus complète d'un vrai délire : l'un en latin intitulé : *Tractatus de vitâ & imperio Antichristi* : l'autre en Portugais sous ce titre : *La vie de Sainte Anne, composée avec l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie & de son très-Saint Fils.*

Le fanatique Malagrida dit dans le premier ouvrage que, lorsque la Sainte Vierge lui ordonna d'écrire sur cette matière, elle lui dit : *Tu es Jean après un autre Jean, mais beaucoup plus clair & plus profond.*

„ Si l'on entend bien les Saintes Ecritures, dit-il ensuite, on doit s'attendre à
 „ voir paroître trois Antechrists, le pere,
 „ le fils & le petit-fils. Comme il est impossible qu'un seul puisse subjuguier ou
 „ ruiner tout le monde, il est plus naturel

„ de croire que le premier Antechrist com-
 „ mencera l'Empire, que le second l'éten-
 „ dra, & que le troisieme fera les défordres
 „ & causera les ruines dont il est parlé dans
 „ l'Apocalypse. Le dernier Antechrist aura
 „ pour pere un Moine, & pour mere une
 „ Religieuse. Il verra le jour dans la ville
 „ de Milan en Italie, l'an 1920, & il épou-
 „ sera une des furies infernales nommée
 „ Proserpine.

„ Le seul nom de Marie, sans être accom-
 „ pagné des mérites des bonnes œuvres;
 „ ayant fait le salut de quelques créatures,
 „ la mere de ce dernier Antechrist, qui fera
 „ appelée Marie, sera sauvée à cause de ce
 „ nom & par égard pour l'Ordre Religieux
 „ dont elle sera Professe.

„ Les Religieux de la Société de Jésus
 „ seront les fondateurs d'un nouvel Empire
 „ destiné à Jésus-Christ, & ils feront la
 „ découverte de plusieurs nations très-nom-
 „ breuses”.

Le Pere Malagrida n'est pas moins extra-
 vagant dans sa vie de Sainte Anne.

„ Elle fut sanctifiée, dit-il, dans le sein
 „ de sa mere, comme la bienheureuse Vier-
 „ ge Marie le fut dans celui de Sainte Anne:
 „ privilege qui n'a jamais été accordé qu'à
 „ elles deux.

„ Quand Sainte Anne pleuroit dans le
 „ sein de sa mere, elle faisoit aussi pleurer
 „ les Chérubins qui lui tenoient compagnie.

„ Sainte Anne dans le sein de sa mere en-
 „ tendit, connut, aima, servit Dieu de la
 „ même maniere que font les Anges, dans
 „ le Ciel, & afin qu'aucune des trois per-
 „ sonnes de la Sainte-Trinité ne fut jalouse
 „ de son attention particuliere pour l'une
 „ d'entr'elles, elle fit vœu de pauvreté au
 „ Pere Eternel, vœu d'obéissance au Fils
 „ Eternel, & vœu de chasteté au Saint Es-
 „ prit. . . .

„ Sainte Anne qui demouroit à Jérusa-
 „ lem y fonda une retraite pour soixante-
 „ trois filles. L'une d'elles nommée Marthe
 „ achetoit du poisson & savoit le revendre
 „ dans la ville avec beaucoup de profit.
 „ Quelques-unes de ces filles, ne se marie-
 „ rent que pour obéir à Dieu, qui, de tou-
 „ te éternité, avoit destiné ces heureuses
 „ Vierges à une plus haute sainteté que ne
 „ fut celle des Apôtres & de tous les Disci-
 „ ples de Jésus-Christ.

„ Saint Lin, successeur de Saint Pierre,
 „ nâquit d'une de ces Vierges; une autre
 „ fut mariée à Nicodème, une troisieme à
 „ Saint Matthieu, & une quatrieme à Saint
 „ Joseph d'Arimathée, &c. &c.”

Cet enthousiaste s'attribuoit le don des
 miracles; il confessa de vive voix devant les
 Inquisiteurs, que Dieu lui-même l'avoit dé-
 claré son Ambassadeur, son Apôtre & son
 Prophete; que Dieu l'avoit uni à lui par
 une union habituelle, que la Vierge Marie

avec l'agrément de Jésus Christ , & de toute la Sainte - Trinité , l'avoit déclaré son fils. Enfin l'on prétend qu'il avoua qu'il avoit éprouvé dans sa prison , à 71 ans , des mouvemens qui ne sont point ordinaires à cet âge , & que ces turpitudes lui avoient fait dans le commencement beaucoup de peine ; mais que Dieu lui avoit révélé que ces mouvemens ne provenoient que de l'effet naturel d'une agitation involontaire , par laquelle il avoit autant mérité que par la priere.

Voilà les folies pour lesquelles ce malheureux fut condamné par l'Inquisition ; mais ce qui hâta sa mort , fut une vision qu'il se pressa de révéler. Le Marquis de Tancors , Général en chef de la Province d'Estremadure , étant venu à mourir , le Château de Lisbonne & toutes les forteresses sur le bord du Tage , firent des décharges lugubres & continuelles à son honneur. Malagrida , ayant entendu de son cachot ces décharges réitérées , faites d'une manière extraordinaire , s'imagina à l'instant que le Roi étoit mort. Le lendemain il demanda audience. Les Inquisiteurs la lui accorderent , & il leur dit que Dieu lui avoit ordonné de montrer au Ministre du Saint Office qu'il n'étoit point un hypocrite , ainsi que ses ennemis le prétendoient ; puisque la mort du Roi lui avoit été révélée , & qu'il avoit eu une vision intellectuelle des peines auxquelles sa Majesté étoit condamnée , pour avoir persécuté

les Religieux de son Ordre. Il n'en fallut pas davantage pour presser son supplice. Il fut brûlé le 21 Septembre 1761, non comme complice d'un parricide, mais comme faux Prophete. En cette qualité il méritoit plus les petites Maisons que le bûcher. Les impiétés dont on l'accusoit n'étoient que des extravagances, fruit d'un cerveau dérangé par une dévotion mal-entendue.

L'assassinat du Roi Très-Fidèle ne contribua pas peu à l'expulsion des Jésuites du Portugal. Cette aventure ne réveilla pas mal la haine qu'on leur portoit en France, où ils ont toujours été puissans & détestés. L'extinction d'un Ordre si fameux est un événement trop intéressant du regne de Louis XV, pour que nous l'omettions ici.

CHAPITRE XXXIII.

UN étincelle produit souvent un grand incendie. C'est ce qui arriva vis-à-vis de la Société dite de *Jésus*. Un Profès de cette Société, nommé la Vallette, Chef des missions à la Guadeloupe, le plus hardi spéculateur & le plus fort commerçant des Isles, s'avisa de faire une banqueroute de plus de trois millions. Si-tôt s'éleva une nuée de créanciers, & les tribunaux rétentirent de leurs plaintes. On crut découvrir alors que

le Général Jésuite , résidant à Rome , gouvernoit despotiquement les biens de la Société. Le Parlement de Paris condamna ce Général & tous les Freres Jésuites solidairement à payer la banqueroute de la Vallette.

Ce procès qui indigna la France contre les Jésuites , conduisit à examiner cet institut singulier qui , fort de l'opinion publique , sembloit inexpugnable & inspiroit une sorte de terreur aux Potentats les plus puissans. On fut surpris de voir que jamais l'Ordre des Jésuites n'avoit été formellement reçu en France par la plupart des Parlemens du Royaume ; on déterra leurs constitutions , & tous les Parlemens les trouverent incompatibles avec les loix. Ils rappellerent alors toutes les anciennes plaintes faites contre cet Ordre , & plus de cinquante volumes de leurs décisions Théologiques contre la sûreté de la vie des Rois.

Les Jésuites ne se défendirent qu'en disant que les Jacobins & St. Thomas en avoient écrit autant. Ils ne prouvoient par cette réponse autre chose , sinon que les Jacobins étoient repréhensibles comme eux. A l'égard de Thomas d'Aquin , il est canonisé ; mais il y a dans sa *Somme ultramontaine* , des décisions que les Parlemens de France feroient brûler , le jour de sa fête , si on vouloit s'en servir pour troubler l'Etat. Comme il dit en divers endroits , que l'Eglise a le droit de déposer un Prince infidelle.

à l'Eglise, il permet en ce cas le parricide. On peut avec de telles maximes gagner le Paradis & la corde.

Le Roi daigna se mêler de l'affaire des Jésuites, & pacifier encore cette querelle comme les autres. Il voulut par un Edit réformer paternellement les Jésuites en France; mais on prétend que le Pape Clément XIII, ayant dit qu'il falloit ou qu'ils restassent comme ils étoient, ou qu'ils n'existassent pas; *Sint ut sint, aut non sint*, ce sont ses paroles, cette réponse du Pape est ce qui les a perdus. Le Roi les abandonna alors aux Parlemens de son Royaume, qui tous l'un après l'autre, leur ôterent leurs Colleges & leurs biens.

En Portugal, les Jésuites avoient été profcrits comme accusés de s'être constitués Rois sur les Indiens dans le Paraguai; d'y avoir entretenu la division entre les sujets respectifs des deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, d'y avoir excité une guerre & d'avoir tenu tête aux armées combinées de ces Souverains; de s'être *portés aux attentats les plus étranges & les plus inouis*. Regardés comme fauteurs & instigateurs de l'assassinat commis en la personne du Roi, S. M. Très-Fidèle avoit fait publier une espeece de manifeste contr'eux, par lequel il les avoit déclarés *rebelles notoires, traîtres, vrais ennemis & aggresseurs*, tant par le passé qu'encore à présent, de sa Royale per-

sonne , de ses Etats , de la paix publique de ses Royaumes & Seigneuries , & du bien commun de ses fideles sujets ; les avoit déclarés *dénaturalisés , pros crits , exterminés* ; avoit ordonné qu'ils seroient *chassés* de ses Etats , & qu'on les transporterait incontinent dans ceux du Pape , pour qu'il en fit ce qu'il voudroit.

L'ordre des Jésuites ne tarda pas à être chassé de tous les Etats du Roi d'Espagne en Europe , en Asie , en Amérique ; chassé de Naples , de Sicile ; chassé de Parme & de Malte , preuve évidente qu'ils n'étoient pas aussi grands politiques qu'on le croyoit. Jamais les Moines n'ont été puissans , que par l'aveuglement des autres hommes : & les yeux ont commencé à s'ouvrir dans ce siècle. Ce qu'il y eut d'assez étrange dans leur désastre presque universel , c'est qu'ils furent pros crits dans le Portugal pour avoir dégénéré de leur Institut ; & en France pour s'y être trop conformés. C'est qu'en Portugal on n'osoit pas encore examiner un Institut exalté dans les Bulles de vingt souverains Pontifes , & on l'osoit en France.

Les Parlemens ne les ont condamnés , que sur quelques regles de leur institut que le Roi pouvoit réformer , sur des maximes horribles , il est vrai , mais méprisées , publiées pour la plupart par des Jésuites étrangers , & désavoués formellement depuis peu par les Jésuites François.

Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, & une cause véritable qu'on dissimule. Le prétexte de la punition des Jésuites, étoit le danger prétendu de leurs mauvais livres que personne ne lit : la cause étoit le crédit dont ils avoient longtems abusé. Il leur est arrivé dans un siècle de lumière & de modération ce qui arriva aux Templiers dans un siècle d'ignorance & de barbarie ; l'orgueil perdit les uns & les autres, mais les Jésuites ont été traités dans leur disgrâce avec douceur, & des Templiers le furent avec cruauté. Enfin le Roi par un Edit solennel en 1764, abolit dans ces Etats cet Ordre qui avoit toujours eu des personnes estimables, mais plus de brouillons, & qui fut pendant deux cents ans un sujet de discorde.

Ce n'est ni Sanchez, ni Lessius, ni Escobar, dit Voltaire, ni des absurdités de Casuistes, qui ont perdu les Jésuites, c'est le Tellier, c'est la Bulle qui les a exterminés dans presque toute la France. La charrue que le Jésuite le Tellier avoit fait passer sur les ruines de Port-Royal, a produit au bout de soixante ans les fruits qu'ils recueillent aujourd'hui : la persécution que cet homme violent & fourbe avoit excité contre des hommes entêtés a rendu les Jésuites exécrables à la France : exemple mémorable, mais qui ne corrigera aucun des Confesseurs des Rois, quand il fera ce que font presque tous.

les hommes à la Cour, ambitieux & intrigans, & qu'il dirigera un Prince peu instruit, affoibli par la vieillesse.

On a, poursuit le même écrivain dans ses célèbres questions sur l'Encyclopédie, on a reproché aux Jésuites dans six mille volumes leur morale relâchée qui n'étoit pas plus relâchée que celle des Capucins, & leur doctrine sur la sûreté de la personne des Rois; doctrine qui après tout n'approche ni du manche de corne du couteau de Jacques Clément, ni de l'hostie saupoudrée qui servit si bien Frere Ange de Montepulciano, autre Jacobin, & qui empoisonna l'Empereur Henri VII.

Ce n'est point la grace versatile qui les a fait chasser, ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du Révérend Pere la Vallette, Préfet des Missions Apostoliques. On ne chasse pas un Ordre entier de France, d'Espagne, de Portugal, des Deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet Ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du Jésuite Guyot Desfontaines, ni du Jésuite Fréron, ni du Révérend Pere Marfy, lequel étouffa par ses énormes talens un enfant charmant (*) de la première noblesse du Royaume. On

(*) L'analyse de Bayle publiée en 1754, en 4 vol. in 12. Cette compilation infâme des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du Philosophe protestant, fut proscrite par le Parlement de Paris, & l'Auteur renfermé à la Bastille.

ferma les yeux sur ces imitations grecques & latines d'Anacréon & d'Horace.

Qu'est-ce donc qui a fait chasser les Jésuites? L'orgueil.

Quoi! les Jésuites étoient-ils plus orgueilleux que les autres Moines? Oui, ils l'étoient au point qu'ils firent donner une lettre-de-cachet à un Ecclésiastique qui les avoit appelés *Moines*. Le Frere Groust, le plus brutal de la Société, Frere du Confesseur de la seconde Dauphine, fut prêt de battre en présence d'une nombreuse Compagnie le fils d'un Monsieur Girard, depuis Préteur Royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il iroit le voir dans son couvent.

C'étoit une chose incroyable que leur mépris pour toutes les Universités dont ils n'étoient pas, pour tous les livres qu'ils n'avoient pas faits, pour tout Ecclésiastique qui n'étoit pas *un homme de qualité*; c'est de quoi on a été témoin cent fois. Ils s'exprimoient ainsi dans leur libelle intitulé, *il est tems de parler*: " que dire à un Magistrat qui „ dit que les Jésuites sont des orgueilleux, „ il faut les humilier? „ Ils étoient si orgueilleux qu'ils ne vouloient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venoit ce péché de la superbe? De ce que Frere Guignard avoit été pendu.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce Jésuite sous Henri IV, & après leur bannissement du Royaume, ils ne furent rap-

pellés qu'à condition qu'il y auroit toujours à la Cour un Jésuite qui répondroit de la conduite des autres. Coton fut donc mis en ôtage auprès de Henri IV, & ce bon Roi qui ne laissoit pas d'avoir ses petites finesse, crut gagner le Pape en prenant son ôtage pour son Confesseur.

Dès-lors chaque Frere Jésuite se crut solidairement Confesseur du Roi. Cette place de premier Médecin de l'ame d'un Monarque, devint un Ministère sous Louis XIII, & sur-tout sous Louis XIV. Frere Vadblé, valet-de-chambre du Pere de la Chaise (*),

(*) La Chaise avoit une figure noble & intéressante, un caractère doux & poli lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son Royal Pénitent. Il présentoit au Roi presque tous les sujets pour les Bénéfices, & ce ne fut pas toujours avec choix. Il aimoit le luxe & les plaisirs plus qu'il ne convenoit à un Religieux, & surtout au Confesseur du Roi. Les mécontents lui reprocherent souvent ses maisons de campagne, ses équipages, ses repas, les richesses qu'il répandoit sur sa famille. Ils le blâmerent encore plus, d'être entré dans toutes les persécutions que la Société suscita aux Jansénistes. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable, & qu'il tourna l'esprit de Louis XIV contre eux; mais si on le compare à son successeur Tellier, il étoit très-moderé.

Le Tellier étoit un homme sombre, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent, aussi attentif à cacher ses menées qu'à les faire réussir. Il fut long-tems le dénonciateur des Jansénistes, en attendant d'en être le persé-

accordoit sa protection aux Evêques de France, comme Barjac l'accordoit aux Princes, sous le Cardinal de Fleury; & le Pere le Tellier gouvernoit avec un sceptre de fer ceux qui vouloient bien être gouvernés ainsi.

Il étoit impossible que la plupart des Jésuites s'enflaient du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du Marquis de Louvois. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modestes, mais les médiocres faisant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'esprit de College.

Depuis leur Pere Garasse, presque tous leurs livres polémiques, respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Eu-

cuteur. C'est à lui qu'on attribue la premiere idée de la fourberie de Douai, si ressemblante à une perfidie. Ce fut à cet homme turbulent qu'on confia le poste du Pere de la Chaize. Il fit tout le mal qu'il pouvoit faire dans cette place, où il est trop aisé d'inspirer ce qu'on veut, & de perdre qui l'on haït. On connoit tous les ressorts qu'il fit jouer pour perdre le Cardinal de Noailles, & pour faire recevoir la Bulle lancée contre le livre de Quesnel. Il fatigua la foiblesse de Louis XIV jusques dans ses derniers momens pour lui faire donner des Edits en faveur de cette constitution. Après la mort de Louis XIV, son impitoyable Confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à 76 ans, chargé de l'exécration publique.

rope. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule; de sorte qu'ils trouverent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimoient sur le célèbre Paquier, Avocat-Général de la Chambre des Comptes.

„ Paquier est un porte-panier, un maraut
 „ de Paris, petit galant bouffon, plaisanteur,
 „ petit compagnon vendeur des fornettes,
 „ simple regage qui ne mérite pas d'être le
 „ valetton des laquais; bêtire, coquin qui
 „ rote, péte & rend sa gorge; fort suspect
 „ d'hérésie ou bien hérétique, ou bien pire,
 „ un sale & vilain fatyre, un archimaître
 „ sot par nature, par béquarre, par bémol,
 „ sot à la plus haute gamme, sot à triple
 „ semelle, sot à double teinture, & teint en
 „ cramoisi; enfin sot en toutes sortes de
 „ sottises. „

Ils polirent depuis leur style; mais l'orgueil, pour être moins grossier n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les Parlemens du Royaume dont les membres avoient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion de les anéantir: & la terre entière s'est réjouie de leur chute.

Cet esprit d'orgueil étoit si fortement enraciné chez eux qu'il se déployoit avec la fureur la plus indécente dans le tems même

qu'ils étoient tenus à terre sous la main de la justice, & que leur arrêt n'étoit pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *il est tems de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la Cour de Parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si on faisoit une réprimande à des Clercs de Procureur. On traite continuellement l'illustre M. de Montclar Procureur - Général, l'oracle du Parlement de Provence, de *maître Ripert*; & on lui parle comme un Régent en chaire parleroit à un écolier mutin & ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire que M. de Montclar *a blasphémé*, en rendant compte de l'Institut des Jésuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *tout se dira*; ils insultent encore plus effrontément le Parlement de Metz, & toujours avec ce style qu'on puise dans les écoles.

Ils ont conservé le même orgueil sous la cendre dans laquelle la France, l'Espagne les ont plongés. Le serpent coupé en troncçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu, on ne fait trop quel misérable, nommé Nonotte, s'ériger en critique de ses maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choses dont il n'avoit pas la plus légère notion. Un autre in-

folent de cette même Société nommé Patouillet, insultoit dans des Mandemens d'Evêques, des citoyens, des Officiers de la maison du Roi, dont les laquais n'auroient pas souffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités étoit de s'introduire chez les Grands dans leurs dernières maladies, comme des Ambassadeurs de Dieu, qui venoient leur ouvrir les portes du Ciel, sans les faire passer par le Purgatoire. Sous Louis XIV, il n'étoit pas du bon air de mourir sans passer par les mains d'un Jésuite; & le croquant alloit ensuite se vanter à ses dévots qu'il avoit converti un Duc & Pair, lequel, sans sa protection, auroit été damné.

Le mourant pouvoit lui dire : “ de quel
 „ droit, excrément de collège, viens-tu
 „ chez moi, quand je me meurs? Me vois-tu
 „ on venir dans ta cellule, quand tu as la
 „ fistule & la gangrene, & que ton corps
 „ crasseux est prêt à être rendu à la terre?
 „ Dieu a-t-il donné à ton ame quelques
 „ droits sur la mienne? Ai-je besoin d'un
 „ Précepteur à soixante & dix ans? Portes-tu
 „ les clefs du Paradis à ta ceinture? Tu
 „ oses dire que tu es Ambassadeur de Dieu;
 „ montre-moi tes patentes, & si tu n'en as
 „ point, laisse-moi mourir en paix. Un
 „ Bénédictin, un Chartreux, un Prémon-
 „ tré ne viennent point troubler mes der-
 „ niers momens; ils n'érigent point un tro-

„ phée à leur orgueil sur le lit d'un agoni-
 „ fant, ils restent dans leur cellule; reste
 „ dans la tienne; qu'y a-t-il entre toi &
 „ moi? „

Ce fut une chose comique dans une triste occasion, que l'empressement de ce Jésuite Anglois, nommé Routh, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre Montesquieu. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la Religion, comme si Montesquieu n'avoit pas mieux connu la Religion que Routh, comme si Dieu eût voulu que Montesquieu pensât comme un Routh (*).

On

(*) Comme ce stupide Ignacien pressoit Montesquieu, qu'il avoit confessé, de lui livrer les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres persanes*, il donna son manuscrit à la Duchesse d'Aiguillon, en lui disant: *je sacrifierai tout à la raison & à la Religion, mais rien aux Jésuites. Voyez avec mes amis si ceci doit paroître.* Cette illustre amie ne le quitta qu'au moment où il perdit toute connoissance; & sa présence ne fut pas inutile au repos du malade.

Un jour, pendant que la Duchesse étoit allée diner, le Pere Routh étant venu & ayant trouvé le malade seul avec son Secrétaire, fit sortir celui-ci de la Chambre & s'y enferma sous clef. Madame d'Aiguillon revenue d'abord après diner, s'approcha de la porte, & entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa & le Jésuite ouvrit: *Pourquoi tourmenter cet homme mourant?* lui dit-elle alors. Le Président de Montesquieu reprenant lui-même la parole, lui dit: *Madame,*

On le chassa de la chambre, sans rien obtenir, & il alla crier dans tout Paris :
 “ J’ai converti cet homme illustre, je lui
 „ ai fait jeter au feu ses *Lettres Persanes*
 „ & son *Esprit des loix*. „ On ne manqua
 pas d’imprimer la relation de la conversion
 du président de Montesquieu par le Révé-
 rend Pere Routh, dans un libelle *anti-phi-*
losophique, dans lequel on faisoit dire à cet
 illustre Ecrivain : “ Que c’étoit le goût du
 „ neuf, du singulier ; le desir de passer pour
 „ un génie supérieur aux préjugés & aux
 „ maximes communes, l’envie de plaire &
 „ de mériter les applaudissemens de ces per-
 „ sonnes qui donnent le ton à l’estime pu-

voilà le Pere Routh qui voudroit m’obliger de lui
 livrer la clef de mon armoire pour enlever mes
 papiers. La Duchesse fit des reproches de cette
 violence au Confesseur, en disant : *Madame, il*
faut que j’obéisse à mes Supérieurs.

Montesquieu parla & agit dans ses derniers mo-
 mens en homme qui vouloit paroître à la fois
 Chrétien & Philosophe. *J’ai toujours respecté la*
Religion, dit-il ; cela étoit vrai à certains égards,
 car s’il avoit paru favoriser l’incrédulité dans des
 livres anonymes, il ne s’étoit jamais montré tel
 en public. *La morale de l’Evangile*, ajouta-t-il,
est le plus beau présent que Dieu pût faire aux
hommes. Le cuistre de Routh pouvoit-il desirer un
 aveu plus formel, plus consolant pour la Reli-
 gion, de la part de l’Auteur immortel de l’*Esprit*
des loix, du *Code du droit des nations* ; de la
 part du *Législateur du Genre humain* ?

„ blique, & qui n'accordent jamais plus sû-
„ rement la leur, que quand on semble les
„ autoriser à secouer le joug de toute dé-
„ pendance & de toute contrainte, qui lui
„ avoit mis les armes à la main contre la
„ Religion. „

Un autre orgueil des Jésuites étoit de faire des missions dans les villes, comme s'ils avoient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils se faisoient suivre dans les rues par la Magistrature entiere. On portoit une croix devant eux, on la plantoit dans la place publique, ils dépossédoient le curé, ils devenoient les maîtres de la ville. Un Jésuite nommé Aubert, fit une pareille mission à Colmar, & obligea l'Avocat - Général du Conseil Souverain de brûler à ses pieds son Bayle, qui lui avoit coûté cinquante écus. Le Magistrat n'auroit-il pas mieux fait de faire brûler Frere Aubert ? Qu'on juge combien l'orgueil de cet Aubert fut gonflé de ce sacrifice, comme il s'en vanta le soir avec ses confreres, comme il en écrivit à son Général.

O Moines ! ô Moines ! Soyez modestes, on vous l'a déjà dit & répété tant de fois ; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

Voltaire reproche l'orgueil aux Jésuites : c'est que ces Révérends peres avoient sûrement oublié l'humilité de leur Patriarche, & qu'ils ne vouloient pas de bonne foi

se rappeler son histoire. Ignace n'étoit pas orgueilleux , mais fou & complètement fou. Il voulut être fondateur , & il avoit tout ce qu'il falloit pour cela en son tems , c'est-à-dire , une folie convenable à son siècle.

Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances ; & soyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous soyez pendu ; mais si vous ne l'êtes pas , vous pourrez avoir des autels. Ignace en a eu ; & en conscience , y a-t-il jamais eu un homme au monde plus digne des petites-maisons que St. Ignace , ou St. Inigo , ou St. Nigo le Biscayen , car c'est son véritable nom ? La tête lui tourne à la lecture de la *Légende dorée* , comme elle tourna depuis à Don Quichotte de la Manche pour avoir lu des romans de Chevalerie.

Voilà mon Biscayen qui se fait d'abord Chevalier de la Vierge , & qui fait , la veille , des armes à l'honneur de sa Dame. La Ste. Vierge lui apparôit & accepté ses services ; elle revient plusieurs fois , elle lui amene son fils. Le Diable qui est aux aguets , & qui prévoit tout le mal que les Jésuites lui feront un jour , vient faire un vacarme de lutin dans sa maison , casse toutes les vitres ; le Biscayen le chasse avec un signe de croix ; le Diable s'enfuit à travers la muraille & y laisse une grande ouverture , que l'on montrait encore aux curieux , cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille, voyant le dérangement de son esprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il se débarrasse de sa famille, ainsi que du Diable, & s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un Maure & dispute avec lui sur l'immaculée Conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il est, le quitte au plus vite. Le Biscayen ne fait trop s'il tuera le Maure, ou s'il priera Dieu pour lui ; il en laisse la décision à son cheval, qui, plus sage que lui, reprit la route de son écurie.

Mon homme après cette aventure prend le parti d'aller en pèlerinage à Bethléem en mendiant son pain ; sa folie augmente en chemin ; les Dominicains prennent pitié de lui à Menrese ; ils le gardent chez eux pendant quelques jours, & le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Venise. On le chasse de Venise, il revient à Barcelone toujours mendiant son pain, toujours ayant des extases, & voyant fréquemment la Sainte Vierge & Jésus-Christ.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-Sainte convertir les Turcs, les Chrétiens de l'Eglise Grecque, les Arméniens & les Juifs, il falloit commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biscayen ne demande pas mieux ; mais pour être théologien, il faut savoir un peu de grammaire & un peu de latin ; cela ne l'em-

barrasse point, il va au college à l'âge de trente-trois ans; on se moque de lui, & il n'apprend rien.

Il étoit désespéré de ne pouvoir aller convertir des Infideles : le Diable eut pitié de lui cette fois-là. Il lui apparut, & lui jura, foi de Chrétien, que s'il vouloit se donner à lui, il le rendroit le plus savant homme de l'Eglise de Dieu. Ignace n'eut garde de se mettre sous la discipline d'un tel maître : il retourna en classe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus savant.

Chassé du college de Barcelone, persécuté par le Diable qui le punissoit de ses refus, abandonné par la Vierge *Marie*, qui ne se mettoit point du tout en peine de secourir son Chevalier, il ne se rebute pas; il se met à courir le pays avec des pèlerins de St. Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'Inquisition. Délivré de l'Inquisition, on le met en prison dans Alcalá; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encore. Enfin, voyant qu'il n'étoit pas Prophete dans son pays, Ignace prend la résolution d'aller étudier à Paris; il fait le voyage à pied, précédé d'un âne qui portoit son bagage, ses livres & ses écrits. Don Quichotte du moins eut un cheval & un écuyer; mais Ignace n'avoit ni l'un ni l'autre.

Il essuya à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne : on lui fait mettre culottes bas au

College de Ste. Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, & ait été le fondateur d'un Ordre puissant, dans lequel il y a eu des hommes très-estimables? C'est qu'il étoit opiniâtre & enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui, auxquels il s'affocia. Ceux-là ayant plus de raison que lui, rétablirent un peu la sienne: il devint plus avisé sur la fin de sa vie; & il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être Mahomet commença-t-il à être aussi fou qu'Ignace dans les premières conversations qu'il eut avec l'Ange Gabriel; & peut être Ignace à la place de Mahomet auroit fait d'aussi grandes choses que le Prophete. Car il étoit tout aussi ignorant, aussi visionnaire & aussi courageux.

Quel problème à résoudre par nos neveux, que celui d'une société, si frêle dans sa naissance, devenue dans ses progrès une masse énorme, qui effrayoit par sa puissance; un colosse redoutable, qui de ses deux bras embrassoit les deux mondes, & affectoit l'empire de l'univers; frappée en un instant comme la statue aux pieds d'argille! La postérité aura bien de la peine à reconnoître dans sa chute subite le doigt de Loyola.

Nous avons long-tems perdu de vue le Monarque dont nous écrivons les fastes ; nous allons revenir sur nos pas.

CHAPITRE XXXII.

AU milieu des soins, des soucis, des inquiétudes du Gouvernement, des tracasseries fastidieuses & toujours renaissantes entre le Clergé & les Parlemens, entre les Jurisdiccions Ecclésiastiques & civiles ; au milieu du désordre où la guerre la plus funeste, la plus honteuse, la plus humiliante avoit jetté tous les partis du Royaume, Louis XV ne cherchoit qu'à s'étourdir pour ne pas voir, & s'affaïsser de plus en plus dans l'inertie & la crapule pour se distraire non-seulement des chagrins étrangers, mais domestiques qui devoient plus vivement l'affecter.

Louis XV avoit perdu sa bien aimée Henriette, Princesse qui, entre tous ses autres enfans, lui ressembloit le plus. L'Infante, Duchesse de Parme, venue à Versailles pour y recevoir les caresses de son auguste pere, qui l'avoit toujours tendrement aimée, venoit de périr sous ses yeux. La mort de cette dernière Princesse devoit d'autant plus affliger le Monarque, qu'elle étoit sa confidente, qu'il versoit dans son sein les amer-

tumes dont son ame étoit abreuvée. Un coup plus sensible encore eut bien dû amollir le cœur du Roi.

Une maladie grave survenue à la Marquise de Pompadour , durant un voyage de plaisir fait à Choisy , maladie qui la réduisit bientôt à un état de langueur , dont la mort seule devoit être le terme , auroit été un spectacle déchirant pour l'amour & même pour la seule amitié. Louis XV , qui , dès le commencement , voulut que la faculté ne lui dissimulât rien , reçut sans émotion le coup fatal qu'elle lui pronostiqua. Il faut tout dire , en même tems il se conduisoit avec la favorite comme s'il eût cru le contraire ; il lui prodigua non - seulement les égards , les attentions , les assiduités les plus consolantes pour un malade , mais il continua de la consulter sur les affaires publiques. Les Ministres , le Royaume , tout lui resta soumis de même qu'auparavant. Elle expira , pour ainsi parler , les rênes de l'Etat encore dans les mains.

Chaque matin le Duc de Fleuri , Gentilhomme de la chambre , de service , apportoit au Roi le bulletin des Médecins de la Marquise ; transportée de Choisy à Versailles , elle eut le privilege réservé à la seule famille Royale de rester malade & de payer le tribut à la nature dans le château d'où l'on écarte avec tant de soin tout ce qui peut y rappeler les miseres & la fin de la vie humaine.

Il est vrai qu'à peine expirée, on rejetta son cadavre, renvoyé sur une civière à son hôtel particulier dans la ville, & l'on observa Louis XV qui, de ses fenêtres, la vit froidement passer. C'étoit le signe de l'apathie la plus complète.

Sans doute, tout sentiment d'amour étoit éteint pour elle dans le cœur du Monarque. Mais quel homme peut voir briser, sans verser des larmes, une union de vingt ans? D'ailleurs cette séparation le laissoit presque isolé au milieu de sa famille, dont la Marquise travailloit à l'écarter de plus en plus. Dégoûté de la Reine, redoutant l'austérité de son fils & de sa bru; il ne pouvoit pas plus s'accommoder de la morale des Dames de France; & de leur vie livrée aux pratiques minutieuses de la dévotion.

Le Monarque avoit perdu le cœur de ses sujets depuis long-tems, mais du moins il en partageoit la haine avec sa maîtresse, & cette haine alloit se réunir sur lui seul. Enfin son indolence même auroit dû réveiller son engourdissement par le fardeau des affaires, dont Madame de Pompadour l'avoit débarrassé, & lui en laissoit en mourant tout le poids.

De reste, la Marquise, que tout le Royaume détestoit avec raison, méritoit vraiment la tendresse ou l'affection de son auguste amant. C'est un point dont la discussion, sans justifier son insensibilité, pourroit la

motiver. Bien différente de Madame de Mailly, Madame de Pompadour n'aima jamais le Roi pour lui-même. Eblouie du moins de la splendeur du trône, comme la Duchesse de Château-roux, dévorée d'une ambition noble, elle ne chercha pas non plus à s'en approcher pour exciter le Roi à une gloire, dont l'éclat pût réjaillir sur elle & couvrir son déshonneur.

La Marquise avoit de l'esprit, mais un esprit petit, & toutes ses passions portoient l'empreinte de cette petitesse. Elle aimoit l'argent, & n'envisagea dans le premier rang, qu'une facilité plus grande d'en acquérir & de satisfaire son attrait excessif pour le luxe & les frivolités. Si elle cultiva & favorisa les arts, ce fut toujours sous ce point de vue, & ceux uniquement relatifs aux goûts de son sexe. Elle gouverna, parce qu'elle avoit affaire à un Prince qui vouloit l'être, & fut obligée de prendre les rênes de l'Etat, afin qu'elles ne tombassent pas entre d'autres mains.

Le caractère de la favorite la rendoit susceptible d'être asservie à son tour, & ce furent successivement M. de Machault, l'Abbé de Bernis, le Maréchal de Belle-Isle, le Duc de Choiseul qui, en la dominant, dirigèrent le Royaume. Elle étoit de même dans son intérieur; ses gens en faisoient ce qu'ils vouloient. N'ayant aucune énergie, elle ne pouvoit en donner à Louis XV., & c'étoit

ainsi la maîtresse la plus dangereuse & la plus funeste pour lui & pour son peuple. De là découlerent avec l'anarchie, le désordre & tous les maux de la France.

Au surplus veut-on avoir une idée précise de cette femme ? Ecoutons Voltaire, qui, en onze vers en décrit à la fois & la naissance & la vie, & la figure & l'esprit. C'est dans la *Pucelle* où l'on lit le portrait suivant :

Telle plutôt cette heureuse grifette,
Que la nature, ainsi que l'art forma
Pour le b. . . . ou bien pour l'opéra ;
Qu'une Maman, avisée & discrète,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'amour, d'une main adroite,
Sous un Monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de Reine,
Ses yeux fripons s'arment de Majesté,
Sa voix a pris le ton de Souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.

D'après son caractère donné, on ne se feroit pas attendu que Madame de Pompadour eût vu approcher la mort par degrés sans murmure & avec une fermeté héroïque. Le lieu où elle étoit, la tournure d'esprit de Louis XV, exigeoit qu'elle ne manquât pas de remplir les derniers devoirs de la Religion : ce qu'elle fit sans faste & sans pusillanimité. Elle demanda pardon hautement à sa maison & à tous les courtisans présens du scandale qu'elle leur avoit donné.

Le plus singulier de la scène, c'est, que

les Prêtres n'eussent pas exigé d'elle, en double adulateur, ce qu'ils exigent dans le cas de la simple fornication; que la concubine quittât le séjour de son libertinage, & qu'elle fit cette réparation dans ce palais, depuis vingt ans, le théâtre de son péché. Mais il est avec les Confesseurs des Cours des accommodements: il fut décidé qu'elle étoit trop mal pour souffrir la translation. Le jour même où elle attendoit sa dernière heure, le Curé de la Magdelaine, Paroisse de son Hôtel à Paris, vint la voir, &, comme il prenoit congé d'elle, *un moment*, lui dit-elle, *Monsieur le Curé, nous nous en irons ensemble (*)*.

De toutes les épitaphes que l'adulation & la satire ont enfantées, nous n'en citerons que deux, l'une latine, originale; & qui, quoique roulant sur un jeu de mots, contient une vérité qui la rend précieuse:

D. D. JOANNIS POISSON Epitaphium.

*Hic piscis Regina jacet, quæ Lilia succit
Per nimis; an mirum si foribus occubat albis?
Obiit die 15 Aprillis, anno 1764.*

La seconde épitaphe courte, énergique, est d'une grande vérité.

Ci gît qui fut quinze ans pucelle,
Vingt ans catin, puis huit ans maquerelle!

(*) La Marquise avoit acheté pour sa sépulture la chapelle de la maison de Créqui, aux Capucines à Paris. Elle y est inhumée.

En jouant par degrés ces trois rôles , il n'est point de fortune , de dignités , d'honneurs auxquels une femme ne puisse atteindre , elle & tout ce qui l'entoure.

Depuis que Madame de Pompadour avoit le rang de Duchesse , elle avoit pris un vol plus haut , & pour se loger convenablement , elle avoit consacré 600,000 livres à l'acquisition de l'Hôtel d'Eveux , un Chevalier de Saint-Louis lui servoit d'Ecuyer ; une fille de condition (*) de première femme de chambre. Elle avoit pris pour Intendant un Procureur au Châtelet , nommé Colin , qu'elle fit décorer de la croix par une charge dans l'Ordre.

La vanité de la Marquise , afin de rapprocher d'elle davantage son frère , à mesure que le Monarque la combloit de dignités , auroit bien désiré le faire dès-lors *Cordon-bleu* : le Roi qui n'avoit rien à lui refuser , y étoit assez disposé ; mais un Seigneur qu'il consulta , n'ayant répondu à son maître que par un persiflage , en disant *que le poisson n'étoit pas assez gros pour être mis au bleu* , Louis XV , qui étoit plein de raison , en comprit le sens exquis , & n'y songea plus que quelques années après , où

(*) Madame du Hauffet. Elle étoit la veuve d'un homme de famille ; le besoin l'avoit fait s'attacher à la favorite : froide , discrète , sans intrigue , dévoté même , depuis vingt ans elle la servoit , & s'est retirée avec une fortune très-médiocre.

le Marquis de Vandieres, ayant reçu sa seconde métamorphose , & devenu Marquis de Marigny, fut pourvu de la charge de Secrétaire de l'Ordre, qui n'exige point de preuves. Pour le préparer à cette dignité, dans les lettres d'érection de ce Marquisat en sa faveur, le Roi avoit déclaré qu'il entendoit que cet homme *nouveau* jouit des honneurs attachés à la haute noblesse, aux gens de qualité, & il fut présenté à la Cour sous ce dernier titre.

On voit dans la favorite de Louis XV un phénomène, un Poisson de Malvoisin, en moins de vingt-cinq ans, devenu de tambour Maréchal de Camp, encore après avoir été retardé dans sa marche par le refus humiliant que fit le Régiment du Roi de l'admettre dans son corps.

Ce Poisson de Malvoisin battoit la caisse dans le Régiment de Piémont. Quand il scût l'élévation de sa cousine, il vint la trouver & la sollicita de l'avancer. Elle y consentit, mais à condition qu'il quitteroit un état où il seroit trop difficile de le faire percer. Il lui déclara qu'il avoit un goût décidé pour le militaire, qu'il y vouloit rester, & qu'elle étoit assez puissante pour l'y avancer comme ailleurs.

Le Duc de Biron, alors Colonel du Régiment du Roi, étoit un des Courtisans les plus assidus de la favorite. Elle profita de la circonstance, & lui témoigna le desir

qu'elle auroit de mettre son parent dans son corps. Il eut la bassesse de l'accepter, & les Officiers eurent le courage de le refuser. Ils accueillirent gracieusement le tambour dégrafé, mais en ne lui dissimulant pas que tout brave homme qu'ils le croyoient, il succomberoit à la fin, à moins qu'il ne tuât successivement tout le corps. Il se retira. La Marquise dont la vanité étoit furieusement humiliée, vouloit persister & faire punir le Régiment. On étoit en tems de guerre, cela devenoit embarrassant : on l'appaisa ; son parent fut fait Lieutenant de Dragons, puis Capitaine, puis passa au corps des Carabiniers.

On ne sauroit nombrer les millions que le Marquis de Marigny recueillit de la succession de sa sœur. La seule vente de son mobilier dura un an. C'étoit un spectacle où l'on alloit par curiosité ; on y trouvoit continuellement des raretés qu'on n'avoit vues nulle part ; il sembloit que toutes les parties du monde se fussent rendues tributaires du luxe de la Marquise.

En comparant les richesses, la magnificence de la dépouille de cette maîtresse de Louis XV, avec la simplicité, la pauvreté de Madame de Maintenon, de la veuve de Louis XIV, retirée à Saint-Cyr, on sent aisément la différence de la trampe de leur âme, ainsi que de la place qu'elles occuperont l'une & l'autre dans le souvenir de la postérité.

Les richesses de la Pompadour, recueillies par son frere Marigny, ont passé ou passeront, on ne fait trop où. Ce Marigny est mort depuis dix mois, sans laisser de postérité. Le personnage est trop intéressant pour ne le pas faire connoître. Les arts auxquels il a présidé assez longtems avec succès lui doivent au moins quelque reconnaissance.

Son nom de famille étoit *Poisson*, comme tout le monde fait. Il dut son élévation à sa sœur, la fameuse Marquise. Celle-ci eut le bon esprit, en cherchant à l'illustrer, de lui procurer une place qui ne put pas offusquer l'amour-propre des grands Seigneurs. Elle le fit adjoindre au Sr. le Normand de Tournehen dans celle de Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures du Roi; c'est alors qu'afin de dépayser un peu le public sur ce parvenu, & de lui attirer plus de considération de la part de ceux qui alloient être soumis à ses ordres & des étrangers, il fut qualifié de Marquis de *Vandieres*. Ce premier nom ne fut pas heureux, il prêtoit à un quolibet; on ne manqua pas de le saisir, & il étoit d'autant plus piquant, qu'il étoit juste. On détourna la plaisanterie en lui en choisissant un autre, on le métamorphosa en Marquis de Marigny.

Desirant acquérir des qualités personnelles qui le rendissent digne de sa place, plus

qu'un vain titre, le nouveau Marquis s'étoit initié dans la géométrie, qu'il possédoit assez bien, & avoit étudié les élémens de l'architecture. Il perfectionna ces dispositions par un voyage en Italie, où sont rassemblé les modèles des arts dans les divers genres, & cette multitude de Chef-d'œuvres qui attirent sans cesse la foule des curieux de toutes les nations.

Afin de rendre ses études plus faciles & plus fructueuses, M. de Marigny avoit amené avec lui Soufflot, Architecte célèbre, Cochin, dessinateur estimé, l'Abbé le Blanc, homme de lettres, à qui l'on accordoit des connoissances dans les arts. Il partit en 1749, &, après avoir parcouru avec attention toutes les villes qui contenoient quelque chose de curieux, dont ces Messieurs lui faisoient observer les principales beautés, il revint à Paris en Septembre 1751.

A son retour, les artistes jugerent que le Marquis avoit bien employé son tems; il disertoit avec goût; il avoit approfondi ce qui constitue l'excellence des arts; mais naturellement timide & modeste, il n'avoit point ce ton tranchant qu'affectent beaucoup de grands Seigneurs, moins éclairés dans les choses essentielles. Il ne porta jamais de décision sans avoir consulté plusieurs artistes, à qui il avoit accordé sa confiance & particulièrement ses compagnons de voyage, qu'il appelloit ses *yeux*.

A la mort de M. de Tournehen, arrivée peu après, le Marquis se trouva en état de déployer son zèle pour les arts. Il mit en honneur les deux Académies dont il étoit protecteur sous le Roi. Celle d'Architecture qui dotoit depuis 1671, qui depuis plusieurs années s'assembloit même au Louvre, mais sans avoir été autorisée jusques-là, quoiqu'elle eût obtenu des Lettres-Patentes qui la confirmoient & établissoient en 1717, avoit grand besoin d'encouragement. Le Marquis excita la Marquise sa sœur à y contribuer en inspirant au Roi le goût des bâtimens. Il fonda des prix qui excitèrent l'émulation entre les élèves, & les vainqueurs furent envoyés à Rome aux dépens de S. M., pour y voir les monumens antiques & les étudier. Il conçut le vaste projet d'achever le Louvre. Déjà il en avoit fait nettoyer l'intérieur & les entours; il avoit fait élever à grands frais un échaffaudage immense; déjà les travaux étoient repris; déjà les poètes avoient chanté cette restauration, lorsqu'une guerre cruelle obligea de suspendre l'entreprise interrompue, & qu'on ne put reprendre même à la paix, à cause de la situation déplorable des finances.

Le Marquis eut la douleur de voir tant de préparatifs perdus. Du reste, il avoit donné une secousse salutaire à l'architecture; elle prit un ressort rapide & brillant sous ce nouveau Mécène, & si son Ministère en

cette partie n'est pas mémorable par de grands monumens, il l'est par une adresse ingénieuse dans la distribution de l'intérieur des appartemens, par un goût exquis dans les détails, par une élégance rare dans les ornemens.

Cependant en 1767, M. le Marquis fut à la veille de renverser cette même Académie qu'il avoit protégée avec tant de prédilection. Il faut avouer qu'il mit beaucoup d'humeur dans sa querelle avec ce corps. Elle vint au sujet d'un M. de Wailly. Ce jeune artiste, distingué par un talent précocé, qu'il desiroit faire recevoir, avoit des ennemis, c'est-à-dire, des envieux parmi les Académiciens, à la tête desquels étoit un nommé Gabriel; il eut l'exclusion. Son protecteur indigné d'une telle injustice, employa l'autorité dans une élection qui ne doit se faire qu'à la pluralité des suffrages. Il obtint une lettre-de-cachet, (bonne ressource) pour faire entrer l'aspirant tout de suite, non seulement dans la seconde, mais même dans la première classe; autre violation du règlement qui exigeoit qu'on ne passât à l'une qu'après avoir séjourné dans l'autre.

Cette double infraction ne pouvoit que révolter l'Académie, qui n'obtempéra point à l'ordre & eut recours aux représentations. Le Marquis Directeur, ayant eu la maladresse de se compromettre, ne voulut pas

reculer , & enfin employa le moyen violent de faire témoigner par le Roi son mécontentement à la compagnie dont il ordonna la suppression absolue.

Cette affaire qui avoit duré plus de trois mois, ne s'arrangea qu'au moyen de la soumission des *Gabriellistes* : on appelloit ainsi les opposans du nom de leur chef. De Wailly fut enfin admis dans la première classe , & l'Académie dut éprouver la mortification de recevoir une lettre du Comte de St. Florentin, au nom de S. M., où elle blâmoit sa conduite envers son chef. C'est la politique ordinaire de la Cour, qui veut que celui-ci ait toujours raison.

De tous les projets avantageux à l'Architecture & à l'embellissement de Paris, que la difficulté des tems empêcha le Directeur-Général des bâtimens de mettre à exécution , un seul eut lieu, parce qu'il étoit peu dispendieux. C'est ce guichet si nécessaire, appelé le *guichet Marigny* ; l'idée vint de lui-même & ne lui fut point suggérée : il sut lever les obstacles qui s'y opposoient ; & eut le courage d'y maintenir deux passages pour les gens de pied.

Le Marquis appella aussi de Lion le Sr. Souflot pour le nommer contrôleur des bâtimens du Roi , pour le charger de l'Eglise de Sainte Genevieve, & c'est à son choix judicieux que nous devons ce chef-d'œuvre d'Architecture.

En 1740 avoit commencé l'usage d'exposer chaque année, dans la grande salle du Louvre, aux regards, aux éloges & à la critique du public, tous les ouvrages de peinture, de sculpture & de gravure, composés par les membres de l'Académie, où se réunissent ces talens divers. Elle se ressentit de la favorable influence du Marquis, son Directeur. Aussi il encouragea cette exposition; mais pour la rendre plus travaillée & plus considérable, il voulut qu'elle n'eût lieu qu'aux années impaires. Afin d'exciter l'émulation des artistes qui n'auroient pas voyagé, & leur offrir de bons modèles à imiter, il fit ordonner par le Roi que l'immense collection de ses tableaux seroit successivement exposée dans le même emplacement.

C'est là que l'on vit, en 1751, ce tableau d'*André de Sarte*, usé de vétusté, revivre par l'industrie du Sr. Picot, inventeur du secret de transporter la peinture sans l'altérer, d'une toile sur une autre, & de perpétuer ainsi son existence. Il tenta depuis la même opération sur le *Saint Michel*, peint sur bois par Raphaël, & termina si heureusement son ouvrage, qu'il causa l'admiration générale, & que le Roi & toute la Cour en furent enchantés.

Loriot inventa l'art de fixer le pastel & de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile. Entre les chefs-d'œuvre des plus fameux peintres, on vit figurer au salon

un portrait fait à l'éguille par la manufacture des Gobelins. La finesse du travail & la vérité des couleurs y trompoient l'œil : on le prenoit pour une véritable peinture.

L'art d'appliquer l'émail sur l'or, dont on croit que les François sont inventeurs, fut sur-tout perfectionné dans ces derniers tems. On le poussa au point de faire en ce genre des tableaux d'histoire étendus. Il y eût un *Hercule filant aux pieds d'Omphale*, de Durand, cité dans l'Encyclopédie comme un ouvrage digne des plus grands maîtres.

La Savonnerie (*), l'émule des Gobelins à certains égards, enfanta des prodiges dans les superbes tapis que foule aux pieds la mollesse de nos Lucullus.

Non seulement les récompenses pécuniaires, mais les récompenses honorifiques ne furent jamais tant prodiguées aux artistes que sous le petit Ministère du petit Marquis. Depuis longtems sa sœur desiroit le faire recevoir *Cordon-bleu*, mais le Roi se ressouvenoit du bon mot d'un de ses courtisans, rapporté ci-dessus. Le *Poisson* avoit grossi, il fut honoré de cette décoration, & de la charge de Secrétaire-Commandeur des Ordres du Roi (**): ce qui le mit à

(*) C'est un lieu où se faisoit & se préparoit le Savon, à Chaillot; il a été converti en manufacture de Tapissieries.

(**) On dit *les Ordres du Roi*, parce que celui de St. Michel, institué par Louis XI, à Amboise,

portée d'obtenir de son maître en faveur de plusieurs artistes qu'il estimoit le *Cordon de St. Michel* : il en gratifia Souflot, Cochin, Pierre, Pigalle & nombre d'autres personnages : il le prodigua trop, sans doute ; on ne vit plus qu'artistes bardés du *Cordon-noir*.

En 1762, le Marquis fit nommer Carle Vanloo à la place de premier Peintre du Roi, choix que justifia le Dauphin en s'écriant, lorsque le Directeur le lui présenta en cette qualité : *il y a longtems qu'il l'est !*

Beaucoup de gens s'étoient imaginés que le Marquis ne tirant sa subsistance que de sa sœur, à la mort de celle-ci seroit obligé de quitter le département des bâtimens : lui-même craignoit d'y être forcé ; mais S. M. l'aimoit personnellement & le conserva. Lors de la querelle dont on a parlé, il a passé pour constant qu'elle fut excitée & fomentée par des courtisans, qui n'auroient pas été fâchés de s'approprier ses dépouilles ; mais S. M. déconcerta tous les projets & les efforts de ses ennemis, en disant dans le Conseil où l'on agitoit la matière : *J'aime Marigny, je veux que la chose soit arrangée à sa satisfaction*. Elle le combla même depuis de nouveaux honneurs, & en 1772, à la

le premier Août 1469, se confere en même tems & avant le *Cordon-bleu*, mais pour la forme seulement. Du reste, il est consacré aujourd'hui uniquement à servir de décoration aux artistes, aux gens à talens, &c.

retraite du Comte de Baschi, il fut élevé à la dignité de Conseiller d'Etat d'épée. Mais avec le caractère de Louis XV, il ne falloit que de la constance, & tôt ou tard on étoit sûr de culbuter ceux qui n'étoient soutenus que par lui. L'Abbé Terray, qui étoit bien aise de réunir les bâtimens au Contrôle-Général, mina sourdement & avec succès. Il donna tant de dégoûts au Marquis, qu'en 1773 il supplia le Roi d'accepter sa démission; ce que le Roi, l'aimant toujours, refusa d'abord: mais six mois après le Directeur - Général ne put tenir, & fut obligé d'insister sur la même demande. Cependant, pour le *decorum*, on lui conserva toujours l'adjonction. Il n'avoit jamais aimé la Cour, il n'étoit pas intrigant naturellement & s'étoit vu porter, par les circonstances, comme malgré lui. Dès qu'il eût quitté ce pays-là, il ne voulut plus y retourner, & il détestoit même d'en entendre parler.

Lors que M. de la Galiffonniere épousa la fille du tambour Poisson de Malvoisin dont nous avons parlé, & dont le Marquis fit le mariage, il exigea du mari, qu'il prit chez lui, quand il iroit à Versailles, de n'y parler de lui en aucune maniere & en aucun tems.

Le Marquis de Marigny aimoit beaucoup sa liberté; on lui reprocha même d'aimer le libertinage, ce qui l'engagea à résister à toutes les instances de sa sœur, qui auroit
été

été fort aisé de le marier, & de voir les Poissons de sa branche faire fouches. Il étoit homme à n'épouser que par inclination : ce qu'il fit après la mort de sa sœur.

Une Demoiselle Filliot, fille d'un payeur des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris, & l'une des plus belles créatures de son tems, le séduisit & il lui offrit sa main. Il ne tarda pas à avoir lieu de s'en repentir. Ne pouvant apporter à sa femme que les restes d'une jeunesse usée de débauches, les agréables eurent l'espoir de réussir auprès d'elle; il fut sur-tout question d'un Prince de l'Eglise (*) renommé pour ses galanteries : mais celui qui porta les coups les plus douloureux au Marquis, fut un homme de la Cour dont il se défoit le moins. Il se moqua d'abord des avis qu'on lui donna à ce sujet, il rit au nez de ceux qui lui en parlèrent. En effet ce Seigneur, pour mieux cacher son jeu, s'étoit rendu l'ami du mari & le compagnon de ses orgies; ils voyoient tous les jours des filles ensemble : mais les têtes à têtes que le jeune militaire avoit avec elles, n'étoient que pour tromper le mari; il en étoit quitte pour de l'argent & ne faisoit que se préparer ainsi à mieux fêter sa moitié.

Cependant le Marquis très-jaloux, de son

(*) Le Prince Louis de Rohan, aujourd'hui Cardinal & Grand Aumonier de France.

caractere, témoigna de l'humeur à sa femme; il en résulta des scenes vives qui transpirerent dans le public: il y eut plusieurs raccommodemens qui ne durèrent pas, c'étoient chaque jour de nouvelles querelles. La Marquise n'y put tenir.

Un beau matin, ayant fait sourdement emporter son paquet, elle sortit elle-même, & fit remettre à son mari une lettre où elle lui annonçoit sa résolution.

Le Marquis étoit dans le bain, lorsqu'il lut cette lettre; il en pleura comme un enfant. Malheureusement la rupture avoit trop éclaté: il ne put jamais revenir sur cette démarche qui empoisonna le reste de sa vie; car, malgré ses écarts, il aimoit beaucoup sa femme & lui resta attaché jusqu'à la mort.

Depuis plusieurs années, il étoit tourmenté d'une goutte vague, qui l'avoit forcé de se mettre à deux reprises au régime du lait. Vers la fin de l'année dernière il fut attaqué de fievres continues. Elles cessèrent pendant quelques semaines; mais il lui reprit bientôt une maladie violente & compliquée, qui, jointe à la goutte remontée, a terminé sa carrière à l'âge de 54 ans.

Quoique le Marquis de Marigny ait été long-tems alité & languissant, il n'a point reçu les Sacremens de l'Eglise. M. de St. Eustache, son Curé, avoit pénétré une fois vers lui; il ne fut question de rien, &, depuis ce tems, il ne put avoir un accès libre

auprès du malade. Ce Pasteur, homme de mérite & qui traite la Religion en grand, ne voulut point user du droit qu'il avoit de forcer les portes : il sentoît que ce scandale n'étoit pas propre à ramener le pécheur vers Dieu, & qu'il falloit tout laisser faire à la *grace* qui, malheureusement n'a opéré que très-sourdemment, si elle l'a fait.

Quoiqu'il en soit, les Philosophes s'applaudissent de cette impénitence finale, qui fait frémir les vrais fideles, & mettent le frere de la fameuse Pompadour sur le calendrier de leurs héros.

Dans le fond, le Marquis de Menars (car sur la fin de sa vie il avoit pris ce troisieme nom de Marquis, du superbe Marquisat de Menars, sa terre) étoit peu philosophe : il étoit crapuleux, il aimoit le vin, l'argent, les jolies filles, & avoit plusieurs autres vices bas : ayant refusé à son beaupere Fillot qui lui demandoit des secours, l'argent dont il avoit besoin, il le porta au désespoir, & ce Fillot se brûla joliment la cervelle dans le jardin de son gendre.

Quoique le Marquis eût annoncé un testament, on n'en a point trouvé à son décès, & il est mort sans avoir fait de bien à personne ; conséquemment, sans être regretté, ni de sa femme, ni de ses parens, ni de ses amis. Quelques artistes qu'il avoit continué de voir, & qu'il avoit toujours traités plus en ami qu'en supérieur, seront les seuls qui

pourront répandre des larmes sur sa tombe. On n'en répandit pas beaucoup lors de la mort de sa sœur la Marquise. Cette Sultane favorite fut aussi-tôt oubliée qu'enterrée.

Durant son regne, la Pompadour avoit vu les Courtisans ramper à ses pieds; ils n'obtenoient de graces que par son canal: les Princes du sang se tenoient debout devant elle (*). Le Prince de Condé avoit pris de ses mains Mlle. de Soubise, la fille du Prince de ce nom, ami de son maître, & conséquemment le plus servile, le plus bas des Courtisans de la maîtresse.

Plusieurs Ministres lui furent redevables de leur élévation. Entre ceux qui méritent quelque célébrité, on distingue l'Abbé de Bernis & le Duc de Choiseul. Le premier a été un être ingrat envers sa bienfaitrice.

Homme de qualité, mais pauvre, l'Abbé de Bernis s'étoit d'abord livré à son goût pour le bel esprit & le plaisir. Il avoit eu de bonne heure une place à l'Académie Fran-

(*) Il faut en excepter le Prince de Conti. Jamais il ne voulut se prosterner aux pieds de l'idole, il la traita même avec hauteur, ou plutôt lui apprit ce qu'elle lui devoit. Un jour qu'elle le laissoit en posture de suppliant, il s'affied sur son lit, & lui dit: *Madame, voilà un coucher excellent.* On se doute combien la Marquise fut humiliée du propos & de l'action, & combien cela déplut au Roi, à la Maîtresse duquel le Prince avoit fait une si bonne leçon.

çoise, mais n'avoit pu obtenir de bénéfice. Un jour étant allé voir l'ancien & vieux Evêque de Mirepoix, qui avoit la feuille des bénéfices, & auquel on l'avoit recommandé; celui-ci, ennemi de la poésie & des graces aimables de l'esprit, lui promit sa protection, à la charge qu'il ne feroit plus de vers, le menaçant, au contraire de ne lui rien accorder, s'il ne renonçoit à ce talent infernal. L'Abbé lui répondit modestement: *eh bien! Monseigneur, j'attendrai.*

C'étoit un homme aimable, poli, insinuant auprès des femmes; il étoit très-bien avec la Marquise, même du dernier bien, à ce qu'on a toujours cru. La favorite, après l'avoir fait passer par diverses Ambassades, le fit entrer au Conseil & nommer Ministre des affaires étrangères. Elle ne tarda pas à s'en repentir.

Après avoir fait monter rapidement l'Abbé de Bernis de l'état le plus médiocre au faite des honneurs; après l'avoir fait revêtir de la pourpre; la Marquise crut qu'une faveur aussi marquée exigeoit une reconnoissance sans bornes. Elle s'imagina que ses charmes usés pour le Monarque devoient toujours conserver le même empire sur cette Eminence. Elle s'aperçut du contraire; elle en devint furieuse. Mais avant de perdre le Cardinal, elle voulut dans une dernière conversation lui faire connoître toute sa tendresse & user de sa dernière ressource. Elle

le trouva froid & inflexible. Alors ne mettant plus de bornes à sa rage, elle l'exhala en reproches sanglans, & lui déclara qu'elle alloit le faire rentrer dans le néant dont elle l'avoit tiré. Cela ne manqua pas. La veille de sa disgrâce, le Cardinal n'en assista pas moins au souper du Roi.

Louis XV confus de l'ordre qu'il venoit de signer contre un Ministre fidele, mais subjugué par la volonté de son impérieuse maîtresse, levoit par intervalles les yeux sur lui, puis les détournoit, dès que ceux du Cardinal rencontroient les siens : tant les regards de l'innocence sont accablans pour l'injustice!

Les Courtisans toujours épians les moindres indices, connoissoient trop bien le caractère du Monarque pour ne pas juger de ce qui alloit arriver. Le bruit s'en répandit dès le soir, & en effet le lendemain M. de Bernis fut exilé à son Abbaye de St. Médard. Resté à peine seize mois au département des affaires étrangères, il n'eût pas le tems de s'y distinguer, & n'a d'époque mémorable durant ses négociations que le traité de Versailles si funeste alors, mais dont les fruits devoient se recueillir plus tard.

Durant sa retraite, le disgracié eût le tems de reconnoître le néant de l'ambition, l'instabilité de la faveur, les perfidies de la Cour. Devenu Archevêque d'Alby, après la mort de la favorite, il s'est appliqué tout entier

aux devoirs de son Ministère, &, rentré en faveur, ne sembla plus se livrer à la politique que convenablement à sa dignité.

Au Cardinal de Bernis, la Marquise fit succéder le Comte de Stainville, créé depuis Duc de Choiseul. On fait le grand rôle que ce dernier a joué durant son Ministère, & la réputation étendue dont il jouit dans le monde politique. Ses qualités & ses défauts sont également brillans.

Né dans un état de fortune très-médiocre, ainsi que son prédécesseur, le Duc de Choiseul avoit été mû de bonne heure par une ambition infiniment plus active. Tourné du noble desir de couvrir d'une gloire nouvelle un nom déjà illustre, il étoit entré dans la carrière des armes; mais son génie étant moins tourné du côté de la guerre, que de la politique, il se livra bientôt aux négociations.

D'abord, Ambassadeur à Rome, l'étude de cette Cour lui fournit les moyens de perfectionner son talent naturel pour l'intrigue, & passé ensuite à Vienne, la Maison d'Autriche dont il avoit l'honneur d'être allié par la maison de Lorraine, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France & forma en sa faveur un puissant parti.

Le Duc jettoit ainsi les fondemens de sa fortune & de son élévation. Il auroit pu cependant ne pas réussir encore, si dérogeant à la franchise, à la magnanimité de son ame,

il ne se fut permis une noirceur, qu'il espéra sans doute d'ensevelir dans les ténèbres où elle se tramoit.

Une femme de la Cour, de ses parentes, commençoit à plaire au Roi; leur liaison se resserroit, & elle en étoit déjà à recevoir des lettres du Monarque & aux rendez-vous.

Un Courtisan moins fin que le Duc de Choiseul auroit regardé cet événement comme l'occasion la plus heureuse de se pousser & d'aller à son but, il n'auroit pas manqué de fomentier la nouvelle passion de l'auguste amant, & de chercher à supplanter la favorite en titre par celle-ci, qui sembloit avoir des moyens de triompher plus présens & plus irrésistibles.

Le Duc calcula différemment, il fut au plus sûr & préféra de sacrifier sa parente, dont le regne pouvoit n'être pas durable, à Madame de Pompadour, dont la consistance acquéroit plus de force avec le tems. Il étoit dans la confiance de la première, qui le consultoit sur ses démarches.

Un jour que l'amour de Louis XV, parvenu à son comble, demandoit une entrevue décisive par un billet pressant, le Duc qui aidait cette Dame à faire les réponses, semble vouloir réfléchir sur celle-ci: il l'emporte & muni de cette pièce, il va chez la Marquise: " Madame, lui dit-il, vous me
„ regardez comme un de vos ennemis; vous
„ me faites l'injustice d'imaginer que je

„ m'occupe avec eux de complots secrets
 „ pour vous faire perdre les bonnes grâces
 „ du Roi : tenez , lisez & jugez-moi. „

Il lui montre en même tems le tendre & vif écrit de S. M. ; il lui raconte comme il le possède & lui fait envisager à quels risques il s'expose pour la servir. Mais il préfère le bien de l'Etat & le bonheur de son maître à sa propre grandeur , & il la juge plus nécessaire que personne à ces deux importans objets.

La Marquise de Pompadour connoissoit trop bien Louis XV , pour n'être pas sûre de le ramener toutes les fois qu'elle seroit prévenue à tems. Instruite de cette intrigue , elle la dissipa promptement & fit retomber sur la rivale tout l'odieux de la découverte , & la punition qu'auroit méritée le confident perfide. Dès - lors il devint la créature & le confident de la favorite.

Le Duc de Choiseul étoit jeune , ardent , intrépide ; il répara les torts du Cardinal de Bernis & scella sa réconciliation avec la Marquise , de manière à lui faire croire que ses charmes n'avoient rien perdu de leur vertu , & il se fraya par - là le chemin au pouvoir suprême dont il hérita après elle. On fait ce que ce Ministre a fait pour la France & ce qu'il eut pu faire encore , si son regne se fut étendu jusqu'à nos jours.

Il ne paroît pas que la disgrâce , l'inaction ou l'exil , aient en rien humilié ce superbe

Seigneur, laid de figure, il a toujours cet air spirituel & ouvert qui plaît ; on remarque toujours sur sa physionomie cette audace qui a caractérisé toute sa conduite. Il a toujours ce nez au vent, par lequel les chanfonniers de la Cour l'ont désigné si bien dans les *Noëls*, faits en 1763.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseul parut ensuite ;
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard, changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ceci
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

Invité à la cérémonie du sacre de Louis XVI, le ton confiant du Duc n'avoit fait qu'augmenter en se trouvant auprès de son auguste protectrice (*), & dans un lieu où son rival humilié (†) avoit eu défense de paroître. Mais s'étant prévalu de ce retour apparent à la faveur ; s'étant trop livré au génie qu'il a pour l'intrigue, il a excité la jalousie du mentor du Roi, & celui-ci la desservi auprès du Monarque, prévenu contre lui de façon à ne pouvoir guere en reve-

(*) La Reine dont il a fait le mariage.

(†) Le Duc d'Aiguillon avoit fait les plus grands préparatifs pour aller à Rheims, & y briller comme Capitaine-Lieutenant commandant la compagnie des Chevaux Légers. Il avoit déjà invité tous les Officiers de ce corps à venir loger chez lui.

nir (*). Il a, peu après le sacre, reçu des insinuations de s'absenter encore une fois de la Cour. Les vœux de la nation l'ont plus d'une fois rappelé au timon des affaires, depuis sa disgrâce, mais toujours inutilement. Un serviteur à talens & utile est toujours repoussé des Princes foibles ou prévenus, lorsque la méchanceté & la cabale s'en mêlent.

De toutes les créatures de la fameuse Marquise, le Duc de Choiseul fut celui qui resta le plus constamment attaché à cette favorite; bien différent en cela de beaucoup d'autres, & du royal amant sur-tout, qui ne gardant sa maîtresse que par nécessité; & desirant sans doute de s'en voir débarrassé, l'oublia, pour ainsi dire, un instant après son trépas. Eh! que n'eût pas oublié Louis XV? iloublia jusqu'à son fils unique, l'héritier présomptif de son trône, le Dauphin, dont la mort répandit un si grand deuil sur toute la France. Ce Prince de qui on a dit à la fois tant de bien & tant de

(*) On assure que le fanatique Duc de la Vauguyon avoit insinué de bonne heure & constamment à son royal pupille, que le Duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort du Dauphin son pere, soit par le chagrin qu'il lui a causé en détruisant les Jésuites, soit en prêtant son Ministère à une vengeance politique, dont la cause & les effets font frémir, & ne peuvent se rapporter.

mal, mérite bien assurément que nous en fassions ici une mention honorable.

CHAPITRE XXXV.

DAns la vie du feu Dauphin, pere de Louis XVI, actuellement régnant, on ne trouve pas un grand nombre d'actions d'éclat qui étonnent; mais on y voit un enchaînement de vertus aimables qui ravissent. N'être grand que dans les grandes occasions, c'est ne l'être que la moindre partie de sa vie; mais savoir, comme le Dauphin, donner l'empreinte de la perfection à tout le corps de sa conduite, c'est être grand d'une véritable & solide grandeur, c'est annoncer du sublime pour les grandes occasions.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le Dauphin, dans la société comme dans son cabinet, en santé comme au lit de la mort, pourvu qu'on l'apperçoive tel qu'il fut, tout juge impartial, dit l'historien de la vie de ce Prince, le placera immédiatement après St. Louis, pour ses vertus morales; & pour les qualités de l'esprit & du cœur, à côté des meilleurs Princes, & des plus grands héros de sa race.

Dès ses jeunes ans, le Dauphin s'étoit livré tout entier aux études les plus profondes, s'étoit appliqué surtout à donner le

change au Courtisan sur l'étendue de ses vues & le genre de ses occupations. Il y réussit parfaitement.

Pendant son enfance, on ne parloit que de son esprit; mais après son éducation, il sembla rester dans l'inertie, on n'en fit plus mention. Ceux qui parloient le plus avantageusement du Dauphin, disoient: "C'est, un bon Prince". On relevoit quelquefois les qualités de son cœur; mais on gardoit le silence sur celles de son esprit.

Comme les intrigues de Cour, le jeu, la table & tous ces amusemens frivoles qui occupent l'oisiveté de la plupart des grands; ne prenoient aucun de ses momens, bien des gens ne pouvoient imaginer à quoi il passoit le tems: rien n'étoit plus ordinaire que d'entendre faire cette question: *Qu'est-ce donc que fait le Dauphin?* A cela, les uns répondoient d'un air de pitié: "Hélas! On n'en sait rien". D'autres, en ton affirmatif & en gens mieux instruits, disoient: *Il passe le tems à apprendre la musique; on l'entend souvent chanter avec la Dauphine.*

Le Prince, au lieu de se montrer pour faire tomber ces bruits impertinens, se cachoit avec un nouveau soin, comme s'il eût été bien aise de les accréditer. Mieux instruit que personne des affaires, il se comportoit en public, comme s'il n'y eut pris aucune part: ses conversations ne rou-

loient jamais que sur des objets indifférens & de nulle conséquence.

Quelque desir cependant qu'eut le Dauphin de laisser ignorer les qualités de son esprit, elles jettoient par elles-mêmes un si brillant éclat, qu'il eût eu peine à y réussir, si l'envie ne l'eut secondé : mais il avoit trop de vertu pour que bien des gens ne profitassent pas avec empressement de la facilité qu'il leur offroit de lui supposer peu de lumieres. La nouvelle Philosophie, surtout, ne lui donna jamais qu'un esprit très-borné : & bien convaincue que son regne finiroit où commenceroit celui de ce Prince, on eut dit qu'elle vouloit préparer par avance une sorte de consolation à son impiété, en s'efforçant d'obscurcir la gloire de celui qui devoit lui porter le dernier coup.

Le Dauphin étoit parfaitement instruit de cette disposition de la secte à son égard, & il en rioit. Un jour qu'un Seigneur de sa confiance, après avoir passé quelque tems à Paris, venoit lui faire sa Cour : “ Eh bien, „ lui dit-il en plaisantant, que disent nos „ grands génies & nos philosophes de Paris ? „ Qu'ils ont bien de l'esprit, & que le Dauphin en a une bien petite dose ” ? Il aimoit la vérité ; on lui avoua qu'il devinoit juste. “ Vraiment, reprit-il, il y auroit là „ de quoi me donner de l'amour propre : „ j'ai toujours cru qu'un Dauphin devoit

„ éloigner de lui jusqu'au soupçon de pré-
 „ tendre au suffrage des beaux esprits ; je
 „ croirois presque avoir réussi ”.

Le Dauphin n'étoit encore qu'un enfant ,
 que l'idée seule de l'ignorance l'effrayoit ;
 & toute sa vie il la regarda comme un vice
 capital dans un Prince. “ Il est rare , disoit-
 „ il , qu'un Roi forme de sang-froid le pro-
 „ jet de mettre ses sujets en esclavage : l'hu-
 „ manité s'y oppose ; son intérêt propre l'en
 „ détourne ; mais l'ignorance y conduit :
 „ de-là tous les maux ”.

La facilité du Dauphin pour apprendre
 les langues , étoit si grande , qu'ayant en-
 trepris d'apprendre l'Anglois sans le secours
 d'aucun maître , il parvint en fort peu de
 tems à le savoir parfaitement. Il disoit à ce
 sujet : “ Il convient qu'un Prince sache la
 „ langue des peuples avec lesquels il doit
 „ traiter plus souvent , & sur les matieres
 „ les plus importantes ”.

A cette grande facilité pour les langues ,
 ce Prince joignoit une mémoire heureuse ,
 dont il faisoit surtout usage pour apprendre
 les plus beaux morceaux , & quelquefois
 des pieces & des discours entiers des meil-
 leurs anciens & modernes. Le Chancelier
 d'Aguesseau étant venu lui faire sa Cour :
 „ M. le Chancelier , lui dit-il , me récité-
 „ riez-vous bien le discours que vous avez
 „ prononcé en telle occasion ” ? Tout ce que
 ce savant chef de la Magistrature pût s'en

rappeller, c'est qu'il étoit de tous ceux qu'il avoit composés, celui dont il étoit le plus content. " Et bien, lui dit le Dauphin, je „ suis charmé que mon jugement s'accorde „ avec le vôtre : j'ai trouvé cette piece si „ belle, que je l'ai apprise par cœur : & je „ crois me la rappeler assez bien pour vous „ la déclamer ". Ce qu'il fit sur le champ ; mais en mettant dans son action tant d'ame & de feu, que le Chancelier en fut attendri jusqu'aux larmes, & avoua depuis, que jamais ses productions ne lui avoient paru si énergiques que dans la bouche du Dauphin.

Le Dauphin s'étoit occupé d'abord de la Philosophie. Il l'avoit étudiée dans les sources. Il avoit lu les anciens & les modernes. Les Mathématiques lui plurent beaucoup, il y fit de grands progrès en peu de tems. Il possédoit parfaitement le génie & l'architecture ; il mesuroit des yeux la largeur d'un fossé, la hauteur d'une muraille, toutes les dimensions d'un bâtiment. Il se plaisoit à conférer avec les plus habiles Ingénieurs : il examinoit avec eux le plan d'une citadelle, les fortifications d'une place frontiere ; avec une égale facilité sur les différentes parties de leur art. Ce fut lui qui distribua quelques mois avant sa mort, le camp que le Roi avoit ordonné devant Compiègne.

Quelquefois le Dauphin prenoit plaisir à tracer le plan d'une forteresse ou d'une mai-

son Royale , & par tout on reconnoissoit son goût. Les personnes à portée d'observer ses inclinations , n'étoient pas sans une certaine appréhension qu'il ne donnât dans le faste ruineux des bâtimens , lorsqu'un jour il leur fit connoître d'une maniere non équivoque , que l'amour des peuples auroit toujours un empire absolu sur ses goûts particuliers. Il montrait à l'Evêque de Verdun le plan d'une maison Royale , qu'il avoit tracé avec beaucoup de soin. Le Prélat loua l'économie de la distribution , l'élégance des décorations , la noblesse de l'ensemble. Quand il eut fini ses observations : " Vous me paroissez avoir du goût , lui dit le Prince ; je crois cependant que vous n'avez pas aperçu ce qu'il y a de mieux dans mon château ; l'Evêque l'examina encore ; & ne trouvant matiere à aucune nouvelle observation , il pria le Prince de vouloir bien lui indiquer ce qu'il n'appercevoit pas lui-même. „ C'est , lui répondit-il en riant , que ce „ beau château ne sera jamais bâti qu'en crayon , & qu'il n'en coûtera rien au peuple ”.

Le Dauphin examina aussi les productions de ces hommes que notre siècle , fort improprement , selon lui , qualifie du nom de Philosophes. " Autrefois , disoit-il , le „ nom de Philosophe inspiroit de la véné- „ ration : aujourd'hui dire à quelqu'un , „ vous êtes un Philosophe , c'est une injure „ atroce , & pour laquelle il pourroit vous

„ faire des affaires en justice. Je les ai étu-
„ diés, disoit-il en une autre occasion, j'ai
„ passé de leurs principes à leurs consé-
„ quences; & j'ai reconnu dans les uns des
„ hommes libertins & corrompus, intéres-
„ sés à décrier une morale qui les condam-
„ ne à éteindre des feux qui les effrayent,
„ à jeter des doutes sur un avenir qui les
„ inquiète: dans les autres, des esprits su-
„ perbes, qui, emportés par la vanité de
„ vouloir penser en neuf, ont imaginé de
„ raisonner par système sur la Divinité, ses
„ attributs & ses mystères, comme il est
„ permis de le faire sur ses ouvrages”.

„ Suivant les principes de nos nouveaux
„ Philosophes, disoit encore ce Prince, le
„ Trône ne porte plus l'empreinte de la
„ Divinité: ils décident qu'il fut l'ouvrage
„ de la violence, & que ce que la force eut
„ le droit d'élever, la force a le droit de
„ l'abattre & de le détruire. . . . que le peu-
„ ple ne peut jamais céder l'autorité, qu'il
„ ne peut que la prêter, toujours en droit
„ de la communiquer & de s'en refaire,
„ selon que le lui conseille son intérêt per-
„ sonnel, son unique maître”.

“ Ce que les passions se contenteroient
„ d'insinuer, nos Philosophes l'enseignent;
„ que tout est permis au Prince quand il
„ peut tout, & qu'il a rempli ses devoirs
„ quand il a contenté ses desirs: car enfin,
„ si cette loi de l'intérêt, c'est-à-dire, du

„ caprice des passions humaines, venoit à
 „ être généralement adoptée, au point de fai-
 „ re oublier la loi de Dieu, alors toutes les
 „ idées du juste & de l'injuste, de la vertu
 „ & du vice, du bien & du mal moral,
 „ seroient effacées & anéanties dans l'esprit
 „ des hommes: les Trônes deviendroient
 „ chancelans, les sujets seroient indociles
 „ & factieux, les maîtres sans bienfaisance
 „ & sans humanité. Les peuples seroient
 „ donc toujours dans la révolte ou dans
 „ l'oppression”.

Pouvoit-on mieux saisir les conséquences de ces monstrueux systèmes? Mais il importe peu à ces hommes audacieux d'être réfutés. Fut-ce par un grand Prince, ils n'en deviennent que plus vains.

“ Qu'importe à un de nos Philosophes,
 „ disoit le Dauphin à l'Evêque de Verdun,
 „ qu'on brûle son livre au pied d'un escalier,
 „ si on le laisse tranquillement dans son
 „ cabinet en préparer un plus méchant en-
 „ core? ”

C'est d'après cette considération qu'il sollicita du Roi une Déclaration contre ces écrivains, & qu'en toute occasion il pressa les personnes en place d'user contr'eux de toute la sévérité des loix. Il fit plus encore: ce fut lui qui leur mit en tête l'adversaire (*) le plus incommode qu'ils aient eu dans ce

(*) L'Auteur de *l'Année Littéraire*.

siecle , & qu'il l'encouragea à dévoiler en toute rencontre le poison de leurs écrits. En un mot, il fit contre cette secte impie tout ce que pouvoit faire un Dauphin , & il laissa voir ce qu'il eût fait s'il eût été Roi.

Le Dauphin avoit fait pendant plusieurs années une étude sérieuse de l'histoire , qu'il appelloit *la leçon des Princes* , & *l'école de la politique*. “ L'histoire , disoit-il , est la ressource des peuples contre les erreurs des Princes. Elle donne aux enfans les leçons qu'on n'osoit faire au pere ; elle craint moins un Roi dans le tombeau , qu'un payfan dans sa chaumiere ”.

L'auteur de l'histoire du bas Empire lui avant présenté deux volumes de son ouvrage , il les montra à l'Abbé de Saint Cyr , son sous-Précepteur , & lui dit en riant : “ L'Abbé , avis aux Princes. ” — “ Vous avez raison , Monsieur , lui répondit l'Abbé , & c'est un avis sur lequel on peut compter : le Prince le plus puissant ne le feroit point assez pour corrompre l'histoire : En gagnant un historien , il n'auroit fait que lui fermer un œil , mais elle en a cent ”. — “ Oui , reprit le Prince , les historiens sont des échos fidelement indiscrets , qui ne manquent jamais de répéter au siecle futur ce qu'ils ont entendu dans le leur ”.

On eut dit à entendre raisonner le Dauphin sur l'histoire , qu'il avoit fait son uni-

que étude de cette partie. Il savoit l'histoire sacrée & profane, l'histoire ancienne & moderne, celle des peuples étrangers & celle de la nation.

Le Dauphin ne s'étoit pas contenté d'étudier les hommes dans l'histoire, il s'étoit appliqué encore à connoître d'une manière plus particulière ceux au milieu desquels il avoit à vivre. Cette connoissance lui paroissoit essentielle à un Prince. “ Connoître les
 „ hommes, disoit-il, est la véritable science
 „ des Rois. Le plus grand art des Rois est
 „ celui de connoître les hommes, d'appré-
 „ cier leurs talens, & de les placer dans les
 „ emplois qui leur conviennent ”.

Loin du tourbillon, du fond de son cabinet, seul avec quelques amis choisis, le Dauphin contemploit à loisir ce choc continuel des passions qui se rassemblent tumultueusement autour du Prince, pour se disputer les faveurs qui tombent de sa main & qui leur servent d'aliment. Il suivoit, dans leurs plus sombres détours, ces manœuvres de l'ambition, ces rivalités, ces intrigues d'intérêts qui se croisent : rien ne lui échappoit.

“ Je vous estime heureux, disoit-il, un
 „ jour, à son Lecteur, l'Abbé de Marbœuf,
 „ vous voyez souvent des hommes ”. — “ Il
 „ me semble, Monsieur, répondit l'Abbé,
 „ que vous en voyez bien autant que moi ”.
 — “ Vous vous trompez, reprit le Dau-

„ phin ; ceux qui font pour vous des hom-
„ mes , ne font plus devant nous que des per-
„ sonnages de tapisseries, des automates que
„ nous ne faisons remuer que par ressorts ”.

Selon le Dauphin , le Courtisan le plus ouvert , en apparence , est le plus dissimulé de tous. Il cherche , dans les inclinations du Prince , les vertus qu'il peut montrer , & les vices qu'il doit cacher. “ Les Courtisans ,
„ disoit-il , conduits par l'ambition , ne se
„ montrent au Prince que du côté favora-
„ ble , pour tâcher , par une vertu affectée ,
„ de gagner son estime , & de se faire croire
„ capables d'être mis en place. Ces hommes ,
„ disoit-il encore , cherchent à se concilier
„ les bonnes grâces des Princes par la flatte-
„ rie & par une complaisance outrée pour
„ toutes leurs volontés. Dès qu'ils voient
„ une passion s'élever dans leur cœur , au
„ lieu de les avertir d'être en garde con-
„ tr'elle , ils cherchent à la fomenter , afin
„ de conserver leur crédit , en s'en faisant
„ les Ministres. Craignant toujours de leur
„ déplaire , jamais ils ne leur disent des véri-
„ tés dures qui les blessent. Rien pourtant
„ de plus nécessaire aux Rois que de con-
„ noître la vérité ”.

Ces belles maximes n'étoient point oisives dans le Dauphin. Il ne négligeoit aucun des moyens de connoître la vérité. Il l'accueilloit lorsqu'elle se présentoit. Il l'invitoit lorsqu'elle n'osoit se produire. Le Président

d'Aubert , en lui parlant pour la première fois , paroissoit un peu embarrassé. “ Eh „ quoi , lui dit-il , du ton le plus capable de „ le rassurer , vous vous troublez ? Est-ce „ que je vous intimiderois ? ” Il le prit par la main , & le fit asseoir dans un fauteuil à côté de lui , en ajoutant : “ Songez que je „ ne prends ici avec vous que la qualité „ d'ami ”.

Le Dauphin connoissoit tout le prix de la prudence , & il savoit en faire usage. “ La „ dissimulation & la défiance , disoit - il , „ sont des vices odieux : la prudence porte „ des fruits plus utiles & plus assurés ; elle „ est la vertu propre des grands Princes ”.

Sa conduite répondoit à ces principes : un des plus grands Seigneurs de la Cour l'avoit sollicité de parler au Roi sur une affaire fort délicate & de la plus grande importance. Il s'en défendit d'abord ; le Seigneur insista : le Dauphin l'écouta avec bonté , & se contenta de lui dire en souriant : “ Je „ vois bien , Monsieur , que vous n'avez „ jamais été Dauphin ”.

Ce Prince , outre le courage qu'on avoit remarqué en lui aux champs de Fontenoi , & une connoissance exacte de toutes les parties de l'art militaire , avoit encore , dans un degré supérieur , ce qu'on peut appeller l'esprit de commandement ; & ce qui n'est pas le moindre mérite d'un Général , le talent merveilleux de s'affectionner les trou-

pes. Ce qui faisoit dire au Maréchal de Broglie : “ Il n’a manqué à M. le Dauphin que
» l’occasion pour se montrer un des plus
» grands héros de sa race ”.

Au dernier camp de Compiègne, portant déjà depuis long-tems dans le sein le germe de la maladie dont il mourut, on le vit diriger les travaux comme le plus habile Ingénieur, commandant des évolutions avec la dignité d’un Roi, le ton & l’aisance du Général le plus expérimenté. On remarqua sur-tout qu’il étoit actif, se trouvant le premier à toutes les opérations ; généreux , jusqu’à anticiper sur ses revenus, pour gratifier le soldat ; affable, disant dans l’occasion un mot à un Officier, faisant à l’autre un signe gracieux ; donnant à tous quelque marque d’attention.

Il sortit un jour en uniforme, après son diner, pour aller visiter le quartier des Dragons-Dauphin, qui étoit fort éloigné de la ville. Les Officiers qui n’étoient pas avertis, étoient alors absents. Mais quelques soldats l’ayant reconnu à son uniforme & à son *Cordon-bleu*, se mirent à crier : “ Voilà
» notre Colonel ”. Tous à l’instant se rapprochèrent autour de lui, jettant leurs casques en l’air & poussant mille cris de joie. Comme ils n’avoient point de siège à lui présenter, ils lui offrirent une botte de paille, sur laquelle il s’assit au milieu d’eux ; les Officiers, avertis de son arrivée, se rendirent

dirent auprès de lui avec un empressement qu'il est aisé d'imaginer. Il s'entretint familièrement avec eux, & leur demanda la grace de quelques Dragons qui étoient aux arrêts :
 “ Ne voulant pas , dit-il , qu'il y eut aucun
 „ malheureux dans un jour qui lui causoit
 „ tant de joie ”.

Quelque tems avant le départ de Compiègne , après avoir commandé un exercice :
 “ Mes enfans , dit-il aux soldats , je suis d'au-
 „ tant plus content de vous , que vous avez
 „ très-bien fait , quoique je vous aie moi-
 „ même fort mal commandé ”.

La Dauphine , curieuse de voir une armée rangée en bataille , se rendit un jour au camp. A son arrivée , le Dauphin alla à sa rencontre , lui donna le bras ; & s'avancant vers les troupes : “ Approchez , mes
 „ enfans , leur dit-il , voilà ma femme. Pa-
 „ roles bien éloquentes dans la bouche d'un
 „ Dauphin ”. A peine furent-elles prononcées , que tout le camp rétentit des cris réitérés de *vive Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine*. Les soldats des derniers rangs , qui avoient crié sans savoir pourquoi , recommençoient quand ils apprenoient de leurs camarades la maniere militaire dont le Dauphin venoit de leur présenter la Dauphine.

Quoique ce Prince fut guerrier par inclination , on pouvoit cependant compter que s'il eût monté sur le trône , il eût été pacifi-

que par amour pour les peuples , & qu'il eût préféré le plaisir de faire le bonheur de ses sujets , à la gloire d'humilier ses voisins.

“ Les plus grands conquérants , disoit-il ,
 „ sont fort au dessous des Rois pacifiques ,
 „ justes & humains : il est bien plus beau
 „ d'être les délices du monde que d'en être
 „ la terreur. Un Prince qui entreprend une
 „ guerre uniquement pour sa gloire personnelle , est également en horreur & à
 „ Dieu & aux hommes ; mais un Roi , digne
 „ de l'être , l'évite sans la craindre , & la
 „ soutient avec courage , quand elle est inévitable : il se montre dans l'occasion prodigieuse de son sang , & toujours avare de
 „ celui de ses sujets ”.

La journée de Fontenoy , mieux que tous les préceptes qu'on eût pu lui donner , avoit fait sentir au Dauphin ce que c'étoit qu'être Roi ; & plus la nation lui avoit paru en cette occasion affectionnée au service de ses maîtres , & docile à leur voix , plus il se croyoit obligé d'apprendre à ne lui commander qu'avec sagesse. Depuis ce moment , la perspective du trône , qui présente une idée si flatteuse aux yeux du vulgaire , qui ne fait point en apprécier les charges , eut pour lui quelque chose d'effrayant. Une couronne lui parut un fardeau accablant ; & lorsqu'il parloit , ou même qu'il écrivoit sur ce qu'il se proposoit de faire , si Dieu l'appelloit au gouvernement des peuples , il avoit

coutume de dire : *si j'ai le malheur de monter sur le trône.*

C'est d'après ces dispositions qui avoient toujours fait la règle de sa conduite, qu'au lit de la mort, il disoit à son Confesseur :
 „ Je n'ai jamais été ébloui par l'éclat du
 „ trône auquel ma naissance m'appelloit ,
 „ parce que je ne l'ai jamais envisagé que
 „ du côté des devoirs redoutables qui l'ac-
 „ compagnent, & des périls qui l'environ-
 „ nent ”.

Ces sentimens ne partoient point d'une ame pusillanime : ce Prince, au-lieu de se décourager à la vue d'une Couronne qu'il redoutoit, se prépara par un travail qui ne finit qu'avec sa vie, à en soutenir tout le poids, s'il plaisoit à la Providence de l'en charger un jour.

Il s'appliqua d'une manière particulière à connoître les droits comme les obligations attachés à l'autorité souveraine ; & cette connoissance lui parut essentielle dans un Prince. „ Ne point connoître, disoit-il, l'o-
 „ rigine, l'étendue & les bornes de son au-
 „ torité, c'est pour un Prince ne connoître
 „ ni la nature, ni les propriétés de son être.
 „ Les Rois tiennent leur autorité de Dieu
 „ seul, dont ils sont comme les Lieutenans
 „ sur la terre. Tout vient de Dieu, tout
 „ doit retourner à Dieu ”.

— „ Un Monarque, disoit-il encore,
 „ image de la Divinité sur la terre, doit la

„ prendre pour modele dans l'image de sa
 „ puissance. Elle encourage les hommes à
 „ la vertu par l'attrait des récompenses :
 „ elle dirige tout selon l'ordre admirable
 „ qu'elle a établi dans l'univers : immua-
 „ ble comme elle, le Monarque doit res-
 „ pecter lui-même les loix qui sont émanées
 „ de sa puissance, & s'il n'a pas de juge
 „ ici-bas, il ne doit jamais oublier qu'il en
 „ est un dans le Ciel, qui juge également
 „ & les Rois & les peuples ”.

Comme on représentoit au Dauphin que
 ses revenus étoient trop bornés, & qu'à son
 âge, le Dauphin, fils de Louis XIV, avoit
 cinquante mille livres par mois pour sa cas-
 sette : “ Il ne me seroit pas difficile, répon-
 „ dit-il, d'obtenir du Roi la même somme :
 „ mais comme je ne la recevrois que pour
 „ la donner, j'aime mieux que le pauvre
 „ laboureur en profite, & qu'elle soit re-
 „ tranchée sur les tailles ”.

Le Dauphin appelloit les laboureurs, *une*
classe d'hommes utile & précieuse à la société.
 “ Il faut, disoit-il, que les laboureurs, sans
 „ être riches, soient dans un état d'aïsan-
 „ ce, & ne craignent point, en rentrant
 „ des champs au logis, de trouver les huis-
 „ siers à leurs portes ; prétendre s'enrichir
 „ en les dépouillant, c'est tuer la poule qui
 „ pond des œufs d'or ”.

Le Dauphin étoit en toute occasion d'une
 humeur égale. S'il faisoit un reproche à

quelqu'un de ses Officiers, c'étoit toujours avec cet air de bonté qui corrige sans décourager. Quelquefois il se donnoit la peine d'instruire lui-même ceux qui entroient à son service de ce qu'ils avoient à faire; & quand il leur échappoit quelque faute, il se contentoit d'en rire. Souvent pour ménager le tems, dont il étoit économe jusqu'au scrupule, il se rasoit lui-même. " J'ai plu-
 „ tôt fait, disoit-il, que mes Valets-de-
 „ Chambre n'ont échaffaudé ". L'un d'eux qui le rasoit pour la première fois, commençoit à trembler: " Ne craignez pas,
 „ lui dit-il; si vous me faites quelque en-
 „ taille, on ne s'en prendra pas à vous, on
 „ dira que j'ai vu l'ennemi de près ". Le baigneur ne trembla plus.

Ce Prince étendoit ses bontés jusques sur le moindre de ses gens. Un Piqueur ayant été blessé à sa suite, d'une chute de cheval, il recommanda sur le champ qu'on lui envoyât son Médecin & son Chirurgien. Le lendemain, il fit une promenade qui le conduisit comme par hasard auprès de sa demeure; & en passant, il dit à un de ses Officiers: " Je crois que c'est ici que loge le
 „ pauvre Philippe, allez demander de ma
 „ part comment il va ".

Au mois d'Août de l'année 1757, il arriva au Dauphin ce qu'il appella toujours depuis, & ce qui est véritablement pour un cœur sensible, le plus grand des malheurs,

celui de tuer un homme. En revenant d'une chasse qu'il avoit faite aux environs de Versailles, où il étoit resté avec la Dauphine pendant le voyage de la Cour à Compiègne, il voulut décharger son fusil, le coup porta dans l'épaule gauche d'un de ses Ecuyers, nommé Chambord, qu'un corps intermédiaire l'empêchoit d'apercevoir. Aux cris lamentables que le Gentil-homme poussa, le Prince soupçonnant le malheur, jette son fusil, & court vers l'endroit où il avoit dirigé son coup : quel spectacle ! Il apperçoit un homme renversé par terre, & qui se rouloît dans la poussière. Il s'approche de plus près, il reconnoît Chambord qu'il aimoit. A la vue de son corps ensanglanté, il eut le cœur percé de douleur ; il se précipita sur lui, & le conjura, en l'arrosant d'un torrent de larmes, de vouloir bien lui pardonner.

L'Ecuyer, touché de l'état où il voyoit le Dauphin, lui dit ce qu'il put pour le consoler lui-même. Le Prince aussi-tôt le fit conduire à Versailles pour être remis entre les mains des Chirurgiens les plus habiles. Pour lui, la douleur dans le cœur, le visage abbattu, l'esprit tout occupé de son malheur, il s'avança jusqu'au château tête nue, les cheveux en désordre, & sans s'apercevoir qu'il fut encore en veste. Son accablement étoit si profond, qu'on n'osoit pas même entreprendre de l'en distraire.

Quelqu'un de sa suite croyant qu'un tel excès de désolation ne pouvoit venir que de la persuasion où il étoit que son Ecuyer étoit blessé à mort, lui dit pour le consoler, qu'il pourroit bien guérir de sa blessure : "Eh quoi ! lui répondit-il, faudra-t-il donc que j'aie tué un homme pour être dans la douleur ?"

L'Officier ne mourut qu'au bout de sept jours. Le Dauphin, pendant tout ce tems, ne pensa qu'à lui, ne s'occupa que de lui : non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fut traité avec toute sorte de soins, il voulut encore s'en assurer par plusieurs visites qu'il lui fit, quoique sa vue seule, comme il l'avoit lui-même, lui perçât le cœur. Sa mort lui porta un nouveau coup plus terrible encore. "Hélas ! s'écria-t-il, quand on lui en apprit la nouvelle, il est donc vrai que j'ai tué un homme. O Dieu ! Quel malheur !"

Cette affligeante pensée ne quittoit le Dauphin, ni le jour, ni la nuit : rien n'étoit capable de l'en distraire. Il étoit tellement pénétré du sentiment de sa douleur, que quelquefois il le communiquoit à ceux mêmes qui essayoient d'en modérer l'excès.

Un jour qu'on lui représentoit qu'il ne devoit pas s'imputer un malheur dont il n'étoit que la cause innocente : "Vous direz tout ce que vous voudrez ; reprit-il ; mais ce pauvre homme est toujours mort, &

„ mort d'un coup qui est parti de ma main ;
 „ non , je ne me le pardonnerai jamais ” .
 Et dans une autre occasion : “ Oui , dit-il ,
 „ je vois encore l'endroit où s'est passée
 „ cette scène affreuse ; j'entends encore les
 „ cris de ce pauvre malheureux , & il me
 „ semble le voir à chaque instant , qu'il me
 „ tend ses bras ensanglantés , & me dit :
 „ quel mal vous ai-je fait pour m'ôter la
 „ vie ? Il me semble voir sa femme éplo-
 „ rée , qui me demande : pourquoi me fai-
 „ tes-vous veuve ? Et ses enfans qui me
 „ crient : pourquoi me rendez-vous orphe-
 „ lins ? Ces pensées importunes me suivent
 „ par-tout ; & l'usage de ma réflexion ne
 „ sert qu'à me convaincre de plus en plus
 „ que ce ne sont point des chimères ” ?

Jamais le souvenir de ce fâcheux acci-
 dent ne s'effaça de la mémoire du Dauphin ;
 & comme s'il eût été coupable , il s'en pu-
 nit en s'interdisant l'exercice de la chasse pour
 le reste de sa vie. Il se le reprochoit encore
 au lit de la mort.

Le Dauphin étoit âgé de trente-six ans ,
 & les rares qualités de son esprit , jointes
 à une vertu consommée , faisoient conce-
 voir les plus flatteuses espérances , quand on
 commença à s'apercevoir du dépérissement
 de sa santé. Il perdit sensiblement son em-
 bonpoint. La fraîcheur de son teint se flé-
 trissoit , & la pâleur effaçoit peu-à-peu les
 plus belles couleurs de son visage. On vit

avec étonnement un tempérament si vigoureux que l'étoit celui de ce Prince, se consumer par la langueur. On en chercha la cause, & chacun fit ses conjectures. Plusieurs crurent que les maux de la Religion avoient porté un coup mortel à son cœur. D'autres prétendirent qu'il s'étoit échauffé la poitrine, en donnant trop de tems au travail, & trop peu au sommeil & aux autres délassemens. Peut-être ces différentes causes réunies ont-elles concouru au même effet.

Quoiqu'il en soit, deux ans s'étant déjà écoulés depuis qu'il avoit ressenti les premières atteintes de sa maladie, il se trouva dans un état d'épuisement qui l'accabloit. Toute espece de nourriture lui devint insipide : il ne conservoit plus de goût que pour le café. Il lui prit un jour envie de manger du raisin ; il s'en trouva fort bien & continua. Les Médecins lui en permirent l'usage aussi fréquent qu'il le voulut ; il en faisoit presque son unique nourriture. L'appetit lui revint ; & peu-à-peu il se remit à une nourriture ordinaire. On espéroit que la nature reprendroit enfin le dessus. L'espérance fut de courte durée.

Pendant le voyage de Compiègne, le Dauphin se fatigua considérablement à exercer les troupes du camp que le Roi avoit ordonné devant cette place. Il ne se contenta pas d'être spectateur des opérations, il les

dirigeoit lui-même. Rien ne se faisoit que par ses ordres, & il se trouvoit par-tout pour les donner. Tous les jours, pendant les matinées les plus fraîches, on le voyoit, dès le lever du soleil, ranger lui-même les troupes en ordre de bataille. Comme ces exercices lui plaisoient, & qu'il en soutenoit volontiers la fatigue, on les jugeoit plus utiles que nuisibles à sa santé. Un gros rhume qui lui survint au retour d'une promenade qu'il fit par un tems humide vers l'Abbaye de Royal-Lieu, porta une atteinte mortelle à sa poitrine, déjà fort affoiblie.

Cependant le retour de la Cour à Versailles, étant fixé à quelques jours de-là, la crainte de lui occasionner un dérangement, l'engagea à prendre les moyens les plus prompts pour se défaire de son rhume : il garda la chambre, & prit toute sorte de palliatifs. Il vouloit paroître guéri pour le jour du départ, il le parut. Mais à peine fut-il arrivé à Versailles, que le mal s'aigrit sensiblement. Il lui survint un crachement de sang accompagné d'accidens fâcheux. Une saignée le soulagea. Quelques jours après il parut convalescent, quoiqu'il conservât toujours une toux sèche.

Par le même motif de complaisance, qui lui avoit fait craindre d'apporter quelque retard au retour de Compiègne, il témoigna au Roi, que le séjour de Fontainebleau lui plairoit beaucoup, & qu'il desireroit que le

voyage se fit, comme de coutume. Il s'y rendit avec la Cour, le 4 Octobre. Les premiers jours après son arrivée, on crut apercevoir un mieux sensible. A la maigreur extrême de son visage, succéda une bouffissure qu'on prit pour embonpoint. Il se trouvoit bien de l'exercice qu'il prenoit : On concevoit des espérances.

Cependant le mal faisoit sourdement des progrès, & au moment où l'on s'y attendoit le moins, tous les accidens qui s'étoient déjà annoncés, reparurent avec des caractères plus effrayans. La toux devint plus violente; la fièvre plus forte, le sommeil plus agité; & bientôt des expectorations purulentes indiquèrent la formation de l'abcès à la poitrine.

De la Cour, l'alarme se répandit jusqu'aux extrémités de la France. Tout ce qu'il y avoit d'âmes vertueuses dans le monde & dans le cloître, s'empressèrent de demander à Dieu, par les vœux les plus ardens, la conservation d'une tête si précieuse à la religion & à l'Etat. Bientôt après, le danger paroissant de jour en jour plus pressant, on ordonna des prières publiques dans toute l'étendue du Royaume, & ce fut là comme le signal d'une désolation générale qui ne peut être comparée qu'à celle qu'occasionna la maladie de Louis XV à Metz. L'affliction de tous les gens de bien étoit si sincère & si vive, qu'elle se communiqua à

tous les cœurs, & entraîna les plus indifférens. Les étrangers même partageoient la douleur des François.

Les prières publiques que l'on fit alors ne furent point, comme on le voit quelquefois, des prières de cérémonie : elles étoient commandées par le cœur, beaucoup plus que par les ordonnances des Evêques ; & l'on vit en cette occasion la différence que le peuple met entre un Prince & un Prince. Chacun envisageant la perte du Dauphin comme un malheur personnel, vouloit sincèrement l'éloigner, & en prenoit les moyens qu'il jugeoit devoir être les plus efficaces. On fut alors témoin de ce qu'on voit à peine dans ces calamités où tous ont à craindre pour la vie : toutes les fêtes étoient suspendues ; un triste silence régnoit dans ces lieux mêmes de divertissemens, qui retentissent habituellement de cris de joie.

On ne cessa de prier pendant deux mois entiers ; & la ferveur sembloit redoubler avec le danger. Par-tout, dans la Capitale comme à la ville, on réunissoit tous les genres de bonnes œuvres, pour fléchir le Ciel, & détourner le coup qui menaçoit la France. Mais il étoit inévitable, le mal étoit sans remède : & les médecins déclarerent que tous les secours de leur art devenant désormais inutiles, il n'y avoit qu'un prodige qui pût opérer la guérison du Dauphin.

La France entière étoit dans le deuil & l'affliction, & le Dauphin possédoit toujours son ame en paix. Ce Prince vit approcher le moment de sa dissolution avec tous les sentimens de résignation & de confiance, qu'une vie passée dans la vertu inspire aux plus grands Saints.

Au milieu de ses souffrances, le Dauphin avoit conservé toute sa gaieté naturelle. Le Roi parlant un jour d'un Prince d'Angleterre qui se mouroit, & une de Mesdames ayant lu dans l'almanach l'article des Princes morts: "vraiment, dit-il, j'ai pensé être
 „ là dernièrement. On auroit mis: *Louis*,
 „ *Dauphin, mort à Fontainebleau le 25 No-*
 „ *vembre.* „ — Une autrefois que le Roi annonçoit que la Cour porteroit bientôt le deuil d'un autre Prince: "Je crois, dit le
 „ Dauphin, que dans les autres Cours, on
 „ parle bien aussi de mon deuil. „

Peu de tems avant sa mort, la Providence lui ménagea une épreuve qui eût été capable d'accabler une ame moins forte, mais qui ne lui causa pas la moindre émotion. Il voyoit de son lit tout ce qui se passoit dans une des Cours du Château: il s'aperçut un jour qu'on chargeoit à la hâte une voiture d'office: il jugea aisément qu'on faisoit prendre les devants à cette voiture, dans l'assurance où l'on étoit de sa mort prochaine. Il demanda pour quelle raison on la faisoit partir; quelqu'un lui dit que c'é-

toit à l'occasion du renouvellement du quartier. Au même instant il vit entrer dans la Cour un carrosse, qu'on arrangea avec la même précipitation. " Voilà, sans doute, „ dit-il, le carrosse des Officiers qui ont „ fait mettre leurs effets sur la voiture qui „ vient de partir. „ Personne ne sentit l'ironie ; & la tranquillité avec laquelle il parloit, fit croire qu'il étoit très-éloigné de soupçonner la vérité. Il en feroit, sans doute, resté là, & auroit laissé ignorer l'épreuve à laquelle l'avoit mis cette imprudence, si son humeur toujours gaye ne l'eût porté par occasion à décéler sa pensée.

Son médecin entra pour lui présenter un bouillon ; il étoit fort copieux : en le recevant, il regarda ceux qui croyoient lui avoir fait prendre le change, & leur dit, en souriant : " S'il faut que je le prenne tout entier, vous pouvez bien aller dire à ces „ gens-là de dételer ; car je les ferois attendre trop long-tems. „

Le Dauphin étoit à l'agonie. Il demanda au Cardinal de Luines s'il y avoit des caves de sépulture dans le chœur de sa Cathédrale. Sur la réponse que lui fit le Cardinal qu'il n'y en avoit qu'une sous l'autel pour les Archevêques : " Il faudra donc en faire une „ lui dit le Dauphin, car je dois faire un „ voyage à Sens. „ On découvrit le sens de ces paroles, quand à l'ouverture de son

testament, on vit qu'il demandoit à être enterré dans cette ville.

Cependant le Dauphin ne paroissoit plus tenir à la vie que par un léger souffle. Bientôt on vit ses yeux s'éteindre insensiblement. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulsif n'annonça son dernier soupir; il le rendit paisiblement, & comme s'il se fut endormi d'un doux sommeil, après avoir effuyé une agonie de 22 heures. Ce fut le 20 Décembre 1765, à 8 heures du matin.

Le Duc d'Orléans, frappé jusqu'à l'étonnement de la tranquillité avec laquelle ce Prince avoit envisagé la mort, disoit à Louis XV: " Est il possible, Sire, qu'aux „ portes de la mort, on conserve tant de „ sérénité, & une paix si profonde? „ —
 " Oui, cela doit être ainsi, répondit le Roi, „ quand on a su, comme mon fils, passer „ toute sa vie sans reproche. „

Il seroit difficile d'exprimer l'extrême consternation où la mort du Dauphin jeta toute la nation. La douleur fut générale, & aussi vive dans le fond des campagnes qu'elle l'étoit à Fontainebleau & à Versailles.

Suivant les dernières dispositions de ce Prince, son cœur seulement fut porté à St. Denis, & son corps fut conduit à Sens. De plusieurs lieues aux environs, les habitans des champs accouroient en foule, & bordaient les chemins par où passoit la pompe

funebre. On eût dit, à voir ces pauvres gens, qu'on faisoit les funérailles de leur pere commun: les uns gardoient un silence de tristesse & d'admiration; d'autres, sans s'être jamais vus, sembloient se connoître, & se racontoient comme entre amis ce qu'ils favoient des vertus de ce Prince. Ils répétoient, les larmes aux yeux, ce qu'ils avoient souvent oui dire: " Il auroit voulu diminuer nos tailles & nous rendre heureux. „ Oui, disoient-ils encore: c'est Dieu qui „ nous a punis, nous ne méritions pas d'avoir „ jamais un si bon Roi. „ D'autres enfin tâchoient de se consoler, en se disant dans leur langage naïf: " Il faut espérer que „ les enfans d'un si brave homme ressembleront à leur pere. „

Le convoi s'étant arrêté dans un petit village près de Sens, nommé St. Denis, une pauvre femme, en considérant le char qui portoit le corps du Dauphin, se mit à pleurer. " Ne pleures pas, lui dit son mari, les „ enfans d'un si brave homme ne feront pas „ bâtards, ils ressembleront à leur pere. „

On célébra les obseques du Dauphin dans toute l'étendue du Royaume avec un zele & un empressement dont on ne se rappelle point d'exemple, même en faveur des Rois. Les Universités, les Académies, les Orateurs & les Poètes, célébrerent à l'envi ses vertus. Toute la France rétentit de ses louanges. Entrainés par la foule, les ca-

l'omniateurs chanterent la palinodie, & se firent ses panégyristes: des plumes accoutumées à décrier la vertu, essayèrent de louer le Prince le plus vertueux; & par un contraste bien bizarre, on vit en plus d'un endroit l'éloge du Dauphin à côté d'une invective contre la Religion. Voltaire donna ce distique pour être mis au bas de son portrait.

Connu par ses vertus, plus qu'à ses travaux,
Il sut penser en sage, & mourut en Héros.

Le Dauphin ne fut pas seulement pleuré des François & regretté de leurs alliés. La mort d'un Prince vertueux est une sorte de calamité universelle. Tous les peuples de l'Europe se montrèrent sensibles à la perte de la France, sans en excepter ceux que la diversité des Religions, ou des oppositions d'intérêts nationaux eussent dû rendre, ce semble, les plus indifférens. Par-tout où ce Prince étoit connu, on l'estimoit & on l'aimoit. Les ennemis même de la nation ne l'avoient jamais été de sa personne.

Voici ce qu'écrivoit d'Angleterre au Duc de Nivernois qui avoit été Ambassadeur de France en cette île, un homme de lettres (*) à portée de connoître & d'apprécier les sentimens de ses compatriotes. . . . Permettez à un étranger de mêler ses larmes aux

(*) Le Docteur Maty.

„ vôtres & à celles de toute la France. Ger-
 „ manicus, pleuré des Romains, le fut aussi
 „ de ses voisins, des ennemis même de
 „ leur Empire. Si M. le Dauphin jette en-
 „ core les yeux sur la terre, il n'y voit
 „ plus en ce moment que des cœurs Fran-
 „ çois”.

Le Roi Stanislas, à l'ouverture de la lettre qui lui apprenoit la nouvelle de la mort du Prince, s'écria en soupirant : “ La
 „ perte répétée d'une couronne n'est jamais
 „ allée jusqu'à mon cœur; celle du Dau-
 „ phin l'anéantit”.

Louis XV eut à supporter deux autres pertes successives, celle de la Dauphine & de la Reine; mais il les soutint avec son sang froid, son indifférence ordinaires. Nous n'ignorons pas les bruits qu'on a fait courir sur ces trois morts, quoique toutes différentes, toutes lentes, toutes prévues, toutes fixées à des époques certaines, déterminées & périodiques en quelque sorte; mais nous les regardons, avec l'auteur de la vie privée du Monarque, comme le fruit uniquement de l'imagination exaltée de quelques politiques, avides d'anecdotes romanesques, & croyant les forfaits les plus périlleux aussi aisés à exécuter qu'à concevoir. Ces bruits ont pris leur source dans une première supposition, que l'assassinat de Louis XV étoit le résultat d'un complot profond. Et comme le crime ignoré doit

toujours s'attribuer à celui qui en recueille le fruit, on avoit porté l'horreur jusqu'à soupçonner l'héritier présomptif du trône. Malheureusement, ou plutôt heureusement, ce qui commença à mettre en défaut les combinaisons de ces scrutateurs sinistres, c'est que la maîtresse du Monarque se trouve la première dans la chaîne des victimes; c'est qu'on ne peut croire raisonnablement que la même main qui auroit empoisonné la favorite, eût empoisonné le Dauphin, la Dauphine, la Reine; c'est qu'alors il faut admettre à la Cour deux sectes d'empoisonneurs, qui luttant tour-à-tour l'une contre l'autre se feroient exercées à l'envi à commettre de ces atrocités, & l'auroient fait sans autre fruit que l'impunité, tandis que le Roi, du moins par son silence, autorisant ces exécrables jeux, auroit joui du plaisir barbare de voir immoler autour de lui les personnes les plus chères. Spectacle qui, par sa longueur & l'effroi qu'il répandoit, à moins de donner à Louis XV le cœur d'un Néron & la dissimulation d'un Tibère, auroit été un supplice perpétuel pour lui, un supplice insoutenable même pour les plus affreux scélérats. Jamais Louis XV ne fut ni méchant, ni criminel; mais foible, insouciant toute sa vie; mais crapuleux, libertin une partie de ses jours.

Nous allons parcourir à grands pas, & même avec assez de désordre l'épisode du

dernier terme du Monarque. C'est ici où Louis XV va paroître le plus indéfinissable, le plus indéchiffrable.

CHAPITRE XXXVI.

Louis XV avoit songé à faire son testament, pour la première fois, en 1766. Il avoit reconnu ses défauts & les vices de son règne. Il avoit supprimé le trop fameux Parc-aux-Cerfs, & s'il n'étoit pas converti, il cherchoit au moins à éviter le scandale d'une vie trop publiquement dissolue, & c'est à la mort de la Reine, qui sembloit devoir le confirmer dans ces bonnes résolutions, qu'il retombe dans les plus grands débordemens, qu'il se livre à toutes ses foiblesses, & souffre que son Royaume devienne la proie de tous les brigands qui l'entourent.

On en fut d'autant plus consterné, que Louis XV avoit fait, par la suppression de son sérail infâme, un acte de vigueur étonnant pour lui, en ce qu'il sembloit annoncer une résolution sincère de mieux vivre, de soustraire aux yeux de son peuple tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir de ses égaremens.

Il revint bientôt à lui-même. Entre la foule de nouvelles beautés offertes à son

choix, il avoit distingué une Demoiselle *Romans*, fille point mal née, assez bien éduquée, ingénue & qui, résistant à ses premières caresses, n'avoit voulu les recevoir qu'à des conditions.

Le Roi, s'y étant attaché, lui fait acheter une maison à Passy. La jeune personne y accoucha d'un fils. Le Monarque enchanté, lui avoit permis de le faire baptiser sous son nom, avec promesse de le reconnoître en tems & lieu, exigeant sur cela le silence, jusqu'à ce qu'il lui plût de manifester sa volonté. On nourrit, on éleva l'illustre poupon en conséquence. On lui rendoit des hommages anticipés: on ne l'appelloit jamais que *Monseigneur*: on le croyoit déjà un Prince légitimé.

La *Romans* vivoit dans la retraite, montrait beaucoup de modestie, édifioit même, autant que le comportoit son état, ses voisins & son Curé, se faisoit aimer par sa bienfaisance & ses charités; sur-tout elle ne se mêloit en rien des affaires. Les Ministres ne pouvoient en prendre ombrage.

Mais quels azyles ne viole pas l'intrigant? Quel repos ne trouble-t-il pas, quand c'est utile à ses projets? Un Abbé de Lustrac, homme de condition, voyant la maîtresse en titre, morte sans être remplacée, crut le moment favorable, & s'impatronisa chez la Sultane subalterne, sous prétexte de concourir à l'éducation de son fils.

La *Romans* a peu d'esprit; l'Abbé eut peu de peine à gagner sa confiance; elle fut bien aise de trouver en lui un conseil, un homme en état d'écrire ses lettres au Roi. Quoiqu'elle ne fut pas tourmentée de l'ambition d'être la favorite en titre, il la prit par son foible pour son enfant, & lui fit sentir la nécessité de presser le Monarque d'effectuer sa parole royale à l'égard de ce gage précieux de son amour. Plus le Roi éludoit de la remplir, plus l'Abbé faisoit sentir à sa Maîtresse la nécessité de réveiller sa tendresse; il lui fit concevoir que le Roi ne pouvoit donner un état au jeune Prince, sans consolider celui de la mere & le rendre inébranlable. Il flatta tellement son orgueil qu'elle se répandit plus au dehors, qu'elle affecta des airs de grandeur, & ne dissimula pas les titres sur lesquels ils étoient fondés. Elle croyoit par-là forcer en quelque sorte l'auguste amant à accélérer l'instant désiré.

Il en arriva tout autrement. Louis XV prit de l'humeur, & les Ministres qui se trouvoient très-bien d'être débarrassés du joug d'une maîtresse impérieuse, n'étant pas disposés à en voir naître une seconde, aigrirent le Monarque. Un beau matin on vint enlever la *Romans* fort durement, & on la conduisit dans un couvent. On la sépara de son fils, mis dans un College, sans qu'elle sçût quel il étoit, & le confident fut resserré

étroitement dans un château fort. Ainsi se dissipa ce complot, comme l'observe l'auteur de *la vie privée* de Louis XV, & comme l'ont observé d'autres avant lui; & le public qui ignoroit la cause secrète d'un tel événement, l'attribua bonnement à la résipiscence du Monarque pécheur.

Il en étoit bien quelque chose: il faut le croire, puis qu'une Princesse l'a dit, (les Princes & les Princesses ne mentent pas.) Madame Adélaïde confessa, depuis la mort de son auguste pere, à l'occasion du testament dont nous avons parlé, que Louis XV étoit sincèrement *converti* ALORS, & *résolu à vivre EN BON CHRÉTIEN*; mais que le fatal Maréchal de Richelieu, sous prétexte de le distraire de sa douleur, étoit venu le ramener au péché.

Ce fut bientôt après que parût la trop fameuse Du Barry, qui remplit le dernier épisode des amours de ce Prince, & qui mit le comble aux infamies dont sa vie n'étoit déjà que trop surchargée. Avant que nous en entreprenions le récit abominable; avant que nous commencions à tracer les traits affreux qui nous restent à ajouter au tableau du Monarque, esquissions le plus légèrement possible celui des affaires du Royaume, à cette époque.

Les Cours de Magistrature étoient dans une effrayante crise. Après une guerre des plus désastreuses, loin de pouvoir alléger

les impôts ; on se trouvoit dans la nécessité urgente de les augmenter. Le Parlement de Paris n'avoit conservé de son corps que la Grand^e Chambre , depuis les troubles de Religion , élevés par le fanatisme de l'Archevêque de Paris & de ses Confreres. Les autres Chambres avoient donné leurs démissions : elles furent rendues. La Cour entra dans toute la plénitude de ses fonctions. Le Roi & ses Ministres se prêterent à toutes les modifications exigées par les membres du Parlement. On avoit besoin de leur suffrage pour l'enrégistrement d'emprunts multipliés qu'exigeoient les besoins de l'Etat.

A M. de Silhouette avoit succédé M. Bertin pour le Contrôle - Général. Le premier avoit débuté par des opérations qui lui avoient concilié tous les suffrages. La fin ne répondit pas au début. M. Bertin , quoiqu'ayant infiniment moins de connoissances & d'invention que M. de Silhouette , se rendit un instant agréable à la nation. Il retira les actes de législation de son prédécesseur qui avoient le plus fait crier , & quoiqu'il y substituât un troisieme vingtieme , un doublement & un triplement de capitation , ainsi qu'un sol pour livre d'augmentation sur les droits des Fermes , comme on jugea ces impôts moins intolérables que le cruel édit de subvention qui avoit tant allarmé , on lui sçut gré d'une moindre tyrannie. On imputoit tout à M. de
Silhouette

Silhouette qui, par les atteintes irréparables portées au crédit & à la confiance publique avoit rendu ces ressources nécessaires.

Les Magistrats, plus de sang-froid que le peuple transporté d'un délire d'allégresse passagère, auroient dû, dans leurs assemblées, peser l'énorme fardeau de ces impôts qu'on ne connoissoit pas encore. Tout occupés de leur querelle avec les Jésuites & leurs partisans, ils négligèrent de stipuler les intérêts de la nation, & enrégistrèrent sans difficulté.

Le Parlement de Besançon ayant plus de nerf que celui de Paris, & sur-tout plus de patriotisme, travaillé d'un schisme intestin à l'occasion de ces mêmes impôts qu'il n'avoit pas voulu enrégistrer, étoit exilé, dans sa portion la plus saine & la plus nombreuse. Trente de ses membres s'étoient détachés de leur Chef, qui, par un abus monstrueux, réunissoit à la fois en sa personne les fonctions incompatibles de premier Président & de Commissaire départi dans la Province, c'est-à-dire, d'Intendant. Ce Chef étoit M. Bourgeois de Boynes qui va bientôt figurer sur la scène.

Tous les Parlemens prirent fait & cause pour le Parlement de Besançon. Le Roi répondit à celui de Paris que cette affaire lui étoit étrangère. Le Parlement répliqua que l'affaire lui étoit très-personnelle. Le Conseil combattit par des écrits, mais mol-

lissant bientôt, le Roi rappella les Officiers du Parlement de Franche-Comté qui avoient été exilés, & leur donna satisfaction en retirant M. de Boynes & de cette Cour & de la Province, pour le nommer Conseiller d'Etat.

La Magistrature triompha : mais il s'en suivit, ainsi que le présumoient les gens clair-voyans, un nouveau sacrifice de l'intérêt national. Dans un lit de justice, on prorogea pendant six ans le second vingtième qui devoit finir à l'instant de la cessation des hostilités ; on substitua à la suppression du troisième d'autres charges, dont il résultoit que les sujets payoient en tems de paix plus qu'ils ne payoient en tems de guerre. Enfin on se jouoit du peuple par ses discours hypocrites ; on l'abusoit par la trompeuse perspective de changemens avantageux dans l'avenir, à dessein de lui faire par là supporter avec moins d'impatience le poids énorme des impositions conservées.

Les clameurs s'élevoient de tous côtés ; le pusillanime Contrôleur-Général Bertin trembla. On le tira du Contrôle, & on lui substitua le fougueux Laverdy, grand Janséniste, un des plus ardents adversaires des Jésuites. Celui-ci débuta assez bien comme ses prédécesseurs. On s'enthousiasma d'abord du nouveau Ministre ; mais l'enthousiasme ne fut pas long. L'Edit pour la libération des dettes de l'Etat sera un monu-

ment de honte éternelle & pour le Contrôleur qui l'enfanta, & pour le Parlement qui l'enrégistra.

Le désordre des Finances étoit au comble. Les charges, au lieu de diminuer, ne faisoient que s'accroître. Il falloit d'un côté satisfaire aux fantaisies du Roi, qui n'ayant plus de maîtresse en titre, avoit des courtisans & des favoris avides qu'il devoit contenter : de l'autre, il falloit fournir aux prodigalités du Duc de Choiseul, qui n'économisant pas plus le trésor de l'Etat que le sien, tranchoit du petit Souverain dans son genre, & avoit encore plus de créatures à satisfaire. Chaque jour paroissoient de nouveaux Edits burseaux. On murmuroit hautement. On employa l'arme la plus irrésistible ; le ridicule. On chansonna le Ministre ; on fit des pamphlets, on répandit des caricatures contre lui. On le représenta dans Paris sous la figure d'un homme portant une hotte sur les épaules, une canne à bec-corbin, (attribut de sa charge) cherchant dans tous les ruisseaux & dans tous les tas d'ordures. Du bout de son bâton sortoient des rouleaux de papier, intitulés : *Arrêts du Conseil*. Il avoit des lunettes sur le nez, sembloit pourvu d'une vue fort courte : défaut au physique & au moral du personnage. Au bas étoit écrit : *au grand chiffonnier de France*.

Parodiant Vespasien qui avoit mis un

impôt sur les urines , on poussa la dérision jusqu'à lui adresser un projet anonyme pour établir des latrines publiques dans des brouettes au coin des rues , où l'on n'auroit pu entrer qu'en payant un droit ; projet peu dispendieux , & qui devoit rendre beaucoup au Gouvernement. Ces farces désolèrent le Ministre. Il fut forcé de quitter sa place & de la céder à un autre qui ne fit que passer. Cet autre étoit M. Maynon d'Invaux , honnête homme. Après un Conseil où ses projets ne furent pas goûtés , il envoya sa démission. Il refusa la pension d'usage ; disant , *que s'il n'avoit point été utile à l'Etat durant son Ministère , il ne devoit pas lui être à charge dans l'oisiveté de sa retraite.*

A ce dernier succéda le fameux Abbé Terray. Celui-ci finit par donner le coup de grace aux finances & au crédit du Roi. Nous aurons occasion de parler amplement de ce recommandable Ministre ci-après. Voyons en quel état étoient les autres affaires du Royaume.

Jusqu'à la mort de la Marquise de Pompadour , le Duc de Choiseul n'avoit gouverné Louis XV , qu'en second ; mais alors il le subjuguait tout-à-fait. Sans avoir le titre de premier Ministre , il en avoit , comme le Cardinal de Fleury , toute l'autorité , puisqu'il géroit lui seul les départemens les plus importans. Ministre des affaires étrangères , il avoit persuadé au Monarque que , pour

donner plus de poids à ses négociations, il falloit encore le faire Ministre de la guerre. Il remplaça dans ce dernier Ministère l'ambitieux Maréchal de Belle-Isle, personnage envié, avide de tous les genres de gloire, heureux du côté des dignités, mais le plus malheureux des hommes du côté de la nature, puisqu'après avoir été à la fois époux, frere & pere, il se trouva seul de sa maison & la vit s'enfvelir avec lui toute entiere dans le tombeau.

Outre les affaires étrangères & de la guerre, deux départemens dont étoit déjà chargé le Duc de Choiseul, on lui donna encore celui de la marine. Le Duc eut la modération ou plutôt la politique, de se défaire d'une partie du premier Ministère en faveur de son Cousin, le Comte de Choiseul, depuis Duc de Praslin. Ce Praslin étoit un être cacochyme, foible & paresseux. Il étoit aux ordres du Duc de Choiseul. Mannequin politique, son Cousin le remuoit, le plaçoit & déplaçoit à son gré. Du Ministère des affaires étrangères, le Duc de Choiseul l'avoit fait passer à celui de la marine.

A ne considérer que le mécanisme des fonctions du Duc de Praslin, il ne les a pas mal remplies, durant son ministère. On comptoit dans les ports de France, lors de son exil, soixante-quatre vaisseaux, indépendamment de ceux qui étoient sur les

chantiers, toutes les matieres nécessaires pour en construire dix ou douze de plus, & environ cinquante grosses frégates ou corvettes: rétablissement prodigieux des forces maritimes de la France, en cinq ou six ans de l'administration du Duc. On lui reproche d'avoir étendu les prérogatives, encouragé l'insolence, les déprédations & le luxe du corps de la marine; on lui attribue le despotisme exercé dans les Colonies; on lui fait un crime de sa mollesse à faire statuer dans le Conseil sur les plaintes que lui adresserent les malheureux habitans de l'Amérique, à faire valoir leurs réclamations auprès du Roi. Le Duc n'étoit qu'une pure machine que son Cousin Choiseul montoit & démontoit à son gré, comme nous l'avons déjà dit. Il ne conservoit sa place que par complaisance; il ne soupiroit qu'après le repos: c'étoit son vœu secret.

Le Duc de Choiseul usoit de toutes les ressources de son génie pour tranquilliser Louis XV sur la crainte d'une nouvelle rupture, & s'occupoit en même tems à réparer les plaies faites à la France par les hostilités de la dernière guerre. Déjà par son pacte de famille, il avoit fait partager adroitement à l'Espagne & les pertes de son Souverain & une honte qui autrement auroit réjailli sur lui toute entière. Mais ce coup d'adresse n'eût été rien, si dès-lors, méditant une vengeance lente & combinée, il

n'eût aussi préparé les moyens de l'exécuter.

C'est dans cet esprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que sa patrie reparoit dans une paix profonde ses forces épuisées, il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes; il encourageoit les tracasseries entre les Colonies & la métropole; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un ennemi formidable dans la personne de Hider-Ali-Kan; &, du même coup d'œil embrassant tout le Nord, il attachoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance; il enchaînoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette union. Il amusoit l'Impératrice de Russie, occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement; il allumoit la guerre entre elle & le Grand-Seigneur, persuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre son commerce du Levant ou avec la Russie. Enfin, étant parvenu par une chaîne de combinaisons éloignées, à voir cette Puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa marine pour secourir son alliée, il alloit, de concert avec l'Espagne, faire éclater leurs communs projets de ressentiment, lorsqu'une femme (*), plus adroite que lui, le renversa avec ses desseins.

(*) La Comtesse du Barry.

L'influence qu'avoit le Duc de Choiseul dans les affaires générales de la politique , ne peut être mieux caractérisée que par le mot célèbre de l'Impératrice de Russie , qui l'appelloit *le souffleur de Mustapha* ; *le cocher de l'Europe*. L'impulsion donnée par ce Ministre à toute l'Europe , durant son administration , a été si forte que l'ébranlement en subsiste encore. Il est vrai que ses intentions n'ont pas été remplies ; il en a résulté des effets bien opposés à ses vues : les troubles de la Pologne en ont occasionné le démembrement. La guerre déclarée par les Turcs à la Russie n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière : ses efforts pour chasser les Anglois de l'Inde ont tourné à leur avantage , & les y ont plus solidement affermis : mais le Duc de Choiseul n'a pas eu le tems d'achever son œuvre !

Tandis que ce Ministre , le plus grand sans doute qu'ait eu Louis XV. ; s'étudioit à mettre la France en état de récupérer un jour son ascendant & sa gloire ; les affaires étoient dans une fermentation plus violente que jamais dans le Royaume. La pomme de discorde avoit été jetée entre les Parlemens des Provinces par la prééminence accordée à celui de la Capitale. Un intérêt plus pressant les força de se réunir. Tout le monde connoît cette monstrueuse procédure qu'on appelle *l'affaire de Bretagne* , un des plus incroyables épisodes du règne de Louis

XV. Tout y est mêlé de bisarreries, d'irrégularités, de despotisme. C'est un événement singulier, terminé par un dénouement plus singulier encore, avant-coureur de la destruction absolue de tout ordre, de la Magistrature & des loix.

La justice avoit alors pour chef M. Lamoignon de Blanc-Mesnil, nommé, par dérision, Lamoignon de *Blanc-Bec*. Pendant dix ans, des orages persévérans s'étoient élevés sous son influence contre les Ministres de la justice; il avoit fait infliger des exils consécutifs, des mandats, des emprisonnemens à Paris, à Bordeaux, à Aix, à Rouen, à Rennes, à Besançon, à Grenoble, à Toulouse; il avoit livré des attaques générales ou particulières aux Cours de Magistrature; il avoit creusé insensiblement l'abyme sous les fondemens de l'Etat ébranlé.

On lui substitua M. Maupeou, personnage fort ignorant, fort rampant, fort souple, vendu à la Cour, & pere du fameux Chancelier de ce nom. C'est sous lui que se tint au Parlement la fameuse séance du Roi le 3 Mars 1766, appelée *la flagellation*, parce qu'elle ressembloit assez à celle de Louis XIV, lorsqu'il y vint le fouet à la main. C'est à cette séance que Louis XV osa avancer l'étrange assertion qu'*il ne tenoit sa couronne que de Dieu*. Quel paradoxe! La Monarchie de France est venue, comme les autres Monarchies, du choix libre des peuples (Histoire de

France.) Louis V, étant mort sans enfans ; Charles, Duc de Lorraine son frere unique ; auroit dû lui succéder ; mais l'hommage qu'il avoit rendu à l'Empereur Othon, lui avoit fait perdre la confiance des François, & ils élurent, d'un commun accord, Hugues Capet, le plus puissant d'entre les Seigneurs & de la nation, & le plus en état de les défendre contre leurs ennemis.

Personne n'ignore le fait de l'élection de ce Prince. Mais Louis XV n'étoit pas habile en histoire, & il avoit oublié depuis long-tems ces paroles mémorables que lui avoit dites en son enfance, le célèbre Maffillon :
 “ ce sont les peuples qui, par l'ordre de
 „ Dieu, ont fait les Rois tout ce qu'ils font ;
 „ c'est à eux à n'être ce qu'ils font que pour
 „ les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la
 „ nation qui mit d'abord le sceptre entre les
 „ mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva
 „ sur le bouclier militaire, & les proclama
 „ Souverains. Le Royaume devint ensuite
 „ l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le
 „ durent originaiement au consentement li-
 „ bre de leurs sujets ; leur naissance seule les
 „ met en possession du trône, mais ce furent
 „ les suffrages publics qui attachèrent d'a-
 „ bord ce droit & cette prérogative à leur
 „ naissance. En un mot, comme la première
 „ source de leur autorité vient de nous, les
 „ Rois n'en doivent faire usage que pour
 „ nous ”.

Que ce langage est différent des Edits de Mars 1766 & de Décembre 1770 ! Jamais Hugues Capet ne fut monté sur le trône, ces Edits à la main. Peut-il être de l'intention d'un Roi d'être usurpateur d'une autorité sans bornes, qui ne fut jamais accordée à ses ancêtres, & qui ne fut jamais celle qu'ils ont reçue de Dieu par les mains de la nation Française ?

Promoteur du despotisme en France, le *Vice-Chancelier* Maupeou (car c'est ainsi qu'on l'appelloit) vit bientôt son digne fils y mettre le socau. Plus adroit, plus intriguant, plus scélérat que son pere ; car il joignoit à tous ces défauts l'hypocrisie : le trop fameux Maupeou ne le regardoit que comme le gardien d'une place que dévorait déjà son ambition, & ce n'étoit pour lui qu'un rival à supplanter quand il en seroit tems.

Premier Président du Parlement depuis la retraite sage de l'honnête Premier Président Molé, Maupeous'étoit attaché au Duc de Choiseul comme au tout-puissant d'alors ; il lui faisoit bassement sa cour, & en recevoit l'impulsion qu'il rendoit à sa Compagnie. Le Duc de Choiseul étoit intéressé à ne pas laisser réussir le Duc d'Aiguillon dans l'affaire de Bretagne. Le premier excitoit sous main les Procureurs Généraux de la Chalotais à se prévaloir de leurs avantages & les Magistrats à les appuyer. Les Parle-

mens de Province se banderent bientôt avec celui de la Capitale, & le trouble éclata vivement par tout le Royaume.

Louis XV incapable de garder par lui-même une affiette fixe, balotté entre ses Ministres, gauchit bientôt dans l'espoir d'une tranquillité qu'il cherchoit & ne pouvoit trouver. Il n'avoit pas fait un pas en arriere, qu'on s'en prévaloit pour lui en faire faire un autre.

C'est du sein de ces contradictions perpétuelles que le rusé Maupeou espéroit voir bientôt sortir sa grandeur. On avoit plongé le Roi dans un labyrinthe de difficultés inextricables. Comment en retirer le Monarque ? Le *Vice-Chancelier*, Maupeou, pere, n'avoit pas assez de ressources dans l'esprit pour cela. Le fils le faisoit : il prévint le moment où le Roi, trop heureux de lui abandonner le fil des affaires, seroit forcé de le prendre pour son Conseil unique, de se livrer aveuglément à sa direction, & de le laisser frapper tous les coups que lui inspireroit sa vengeance.

Dans les convulsions étranges où se trouvoient les affaires du Royaume, celles de la Religion n'en alloient pas mieux. Elles étoient gérées par l'Evêque d'Orléans, de Jarente, *roué* dans toute la force du terme, qui, aux ordres de la Marquise de Pompadour, tant qu'elle vécut, étoit passé à ceux du Duc de Choiseul, menant la vie la plus

dissolue , vendant sans pudeur les bénéfices , souvent le salaire du métier le plus infâme (*). Marchant en tout sur les traces du Cardinal Dubois , mais n'en ayant pas le génie , on conçoit que ce Prélat ne faisoit pas plus de cas des Jansénistes que des Molinistes. Il n'avoit ni le ton propre à en imposer à l'un ou à l'autre parti. Egalement méprisé du Clergé & de la Magistrature , il se laissoit aller au torrent , suivant que souffloit le vent de la Cour.

L'assemblée décennale de 1765 avoit amené les *fanatiques* qui n'étoient pas en petit nombre entre les membres de la Prélature ; à consommer l'ouvrage commencé dans celle de 1755 , & à aiseoir un jugement certain sur cette Bulle *Unigenitus* qui , née depuis plus d'un demi siècle , sans opérer aucun bien , avoit produit tant de mal. On forma un corps de doctrine à ce sujet , sous le titre d'*Actes du Clergé* ; production enfantée avec si peu de ménagement , avec tant de précipitation & d'ignorance , qu'elle devint la dérision des impies , le scandale des foibles & excita l'indignation du Clergé mieux instruit. Le Parlement ne tarda pas à sévir contre un nouveau monument de fanatisme , où il étoit personnellement offensé. Les Prélats *Zélandi* sonnerent le tocsin : des Curés

(*) Voyez *Coup d'œil* sur cette histoire , page XCVII.

ardens oferent publier ces *Actes* à leur prône & furent décrétés. La Cour rendit un Arrêt du Conseil interprétatif des droits des deux partis : aucun ne fut content. Représentations des Prélats d'un côté , remontrances du Parlement de l'autre ; schisme ouvert entre le Clergé & la Magistrature ; nouveau refus de Sacremens ; interdictions nouvelles prononcées par les Evêques. On ne favoit au quel entendre & la confusion regnoit plus que jamais dans cette partie de l'administration.

Louis XV en étoit à ce degré d'infouciance , où il ne desiroit que s'étourdir sur la situation de son Royaume , que gagner du tems en évitant toute commotion violente , qui auroit pu le troubler dans son repos. Les pervers ne cessoient de l'entourer. Depuis la mort de la Pompadour & la disgrâce de la Romans , le Monarque n'avoit point eu de maîtresse en titre , ni même de connue. C'étoit continuellement de nouvelles passades , soit des femmes de la Cour , soit des bourgeoises , soit des grisettes ; on lui en choisissoit dans les divers ordres de l'Etat , car sa luxure insatiable trouvoit tout bon , mais se dégoûtoit bientôt de tout. C'étoit l'emploi de ces hommes vicieux qui l'avoient replongé dans la débauche dont il avoit eu un instant la velléité de se retirer , de lui procurer sans cesse des jouissances propres à l'assouvir. Entre ceux-là étoit un *le Bel* , pre-

mier valet de chambre du Roi , spécialement chargé des découvertes. Un jour qu'il étoit en quête , il rencontre un certain Comte du Barry , batteur de pavé , pillier de tripots , courtier de plaisirs en titre de plusieurs Seigneurs de la Cour : *Le Bel* lui témoigne son embarras. “ N'est-ce que cela ? lui répond „ celui-ci. N'allez pas plus loin , j'ai votre „ affaire , un véritable morceau de Roi ; „ vous l'allez voir ”. Il le mène chez lui & montre à *le Bel* une Demoiselle *l'Ange* , autrefois sa maîtresse , & dont il faisoit alors part aux autres.

L'origine de cette beauté n'est pas encore bien éclaircie. Ses premières intrigues sont plus connues. Les uns la font fille d'un pere *Ange* , Picpus ; d'autres d'un certain Gomart de Vaubernier , Commis aux Aides à Vaucouleurs. On lui donne pour parrain un Billard du Monceau , Munitionnaire des vivres. Ces derniers qui prétendent avoir fouillé les mystères ténébreux de la naissance & du premier libertinage de la nouvelle Sultane favorite , confirment qu'après la mort du Sr. Vaubernier , sa femme , se trouvant sans ressource & sans bien , vint à Paris avec sa fille , dans le dessein de se placer dans quelque maison comme cuisiniere ou femme de charge. Sa première démarche fut d'aller chez le Sr. Du Monceau , à qui elle présenta sa filleule. Le parrain donna d'abord de l'argent à la mere , & ensuite

plâça sa filleule à la Communauté de *St. Aure*, qui étoit sous la direction du *Saint Abbé Grisel*, digne Confesseur du *pieux Billard*, Caissier des postes; neveu de *Du Monceau*. Il paroît que la petite fille ne s'y comportoit pas bien, puisque l'on faisoit souvent des plaintes de sa conduite à son parrain. On lui reprochoit de lire de vilains livres & de les faire lire aux autres Pensionnaires.

Manon Vaubernier (c'est le nom qu'on donnoit alors à *Mde. du Barri*) ne tarda pas à quitter la *Sainte Communauté de St. Aure*. Elle suivit sa mere à *Vitri*, où venoit de s'ouvrir pour elle une place de cuisiniere. *Du Monceau* continuoit toujours à obliger & sa commière & sa filleule. Il donnoit un *Louis* par mois.

Le *Pere Ange, Picpus*, passoit pour le beaufrere de la mere de *Manon*. Il disoit la messe, toutes les fêtes & *Dimanches* à la terre de la vieille *Mde. La Gardé*, veuvé d'un *Fermier Général* extrêmement riche. Le *Révérend* trouva le moyen de présenter sa prétendue niece à cette Dame, qui la prit chez elle en qualité de *Demoiselle de Compagnie*.

La bonne vieille *La Gardé* avoit deux fils, l'un *Maître des Requêtes*, l'autre *Fermier Général*. *Manon* à qui ils faisoient tous deux la cour, ne rebutoit ni l'un ni l'autre. Elle aimoit le *Maître des Requêtes*, mais le

Fermier étoit plus riche : cependant elle ne pût jamais parvenir à s'en attacher sérieusement. Cette petite intrigue qui fut sue de la vieille La Garde, la força de renvoyer sa Demoiselle de Compagnie. Le Maître des Requêtes qui eût le bonheur d'en être aimé, ne lui fit jamais aucun bien. Elle ne reçut du Fermier qu'une répétition. Le premier se glissa une belle nuit dans la chambre de Manon, & Manon le reçut dans son lit.

Débusquée de chez Madame La Garde, Manon Vaubernier fut placée chez un nommé Labille, marchand de modes. Elle prit en y entrant le nom de Lançon. Chez ce Labille alloit toute la journée bien du beau monde. Une grande Dame y vint un jour ; c'étoit la Dame Gourdan, surintendante des plaisirs de la Cour & de la ville. Manon ne tarda pas à fréquenter l'hôtel de la *petite Comtesse*, (c'est le nom de l'infâme *maqua*) : ses charmes ne pouvoient manquer de lui attirer bientôt des adorateurs. Un Abbé de Bonnac (*) lui rendit les premiers soins. Manon l'avoit préféré à un Colonel de Marcieu ; & l'ingrat, qui l'appelloit *son petit Ange*, *son petit cœur*, lui refusa une petite robe de taffetas pour prix de ce qu'elle lui avoit donné ! Le bel Abbé de Gonzier (†) rem-

(*) Actuellement Evêque d'Agen.

(†) Evêque d'Arras. La Chronique scandaleuse s'est bien amusée sur ce pauvre Mr. de Gonzier.

plaça le premier Abbé auprès de Manon. Le crasseux ! Après avoir fait bien du mal (*), une nuit, à Manon, ne lui donna, le lendemain matin, qu'une simple montre de dix Louis. Une petite scène arrivée à Manon, lui fit déserter l'hôtel de la petite Comtesse.

Du Monceau alloit faire souvent des parties chez l'entremetteuse. Celle-ci lui promit un jour une fille neuve & charmante. Il ne manqua pas au rendez-vous, & il y trouva Manon sa filleule. Le parrain, honteux d'être dans un tel lieu devant cet enfant, la

M. Despinchal, à ce que prétend l'histoire, lui donna, un jour, une leçon dont les Prélats auroient de tems en tems besoin pour les avertir que les gens d'Eglise, ne peuvent pas jouir aussi librement que les gens du monde, & qu'il est de leur devoir d'éviter le flagrant délit. M. de Gonzier eût épargné douze mille francs, s'il eût été moins voluptueux, & s'il se fut contenté d'une bergère. M. Despinchal l'ayant trouvé au lit avec sa maîtresse le força de lui rendre 500 Louis qu'elle lui avoit coûté depuis deux mois, après quoi il lui céda tous ses droits de propriété. Moyennant cet arrangement, M. Despinchal se trouva avoir joui pendant 2 mois aux dépens de l'Eglise, ce qui n'est gueres arrivé jusqu'à ce jour. M. de Gonzier ne pardonnera jamais à l'auteur son indiscretion, mais l'aventure est trop plaisante pour être passée sous silence. Monseigneur ne peut disconvenir lui-même, qu'un Evêque qui signe un billet en calleçon & en bonnet de nuit ne soit un être très-plaisant à voir.

(*) Voyez *pieces Originales* pour servir à l'histoire de Mde. Du Barry.

gronde, lui fait tous les reproches possibles. „ Mais, mon parrain, lui dit spirituellement la petite, y a-t-il du mal de se trouver dans un endroit où vous êtes? „ Le parrain, furieux de cette réponse, s'empor- te, & lui donne des coups de canne. La *maqua* arrive & les sépare. On doit rendre justice à Manon : depuis cette aventure, elle ne remit plus les pieds chez la Dame Gour- dan; elle resta chez Labille où elle étoit très-sage.

Une circonstance singulière vint faire brèche à sa vertu. Dans la maison de La- bille demouroit un M. Duval, Commis de la Marine, jeune homme d'une jolie figure, & assez riche pour se mettre élégamment. La petite Manon le trouva à son gré, & ne pût se refuser à lui faire les premières avan- ces. Voici comment elle s'y prit. Mde. La- bille savoit peindre, & s'amusoit à donner des leçons de dessin à ses filles de boutique : Manon en ayant eu quelques-unes, s'amusa à crayonner la figure de M. Duval sur une feuille de papier qu'elle attacha à la porte. Le jeune homme rentrant chez lui se recon- noît assez pour être persuadé qu'il a donné dans l'œil d'une des Demoiselles de Labille. Voilà son amour propre flatté; il se croit déjà amoureux sans savoir de qui, n'importe : il remet son portrait où il l'avoit pris, & écrit au bas : *je voudrois bien connoître l'auteur.*

Il retrouva le soir sa figure couverte de

celle d'une Demoiselle, avec ces mots au bas : *C'est moi*. Le voilà enchanté de sa bonne fortune : dès le lendemain matin , il entre dans la boutique de la marchande de modes : la petite Manon sourit ; c'est pour elle , à l'instant qu'il soupire ; il ne pense plus qu'à elle , & , le soir , il écrit sur la porte : *Quand mon peintre pourra-t-il venir m'achever de plus près ?*

Manon , en montant se coucher lit & répond : *Votre peintre ira déjeuner chez vous , Dimanche , à neuf heures , laissez votre porte entr'ouverte*. M. Duval fait préparer un joli déjeuner à l'heure marquée ; il renvoye son domestique , tient la porte entr'ouverte , & la petite Manon entre. Il ferme sa porte ; on déjeûne : le jeune homme prend des familiarités avec son amante ; elle ne s'y refuse point : il veut pousser sa pointe , mais on s'y oppose ; il en demande les raisons ; on se contente de lui dire qu'il les apprendra par la suite. Mais , en attendant , la petite Manon lui procure tous les plaisirs que le jeune homme pouvoit espérer , à l'exception du seul point le plus important , que la petite a toujours la cruauté de ne lui point accorder.

La raison du refus de Manon de laisser parvenir Duval au comble de la félicité , c'est que la petite friponne ne vouloit plus rester fille de boutique ; qu'elle vouloit être un peu sa maîtresse ; être entretenue. Ma-

non étoit de bonne composition : elle ne demandoit que 100 *francs* par mois pour ses épingles ; du reste elle se fut accommodée du lit & de la table de M. Duval. Mais, par un malheureux coup du sort, ce Commis de la Marine avoit fait la conquête d'une personne dont le rang flattoit beaucoup sa vanité. Il étoit entré dans les arrangemens faits avec cette nouvelle Hébé, qu'il prendroit un appartement chez elle. Duval déménage de chez Labille.

Duval écrit de suite à Manon " que l'obf-
 „ tination avec laquelle elle a refusé de faire
 „ complètement son bonheur, l'a mis dans
 „ le cas de lui préférer une femme qu'avec
 „ un peu plus de complaisance elle l'auroit
 „ engagé à lui sacrifier. „

Manon répond : " qu'une jeune fille de
 „ seize ans a toujours mieux valu, vaut &
 „ vaudra toujours mieux qu'une grosse
 „ Coche de quarante ans, *fût-elle issue du sang*
 „ *des Bourbons.* „

Manon ne laisse que 24 heures de réflexion à Duval, lui déclarant : " qu'elle n'est point
 „ embarrassée : qu'elle a un autre amoureux
 „ qui vaut mieux que lui pour la figure ;
 „ qu'il est plus jeune, plus frais, beau comme
 „ Adonis. „ Et cet amoureux, c'est son Coëffeur. Manon observe à Duval, dans sa lettre, " que les grandes Dames qui se pi-
 „ quent de s'y connoître, préfèrent souvent
 „ leurs laquais à leurs maris. „

Le Coëffeur offroit la foi du mariage à Manon; Manon n'en veut pas, parce qu'elle seroit tentée, dit-elle, de le faire cocu le lendemain. Elle préfère à être mise dans ses meubles, à manger avec le Coëffeur pour ce qu'il a amassé, & à voir de plus loin.

Quatre mois se passent avec le Coëffeur. Le Coëffeur se ruine & prend département pour Londres. Manon se retire, le soir, dans les galleries des Tuilleries & du Palais-Royal. Quelquefois elle y gagne ses 17 ou 18 livres, quelquefois moins, mais enfin elle vit. Sa mere étoit remariée à un nommé Rançon à qui la famille la Garde avoit fait avoir une place de Commis aux barrières de Paris. Manon vécut assez bourgeoisement pendant onze mois chez son beau-pere, à l'exception de quelques petites intrigues qui ne firent pas beaucoup de bruit.

Non loin de sa mere demeuroit une certaine Marquise Duquesnoi, fameuse *tripotiere*, qui donnoit à jouer deux fois par semaine. Pour avoir plus d'acteurs, la Marquise fait venir la jeune Manon chez elle; ce qui rendit la société beaucoup plus agréable & plus nombreuse. Manon resta chez la Marquise *tripotiere* dix-huit mois, époque à laquelle elle fut héberger chez le Comte Du Barry.

Le début du Comte dans l'esprit de Manon est de lui dire: " qu'elle sera maîtresse de son cœur, & en cette qualité la Sou-

„ veraine de son hôtel, où elle comman-
 „ dera à tous ses gens, qui seront défor-
 „ mais les siens. „

Comme ce Du Barry est répandu dans tout ce qu'il y a de mieux (c'est - à - dire de plus gâté & de plus corrompu) tant à la Cour qu'à la ville, Manon ne fera pas étonnée de voir chez lui, ou plutôt chez elle, des Marquis, des Ducs, des Princes même (sans Altesse, sans doute,) qui se feront honneur de lui présenter leurs hommages. — Manon paroîtra sur un ton imposant: elle ne manquera ni de robes, ni de diamans, ni de tout ce qui pourra l'égalér aux femmes du premier rang. — Le Comte tient chez lui, une fois par semaine, assemblée brillante; Manon y regnera, en fera les honneurs, en recevra les vœux & les adorations de tous ceux qui l'approcheront. — Manon accepte les offres gracieuses du Comte, & ne tarde pas à s'en repentir. Lassé des caprices, des emportemens & même de la brutalité du Seigneur, elle est totalement décidée à s'y soustraire & à rompre avec lui. Elle verse son chagrin dans le sein d'un *Radix* de *Ste. Foix*: mais ce Trésorier-Général de la Marine a le cœur d'une roche.

Un événement aussi heureux qu'inattendu pour Manon, amène Le Bel, Valet-de-Chambre du Roi, & le confient secret de ses voluptés. Tout s'arrange, tout s'apprête; on introduit Manon dans le lit du Monar-

que. Le Roi en tête & est enchanté. Il en témoigne sa satisfaction au Duc de Noailles, en avouant qu'elle lui avoit donné des plaisirs qu'il ignoroit encore. " Sire, „ lui répondit ce Courtisan avec une franchise sans pareille, c'est que vous n'avez jamais été au B.....

Le charme étoit trop puissant : Louis XV ne pût s'en passer. Il fallut conduire Manon à Compiègne, à Fontainebleau, où elle exerça dans toute leur étendue les fonctions de Sultane Favorite.

Le Marquis de Chabillant apprenant à Montelimart, où il étoit exilé, l'élévation de Manon (tout à l'heure Comtesse Du Barry) s'écria en présence de vingt Officiers de son Régiment : " Quelle heureuse chaud-pi... „ j'ai eu ? „ — On lui demanda pourquoi ? „ *C'est que c'est elle qui me l'a donnée, ré-* „ pondit-il, *& qu'elle m'en dédommagera* „ *sûrement.* — Elle ne l'a pas fait. „

On rapporte au sujet de l'élévation de la Comtesse du Barry, une anecdote assez curieuse. Le Duc de Coigny avoit connu Manon, quand elle vivoit avec le Comte Du Barry. Il alla ensuite en Corse & en revint quelque tems après le mariage de la Comtesse. Ignorant qu'elle étoit alors la maîtresse du Roi, il va la demander chez le Comte Du Barry. On lui dit qu'elle demeurait alors rue des *petits champs*. Il y vola. Elle y étoit en ce moment par hasard. Il la tutoya,

toye, veut l'embrasser & en agit enfin avec elle comme avec une fille du monde. Celle-ci, pour se défendre de ses importunités, prit un air sérieux, & lui dit enfin qu'elle étoit mariée. " Tant mieux, lui repartit le „ Duc, c'est un plaisir de plus que nous „ aurons en faisant un cocu. „ Mde. Du Barry voyant qu'elle ne pouvoit plus lui en imposer, fut obligée de sonner, d'appeller ses gens & de leur dire d'avertir ceux de M. le Duc qui vouloit s'en aller. Celui-ci très-surpris d'une pareille réception alla chez le Comte Du Barry à qui il la raconta. Quelle fut la surprise du Duc, lorsqu'il apprit que Manon étoit la maîtresse du Roi ! Il fit des excuses à la Comtesse qui voulut bien s'en contenter.

Une autre anecdote, non moins curieuse, mais qui piqua vivement la favorite, est celle qui concerne le Duc de Villeroi. Ce Seigneur très-libertin à qui la Duchesse a constamment refusé le devoir du mariage, étoit devenu éperduement amoureux d'une femme de chambre de la Du Barry, qu'on nommoit Sophie ; & après l'avoir séduite & engrossée, il l'avoit fait sortir de chez sa maîtresse pour la mettre dans ses meubles. M. de Choiseul, sachant que le Duc alloit souvent chez la Du Barry, lui reprocha la cour basse & servile qu'il lui faisoit. " Vous „ vous trompez, lui répondit le Duc de „ Villeroi, je n'ai jamais mis les pieds chez

„ cette créature pour elle, mais bien pour
 „ Sophie, sa femme de chambre ; la preuve
 „ en est que je viens de la mettre dans ses
 „ meubles & d'en faire ma maîtresse en
 „ titre”. La Comtesse à qui on rendit compte
 de cette réponse, renvoya le Duc la pre-
 miere fois qu'il alla la voir & lui défendit
 de jamais reparoître devant elle. Le Duc
 eut encore la bassesse de lui écrire pour lui
 faire ses excuses. Sa lettre, loin de calmer
 la favorite, ne fit que l'irriter davantage.

Le Bel avoit annoncé Manon au Roi,
 comme mariée à un homme de condition.
 Ce Maquer... Royal n'imaginoit pas que
 le Monarque s'y attacheroit aussi sérieuse-
 ment qu'il le fit. Craignant donc que son
 maître ne fut instruit de la vérité par d'au-
 tres, & appréhendant sur-tout d'encourir sa
 disgrâce, il alla se jeter à ses pieds, en lui
 disant : “ qu'il avoit été le premier trompé,
 „ & que Manon n'étoit ni mariée, ni de
 „ condition. “ Tant pis”, s'écria le Roi,
 „ qu'on la marie donc promptement, afin
 „ que je sois dans l'impossibilité de faire
 „ quelque sottise”. Et en huit jours de
 tems le mariage fut fait (*).

C'est ainsi qu'on vit une catin, née dans
 une condition très-obscur, vouée au li-
 bertinage dès sa tendre jeunesse, autant par

(*) Le 1 Septembre 1768, *Marie-Jeanne*,
 dite Gomart de Vaubernier, fut mariée à Guil-
 laume dit Du Barry, frere de celui qui l'entretenoit.

goût que par état, n'apportant au Monarque que les restes de la prostitution de la plus vile canaille; c'est ainsi qu'on la vit s'asseoir presque sur le trône, & le Roi lui prodiguer le trésor public pour lui faire étaler un luxe de Reine, multiplier les impôts pour satisfaire ses fantaisies puériles, & faire dépendre le destin de ses sujets des caprices de cette folle.

Nous allons détailler tous les travers dans lesquels elle fit donner Louis XV, soufflée par ses dignes moteurs, les d'Aiguillon, les Richelieu, les Maupeou, les Terray, & autres roués du même accabit.

CHAPITRE XXXVII.

Louis XV n'étoit plus à lui-même. La majesté n'étoit plus peinte sur son front; la bile le surmontoit; l'ennui le poursuivoit; il étoit toujours en mouvement: il erroit dans le cercle étroit d'une douzaine de maisons de plaifance, qu'il parcouroit successivement. Ce n'étoit pas de l'ennui seulement répandu sur sa surface auguste: elle paroissoit enveloppée de nuages; on y démeloit des soucis cuisans.

Sous le plus doux des Princes, le plus affable des maîtres, le plus honnête homme de son Royaume, on n'entendoit que cri-

tiques du Gouvernement, plaintes contre l'administration, contre les abus d'autorité : on ne parloit que d'injustices, d'oppressions, de vexations. Le Roi le favoit, mais il en ignoroit le remède. Des brouillons avoient tellement bouleversé tout, que Louis ne voyoit pas par où sortir de l'effroyable dédale dans lequel on l'avoit jeté.

On a supposé que sur la fin de son regne, Louis XV, excédé à l'excès des troubles & des malheurs de son Royaume, avoit eu quelque velleité d'abdiquer. Il l'eût fait sans doute, bien volontiers, si, en renvoyant à son successeur le fardeau entier du Gouvernement, il eût pu en conserver tout l'honorifique, tout ce qui pouvoit contribuer à sa sûreté & à son bien-être personnel. Mais le Monarque avoit abdiqué depuis longtems. Il en étoit à ce période d'insensibilité qu'il regardoit son peuple & même les siens comme lui étant étrangers pour tout ce qu'il croyoit devoir être la charge de l'Etat. Voici une anecdote entre vingt autres qui en fournit la preuve.

Le Curé de St. Louis de Versailles, Paroisse du Roi, vint un jour à son lever, suivant le privilege qu'il en a. Le Monarque humain s'informe des ouailles de ce pasteur. Il demande s'il y a beaucoup de *malades*, de *morts*, de *pauvres*. A cette dernière question, le Curé pousse un grand soupir, répond qu'il y en a beaucoup.

„ Mais, (replique le Monarque avec intérêt) les aumônes ne font-elles pas abondantes : n'y suffisent-elles pas : le pain est-il enchéri : le nombre des malheureux est-il augmenté ? ... Ah ! oui, Sire ! ... Comment cela se fait-il ? D'où viennent-ils ? — Sire, c'est qu'il y a jusqu'à des *valets de pied de votre maison* qui me demandent la *charité*”. — “ Je le crois bien, ” répond Louis XV avec humeur, *on ne les paye pas*”.

Le Roi fait une pirouette, & rompt la conversation avec le Curé, comme fâché d'apprendre ces maux qu'il ne pouvoit soulager. Quelqu'un qui, sans savoir la question, n'eût entendu que la réponse, auroit cru que le Monarque parloit des gens du Roi du Japon ou de l'Empereur de la Chine. C'étoit une façon de voir singulière, qui s'allioit chez Louis XV avec le cœur le plus excellent. C'est ce qu'ont toujours attesté tous ceux qui ont eu l'honneur de le servir ou d'approcher de sa personne. Malgré cela, à l'entendre tenir certains propos, on eût jugé le contraire quelquefois. Par exemple, il ne se faisoit pas une délicatesse de ménager le foible qu'ont presque tous les hommes de cacher leur âge, leur vieillesse, leurs infirmités. Il disoit volontiers à un Courtisan : “ Vous êtes vieux : ” vous avez mauvaise mine : vous mourrez ”, bientôt”. C'étoit un genre de philosophie

qui lui étoit propre , & qui lui permettoit d'écouter de sang-froid les mêmes réflexions ; si quelqu'un osoit les lui faire.

On en rapporte d'assez vigoureuses.

Un jour le Roi caufoit avec le Duc de Coigny ; il lui demande des nouvelles d'un auteur charmant, nommé le *gentil-Bernard*. Ce malheureux, usé de plaisirs & de débauches, ayant trop présumé de ses forces avec une femme, étoit tombé gravement malade ; il étoit resté dans une sorte d'imbécillité, ou du moins la faculté de sa mémoire s'étoit tellement affoiblie chez lui, qu'il ne se souvenoit de rien. Il étoit Secrétaire Général des Dragons, & demouroit à Choisy chez le Duc de Coigny, qui en est Gouverneur. Le Roi demande à ce Seigneur comment se porte l'auteur en question. Le Duc lui rend compte de son état.

„ Mais, comment cela est-il venu, dit le

„ Monarque ? — Sire, c'est pour s'être trop

„ amusé autrefois, & tout récemment pour

„ avoir voulu faire le jeune homme. —

„ Oui, mais il est bien vieux, reprend-il.

„ — Sire, il a un an de plus que V. M."

Un autre jour de grand couvert, Louis XV s'informoit d'un de ses commensaux : on lui dit qu'il étoit mort. *Je le lui avois bien annoncé*, répondit-il. Puis envisageant le cercle des Courtisans qui l'entouroient, & fixant l'Abbé de Broglio, homme hargneux, dur & colere, il l'apostropha en ces

termes: à votre tour ! l'Abbé ne pouvant se contenir, replique : *Sire, Votre Majesté est allée hier à la Chasse, il est venu un orage, elle a été mouillée comme les autres ; & puis fort bouillant de rage. Voilà comme est cet Abbé de Broglie*, s'écria le Roi, il se fâche toujours. Et il n'en fut pas autre chose.

On ne peut se refuser à accorder un bon cœur à Louis XV, à lui reconnoître un jugement sain ; mais il s'entretenoit souvent de niaiseries. En parlant en public, on ne le voyoit jamais occupé que de commérages ou de choses très-indifférentes. Il faisoit beaucoup de questions toutes frivoles, vaines & oiseuses. Ce n'est pas qu'il ne pût dire mieux. Il étoit très-aimable en conversation, quand il étoit dans l'intimité de ses Courtisans : il avoit des finesse, des saillies, des bons mots. En voici un.

Le Comte de Lauraguais, ce Seigneur savant & bel esprit, & dont la philosophie consiste à faire beaucoup de folies, revenoit d'Angleterre où il étoit allé voyager. Il se présente à la Cour & rend ses hommages au Roi : S. M. peu contente de ses aberrations continuelles, lui demande avec sévérité ce qu'il est allé apprendre en Angleterre ? Le Comte, piqué du ton de la question, répond très-indécemment : *à penser, Sire.* — *Des chevaux*, répond le Monarque avec vivacité, & lui tourne le dos. Mot excellent, merveilleux, sublime même dans

la bouche du chef de la nation qui la venge ainsi d'une réponse injurieuse pour elle. Le mot est d'autant meilleur qu'il étoit juste ; que le Comte se piquoit alors de faire des courses de chevaux , d'aller en acheter chez les Anglois , de les y faire dresser , enfin de s'y initier dans toute la doctrine de l'équitation.

Louis XV avoit la judiciaire très-bonne , une profonde connoissance du cœur humain , une philosophie raisonnée & réfléchie , mais étendue trop loin. Il étoit persuadé qu'il n'étoit entouré que de fripons ; qu'un honnête homme n'eût pas voulu venir à la Cour , ou qu'il se feroit retiré bientôt ; en sorte qu'il trouvoit indifférent de choisir tel ou tel Ministre : & comme Louis XV étoit facile , il se prêtoit sans peine à nommer celui que l'intrigue pouvoit auprès de lui. Il avoit seulement une politique là-dessus , c'est que dans la nécessité de confier les rênes du Gouvernement à d'autres mains que les siennes , il ne falloit pas leur laisser prendre trop d'ascendant. Entouré d'hommes à passions dangereuses pour l'Etat , le Roi en tournoit une partie contre eux-mêmes : il avoit soin de soutenir toujours deux cabales entr'eux qui s'observoient , se surveilloient & défendoient son autorité en la divisant.

Louis XV n'avoit pas la force de maîtriser lui-même ces ambitieux qui dominoient

sous lui. Son grand défaut, comme nous l'avons déjà remarqué, étoit de ne pouvoir soutenir longtems une grande contention d'esprit, de se fatiguer bientôt du travail ; en outre, il étoit facile, & cependant jaloux de son autorité. Pour concilier tout cela, lorsqu'un des deux partis devenoit trop puissant, que l'équilibre étoit absolument rompu, & qu'il alloit renverser l'autre ; le Roi faisoit pancher la balance du côté du nouveau qui s'élevoit, jusqu'à ce que celui-ci eut à son tour culbuté le plus puissant, & se fut écroulé sous un quatrieme, qu'il favorisoit successivement.

Cette politique excellente dans un petit Prince d'Allemagne, qui seroit obligé de suppléer la force par la ruse, est sûrement mesquine, puérile, illusoire dans un Roi de France, qui d'un mot peut changer la face de ses Etats. Et c'est ce mot qui coûtoit à Louis XV. Il étoit ennemi de tout ce qui est coup de violence, de rigueur, d'autorité.

Le Roi étoit incapable de prendre une résolution déterminée, fixe & irrévocable. Il ouvroit toujours le meilleur avis dans le Conseil : mais il n'étoit jamais suivi. Louis XV se défioit tellement de ses propres lumières, qu'il les subordonnoit à celles des Ministres qui l'entouroient, & cependant il n'en étoit pas convaincu pour cela. " Prenez garde, disoit-il, vous allez faire une

„ fottise ; vous verrez qu'il va arriver telle
„ & telle chose ; qu'il faudra revenir , re-
„ culer ”. Le Roi disoit & signoit. L'on étoit
tellement habitué à cette modestie , que l'on
contrecarroit son sentiment comme celui
d'un particulier.

Louis XV aimoit les honnêtes gens , &
quand il en trouvoit , il les négligeoit : il
vouloit entendre la vérité , & il écartoit les
seuls corps qui pouvoient la lui dire & en
avoient le droit. Il étoit juste , & il n'igno-
roit pas qu'il se commettoit toutes sortes
d'injustices sous son nom. Il étoit bon , &
il ne vouloit rien prendre sur lui.

La grande révolution de la Magistrature
fut opérée contre le sentiment intime du
Roi , très-convaincu qu'elle ne pourroit
durer. Le desir de se mettre à l'abri des
perpétuelles remontrances du Parlement ,
de ne plus voir des robes noires continuelle-
ment à ses trousses , de ne plus entendre
parler des malheurs de l'Etat , auxquels il
ne connoissoit aucun remède , tableau ef-
frayant , qui ne servoit qu'à l'affliger , le
détermina à se prêter aux moyens qu'on
lui suggéra , & dont on lui dissimula les
inconveniens & les suites funestes. Il en
coûta sans doute au cœur de Louis XV ,
& on ne peut que croire que ce fut la vraie
source des soucis dont il parut dévoré le
reste de ses jours. Toujours est-il certain
que depuis lors , le Monarque ne fut point

dans son affiette ordinaire, sur-tout à mesure que le fatal système se développa, & que pour soutenir le premier coup d'autorité, il en fallut frapper de nouveaux, suivis encore par beaucoup d'autres.

Une charmante créature telle que la Du Barry étoit l'objet unique, propre à charmer les chagrins qu'effuyoit le Roi, au milieu des contradictions qu'éprouvoit son administration. Mais la Du Barry n'étoit point encore Sultane favorite en titre. Il lui manquoit la présentation. C'est à ce sujet que se roidissant contre les difficultés, Louis XV témoigna pour la première fois une fermeté persévérante, dont il manquoit toujours dans les affaires les plus importantes.

Louis XV étoit opiniâtre : Mesdames ses filles, tenoient ferme. On avoit chansonné la Du Barry par des *Ponts-neufs* allégoriques. On la caractérisoit sous le nom de *la Bourbonnoise*. Tout Paris, toute la Cour en eut bientôt la clef. Le Roi connoissoit bien sa sottise. Il se garda bien de lui donner plus d'éclat en brusquant l'événement, avant d'avoir préparé les esprits de la famille Royale.

Le Roi vouloit : on mit des agens en œuvre pour déterminer Mesdames : on leur fit craindre pour la santé précieuse de leur auguste pere. Elles se rendirent à ce motif irrésistible. La présentation fut décidée. Mais ce fut une autre difficulté de trouver

une femme qui se chargeât du cérémonial.

Dans ce tems se trouvoit, à Paris, une Madame de Béarn, fille de qualité, mal à l'aïse, & veuve d'un Garde-du-Corps, Gentilhomme de Périgord. Elle étoit venue dans la Capitale pour suivre un ancien procès qu'elle avoit contre la maison de Saluces, & qui étoit pour elle un objet de 300,000 livres. Ayant obtenu une provision considérable, elle s'en servit pour se mettre en état de se présenter convenablement à sa naissance & pour trouver du crédit. Elle étoit alliée aux Richelieu & aux d'Aiguillon; qui lui firent d'abord gagner son procès, & ensuite la déterminèrent à présenter à la Cour Madame Du Barry. Cent mille livres qu'on lui donna pour sa peine, la fortune, en fus, qu'une pareille démarche lui ouvroit pour elle & ses enfans, la firent passer par dessus tous les préjugés & tout le ridicule dont elle se couvroit.

La Du Barry se trouva au plus haut point d'élévation où femme de sa sorte puisse aspirer. Sa satisfaction eût été au comble, si elle n'eût trouvé un obstacle en chemin, c'est-à-dire, une femme jalouse, non du cœur du Roi, mais de son sceptre qu'elle vouloit partager. Il s'agit de la Duchesse de Grammont, sœur du Duc de Choiseul, grand Vifir d'alors. Haute, impérieuse, avide du pouvoir à l'excès, la Duchesse cherchoit à dominer en Souveraine,

Elle étoit parvenue au point de subjuguier son frere, dont elle faisoit tout ce qu'elle vouloit. “ Cette Duchesse, dit un auteur „ du tems, étoit une véritable femme de „ Cour, dans toute la force du terme, c'est- „ à-dire, décidée, impudente, dévergondée & ne regardant les mœurs que comme faites pour le peuple (*); quoiqu'agée de 40 ans, elle s'étoit imaginée pour voir plaire au Roi: profitant de son rang & de la faveur de son frere, elle s'étoit initiée aux petits appartements & aux plaisirs secrets du Monarque. Abusant de son caractere bon & facile, de sa foiblesse pour le sexe & de sa pente aux plaisirs du moment, elle avoit trouvé à se mettre plusieurs fois dans le lit de Sa Majesté, presque malgré elle. Mais comme ce commerce n'étoit que l'effet de l'obsession, & que, chaque fois, pour ainsi dire, elle violoit le Monarque, elle devoit être tout-à-fait rejetée dès l'apparition de la Du Barry: *Inde ira* ”.

(*) La Chronique scandaleuse ne sachant à quoi attribuer le singulier ascendant de la Duchesse de Grammont sur l'esprit fier, absolu de son frere, le Duc de Choiseul, lui en avoit fait chercher le principe dans une intimité plus fraternelle entre ces deux personnages, d'ailleurs trop au dessus des préjugés l'un & l'autre pour se laisser arrêter par ceux de Religion ou d'honnêteté publique.

La Du Barry avoit tâché par tous les moyens possibles d'amener dans son parti le Duc de Choiseul, comme le Ministre tout-puissant qui faisoit de son maître tout ce qu'il vouloit. On assure même que la Comtesse lui fit des agaceries, qui auroient pu aller plus loin, s'il en eût voulu profiter. Mais le Duc lui témoigna constamment un mépris marqué; la Duchesse, sa sœur, étoit furieuse de la voir; quand elle la regardoit, c'étoit avec des yeux pleins de vengeance & de haine. De-là cette guerre ouverte entre les deux partis des Choiseul & des Du Barry, & qui aboutit à la disgrâce des premiers.

La Du Barry commençoit à jouer un rôle brillant. Dans les commencemens, aucune femme comme il faut ne vouloit frayer avec elle. Le vent de la faveur ne tarda pas à lui amener une Cour. Le Roi soupoit tous les soirs chez sa maîtresse. La Sultane invitoit, & pour que les Grands ne pussent s'y refuser, elle ajoutoit au bas de l'invitation : Sa Majesté *m'honorera de sa présence*. On vit insensiblement des Comtesses, des Marquises, des Duchesses, bien plus, des Princes du sang; un Comte de la Marche, un Prince de Condé venir grossir la foule de ses adorateurs.

Le Duc de Choiseul s'aperçut bientôt qu'il n'avoit pas été assez politique à l'égard de la favorite; mais trop aveuglé par le

ressentiment de sa sœur, il s'étoit porté à des éclats dont il ne pouvoit plus revenir. Un orage se préparoit, il se disposa avec fermeté à lui tenir tête; mais envain, car il succomba.

La Du Barry se conduisit d'abord avec bien de la prudence. Ne pouvant se concilier les Choiseul, elle ne fit rien dans les commencemens qui pût se les mettre à dos. Gaïe, folle, enjouée avec le Roi; elle prenoit en public le ton le plus honnête, le plus réservé, le ton enfin de la Cour; elle avoit la plus grande politesse, la plus grande affabilité envers tout le monde, sur-tout envers les femmes. Le Roi lui témoignoit bien de l'attachement, mais elle n'étoit pas encore sans crainte d'être éconduite.

Le Duc de Choiseul avoit mis ses espions en campagne pour constater la filiation scandaleuse des aventures de la Comtesse, & les avoit fait consigner dans des vaudevilles, dans des nouvelles manuscrites, dans de petites historiottes, dont on amusoit les cercles. La Du Barry ne voyoit que trop la haine & la jalousie des Choiseul, non-seulement autorisant le persiflage par des chansons indécentes qui couroient à la ville & à la Cour sur son compte, & dont ils étoient sourdement les auteurs; mais elle les savoit plus intimes que jamais avec la famille Royale qu'ils indisposoit tant qu'ils pouvoient contr'elle, en la peignant avec les traits les

plus noirs de la médifance & de la calomnie. La Du Barry en étoit allarmée. “ Tout
 „ cela m’impatiente (*), difoit-elle, dans
 „ un moment de colere; quel eft le pis aller
 „ qui puiſſe m’arriver? Si le Roi m’aban-
 „ donne, je quitterai la Cour *qui me pût au*
 „ nez, & avec ce qu’il m’a donné & la pen-
 „ ſion qu’on ajoutera néceſſairement, j’en
 „ aurai toujours aſſez pour figurer dans le
 „ monde, & mener une vie auffi heureuſe
 „ qu’agréable. Au foutr., au Diable la po-
 „ litique & l’étiquette”!

Derriere le rideau étoit placé le Comte du Barry, beau-frere de la Comteſſe. —
 „ Ah! ma chere ſœur, écrivoit-il, que vo-
 „ tre propos m’effraye! Que vous connoiſ-
 „ ſez peu la Cour! Apprenez que ce qui
 „ peut vous arriver, fera d’être enfermée
 „ dans un Couvent, le reſte de vos jours,
 „ avec défenſe de voir qui que ce ſoit;
 „ encore ferez-vous bien-heureuſe, ſi l’on
 „ ne ſe défait de vous par le **poison**”.

La Du Barry tint ferme contre les brigues de la cabale adverſe, & Choifeul croula. Elle avoit tout tenté pour ſe le rendre favorable: ne pouvant y réuſſir, elle le mina ſourdemment. Dirigée par une politique plus raifonnée & plus ſûre, que celle du Miniſtre & de ſon parti, elle ne fit au-

(*) En d’autres termes; de ſa façon, *tout cela me f... malheur.*

cune démarche d'éclat, sans s'être formée auparavant un autre parti assez fort pour terrasser ses ennemis.

Le nombre des partisans des Choiseul étoit effrayant : mais la Du Barry croissoit de jour en jour dans les bonnes grâces du Roi. Son empire sur l'esprit du Monarque intimidait ses adversaires, les rendoit plus circonspects, diminuoit leur nombre, augmentoit celui de ses créatures.

Endormi par dix années de prospérité, le Duc de Choiseul se jugeoit bien éloigné d'un revers. Il fut trompé. Les propres créatures qu'il s'étoit faites lui-même, & qu'il se croyoit les plus attachées, furent les premières à se tourner contre lui. Entr'autres, il se vit abandonné de celle qui lui avoit le plus d'obligation ; qui lui avoit avoué en apparence le plus inviolable dévouement, le premier Président, depuis Chancelier de Maupeou. La fourberie formoit le caractère dominant de l'original, & il s'en servit merveilleusement pour satisfaire son ambition. Vrai Caméléon, il ne leva pas d'abord tout-à-fait le masque : il se ménagea entre les deux partis jusqu'au moment où voyant la faveur de la Sultane consolidée, il se rangea tout entier de son côté.

En ce tems s'agitoit la grande affaire de Bretagne. Ce n'est pas ici le lieu de la développer ; il suffit de dire, comme on fait, qu'elle servit grandement aux desseins sinis-

tres du Chancelier Maupeou pour le plan abominable qu'il avoit conçu d'affervir la nation, en renversant le corps entier de la Magistrature qui étoit son appui.

Le Chancelier avoit en outre des haines personnelles ; il se servit merveilleusement de la même affaire pour les satisfaire. La Magistrature reprochoit à Monseigneur, ainsi qu'elle l'avoit autrefois reproché à son pere, d'avoir plus d'une fois vendu le Parlement, lorsqu'il le présidoit. On l'accusoit de s'être souvent trompé en recueillant les voix pour favoriser l'injustice. On lui reprochoit d'avoir reçu en 1764 cent mille écus de gratification de la Cour, pour faciliter l'enrégistrement de l'Edit de libération des dettes de l'Etat. On l'accusoit d'avoir poussé l'infame espionnage, jusqu'au point de corrompre les domestiques des Magistrats qui composoient l'antique Parlement, afin d'apprendre le plus petit détail de leur intérieur, de leurs liaisons, de leurs amitiés, pour les présenter ensuite au Roi comme des intrigues & des cabales secretes, formées contre son administration.

On lui reprocha depuis d'avoir voulu faire d'une pierre deux coups ; perdre les Parlemens, & en même tems le Duc d'Aiguillon, son ami, qui lui avoit donné toute sa confiance.

En effet, on fait que c'est à l'instigation du Chancelier que le Duc d'Aiguillon lui-

même supplia le Roi de soumettre le jugement de son procès à la Cour des Pairs. Tout le monde fut que le chef *rusé* de la justice avoit prévu qu'il y prendroit une mauvaise tournure ; qu'il en étoit persuadé, & cela d'après la clause qu'il avoit malicieusement insérée dans les lettres patentes, par lesquelles le Roi vouloit & ordonnoit qu'on pût rechercher son Ministre, même sur son administration secrete, clause inouïe & contre les bonnes regles. On fut que le Chancelier s'étoit fait donner secretelement une expédition des informations. On dit dans le tems que le Magistrat suprême n'y avoit rien trouvé de reprehensible sur les faits de la vie civile du Duc ; & qu'il étoit sûr qu'il seroit innocenté légalement & sortiroit victorieux, à la face de la France & de l'Europe, d'une affaire qui lui avoit été suscitée par les cabales & par l'intrigue.

Le Chancelier fut trompé ou vouloit tromper son ami. Il craignoit de voir le Duc d'Aiguillon au comble de la faveur de son maître. Il lui fit accroître qu'il y avoit contre lui une cabale dans le Parlement ; que les informations de son procès qu'il avoit mieux étudiées & plus approfondies, pouvoient l'y rendre très-criminel, vu le nombre d'avérfares qu'il avoit dans la partie la moins saine & la plus nombreuse de la Magistrature.

C'est par ces raisons qu'on a prétendu que

le Chancelier avoit fait goûter au Duc d'Aiguillon le moyen de terminer son procès plus promptement & plus sûrement par voie d'autorité absolue; que par-là il l'avoit empêché de réfléchir qu'en suivant ce pernicieux conseil, toute l'Europe le tiendrait toujours pour coupable & déshonoré.

Le but des fourberies, des perfidies du Chancelier vis-à-vis du Duc, son ami, étoit, prétend-on, d'éloigner du Ministère un concurrent que son esprit & sa faveur lui rendoient infiniment redoutable; d'entâcher son honneur, & de l'empêcher par-là de parvenir au Ministère. Mais toutes les finesse, toutes les ruses, tout l'art de Maupeou ne firent que reculer pour un tems l'élévation du Duc d'Aiguillon. Plus aimable, non moins spirituel, non moins politique, le Duc étoit en tout plus propre à réussir auprès des femmes. On ne peut ne pas convenir que le Duc d'Aiguillon ne se soit retiré du très-mauvais pas où l'avoit jetté le Chancelier, par l'ascendant qu'il avoit déjà pris sur l'esprit de la Comtesse Du Barry; on ne peut pas plus se refuser à croire que le Duc n'ait dû à la faveur éclatante de la favorite l'agrément du Roi pour la charge de Commandant des Chevaux-légers de sa garde.

A la mort du Duc de Chaulnes, le Duc de Choiseul en avoit fait la demande au Roi pour le Vicomte de Choiseul, son parent; à la nouvelle sollicitation qu'en vint faire la

Du Barry pour son protégé, le Duc d'Aiguillon ; Sa Majesté lui déclare qu'elle en a déjà donné l'agrément au Duc-Ministre. "Bon ! s'écrie la Comtesse, c'est une raison de plus pour me l'accorder, parce qu'il faut un peu le punir de son animosité & de sa méchanceté à mon égard". Le Roi sourit & accorde.

Personne n'ignore que d'après les sollicitations de Madame Du Barry, le Roi fut lui-même retirer au Parlement toutes les pièces du procès du Duc d'Aiguillon, dans son lit de justice du 30 Septembre 1770. Celui-ci, par reconnaissance fit faire un *Vis-à-vis* & l'envoya à sa bienfaitrice. Rien de plus élégant, de plus parfait, de plus magnifique en même tems. C'étoit un chef-d'œuvre : tout Paris alloit le voir par curiosité. Sur les quatre panneaux principaux on voyoit les armoiries des Du Barry sur un fond d'or, avec le fameux cri de guerre : *Bouttez en avant*. Sur chacun des panneaux de côté, on voyoit répétée une corbeille garnie d'un lit de roses sur lequel deux colombes se becquetoient lascivement, & d'un cœur transpercé de fleches avec tous les attributs de l'amour.

Ce *Vis-à-vis* coûtoit au Duc d'Aiguillon 52,000 livres. Le public fut scandalisé d'un faste aussi indécent (*), mais il n'en plût pas

(*) *L'on fit à ce sujet l'épigramme suivante :*
 Pourquoi ce brillant vis-à-vis ?
 Est-ce le char d'une Déesse,

moins à la favorite. Le Roi s'opposa à ce qu'elle fit usage de ce cadeau, mais elle n'en fut que plus dévouée à celui qui le lui avoit fait.

Le Chancelier cherchoit d'une autre manière à s'insinuer dans les bonnes grâces de la Comtesse. Voyant que la famille des Du Barry vouloit s'enter sur les Barimore d'Ecosse, qui sont de la plus haute naissance & auxquels il se disoit allié, il avoit appuyé cette prétention, & ne qualifioit plus la favorite que *sa cousine*. M. de Maupeou pouffoit ce raffinement de l'adulation à un point excessif.

Un jour qu'il étoit allé faire sa Cour à Madame Du Barry; tous ceux qui étoient alors avec elle se leverent par honneur pour sa simarre: "Ne vous dérangez point, Messieurs, leur dit-il, ce n'est ici qu'une visite de parenté."

Malgré la souplesse de son génie, ses bassesses, son avilissement, le Chancelier ne put jamais obtenir qu'une confiance subalterne dans l'esprit de la Du Barry. Le Duc d'Aiguillon au contraire jouit de tout son crédit.

L'Etat cependant étoit dans une crise ora-

Ou de quelque jeune Princesse?

S'écrioit un Badaud surpris.

Non... de la foule curieuse

Lui répond un caustique, non;

C'est le char de la blanchisseuse

De cet infâme d'Aiguillon.

geuse; la fermentation regnoit parmi tout le corps de la Magistrature; la misere étoit extrême dans le Royaume. Le mariage du Dauphin, & les fêtes données en réjouissance de cet événement vinrent y faire diversion pour un moment.

Malgré la détresse où se trouvoit la France, on n'épargna dépenses quelconques pour relever l'éclat & la pompe de la célébration de l'heureux hymen de l'héritier présomptif de la Couronne. Richesse dans les habits, luxe dans les équipages, spectacles brillans, rien ne fut épargné. On calcule que le bouquet seul du feu d'artifice composé de trente mille fusées, à un écu piece, forma un objet de quatre mille Louis; & l'on fait que le bouquet d'un feu d'artifice occupe exactement l'espace d'un clin d'œil.

On se réjouissoit à Versailles, & l'on voyoit les pauvres demander l'aumône aux portes du Château; & l'on apprenoit que nombre de Provinces se révoltoient, faute de pain. Dans la Marche & le Limousin on comptoit plus de quatre mille personnes mortes de faim. On faisoit monter à un capital de vingt millions l'énumération des frais, des repas, spectacles, feux d'artifice, illuminations & bals, portés au plus haut point de magnificence.

De telles prodigalités n'eussent pas eu lieu sans doute, si on eût consulté celui en l'honneur de qui on les permettoit. "Point de

„ de défi à qui fera le plus superbement vêtu
 „ à mes noces, disoit le Dauphin, (Louis
 „ XVI aujourd'hui regnant,) je saurai dé-
 „ mêler l'homme à travers le plus somptueux,
 „ & son éclat ne m'en imposera pas! ”

Il n'y eut point de feu, point d'illumina-
 tions, à Versailles, le jour du mariage du
 Dauphin. Le Ciel s'y opposa. Deux orages
 effroyables firent remettre la partie à un
 tems plus favorable. Les curieux se retire-
 rent: la canaille murmura: il n'y avoit ni
 cervelats, ni pain, ni vin pour elle. On
 dansa à la Cour, mais il s'éleva une contesta-
 tion très-sérieuse à cet égard. Il s'agissoit
 d'un menuet, & ce menuet mit tout en
 combustion.

Le Roi voulant favoriser la maison de
 Lorraine avoit décidé d'après les instances
 de l'Ambassadeur de l'Empereur & de l'Im-
 pératrice-Reine, que la sœur du Prince de
 Lambesc, Grand-Ecuyer de France, qui
 avoit l'honneur d'être de leur auguste mai-
 son, danseroit au bal paré immédiatement
 après les Princesses du sang.

Cette décision allarma les Ducs: ceux-ci
 s'assemblerent entr'eux chez l'Evêque-Comte
 de Noyon (de Broglie) comme le plus an-
 cien des Pairs pour lors à Paris, & malgré
 l'horreur de l'Eglise pour la danse, on y dis-
 cuta, rédigea & lut un mémoire que le Pré-
 lat fut chargé de présenter au Roi, pour le
 rendre plus solennel. Ils requirent à cette
 occasion

occasion l'adhésion de la haute noblesse , dont un grand nombre donna sa signature.

La Maison de Lorraine prétendoit que sa demande étoit fondée sur la possession constante & immémoriale où elle étoit de jouir de prérogatives & de prééminences pareilles.

Le Roi fit remettre aux Ducs une lettre écrite d'un style peu royal, même peu noble & d'un François très-barbare. Quoique menagée & douceuse, la réponse ne parut pas satisfaisante. Quantité de femmes invitées, s'absenterent de la cérémonie, naturellement sérieuse, triste, & qui le devint davantage par le vuide qu'elles y formerent.

Les gens de qualité, non *Ducs*, de leur côté, furent scandalisés de certains mots énoncés dans la lettre du Roi. Ces importantes bagatelles agiterent beaucoup de monde, & firent travailler des têtes qui sans cela n'auroient point eu à s'exercer. Mais elles firent aussi travailler les plaisans, & un de ses persifleurs dont la Cour abonde, & qui tournent tout en ridicule, parodia le mémoire des Ducs dans les vers suivans :

Sire, les Grands de vos Etats
Vertont avec beaucoup de peine,
Qu'une Princesse de Lorraine
Sur eux, au bal prenne le pas.

Si votre Majesté projette
De les flétrir d'un tel affront,
Ils quitteront la cadeneté,
Et de la Cour s'exileront.

Avisez-y, la ligue est faite :
 SIGNÉ, *l'Evêque de Noyon,*
La Vaupaliere, Beaufremont,
Clermont, Laval & de Villette.

L'épigramme de cette fin consiste surtout dans le mélange des noms les plus nouveaux avec ceux de la plus ancienne noblesse. Le Marquis de Villette termine cette liste de la manière la plus sanglante (*).

Au milieu des fêtes, des spectacles, des réjouissances qui se succéderent, sans plaisir, pendant plus d'un mois, comment passer sous silence l'effroyable catastrophe qui mit en deuil & en allarme toute la capitale ! Nous entendons parler de cette nuit désastreuse où, au sein d'une joie tumultueuse, il périt plus de monde qu'il n'en périt souvent dans une action sanglante. C'étoit le jour où la ville faisoit exécuter son feu d'artifice. — Grand feu : illuminations superbes : carnage horrible. On enleva sur la place cent trente-trois cadavres : on calcula onze à douze cent tant blessés, qu'estropiés & suffoqués, conduits dans des maisons voisines ou dans des hôpitaux, & morts peu après.

Ce massacre fut, dit-on, l'effet d'un complot de filoux. On l'attribua avec plus de raison à l'insuffisance de la garde, à la légèreté du bureau de la ville qui refusa une

(*) Le Marquis de Villette est fils du Sr. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres.

gratification de mille écus au Régiment des Gardes Françoises qu'exigeoit le Maréchal de Biron pour mettre ses gens sur pied, & suppléer à la foiblesse des archers de police. Le plus coupable sans contredit étoit le fameux Jérôme (*), Prévôt des Marchands, trop heureux surement d'être mort dans son lit & dans sa dignité. Tout Paris fut indigné de le voir, trois jours après l'affreux désastre, se montrer impudemment au public dans sa loge à l'opéra.

Il fut question d'amender, d'admonester Jérôme au Parlement; de lui infliger des peines; mais il en fut quitte pour la peur & pour des satyres qu'il partagea avec ses dignes co-administrateurs. Voici l'une des plus fortes que l'on connoisse :

« Pigalle est chargé par la ville de Paris
 » d'immortaliser le mariage de M. le Dau-
 » phin, & la prudence de M. Bignon dans
 » un bas-relief pour la Magdelaine (†),
 » qui représentera le massacre de la place de
 » Louis XV, avec tous les ornemens. On
 » verra les fontaines de vin couler, les or-
 » chestres dressés, les musiciens jouer, les
 » échaffauds drappés. On représentera pour

(*) Désigne ainsi vulgairement. Son nom étoit Jérôme-Armand Bignon. On en fit cette anagramme, lors du massacre : *Ibi non venit, ad am-
 nā gero.*

(†) C'est la Paroisse, du cimetière, où furent déposés les cadavres de la rue de la Motellerie.

„ donner à l'exécution plus de force, l'in-
 „ cendie de la charpente qui servit à tirer
 „ l'artifice, le spectacle pompeux des petits
 „ pots de graisse attachés à chaque arbre
 „ du Boulevard, & enfin les fossés destinés
 „ par M. Bignon à établir sa mémoire à
 „ *jamais*. Personne n'est plus en état que
 „ Pigalle de donner à ces desseins l'expres-
 „ sion dont ce morceau précieux est sus-
 „ ceptible. On le prie de ne pas oublier que
 „ le guet a donné quelques coups de bayon-
 „ nette, & mis la main dans beaucoup de
 „ poches. „

P. S. “ Ce monument vaudroit mieux
 „ pour prévenir dans l'avenir pareil acci-
 „ dent, que la superstitieuse fondation des
 „ Messes que la ville de Paris a destinée au
 „ soulagement des ames *étouffées*, qui sont
 „ encore en Purgatoire... Les anecdotes re-
 „ latives au guet sont des faits connus. „
 „ Autre satire non moins méchante: “ Le
 „ jour de l'enterrement des *étouffés*, M.
 „ Bignon, Prévôt des Marchands, doit pro-
 „ noncer leur Oraison funebre dans l'Egli-
 „ se de la Magdelaine. Il espere démontrer
 „ que la Police étoit bien ordonnée; que
 „ le feu d'artifice étoit très-beau, & que s'il
 „ y a eu beaucoup de gens écrasés, c'est
 „ une preuve qu'il y a eu beaucoup de mon-
 „ de à *sa fête*, qui auroit fini avec le feu,
 „ s'il n'y avoit pas eu un enterrement pour
 „ le ranimer. „

„ Le 30 Mai 1770, disoit un méchant
 „ Gazetier, le guet ayant empêché, la
 „ bayonnette au bout du fusil, l'écoule-
 „ ment de la foule qui a assisté au feu de
 „ la place de Louis XV, par le Boulevard,
 „ quelques carrosses augmentèrent la presse
 „ au point que 140 personnes restèrent sur
 „ la place, en attendant un moment plus
 „ favorable pour défiler. M. Bignon a été
 „ disculpé au Parlement par l'Avocat - Gé-
 „ néral Segulier qui, dans un compte *très-*
 „ *mal rendu*, a attribué cette horrible mas-
 „ sacre à la fatalité. „ — “ Au lieu d'être
 „ lavé, disoit un autre nouvelliste, M. Bi-
 „ gnon eut dû être obligé de faire amende
 „ honorable à genoux, au milieu de la pla-
 „ ce, pour avoir refusé les Gardes - Fran-
 „ çaises & les Gardes-Suisses, lorsqu'il don-
 „ na *sa belle fête*, sous prétexte que cela au-
 „ roit coûté 400 Louis de plus à la ville. „

Les aumônes que l'on fit pour les pauvres
 malheureux dont les parens avoient péri
 dans le massacre effroyable de la rue Roya-
 le, appelée aujourd'hui par tradition *la*
nouvelle rue de la mortellerie, furent très-
 abondantes. Le Dauphin, cruellement affli-
 gé d'avoir été la cause indirecte de ce mal-
 heur, envoya son mois de deux mille écus
 au Lieutenant de Police avec une lettre im-
 primée dans toutes les Gazettes. La Dau-
 phine, Mesdames, les Princes du sang sui-
 virent cet exemple. Tout cela n'empêcha

pas que l'on ne vomit toutes les malédictions contre le Prévôt des Marchands, & que bien des familles ne pleurent encore aujourd'hui plusieurs des leurs qui laisserent la vie à cette malheureuse journée.

Une scène d'une autre espèce, non sanglante sans doute, mais bien triste & bien affligeante, qui vint à s'ouvrir en ce tems, fit bientôt oublier à la France & les fêtes somptueuses du mariage du Dauphin, & l'horrible massacre occasionné dans la Capitale par les réjouissances de ce même mariage. Nous entendons parler de la dissolution de la Magistrature du Royaume, l'une des époques les plus flétrissantes du regne de Louis XV. Nous allons en dire quelques mots :

CHAPITRE XXXVIII.

LA grande affaire de Bretagne n'étoit pas encore assoupie; elle ne devoit pas l'être de si-tôt. Le Roi vouloit éteindre les troubles de la Province, & ne rien permettre qui pût les réveiller. Il étoit indigné, ou plutôt le Chancelier, le Duc d'Aiguillon & son oncle le Duc de la Vrilliere l'avoient indigné, en lui persuadant qu'on vouloit fouiller dans l'examen & la discussion d'ordres émanés du trône, & qui, liés continuellement avec

l'administration , devoient rester éternellement dans le secret du Ministère. Il y avoit, dans la procédure du Duc d'Aiguillon, un mystère d'horreurs & d'iniquités. Sa Majesté voulut en détourner les yeux & ne plus en entendre parler. Les adversaires du Duc d'Aiguillon étoient rétifs : il plût au Roi de ne plus vouloir entendre parler de ce fameux procès, d'arrêter de son bon plaisir, & par la plénitude de sa *toute* puissance, toute enquête ultérieure, & d'imposer un silence absolu sur toutes les parties des accusations réciproques.

Il plût de même à une commission intermédiaire des Etats de Bretagne d'adresser des Représentations à S. M. en forme de mémoire, si vigoureuses que les Ministres en craignirent si fort la sensation sur l'esprit du Roi, qu'ils ne jugerent pas à propos de les lui montrer. On y appuyoit principalement sur l'incroyable contradiction des discours & de la conduite du Monarque. Louis XV voyoit clair, quand il vouloit. Ses yeux se fussent ouverts, sans doute, sur le rôle imbécille qu'on lui faisoit jouer. Les représentations furent éconduites.

Le Roi ne vouloit trouver de coupables nulle part. Il n'aspiroit qu'à la paix. Ses Ministres ne vouloient pas lui accorder cette paix; & voilà le malheur. On force Louis XV à tenir un lit de justice. Chacun parle bas ou ne parle pas. Le renard Maupeou

jouoit son rôle à souhait, & Louis XV se dépitait. Il fût s'endormir dans les bras de la Du Barry. La Magistrature entière eût voulu lui exposer les maux publics, lui dévoiler les surprises faites à sa religion, lui faire briller la vérité dans tout son jour; mais Louis XV étoit aveugle & sourd, ou, pour mieux dire, on le rendoit tel.

On s'acharne, on devient furieux de part & d'autre. La Magistrature veut parler : on lui ordonne de se taire.

Le Roi avoit déjà commandé que tout ce qui concernoit l'affaire du Duc d'Aiguillon, fut regardé comme non avenu, & avoit défendu, comme nous l'avons déjà dit, à qui que ce soit, de la réveiller; il avoit imposé respectivement le silence le plus absolu.

Maupeou faisoit jouer le Roi comme un polichinelle. Il rendoit le Monarque la dérision de la France & de l'Europe entière. Le Chancelier croyoit avoir gain de cause. Il fut trompé.

Le Roi avoit intimé aux Princes & Pairs défense de prendre aucune part aux délibérations du Parlement. Le Duc d'Aiguillon avoit déjà été entâché. Le Parlement rendit un arrêt à jamais mémorable par lequel, “ déclarant que le Duc d'Aiguillon étoit gra-
,, vement inculpé & prévenu de soupçons,
,, même de faits qui attaquoient son hon-
,, neur *Ducal*, il suspendoit ce Pair des fonc-
,, tions de la Pairie, jusqu'à ce que, par un

„ jugement rendu en la Cour des Pairs ;
 „ dans les formes & avec les solemnités pres-
 „ crites par les loix & les ordonnances du
 „ Royaume, que rien ne peut suppléer, il
 „ se fût pleinement purgé, &c. „

Le Parlement étoit enragé : des Commis-
 saires se transportent sur le champ chez l'Im-
 primeur, par ordre de la Cour, & font im-
 primer sous leurs yeux la minute, dont il
 fut tiré 10000 exemplaires. On en fait si-
 gnification dans l'heure au Duc d'Aiguil-
 lon qui se trouva chez lui ; & le Parlement
 eût la tenacité de ne se séparer qu'après qu'il
 lui eût été rendu compte de l'exécution en-
 tière de l'arrêt.

Maupeou fut dépité & le Roi enragé. Dès
 le lendemain, le Roi rendit un autre arrêt,
 en son Conseil, qui cassoit celui du Parle-
 ment & enjoignoit à l'accusé de faire ses
 fonctions de Pair de France. Le Chancelier
 le fit signifier soudain au Parlement d'une
 manière insolente. Cela fournit matière à
 des remontrances, & il y avoit bien de
 quoi ; car indépendamment de toutes les
 formes violées, quoi de plus bizarre, comme
 on l'a dit, que dans une instance contenant
 des délits aussi graves, concernant les trou-
 bles d'une grande Province, durant depuis
 plusieurs années, ayant donné lieu à des
 procédures monstrueuses, ayant compromis
 la liberté de plusieurs citoyens, de trouver
 tour-à-tour innocens les accusés & les accu-

fateurs ; qu'après avoir déclaré tels les Procureurs - Généraux , de déclarer aussi tel le Commandant de Bretagne qui les avoit inculpés ? Quoi de plus contradictoire qu'après être convenu solennellement de la nécessité , selon les expressions du Chancelier , *de laver de la Pairie des crimes d'un Pair , ou le Pair des crimes qu'on lui imputoit* ; qu'après avoir fait dire au Roi qu'il vouloit que les coupables fussent punis , s'il y en avoit , avec la plus grande sévérité , de lui faire prononcer ensuite aveuglement qu'il n'y en a point ? Quoi de plus absurde , que de prétexter que c'est pour appaiser & ensevelir à jamais dans l'oubli les dissensions , lorsqu'ayant tenté vainement cette voye à différentes reprises , l'on a éprouvé que c'est le moyen au contraire , de les faire renaître , de les augmenter , de les perpétuer.

Le Roi par un coup d'autorité suprême voulut laver le Duc d'Aiguillon , mais le public décida qu'il étoit le vrai coupable. Le jour de la cassation de l'arrêt du Parlement par celui du Conseil , le Duc eût la maladresse de manifester publiquement sa joye , & dès le soir du jour où l'arrêt de cassation fut rendu , il fit la sottise de donner un souper splendide à ses partisans & à ses créatures. Tout le monde n'en fut pas la dupe. On connoît le bon mot du Duc de Brissac , déjà cité (*) , *que l'accusé avoit sauvé*

(*) Coup d'œil sur cette histoire , page LXVII.

sa tête, mais qu'on lui avoit tordu le cou.

On avoit fait tourner la tête au Roi. Le Monarque ne savoit plus comment se tirer du labyrinthe où on l'avoit jeté. Louis XV ne cherchoit qu'à jouir : cette malheureuse affaire de Bretagne étoit une hydre de tracasseries ; on lui présentoit cent remontrances par jour. Le Parlement le menaçoit de suspension de service, de cessation, de démission. Sa Majesté ne savoit plus où elle en étoit : lassé d'errer à l'aventure & de tomber de piège en piège, elle résolut de s'en confier absolument à son brave Chancelier, & d'éprouver si, en lui remettant toute la plénitude de son pouvoir, elle en fortiroit à son honneur & gloire.

Louis XV se réduisit au rôle de simple spectateur, bien décidé à siffler son homme d'affaires, comme ses courtisans, s'il échouoit. Louis XV avoit remis le destin de la France à son Chancelier. C'étoit tout ce que demandoit Maupeou. Il s'étoit vanté d'avoir, pendant sa présidence au Parlement, conduit les Magistrats le fouet à la main par-tout où il avoit voulu. Il avoit forgé des foudres pour écraser la Magistrature ; il avoit annoncé le jour où il ouvreroit la tranchée, & s'étoit glorifié d'avance d'emporter d'assaut les remparts, derrière lesquels se cachotent les bêtes féroces qui, selon lui, désoloient la France.

Maupeou étoit contrebalancé par l'ascen-

dant que le Duc de Choiseul conservoit encore sur l'esprit du Roi. Ce Ministre l'avoit démasqué ; il n'y avoit aucun espoir de le regagner , & il n'ignoroit pas qu'au contraire le Duc intriguoit sourdement pour exciter & soutenir le Parlement dans ses entreprises.

Pour vaincre les difficultés , surmonter les obstacles , parvenir à ses fins , le Chancelier ne conçut pas de plus court moyen & de meilleur expédient que de renverser celui à qui il devoit son élévation. Il fallut pour cela se lier plus étroitement au Duc d'Aiguillon , le favori de la favorite , non moins intéressée à se débarrasser d'un Ministre qu'elle redoutoit. Si le Duc de Choiseul eût voulu s'entendre avec la Du Barry , ils eussent été les meilleurs amis du monde : mais le Duc témoigna tant de mépris à la Sultane , qu'elle ne pût jamais le lui pardonner.

La Comtesse étoit plus que jamais dans les bonnes grâces du Roi. Il y avoit , un jour un rendez-vous pour le lendemain entre le Royal amant & la maîtresse. Le Monarque lui écrit : “ Au lieu d'attendre à demain ,
 „ venez ce soir : j'ai quelque chose à vous
 „ dire qui vous fera plaisir. Bon jour ,
 „ croyez que je vous aime , *Louis* ”. — Ce que le Roi vouloit dire à sa maîtresse , étoit qu'il lui faisoit don du Château de Lucienne.

La Comtesse étoit on ne peut mieux an-

crée à la Cour. “ Le Duc de Richelieu , écri-
 „ voit-elle , est mon ami à pendre & à dé-
 „ pendre. Le Chancelier qui est devenu
 „ mon cousin , me fait sa Cour très-affidue-
 „ ment. M. de Choiseul n’a plus tant de
 „ haine apparente (*apparente* est bien dit.)
 „ Il m’a accompagné avant-hier pour aller
 „ à Triel , que l’on voudroit me faire ache-
 „ ter : mais le Duc de Richelieu me dit *qu’il*
 „ *ne faut pas m’y fier & qu’il fait contre for-*
 „ *tune bon cœur*. La Duchesse de Gram-
 „ mont , pour ne plus me voir est à courir
 „ le monde : on la croit actuellement en
 „ Hollande. Que le bon Dieu la bénisse !
 „ Le Dauphin , la Dauphine , les Dames
 „ de France se rangeront bientôt sous mes
 „ drapeaux , j’espère ”. Ceci n’est pas arrivé.

Au Duc de Choiseul & à la famille Royale
 près , la Du Barry jouissoit de tout le cré-
 dit & de tout le pouvoir d’une Sultane fa-
 vorite. On le savoit ; & les personnes de
 la plus haute naissance ne rougissoient pas
 de la courtoiser en conséquence , de recher-
 cher même son alliance , ou , ce qui est la
 même chose , celle de la *pas trop noble* fa-
 mille Du Barry.

Quelle indignité dans un autre tems que
 celui où nous écrivons , que de voir une
 Marquise de Montmorenci demander la
 main d’une Du Barry pour un Duc de
 Boutteville son parent ! Ce Duc de Bout-
 teville est d’une des plus illustres maisons

du Royaume , mais un mauvais fujet , déshonoré , perdu de dettes & totalement décrié. Malgré l'agrément du Roi , l'alliance n'eut pas lieu , parce que le Duc de Boutteville demandoit pour préliminaire la liberté du Duc d'Olonne , fon fils , digne du dernier fupplice , & enfermé à perpétuité en confidération de fa naiffance.

Quelle baffeffe de la part d'une Maréchale de Mirepoix de venir mandier auprès de la favorite les *Loges de Nantes* ! On crut d'abord que La Du Barry , au lieu de demander ce cadeau pour la Maréchale , l'avoit demandé pour elle. Mais la favorite étoit de bonne foi. Voici le fait.

Un premier jour de l'an , le Roi étoit environné de tous fes courtifans. La Comteffe entre fort gaye , & après les premiers complimens d'ufage : “ Je viens , dit-elle , SIRE ,
„ vous demander mes étrennes ; ce font les
„ *Loges de Nantes* pour ma bonne amie ,
„ M^{de}. de Mirepoix. Cela ne fe peut pas ,
„ dit le Roi , en fouriant , j'en ai difpofé. —
„ Hé bien , repartit la Du Barry , en boudant : voilà la quatrieme faveur que je
„ follicite & que vous me refufez. Le Diable
„ m'emporte , fi je vous importune désormais ,
„ mais ! — Le Roi lui obferva que c'étoit
„ mal commencer l'année que de boudier :
„ — & vous bien plus mal , dit M^{de}. du
„ Barry. — Vous avez beau faire , repartit
„ le Roi , vous ne me ferez pas changer de

„ résolution ; je suis bien aise de ce que
 „ vous me montrez tant de chaleur pour
 „ votre amie : mais savez-vous à qui j'ai des-
 tiné ce cadeau ? C'est à vous , Madame ”.
 Et il l'embrassa en même tems.

Les *Loges de Nantes* étoient un objet de 40,000 livres de rentes. Elles appartenoient auparavant à la Duchesse de Lauraguais , mais pour sa vie seulement.

Madame la Maréchale avoit servi de *bonne* pendant trois ans à la Comtesse favorite. Elle se perdit sans retour dans son esprit pour avoir voulu partager sa tendresse entr'elle & une autre de ses élèves qui avoit été présentée furtivement au *Parc-aux-Cerfs*. La Maréchale de Mirepoix étoit une vieille femme , qui étoit propre à faire toutes sortes de parties , qui jouoit au *Wisk* , qui buvoit du *punch* , qui connoissoit des petites filles , & ne gênoit personne. Mais la Comtesse ayant eu à s'en plaindre , la Maréchale fut forcée d'aller enfouir ses grands talens.

Si la Du Barry a fait beaucoup de mal , elle a fait aussi par fois quelque bien , ou du moins a eu intention de le faire. Voici entr'autres une bonne œuvre de sa part.

Une jeune fille de Liancourt , en Picardie , étoit devenue grosse des œuvres de son Curé , & elle eut le malheur d'accoucher d'un enfant mort , sans avoir préalablement fait la déclaration prescrite par les ordonnances en pareil cas. Le Ministère pu-

blic avoit rendu plainte contr'elle, & les premiers juges, d'après la disposition précise de la loi, l'avoient condamnée à être pendue, comme coupable de l'avortement. Ce jugement confirmé ensuite au parlement, alloit être exécuté, lorsqu'un M. de Mandeville, Mousquetaire noir, qui venoit d'entendre raconter cette histoire, s'intéressa si vivement pour cette pauvre fille, qu'il courut aussitôt à Marly où étoit la Cour, avec un mémoire de l'affaire; se rendit chez Mad. Du Barry, qu'il ne connoissoit point, & la pria avec tant de chaleur de solliciter la grace de cette fille, qu'elle la lui accorda. En effet elle écrivit à l'instant au Chancelier, & la jeune fille eut sa grace.

Un Comte & une Comtesse de Louërme, gens de condition, venoient d'être condamnés à avoir la tête tranchée pour rebellion contre la justice. La Comtesse va trouver le Roi, demande grace & les coupables sont sauvés.

Dirigée par d'autres conseils que par ceux des Maupeou, des Richelieu, des d'Aiguillon, la favorite eût été, peut-être, plus utile que nuisible au Royaume; mais que pouvoit-elle opérer de bien sous la lisière de pareils agens?

Les cabales régnoient toujours à la Cour. On voyoit parti contre parti. Les Choiseul excitoient sous main leurs créatures contre les Du Barry; & les Du Barry & leurs par-

tifans ne négligeoient à leur tour aucun moyen propre à culbuter leurs rivaux.

Lors du mariage du Dauphin, le Ministre tout-puissant, ennemi implacable de la Comtesse, avoit aposté le Duc de Noailles afin de conseiller amicalement à la favorite d'aller aux eaux de Bareges, pour ne point se trouver à l'arrivée de la Dauphine, sous le prétexte qu'elle figureroit mal à des fêtes qui ne seroient que pour elle, & que cette Princesse pourroit lui donner quelques mortifications. Le Duc de Choiseul vouloit profiter de son absence pour lui faire perdre tout l'ascendant qu'elle avoit sur le Roi. Mais la Du Barry ne donna point dans le piège : on lui en avoit fait connoître le danger : elle resta à la Cour, & la Dauphine lui fit une réception assez gracieuse ; parce que la Princesse ignoroit le personnage de la Sultane.

On chansonnoit la Du Barry à l'ordinaire ; on faisoit contr'elle des épigrammes d'une insolence extrême. La plus impertinente, la plus grossière du moment est celle du Comte de Lauragais, ami du Ministre. Ce Seigneur qui, au lieu de penser pour lui, pensoit pour les autres, s'avisa de prendre une fille de la rue St. Honoré, de lui donner maison, & de la faire appeller hautement la *Comtesse du Tonneau*. La Du Barry rit beaucoup de la plaisanterie, mais le Gouvernement fut plus sévère. La pauvre

Comtesse du Tonneau fût mise à la Salpêtrière, & le Comte de Lauragais n'échappa à une lettre-de-cachet qu'en partant sur le champ pour Londres.

Ne pouvant emporter la place ni de ruse ni d'emblée, le parti-Choiseul chercha à l'avoir par composition. La Duchesse de Grammont étoit revenue de ses voyages. On lui fit entendre que l'orgueil l'avoit perdue dans l'esprit de la favorite. On lui insinua que, si elle vouloit parvenir à son but celui de chasser du *lit du trône* la Sultane, elle devoit mettre quelques grains d'humilité dans sa conduite. Le Duc de Choiseul, son frere, branloit fort au manche. Il craignoit plus que jamais d'être culbuté. Il voyoit toute sa politique en défaut. Il gronda un peu sa sœur, & la Duchesse voulut bien se prêter à la raison, pour le moment.

On négocia & le négociateur de cette grave affaire fut le même Duc de Noailles (patelin personnage, homme à bons mots, Courtisan rusé, s'il en fut jamais,) qui avoit conseillé à la Du Barry le voyage de Baresges. Le Duc n'eut pas le front de négocier face à face : il savoit d'avance qu'il seroit rembarqué avec des fout...., & des boug... (style propre à la Comtesse.) Il envoya sa dépêche à la Du Barry, qui la lui ré-expédia sur le champ par le même courier. Voici la dépêche & la réponse à la dépêche, elles sont trop curieuses, trop intéressantes l'une

& l'autre pour oublier de les transcrire ici en entier.

LETTRE du Duc de Noailles,

Madame la Comtesse ,

„ Je suis chargé d'une commission de la
 „ part de Madame la Duchesse de Gram-
 „ mont vis-à-vis de vous , & je m'en acquitte
 „ avec d'autant plus de plaisir qu'elle me
 „ procure l'avantage de m'entretenir un
 „ instant avec la Divinité qui fait les déli-
 „ ces de la Cour. Cette Dame est *mortifiée*
 „ de n'être point dans vos *bonnes graces* ;
 „ elle ne fait à quoi attribuer le *froid* qui a
 „ toujours paru regner entre elle & vous ;
 „ elle vous estime particulièrement ; comme
 „ la voilà retournée de ses voyages , elle
 „ desire avec le *plus grand empressement* que
 „ la paix puisse se rétablir entre vous deux.
 „ Elle m'a pris en conséquence pour son
 „ médiateur. Puis-je me flatter de pouvoir
 „ réussir ? Je vous dirai en mon particulier
 „ qu'elle est *désolée* d'avoir pu vous man-
 „ quer en quelques occasions ; mais son *aveu*
 „ & la *démarche* qu'elle fait , doivent lui
 „ servir de *pardon* (*) , sur-tout vis-à-vis de

(*) Ici ce n'est plus le Duc de Choiseul. Cet homme, fendant le vent, s'abaisseroit jusqu'à faire demander pardon à sa sœur, à l'altière Grammont, & cela à une Du Barry ! Fi ! Monsieur le Duc

„ vous , Madame , dont la bonté s'est mon-
 „ trée en tant d'occasions. Je vous prie donc
 „ d'avoir égard à *sa priere*, & de m'honorer
 „ d'un mot de réponse ”.

Je suis avec respect, &c.

DUC DE NOAILLES.

RÉPONSE à la Lettre.

“ Comment , Monsieur le Duc , Madame
 „ de Grammont ne fait , dit-elle , à quoi
 „ attribuer l'inimitié qui regne entre elle &
 „ moi ? Ignore-t-elle *sa hauteur insultante* ;
 „ *son mépris* & *ses propos indécents* ? Ignore-
 „ t-elle les chansons qu'elle a fait faire , tant
 „ contre le Roi qui l'avoit comblée de bien-
 „ faits , que contre moi ? A-t-elle oublié
 „ toutes *ses menées sourdes* , toutes *ses intri-*
 „ *gues*, toutes *ses cabales* pour me noircir dans
 „ l'esprit de Sa Majesté , & de la famille
 „ Royale ? Si toutes ces *manœuvres odieuses*
 „ se sont effacées de sa mémoire , elles sont
 „ encore gravées dans la mienne , mais à la
 „ vérité pour les mépriser. Cependant je ne
 „ conserve pas de *rancune* (*) ; dites-lui que
 „ je veux bien ne plus penser à elle , mais à
 „ condition que je ne la reverrai jamais. En

de Noailles, ce ne peut être qu'une platte tour-
 nure de votre façon.

(*) Le bon cœur !

„ conséquence , qu'elle *ne reparoisse plus à*
 „ *la Cour* , qu'elle vive tranquille à Paris , &
 „ je vous promets à vous & à elle de ne
 „ l'inquiéter aucunement. Si elle pouvoit
 „ encore me perdre , je suis convaincue
 „ qu'elle le feroit. Plus *généreuse* qu'elle , je
 „ me contente de la prier de m'honorer de
 „ son *indifférence* , comme je lui accorde la
 „ mienne. Si elle n'est pas satisfaite de
 „ cela , qu'elle aille *se faire fout....., la*
 „ *boug.....!*”

Je suis , &c.

COMTESSE DU BARRY.

La négociation en resta là. Le parti-Choiseul en étoit entre *Caribde & Scylla*. Ne sachant plus , comme on dit , de quel bois faire fleche , il souffloit , tant qu'il pouvoit , le feu dans la Magistrature. Le Ministre tout-puissant cherchoit à allumer la guerre avec les Anglois , comme le moyen de se rendre nécessaire & de reprendre toute son influence. Mais ses négociations , ses ruses , sa politique , tout fut inutile. Son regne devoit passer. Le tartufe Maupeou étoit là (*).

Il vint (ce sont ses termes) donner les écrivaines au Parlement. Celui-ci protesta contre les écrivaines , fit des représentations , cessa le service. Le Roi ne voulut pas écou-

(*) Dans le lit de justice du 7 Décembre 1770.

ter son Parlement qu'il n'eût repris ses fonctions, & le Parlement ne voulut pas reprendre ses fonctions que le Roi ne l'eût écouté.

Le Roi vouloit être obéi, & on ne vouloit pas lui obéir. Ici commença un combat étrange. Les spectateurs tenoient pour ou contre. Les militaires qui sont pour une obéissance absolument passive, afin que le Roi fasse tout ce qu'il veut, dans l'espoir de jouir à leur tour du même privilege, à raison du droit du plus fort, blâmoient hautement le Parlement, & le jugeoient coupable d'une révolte criminelle. Le Clergé, ennemi juré d'un corps qui s'étoit toujours opposé à ses prétentions, qui l'empêchoit d'étendre son pouvoir & de subjuguier l'autorité même, en subjuguant les consciences, animé de l'esprit de charité qui le dévore, devoit la magistrature aux derniers supplices. Le peuple, accablé d'impôts, mangeant le pain fort cher, sans la moindre résistance de ceux qu'il étoit accoutumé à regarder jusques-là comme ses peres & ses défenseurs, voyoit la querelle assez indifféremment : il ne s'intéressoit pas à un corps qui l'avoit trahi si lâchement & ne s'échauffoit que sur ce qui lui étoit personnel. Les sages seuls, les vrais François, un peu plus profonds raisonneurs, saisissant les conséquences intermédiaires de la chute du Parlement, gémissaient de lui voir enlever une autorité qu'il n'avoit exercée que pour lui-

même, mais que dans un moment d'enthousiasme patriotique il pouvoit mieux employer ; au lieu que par sa chute s'établissoit le despotisme le plus formidable. Dans cette crise violente, les Magistrats qui s'attendoient chaque nuit à se voir enlever par lettres-de cachet, étoient surpris de se trouver encore libres chaque matin. Mais le moment n'étoit pas arrivé, & il en résulta seulement ce que desiroit la cabale conjurée contre le parti-Choiseul. Cette cabale étoit puissante.

La charmante maîtresse étoit vivement soufflée, & elle souffloit aussi vivement son royal amant. " Vous n'influez pas moins, „ écrivoit le Cousin (le Chancelier) à la „ Cousine, dans les affaires de l'Etat, que „ si vous en teniez les rênes : ainsi, comme „ notre intérêt est commun, nous devons „ être extrêmement unis & nous ne devons „ rien faire que pour le bien général, dans lequel, en *bons sujets* (*), nous trouvons „ aussi *le nôtre* (**). Vous savez que j'ai très-joliment fouetté le Parlement, en lui recommandant d'être plus circonspect à „ l'avenir : mais ce corps *haut, impérieux*, „ & dont l'ambition s'étend jusqu'à vouloir „ *usurper* l'autorité du Souverain est excité „ par le Duc de Choiseul, son protecteur,

(*) L'hypocrite !

(**) Le coquin !

„ à se *révolter* contre la nouvelle loi (*les*
 „ *étrivieres*) de Sa Majesté, loi qui n'est
 „ cependant que le renouvellement d'une
 „ ancienne (laquelle, s'il vous plait, vous
 „ ne la citez pas, M. le Chancelier) en-
 „ *registrée il y a plus de cent ans* (†) & *tou-*
 „ *jours* exécutée. Comme le Duc de Choi-
 „ seul est notre ennemi *commun* & encore
 „ plus le *vôtre* que le *mien* ; qu'il n'y a pas de
 „ *sûreté pour vous*, tant qu'il restera en pla-
 „ ce, & que le moment est venu où il faut
 „ nous en *débarrasser* pour toujours, réu-
 „ nissons-nous *tous deux*.

„ De votre côté, vous donnerez à enten-
 „ dre *continuellement* au Roi, que le Duc de
 „ Choiseul *excite sourdement* le Parlement à
 „ *cesser ses fonctions* & à se *révolter* contre
 „ lui. Ce que vous aurez ainsi avancé sans
 „ *paroître* y faire beaucoup d'attention, j'en
 „ donnerai à Sa Majesté les preuves les plus
 „ fortes (*), & je lui ferai voir également
 „ par des *pieces* que j'ai en main (**), que
 „ la Duchesse de Grammont, sous prétexte
 „ de voyager pour son plaisir, n'a fait autre
 chose

(†) La France eut eu grande obligation à son Chancelier de lui faire connoître cette loi. S'il eût pu la déterrer, il n'eût sûrement pas manqué de la faire publier à son de trompette.

(*) On vous en défie, M. le Chancelier ! Donnez la preuve la plus simple, elle suffira.

(**) Où sont-elles ? Où est le personnage qui les a jamais vues ? Citez-le !

„ chose que chercher à *soulever* les autres
 „ Parlemens (†), pour les rendre *refractai-*
 „ *res* à ses ordres. Enfin le Duc d'Aiguil-
 „ lon lui insinuera *adroitement* que le Duc
 „ de Choiseul , pour conserver tout son
 „ crédit, cherche par des *voies obliques* à ex-
 „ citer la guerre, (ça pû être) malgré les
 „ mouvemens apparens qu'il se donne pour
 „ entrer dans les vues pacifiques de Sa Ma-
 „ jesté.

„ En voilà plus qu'il n'en faut pour per-
 „ dre ce Ministre ambitieux aux yeux de
 „ notre Monarque , qui ne *l'aime plus* ,
 „ mais qui *s'y est habitué*, pour ainsi dire ,
 „ *malgré lui*, parce qu'il le *craint* , & qu'il
 „ le regarde comme un homme *nécessaire*.
 „ Voilà la marche que nous devons tenir.

„ Je suis enchanté de votre dernière plai-
 „ santerie (*) au sujet du Duc de Choiseul.
 „ De pareilles railleries portent coup : il faut
 „ avoir autant d'esprit que vous en avez
 „ pour en imaginer si à propos. Il n'est pas
 „ besoin de vous recommander le secret dans
 „ nos démarches, vous étiez aussi intéressée
 „ que moi à les tenir cachées”.

A l'appui du Chancelier venoit le Duc

(†) Calomnie atroce ! Exhibez donc, Monsei-
 gneur, ces pieces que vous avez en mains !

(*) Il y a eu deux plaisanteries de la Du Barry
 sur le Duc de Choiseul ; on ne fait trop de la-
 quelle le Chancelier veut parler ici. Quoiqu'il en
 soit, nous les rapporterons toutes deux ci-après.

d'Aiguillon autant & plus intéressé que Maupeou à la ruine des Choiseul. Le Maréchal Duc de Richelieu, proche parent de l'ex-Commandant de Bretagne, & aussi honnête homme que lui, pouffoit la roue de toutes ses forces. Comment tenir tête à un pareil *triumvirat* ?

Les Maupeou, les Richelieu, les d'Aiguillon faisoient passer leur ressentiment contre le Duc - Ministre dans l'ame de la Du Barry, qui, plus franche ne se cachoit pas de son antipathie pour M. de Choiseul ; & ce qui rendoit la maîtresse plus dangereuse auprès du Royal amant, c'est qu'elle y donnoit une tournure puérile, folâtre, très-agréable à Louis XV.

Un jour que la Comtesse étoit avec le Roi, elle tenoit deux oranges dans les mains, & en les jettant en l'air, elle disoit : *saute, Choiseul ! saute, Praslin !*

Une autre fois, elle rencontre sur son escalier un de ses cuisiniers, qui lui parut ressembler au Duc de Choiseul. "Etes-vous à mon service ? lui dit-elle : — Oui, Madame, répondit-il. — Allons, dit la Du Barry, vous avez la figure trop finistre ! Dites à mon Intendant que je ne veux plus vous voir, & qu'il vous renvoie à l'instant". Cela fut exécuté. — Le même soir, la Comtesse conta cette aventure au Roi, & lui ajouta : "J'ai renvoyé mon Choiseul, quand renverrez-vous le vôtre".

Le Roi étoit obsédé. On prétend qu'il avoit déjà brûlé deux lettres-de-cachet expédiées pour le renvoi de son Ministre, & qu'il se releva jusqu'à trois fois la nuit du jour où il exila le Duc de Choiseul. On avoit pris Louis XV par son foible ; qui consentit enfin décidément à l'expulsion du Duc & de son Cousin Praslin... Le Roi remit lui-même les deux fatales lettres-de-cachet dans les mains de sa maîtresse, qui n'eut rien de plus pressé que de les faire signifier sur le champ aux deux Ministres par *l'exécuteur ordinaire de la haute justice*, Saint-Florentin, devenu par ses bons & loyaux services en Bretagne, Duc de la Vrillière.

Voici ces deux lettres :

1°. Celle au Duc de Choiseul :

Mon Cousin,

« Le mécontentement que me causent vos
 » services me force à vous exiler à *Chanteloup*, où vous vous rendrez dans vingt-
 » quatre heures. Je vous aurois envoyé
 » beaucoup plus loin, sans l'estime particulière que j'ai pour Mde. la Duchesse de
 » Choiseul, dont la santé m'est intéressante.
 » Prenez garde que votre conduite ne me
 » fasse prendre un autre parti. Sur cela,
 » je prie Dieu, mon Cousin, qu'il vous ait
 » en sa sainte garde. » LOUIS.

2°. Celle au Duc de Praslin :

“ Je n’ai plus besoin de vos services & je
„ vous exile à Praslin, où vous vous ren-
drez dans vingt-quatre heures. „ LOUIS.

Cette seconde lettre est plus humiliante que la première. Le Duc de Praslin se fut aisément consolé de son exil, car il n’aspiroit qu’après la retraite ; mais combien cette lettre dût l’humilier !

Pour le Duc de Choiseul, ne perdant rien de sa hauteur & de sa fierté ordinaires, il dit au Duc de la Vrillière, oncle du Duc d’Aiguillon, qui lui faisoit son compliment de condoléance : “ Monsieur le Duc, je suis
„ pleinement convaincu de tout le plaisir
„ que vous avez à m’apporter une pareille
„ nouvelle. „

La disgrâce de ce Ministre fut un vrai triomphe. Jamais favori ne sortit de place avec plus de gloire. Quoiqu’il lui fut enjoint de ne recevoir personne pendant son séjour à Paris, une foule de gens de toute espèce se fit inscrire à sa porte, & le Duc de Chartres, son ami particulier, força toutes les barrières & fut se jeter dans ses bras, en l’arrosant de larmes.

Le lendemain, jour de son départ, quantité de gens de distinction furent se mettre sur la route, & le chemin se trouva bordé d’un nombre considérable de carrosses formant une double haye.

On a prétendu que le seul Maréchal d’Es-

trées refusa de mêler ses acclamations à tant d'autres. Il étoit mourant. Quand on lui apprit le renvoi de son ennemi capital, il se ranima : *le B.... est donc parti*, s'écria-t-il, j'expire satisfait ! Et il passa content peu après.

Le Prince de Conti, quoiqu'ennemi du Ministre, eût la générosité de dire à Madame de Boufflers, sa maîtresse, qui se réjouissoit de sa chute : " Vous avez raison, Ma-
 „ dame, de penser comme le petit nom-
 „ bre, vous êtes à - peu - près dix personnes
 „ dans Paris, qui avez l'esprit assez juste
 „ pour mieux voir que toute la France. „

Le Duc de Choiseul étoit devenu depuis quelque tems l'idole des grands & même de la multitude. On s'attend bien que son exil devoit attirer des épigrammes à ses ennemis.

„ Il y a des paris très - considérables, di-
 „ soient les nouvelles secrètes, que, dans
 „ six mois, il n'y aura plus aucun vestige
 „ des parens, créatures & amis de M. de
 „ Choiseul à Versailles, ni dans les places
 „ de confiance. Le Chancelier a déjà cul-
 „ buté le Duc de Gontaut, le Baron de
 „ Breteuil (*), le Baron de Bezenwal, l'Am-

(*) Le Baron de Breteuil étoit une créature des Choiseul & un homme du plus grand mérite en fait de négociation. Mais on craignit qu'il n'intriguât auprès de la Reine de Hongrie, & qu'il ne l'engageât à écrire vivement en faveur du Duc.

„ bassadeur de Naples, l'Evêque d'Orléans
 „ (†), &c. &c. ; ce qui annonce vraisemblable-
 „ ment encore quelques culbutes que les
 „ gens qui s'y attendent feront bien de pré-
 „ venir.

„ La brigade qui regne aujourd'hui fau-
 „ teroit avant six mois, si le Roi n'étoit en-
 „ vironné d'une nouvelle Cour, dont l'hon-
 „ nêteté est évidente, puisqu'elle est du choix
 „ du Chancelier, & de la belle Comtesse,
 „ qui ont donné au Roi, sans qu'il s'en
 „ doute, une nouvelle Compagnie de Gar-
 „ des qui s'appellent les *Gardes - manteaux*

de Choiseul. Il étoit essentiel au parti des Du Barry d'avoir à la Cour de Vienne un homme qui leur fût dévoué ; c'est ce qui fit donner la préférence au Prince Louis, sous les yeux duquel se fit, pour ainsi dire, le partage de la Pologne, sans qu'il en fut instruit. Aussi, quand le Roi fut cette nouvelle, il dit amèrement : *ah ! si Choiseul fut resté, cela ne seroit pas arrivé.* Mais le Monarque retourna dans son indolence ordinaire, & oublia bientôt cette perte.

(†) C'est le même M. de Jarente dont il est parlé dans le coup-d'œil sur cette histoire, page 97. Ce Prélat, ami du Duc de Choiseul, ayant parlé à Madame Adelaïde, détermina cette Princesse à aller se jeter aux pieds du Roi pour demander le rappel du Ministre. Le Roi voulut absolument savoir qui l'envoyoit ? Madame Adelaïde l'ayant avoué, le Prélat reçut une lettre de cachet une demie heure après, qui lui accordoit seulement vingt-quatre heures pour ses affaires.

„ (*). La fonction de ces Gardes est d'empêcher tous les gens d'honneur d'approcher de la Cour.

„ Tous les Secrétaires des Ambassadeurs François en Cours étrangères, qui sont créatures de M. de Choiseul, (poursuivoient les mêmes nouvelles) sont partis *incognito* pour Versailles avec les Correspondances de leurs maîtres par *ordre* du Chancelier. On assure qu'il y a des gens beaucoup mieux instruits à faire les coups de main à la Cour de France, que dans la forêt de Senar.

„ L'Abbé de la Ville, & tous les premiers Commis des Bureaux du département de M. Choiseul, ont été obligés d'aller plusieurs fois le trouver depuis son exil pour apprendre à lire (†).

„ On assure que M. de Choiseul n'a pas encore eu un quart d'heure d'ennui à Chanteloup, ses bons amis ayant fait assez de sottises pour le faire rire. „ &c. &c.

On crut savoir dans le tems que ce qui accéléra plus la disgrâce des Choiseuls, furent des écrits satyriques & menaçans qui se glissoient tous les jours sous la serviette du Roi, sans qu'on fut comment. On arrêta

(*) On appelloit Officiers *Gardes-Manteaux*, ceux qui époussoient les filles de réforme du parc-aux-cerfs.

(†) Le Duc de Choiseul avoit pour les affaires essentielles un chiffre qui n'étoit connu que de lui.

plusieurs personnes qui furent mises dans les fers à cette occasion, sans qu'on en pût rien découvrir. Le Roi étoit beaucoup plus troublé de cette sorte de remontrances que de celles de ses Parlemens.

Il se trouva un jour de cette manière une carte, écrite des deux côtés avec beaucoup de force, qui finissoit par une menace très-extraordinaire. On disoit au Roi: "que s'il
 „ ne prenoit pas garde à ce qu'il faisoit, il
 „ seroit mis à St. *Lazare* & sa maîtresse à
 „ l'hôpital (*). „ Le Lieutenant de Police se donna les plus grands mouvemens pour en découvrir l'auteur, sans pouvoir en venir à bout.

Les ennemis du parti Choiseul se servoient de ces prétextes, qu'ils faisoient passer pour des tours du Ministre, pour le perdre sans retour dans l'esprit du Roi & l'écarter de la

(*) Cette anecdote est très-vraie: elle occasionna entre le Chancelier & le Lieutenant de Police cette altercation si connue. Le Chancelier reprochoit à Mr. de Sartine qu'il ne remplissoit pas les devoirs de sa charge, parce qu'il ignoroit qui mettoit des billets sous la serviette du Roi. Le Magistrat lui répondit: " Monseigneur, pour
 „ vous faire voir que je fais mon métier, j'ai su
 „ que vous avez soupé, il y a deux jours, avec
 „ *trois Jésuites déguisés*; que deux des trois Jésuites ont été hier matin chez vous, & qu'un
 „ quatrième qui n'y a pas encore paru y a été aujourd'hui". Le Chancelier se tût, & pria le Lieutenant de police de se taire.

Cour avec ses partisans. Nous allons voir les révolutions qui suivirent l'expulsion du Visir tout-puissant & de ses créatures.

CHAPITRE XXXIX.

MAître du champ de bataille, le Chancelier ne s'occupa plus que de ses projets de destruction. Bientôt on vit partir de ses mains les foudres qui furent frapper la Magistrature & la pulvériser jusqu'aux extrémités les plus reculées du Royaume. Il fit entendre au Roi que c'étoit le vrai moment de *tirer sa couronne du greffe du Parlement*, d'assurer à jamais son autorité, son repos, sa félicité; que pour ce, il ne falloit que tenir ferme, en déployant toute la sévérité de sa justice, & en faisant, s'il le falloit, sauter quelques têtes des plus mutins.

Le Parlement avoit repris & interrompu de nouveau le service. Le Chancelier, ne pouvant ébranler le corps entier de la Magistrature, crut triompher en attaquant séparément les membres. Une belle nuit, tous sont éveillés à la même heure, au nom du Roi. Deux Mousquetaires, gens expéditifs, entrent dans leur chambre, & leur présentent l'ordre de reprendre leurs fonctions, de répondre par écrit à cet ordre, *oui ou non*, & de signer ce mot seul sans périphrase,

sans adoucissement. Quel despotisme ! Quelle tyrannie ! Il ne manquoit à Maupeou qu'un Joseph (*); il eût été aussi loin que Richelieu (**). Plusieurs Magistrats, même des

(*) Ce Capucin, hardi & ambitieux, est l'auteur du projet affreux, qui prive un citoyen de la liberté, un fils de son père, une femme de son mari. Ce misérable moine, favori du Cardinal de Richelieu, lui fournit l'arme cruelle dont s'est servi de nos jours l'infâme Duc de la Vrillière. Ce poignard empoisonné s'appelle en langue françoise mitigée, *lettre-de-cachet*.

(**) Ce Cardinal avoit à Bagneux une maison qui a retenu le nom des *Oubliettes*, & qui a été achetée, il y a vingt ans, par le fermier-général Thoinard, dans l'espoir qu'en la fouillant il y trouveroit de quoi de se dédommager du prix. Nous dirons, en forme de parenthèse, qu'il n'y a personne au monde que sa femme qui puisse disputer avec Thoinard d'avarice. Ce *Plutus* est avec ses trésors, suffisant, fat; en un mot, c'est la *chiassè* des hommes. Thoinard ne fut pas trompé dans ses spéculations : il trouva en effet un puits dont l'ouverture étoit bouchée, dans lequel étoit les ossemens de plus de quarante cadavres, avec les débris de leurs vêtemens, montres, bijoux, argent, &c. Le Cardinal qui avoit pour habitude de tout sacrifier à son ambition, se défaisoit des gens qu'il n'osoit ou ne pouvoit attaquer publiquement, en les comblant de caresses & de marques d'amitié. La dernière preuve étoit de les faire sortir par un escalier dérobé, au milieu duquel étoit une bascule, que ce Ministre avoit l'inhumanité de lâcher lui-même. L'on tomboit alors dans un puits qui avoit au moins cent pieds de profondeur. Les premiers qui l'es-

plus fermes , intimidés de cette espece de dragonade , partageant l'effroi de leurs femmes , de leurs enfans en pleurs , eurent la foiblesse de signer le *oui* ; mais rendus à eux-mêmes , & réunis en corps le lendemain , ils le désavouèrent. Ils furent punis de leur désaveu.

La nuit suivante , on réveille encore les Magistrats. Un huissier de la chaîne notifie à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées , qui leur défend de faire désormais leurs fonctions & de prendre même la qualité de membres du Parlement. A peine l'huissier est parti , que des Mousquetaires surviennent & leur apportent des lettres-de-cachet qui les exilent tous dans des lieux différens & très-éloignés les uns des autres.

On a su que l'arrêt du Conseil avoit été dressé par le Chancelier seul , qu'il avoit suppléé même à la signature du Secrétaire d'Etat en la faisant estampiller. Les lettres d'exil étoient signées depuis plus de quinze jours , & le réduit de chaque Magistrat étoit déjà fixé.

Le Chancelier s'étoit amusé à déterrer sur les cartes détaillées de chaque Province les lieux les moins connus , les plus éloignés de toute communication , les plus infâmes par

fayerent furent ceux qui l'avoient creusé. La belle ressource pour M. de Maupeou , s'il l'eût osé tenter , que cet escalier , cette bascule & le puits.

leur situation, par le manque universel de toute société & des choses les plus nécessaires, pour en faire la demeure des Magistrats, pour leur faire connoître, sans doute, dans toute son étendue, la misère des peuples qu'ils avoient laissé opprimer.

Maupeou s'étoit imaginé qu'il resteroit au moins de l'ancienne Magistrature *un noyau de Parlement*: c'étoit son expression, il fut trompé; il n'eût pas ce *noyau* sur lequel il comptoit. Il se vit abandonné de ses propres partisans, des Magistrats même qui paroissoient être absolument à sa dévotion. Cet abandon mit le Chancelier dans le plus cruel embarras vis-à-vis du Roi, à qui il avoit fait voir tout changement non-seulement possible, mais on ne peut pas plus facile. Le don des charges qui ne s'achetoient plus, & les gages promis le lui avoient fait croire ainsi.

Le Chancelier étoit homme à ressourcer. Il vint installer le Conseil pour tenir le Parlement par *interim*. Il ne cherchoit qu'à gagner du tems pour consommer son ouvrage. Messieurs du Conseil étoient en butte aux quolibets, aux sarcasmes, aux épigrammes des persifleurs, aux huées de la populace & des Clercs. Ils n'y purent tenir, & au bout de six mois, le Chancelier ne se vit pas plus avancé que le premier jour. Nouvelle épine aux pieds de Maupeou: il risquoit

cette fois d'être écrasé sous les ruines de ses propres fondemens.

Pour former un nouveau simulacre de Parlement, il fut obligé de tendre la main au premier venu qui voudroit venir l'aider à sortir de l'inextricable labyrinthe. Il n'avoit pas à choisir. Il dût déterrer à la hâte tous ceux qu'il crût susceptibles d'être déterminés promptement par l'intérêt & par l'expectative des graces. Faveurs, placés dans le Ministère, argent, pensions, belles promesses suivies de quelques effets, il fit tout servir, il mit tout en œuvre, & n'en rougit pas. La crainte des *revenans*, (c'est ainsi qu'il qualifioit le retour des membres de l'ancien Parlement) ne lui laissoit pas lieu à la réflexion. Il eut dû succomber, s'il eût tardé à réussir. L'appétit d'assez bons gages, l'espérance de gratifications, lui ouvrirent bien des portes. Dans un instant plus favorable, il eût trouvé de meilleurs Commis & à meilleur marché; mais il étoit nécessaire d'en passer par-là. Enfin par une grace inespérée du Ciel, il trouva moyen de mettre une nouvelle Compagnie sur pied, tellement quellement.

Le Chancelier ne manqua pas de dire à ses nouveaux Officiers qu'ils étoient *inamovibles comme les anciens*; il espéroit ne pas tarder beaucoup à leur ouvrir l'esprit, à leur défilier les yeux, & à leur faire comprendre ce que parler veut dire.

Maupeou avoit commencé par créer six Conseils supérieurs à Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon & Poitiers, sous le prétexte spécieux d'accélérer l'expédition des affaires en diminuant l'étendue du ressort du Parlement.

Le Chancelier prit les membres de la nouvelle Magistrature de Paris partout où il pût les trouver. Le Président fut un Berthier de Sauvigny, qui ne favoit pas dire deux; qui étoit au Palais comme une statue de cire, sans pouvoir seulement prononcer l'arrêt que le Greffier lui souffloit tant qu'il pouvoit; qui se laissoit mener par le nez par une petite *pygriesche* de femme à qui Maupeou avoit été obligé de faire bassément sa Cour & de lui donner 10000 francs, afin qu'elle déterminât son imbécille de mari.

Au parquet, il plaça pour Procureur-Général un polisson de Fleury, roué dans toute la force du terme, rongé de dettes, perdu de débauches, esclave d'une femme avare, qui, à force d'argent, décida son mari à accepter la place qu'elle envisagea moins du côté de l'honorifique, que du côté du lucre immense qu'elle se proposoit d'en retirer.

Pour la formation des bas bancs, le Chancelier avoit ramassé tout ce qu'il avoit pû. Il avoit choisi des membres dans l'ordre des Avocats, dans les Chanoines de l'Eglise de

Paris (*), (l'Archevêque eût la bassesse de lui donner son neveu;) pour les gens aspirant au *mortier*, personne n'osoit trop rompre la glace. Un seul, M. de Nicolaï leva hautement le masque. Il laissa là le moufquet & prit le *mortier* (l'honorable *mortier* pour un Nicolaï!) Ce garçon, car nous ignorons s'il a encore une femme, préféra les *mortiers* fourrés de petits-gris à ceux que l'on charge avec de la poudre. Le Chancelier compta beaucoup sur son courage dans cette nouvelle place. Colonel dans la dernière guerre, dégoûté du bruit des armes & de l'odeur de la poudre, il se fit recevoir Avocat en 1762, pour ne pas entrer en campagne, sous prétexte qu'étant l'aîné de sa maison, il devoit posséder la paisible charge de premier Président de la Chambre des Comptes, que son pere avoit cédé de préférence à son cadet.

De soixante membres dont étoit composé le Parlement postiche, il y en avoit les deux tiers & plus, qu'un membre d'honneur de l'ancien eût rougi intérieurement d'avoir pour confreres. Ils étoient sans naissance, sans mérite, sans étude des loix;

(*) Il en eut pris dans les Capucins, dans les freres Ignorantins, dans les freres même de St. Crepin (†), s'il n'eut pas eu vergogne.

(†) Ce sont des freres de la vénérable manicle, vivant en communauté, & faisant de très-bons souliers pour un écu de six francs, rue Gille-cœur, à Paris.

fans connoissance des formes judiciaires , & tels enfin que le hazard les avoit présentés.

Le Chancelier fut plusieurs mois à achever son grand œuvre. Avec le peu de sujets qu'il avoit pu collecter pour l'érection de la carcasse de son simulacre de Parlement , il fit tenir au Roi un lit de justice , où il n'assista de Princes que les enfans de France & le Comte de la Marche. Le Roi voyant ce dernier , lui dit : " Soyez le bien „ venu , nous n'aurons pas aujourd'hui nos „ parens ". Le Comte de la Marche le savoit d'avance. Les autres princes du sang , après avoir tenté les derniers efforts pour ramener celui-ci , avoient fait une protestation contre tout ce qui devoit se passer au lit de justice , & avoient encore député chez le Comte , leur cousin , à minuit , pour le presser d'y adhérer : mais en vain.

M. le Prince de Conti , voyant la défection de son fils du parti des Princes , dit à ce sujet : " qu'il le savoit bien mauvais „ fils , mauvais mari , mauvais ami , mais „ qu'il ne le savoit pas *mauvais François* .

Dans ce fatal lit de justice furent lus trois Edits. Le premier de cassation de l'ancien Parlement ; le second de cassation de la Cour des Aides ; & le dernier de transformation du Grand Conseil en nouveau Parlement. Le Roi termina la séance par ce petit discours :

" Vous venez d'entendre mes intentions , „ je veux qu'on s'y conforme ; je vous or-

„ donne de commencer vos fonctions. Lun-
 „ di, mon Chancelier ira vous installer. Je
 „ défends toute délibération contraire à mes
 „ volontés & toutes représentations en fa-
 „ veur de mon ancien Parlement, *car je*
 „ *ne changerai jamais*”. Louis XV pronon-
 ça ce mot, *jamais*, à la vérité un peu *Turc*,
 avec une force qui fit trembler le nouvel
 Aréopage.

Nos Seigneurs furent installés : ils mon-
 terent sur les fleurs de lys, mais ce ne fut
 que pour y être foudroyés par les autres
 Parlemens qui accumuloient sur ces Mes-
 sieurs des Arrêts méprisans, des qualifica-
 tions peu honorables, *d'intrus*, de *parju-
 res*, de *violateurs* de leur serment, qui dé-
 claroient d'avance *nuls* tous actes émanés
 d'eux.

Nos Seigneurs avoient leur bonne part
 à la dérision, aux bons mots, aux facéties,
 aux pamphlets. Monseigneur le Chancelier
 n'y étoit pas ménagé : il méritoit bien sû-
 rement d'y participer.

On disoit : “ Le Chancelier, suivant la
 „ maxime du Cardinal Mazarin, *divisez*
 „ *pour regner*, a réparti les membres de
 „ l'ancien Parlement dans les villages les
 „ moins connus de la France, & a ajoûté
 „ à leur exil tout ce qui pouvoit le rendre
 „ plus désagréable. Il a dit, depuis leur
 „ éloignement, qu'il espéroit voir leurs con-
 „ freres des autres Parlemens plus dociles &

„ moins arrogans dans leurs remontrances.

“ En installant le nouveau Parlement à
 „ la place de l'ancien, le Chancelier a fait
 „ un discours qui prouve que tous les Fran-
 „ çois sont des fots (*), qu'il le fait, qu'il
 „ en profite, & qu'il y a de grands scélérats
 „ en France. Après son discours le Sr. Isa-
 „ beau, garçon Greffier, a lu trois Edits
 „ dont l'un tend à persuader que le Roi a
 „ envie de payer ses dettes, le second frappe
 „ de mort la Cour des Aides pour avoir osé
 „ lever la main sur l'arche (†); le troisieme
 „ substitue les membres chancellans & su-
 „ ranés du Grand-Conseil aux Robins lestes
 „ de la vieille Cour. Ces trois Edits ont ter-
 „ miné le lit, appelé de *justice*.

„ En plaçant les fouches que le Chance-
 „ lier décore du nom de membres du Par-
 „ lement, il leur a fait jurer solennellement
 „ de ne jamais voir, ni de jamais entendre
 „ que ce que le Roi voudra. Il leur a fait
 „ sentir dans un discours rempli de sophis-
 „ mes, que quand le Monarque ne liroit
 „ pas leurs remontrances, il leur suffisoit de
 „ les présenter pour remplir leur devoir. Il
 „ ajoute que les Magistrats doivent consul-
 „ ter l'autorité pour rendre la justice, &

(*) Le discours du Chancelier est un tissu de sophismes, qui dit à peu près ou suppose au moins tout ce que renferme cette analyse.

(†) On prétendoit que la Cour des Aides n'a-
 voit pas le droit de faire des remontrances.

„ que le souverain ne la doit que quand
 „ elle s'accorde avec ses intérêts & qu'elle
 „ est de son goût ; il finit par dire , que tou-
 „ tes ces absurdités sont dans le cœur des
 „ nouveaux Parlementaires, & qu'ils doi-
 „ vent perpétuer, pour le bonheur du peu-
 „ ple, leur silence & leur aveuglement.

“ Le dix-sept Avril, (jour de l'installation
 „ du Parlement) le Parlement fit l'enrégis-
 „ trement de trois Edits *sans les lire*. L'un ar-
 „ rondit le ressort des tribunaux *Supérieurs* ;
 „ l'autre *fabrique* des Chevaliers d'honneur
 „ pour leur décoration : le troisieme *fond* les
 „ quatre Avocats-Généraux du Parlement
 „ de Paris pour n'en faire que deux (*).

“ Le Parlement de Rouen a fait un arrêté
 „ par lequel il déclare tous les Magistrats,
 „ qui ont reçu les charges de judicature
 „ qui constituent le nouveau Parlement,
 „ *perfides envers leurs confreres , vendus au*
 „ *Chancelier, traîtres envers la patrie , par-*
 „ *jures envers le Roi même*, aux intérêts
 „ duquel ils sont contraires, en empêchant
 „ qu'il ne soit instruit du bouleversement
 „ qu'a opéré le chef de la Magistrature dans
 „ les affaires.

“ Les Cours de Toulouse, Bordeaux &
 „ Rouen se sont promis de ne jamais se dé-

(*) Le Chancelier n'en put pas trouver davan-
 tage. Ces deux furent un M. Tolozan, person-
 nage lourd, peu spirituel, & un M. Giac, homme
 de rien, comme son confrere.

„ funir, pas même par lettres-de-cachet qui,
 „ selon leur opinion, n'ont été instituées
 „ que pour être une grace infamante, &
 „ soustraire aux loix par l'exil ou la prison,
 „ les coupables qu'on a voulu ménager.
 „ Ils s'attendent à la force majeure, mais
 „ ne changeront pas d'avis. Ce qui embar-
 „ rasse fort le Chancelier & ses créatures,
 „ dont l'intérêt est de miner par degrés plu-
 „ tôt que d'exciter une révolution dont ils
 „ seroient les victimes à coup sûr.

„ Les politiques raisonnant trouvent une
 „ espece d'affinité entre la suppression des
 „ Templiers & celle du Parlement de Paris.
 „ Ils furent accusés à faux, & on les dé-
 „ pouilla de leurs biens avant de les brûler.
 „ Les deux premiers points sont remplis
 „ envers le Parlement. Le Chancelier s'est
 „ contenté de suppléer l'exil & la prison au
 „ troisième.

„ M. de Maupeou s'étant fait présenter
 „ le plan de la St. Barthelemi pour la sup-
 „ pression des Parlemens, n'a pas jugé à
 „ propos de s'en servir, n'ayant pour l'ai-
 „ der dans l'exécution que le Maréchal de
 „ Richelieu, & le Duc d'Aiguillon, il a
 „ préféré d'employer la méthode du Duc
 „ de la Vrilliere (*), qui en est le dimi-
 „ nutif & qui va au même but.

(*) La méthode de M. de la Vrilliere étoit de
 faire mourir son monde à petit feu, à supposer

„ Un Etat Monarchique , selon le Chan-
 „ celier , est un Etat où le Prince a droit de
 „ vie & de mort sur tous ses sujets , où il
 „ est propriétaire de toutes les fortunes de
 „ son Royaume , où l'honneur est fondé sur
 „ des principes arbitraires , ainsi que l'équi-
 „ té , qui doit toujours obéir aux intérêts
 „ du Souverain.

“ Le Roi n'ayant plus besoin de Conseil
 „ avec M. de Maupeou , s'en est débarrassé
 „ au profit du public , qui à l'avenir sera
 „ jugé malgré lui par les créatures de la
 „ Cour , ou les Magistrats qui ont été per-
 „ fides à leur compagnie.

“ Lion , Arras , Poitiers , Blois , Cler-
 „ mont , Châlons ont reçu les tribunaux
 „ Supérieurs qui leur ont été envoyés par
 „ le Roi avec de grands témoignages de re-
 „ connoissance. Le peuple (qui ne voit pas
 „ encore le serpent) est enivré de cette
 „ nouveauté , qui ne lui coûtera pas d'ar-
 „ gent pendant six mois , mais on espere
 „ avec raison que quand l'intérêt de S. M.
 „ sera de changer d'avis , le peuple ren-
 „ trera dans les privileges dont il a toujours
 „ joui de payer lui-même ses juges.

“ On prétend que Conseil supérieur , si-
 „ gnifie , en bon François , *Assemblée mer-*
 „ *cenaire de gens vendus* , qui sont toujours

toutefois que cela ne pressât pas ; si ça pressoit ,
 il s'arrangeoit alors autrement.

„ la volonté du Prince , quand ils en font
 „ requis.

“ Pour avoir une idée nette des Conseils
 „ Souverains & des Commissions de la
 „ Cour , il faut se rappeler la mort du
 „ Comte d'Eu en 1350 , d'Enguerrand de
 „ Marigny en 1315 (*), d'Urbain Grandier en 1634 (†), &c. Il faut demander
 „ ensuite le prétexte de la mort du Comte

(*) Ce Marigny avoit pillé les finances , accablé le peuple d'impôts , altéré les monnoyes , dégradé les forêts du Roi (*Philippe le Bel*) dont il étoit premier Ministre. Il étoit , comme Maupeou , sans pitié , le plus hypocrite , le plus vain , le plus insolent de tous les hommes. Sa fierté irrita les Grands & ses rapines les petits. Il fut condamné au dernier supplice après la mort du Roi. La veille de l'Ascension , avant le point du jour , comme c'étoit alors la coutume , il fut pendu au gibet de Montfaucon qu'il avoit lui-même fait dresser ; & comme maître du logis , dit Mezerai , il eut l'honneur d'être mis au haut bout au dessus de tous les autres voleurs.

(†) Ce Grandier étoit Curé de Loudun. Il avoit de la figure , de l'esprit , de la galanterie. Il étoit Directeur des Religieuses Urselines de Loudun. Son esprit , ses graces , sa figure avoient fait une forte impression sur ces bonnes filles. Grandier les avoit *chevauchées*. Honteuses de leurs faiblesses , qu'elles disoient être surnaturelles , elles accusèrent Grandier de leur avoir soufflé le Diable dans le corps par ses maléfices. La magie étoit alors le crime de ceux qu'on ne pouvoit accuser d'aucun autre crime. Pour perdre plus sûrement Grandier , on le noircit auprès du Cardinal de

„ de Lally , & ce que font Messieurs Pa-
 „ quier & Chardon (Conseillers du vieux
 „ Parlement.) Il n'y a rien qui puisse don-
 „ ner une idée plus claire de cette justice.

On ne ménageoit pas plus la personne
 du Chancelier que ses dignes opérations.
 On disoit :

“ Le calme du crime est aussi horrible
 „ que le criminel est odieux. M. de Mau-
 „ peou est convenu de cette vérité.

“ L'homme qui devient le fléau de l'hu-
 „ manité doit être sacrifié au bon ordre :
 c'est le vœu de toute la France à l'égard de
 son Chancelier.

“ Tout Paris est plongé dans la terreur
 „ par la découverte , que l'on a faite des
 „ amours d'un Sphinx, qui s'est approprié

Richelieu ; le fameux Capucin Joseph lui fit en-
 tendre qu'il étoit l'auteur de la misérable & plate
 satire intitulée : *La Cordonnier de Loudun*. Le
 Cardinal , plus sensible aux libelles que n'auroit
 dû être un grand homme , saisit avidement cette
 occasion de se défaire du Curé. Grandier fut con-
 damné à être brûlé vif. Ses juges furent deux
 Commissaires , envoyés par Richelieu. On fit souf-
 frir à Grandier la question la plus cruelle. MM.
 de l'Encyclopédie ont jugé sur cet article que le
 Curé Grandier devoit être enfermé à Bicêtre , mais
 non pas être traîné au supplice. Quel jugement
 porteront-ils du Chancelier Maupeou dans leur
 nouvelle édition ? *Qu'il doit être sûrement accro-*
ché aux fourches patibulaires de Montfaucon ou
d'ailleurs , n'importe....

„ une Comtesse , dont le public jouissoit
 „ depuis quinze ans ; on attend dans peu
 „ de mois un petit monstre de cette union.
 „ Le Chancelier fera pere de ce petit mon-
 „ stre dont doit accoucher la Comtesse.

“ On a averti le public par des affiches
 „ répandues dans le monde , qu'avant trois
 „ mois , on verroit le patron de tous les
 „ gibets du Royaume accroché à celui de
 „ Montfaucon , le grand guichetier (*) de
 „ la Couronne enfermé au château royal
 „ de Bicêtre , un Maréchal de France (**) ,
 „ fusillé sous les murs de son pavillon , &
 „ que certain aiguillon (†) empoisonné
 „ tueroit l'animal qui le porte , enragé de
 „ n'avoir pu s'en servir contre un inno-
 „ cent (††). Le Chancelier ayant fait pro-
 „ mettre mille Louis à qui lui découvreroit
 „ l'auteur du placard , a trouvé , le lende-
 „ main , une lettre dans sa poche qui lui
 „ promet cent mille écus s'il le découvre.

“ P. S. Si les donneurs d'avis tiennent
 „ parole , on fera frapper une médaille en
 „ mémoire de leur prophétie.

“ M. de Maupeou , ayant été averti que
 „ l'on avoit mis dans le coffre de sa voiture
 „ quarante livre de poudre ; & que la mèche
 „ devoit

(*) Le Duc de la Vrilliere.

(**) Le Maréchal de Richelieu.

(†) Le Duc portant ce nom.

(††) M. de la Chalotais.

„ devoit être allumée par un de ses laquais ,
 „ a fait arrêter ce malheureux qui devoit
 „ être appliqué à la question , mais on l'a
 „ trouvé mort deux heures après qu'il a
 „ été arrêté. Ce qui intrigue fort le Chan-
 „ celier , déjà très-effrayé de son aventure
 „ des barrières (*).

“ Il paroît depuis deux mois au Nord de
 „ cette ville , une comete fort extraordi-
 „ naire. L'Abbé Meffier assure qu'elle an-
 „ nonce quelque événement considérable ;
 „ elle représente une *perruque enflammée au*
 „ *dessus d'un sillon noir*. Selon les Prophètes
 „ de l'Observatoire , c'est un homme de
 „ robe qui doit être brûlé avant peu.

“ Maupeou est le monstre le plus abo-
 „ minable que l'enfer ait pû vomir pour le
 „ malheur du Royaume ; l'hypocrite le plus
 „ damnable , le scélérat le plus déterminé
 „ qu'on ait jamais vu au monde. — Les
 „ Jacques Clément , les Ravallac , les Da-
 „ mien doivent lui céder la première place
 „ dans leurs troupes parricides. Les Vêpres
 „ Siciliennes , la Saint-Barthelemi , les trif-
 „ tes journées de Fontenai , de Poitiers ,
 „ d'Azincourt , de Malplaquet , sont des jours
 „ heureux pour la nation , en comparaison

(*) Le Chancelier faillit être assommé à coups
 de pierres près de la porte *de la Conférence* par
 les écoliers du Collège des *quatre nations*. Les
 Commis de la barrière le sauvèrent malheureu-
 sement pour la France.

„ de celui où le traître a pris naissance,
 „ puisqu'ils n'ont détruit qu'une partie des
 „ François, & que cet *impie* anéantit jus-
 „ qu'à leur nom. Quel bon citoyen, s'il en
 „ reste encore quelques-uns, ne briguerait
 „ pas l'honneur de forger l'arme, de char-
 „ ger l'arme, de tirer l'arme qui vengerait
 „ la patrie en la délivrant à jamais du scé-
 „ lerat qui l'a perdue” !

Le Chancelier étoit très-sensible aux fa-
 tyres, aux épigrammes, aux libelles. On a
 prétendu qu'il avoit obéré le fisc de quatorze
 à quinze millions pour en arrêter le cours,
 en découvrir & en faire punir les auteurs.
 Les fameuses *Correspondances* lui firent tour-
 ner la tête ; il enragea sur-tout à la lecture
 de l'immortelle brochure, intitulée *le Maire
 du Palais*. Cet écrit étoit rempli d'excellen-
 tes choses. On y affimiloit Maupeou à
 Ebroïn, Maire du Palais de Clotaire III
 & de Thierry I, homme ambitieux, fier,
 entreprenant, parvenu à ce poste par ses
 intrigues, son hypocrisie, son avarice, sa
 perfidie. Tous les gens de bien avoient été
 les victimes de la tyrannie d'Ebroïn, comme
 le furent sous Maupeou tous les serviteurs
 & Magistrats fideles à la patrie. Ebroïn
 ôtoit les charges, chassoit les Grands de la
 Cour, pour mettre dans leurs dignités, des
 ames basses ou sans naissance, livrées à tou-
 tes ses volontés. Maupeou n'en a pas moins
 fait de nos jours. Le tyran Ebroïn fut tué,

les uns disent dans son lit , les autres à la sortie de son palais. Et le monstre Maupeou respire encore !

L'auteur du *Maire du palais* , ne reconnoît dans toute la conduite de l'Ebroïn moderne , dont la première base a été la vengeance , que pièges , illusions & violences , à commencer depuis le Monarque jusqu'au dernier de ses sujets. *Il voit tout , il craint tout ; il a raison , dit-il , car son crime est grand aux yeux de Dieu & des hommes.*

L'épigraphe de cet écrit hardi mérite d'être connue par quelques traits de ressemblance qu'elle porte de l'ancien Ebroïn avec le moderne. La voici :

ILLIS diebus extitit miles iniquissimus Ebroïnus. . . . Huic studium erat ut quoscunque vidisset in sæculi utilitate proficere ; ipsis vel interfectis , aut effugatis , sive sublati de medio , tales in eorum honore sublevaret , qui aut malitiâ obligati , vel sensus debilitate , aut utilitate aliquâ parentelæ degeneres , non auderent ejus præceptis impiis reluctare. D. Bouquet. *Histoire de Fr. Tom. III. pag. 619.*

Là conclusion n'en est pas moins remarquable. Peut-être, eût-elle touché Louis XV, si elle fut tombée sous ses yeux. Elle est tirée d'un fait arrivé dans l'Empire de la Chine.

„ Un Chinois justement irrité des vexa-
 „ tions des Grands , se présenta à l'Empe-
 „ reur , & lui porta ses plaintes. Je viens ,

„ dit-il , m'offrir au supplice auquel de pa-
„ reilles représentations ont fait traîner six-
„ cents de mes concitoyens ; & je vous aver-
„ tis de vous préparer à de nouvelles exé-
„ cutions. La Chine possède encore dix-huit
„ mille bons patriotes, qui, pour la même
„ cause, viendront successivement vous de-
„ mander le même salaire. L'Empereur ne
„ put tenir contre tant de fermeté: il ac-
„ corda à cet homme vertueux la récom-
„ pense qui le flattoit le plus ; la punition
„ des coupables & la suppression des im-
„ pôts ”.

Malheureusement ces beaux écrits n'étoient ni signés, ni avoués de personne, ne portoient aucune authenticité, & annonçoient plutôt la timidité & l'effroi que tout autre sentiment dans leurs auteurs.

On vit circuler une lettre que la noblesse étoit censée avoir écrite aux Princes du Sang, & qui parloit très-fortement des droits de la nation, mais elle étoit aussi anonyme. Elle fut effectivement envoyée aux Princes & aux Pairs. Elle fut imprimée dans toutes les Gazettes, hors celle de France qui ne parle communément que de la Lotterie-Royale, des mariages, des accouchemens, & de ce qui se passe à la Chapelle. Les Princes firent une protestation que le Roi ne prit pas la peine de lire.

La France étoit dans une léthargie profonde & stupide. Nulle énergie dans les in-

dividus ; tous les corps étoient réduits au silence. La nation se laissoit braver impunément par l'auteur de ses maux, & l'on voyoit le premier Prince du sang insulté jusques dans son palais par un Ministre, qui n'en étoit ressorti que plus audacieux & plus impudent.

Maupeou avoit détruit, supprimé & récréé les corps ; il avoit démonté & remonté la machine générale de la justice. Louis XV sentit pour la première fois la douceur d'être maître, de faire toutes ses volontés sans opposition, sans réclamation, sans remontrances, de ne plus se voir obsédé de robes rouges ou noires, qui depuis cinquante ans le fatiguoient sans interruption. Le Chancelier lui fit recueillir un autre avantage bien plus précieux pour sa maîtresse, pour ses favoris, pour ses Courtisans voraces, qui plus que jamais assailloient le trône, ce fut de faire enrégistrer tous les Edits burfaux, que pût enfanter le génie fiscal, de les accroître & de les étendre à volonté.

Le fameux Contrôleur - Général Terray avoit chargé l'Etat d'environ cent millions de remboursement, ou de cinq millions de rentes. Il falloit subvenir à cet accroissement de dépenses ; il falloit soudoyer mille suppôts affamés dont se trouvoient composés les tribunaux d'institution moderne. Pour rendre la justice gratuite, on força les tailles dans toutes les Provinces, qui acheterent

ainsi fort chèrement ce prétendu bienfait. On mit un dixieme sur les rentes perpétuelles, un quinzieme sur les viageres: on doubla, tripla, quadrupla le marc d'or; on créa un centieme denier sur les offices; on fit payer une seconde fois la noblesse à ceux qui l'avoient acquise; on étendit le sol pour livre jusqu'à huit. Après dix ans de paix, on prorogea indéfinivement le premier vingtieme, & pour dix ans le second. Il suffisoit de proposer quelques nouveaux moyens de pressurer la nation, pour qu'ils fussent adoptés. On eut le projet de hausser la valeur, & d'altérer le titre des monnoies; la même fut éventée; l'allarme se répandit aussi-tôt; le projet n'eut pas lieu. On porta dans un jour jusqu'à onze Edits burseaux au Palais; ce qui fit dire à juste titre dans un écrit du tems, que Louis XV avoit mis à lui seul plus d'impôts que ses soixante-cinq prédécesseurs ensemble.

Il n'y avoit plus rien de sacré: non-seulement toutes les propriétés particulieres étoient attaquées, mais on pilloït impunément les dépôts publics. Les capitulations des Provinces étoient violées. La Normandie, réduite à deux Conseils supérieurs, s'étoit vue ravir sans aucune commotion le droit qu'elle avoit d'avoir un Parlement dans la Province. On menaçoit les Etats de Bretagne de les supprimer, & ils devenoient souples. La liberté des citoyens n'étoit pas

respectée davantage : près de sept cents Magistrats exilés, les prisons regorgeant de captifs, les Princes du sang disgraciés & tenus loin de la Cour; tel étoit l'état du Royaume, que l'insensibilité générale rendoit plus désespéré, en ne laissant entrevoir aucun remède.

Maupeou triomphoit, mais il n'étoit pas sans appréhender le caractère & trop bon & trop foible du Monarque. La sévérité qu'il avoit déployée contre les membres prétendus réfractaires de son Parlement, commençoit à lui paroître dure. Maupeou s'en aperçut. Il usa pour enflammer le Souverain de l'imputation la plus absurde & la plus abominable.

Du nombre des tableaux à vendre, provenant du cabinet du Baron de Thiers, étoit le portrait de Charles I, Roi d'Angleterre, à qui son Parlement fit trancher la tête. Intéressé à ce que le Monarque ne changeât pas, le Chancelier fit entendre à la favorite que; s'étant déclarés ensemble ouvertement contre les Tribunaux, ils avoient tout à craindre de leur rétablissement; qu'ils ne pouvoient conséquemment employer trop de moyens pour intimider le Roi; dans le cas où sa foiblesse le tourneroit à la douceur, & lui donner du courage malgré lui-même.

A la persuasion de Maupeou, la Du Barry acheta à un assez bon prix, comme on le

peut croire , ce portrait de Charles I, sous prétexte que c'étoit un portrait de famille (*). Elle le fit placer dans son appartement à côté de celui du Roi. Dans ses momens de foiblesse, la favorite amenoit son pusillanime & trop crédule amant au pied de ce tableau : “ Voyez, lui disoit-elle, ce Monarque infortuné : vous connoissez sa mort sinistre : peut-être votre Parlement se feroit-il prêté à un attentat pareil, si vous n'eussiez arrêté son complot criminel, avant qu'il fut formé au degré de noirceur & de scélératesse, auquel il auroit pu parvenir ”.

C'est par ces moyens, ou de semblables, tous petits plus ou moins, mais multipliés, variés à l'infini, proportionnés aux personnes, aux tems, aux lieux, aux circonstances, que le Chancelier parvint à s'arroger avec ses dignes collègues la portion la plus dangereuse du pouvoir Souverain, & à se rendre imperturbable dans son odieux Ministère, jusqu'au terme du regne du foible Louis XV.

Les lettres-de-cachet se decernoient; les prisons s'ouvroient, & si le sang ne coula

(*) Dans la généalogie bâtie par Maupeou, les Du Barry se trouvent être de la maison de Stuart. On eut donné, dans le tems, un fier démenti à sa Grandeur, si on eût osé lui faire voir clairement que le grand-pere de ses Messieurs étoit vignerons d'un Capitoul de Toulouse.

pas sur les échaffauds, c'est qu'il ne se trouva aucun patriote assez ferme pour les mériter. La nation étoit endormie sur le bord du précipice. Personne n'osoit souffler; ou si quelque voix se faisoit entendre, c'étoit du sein des ténèbres. On décochoit bien des traits & contre le Monarque, & contre sa Maîtresse & contre les Ministres, mais c'étoient des traits impuissans. Les épigrammes, les sarcasmes alloient leur train à l'ordinaire, mais souvent, ils ne parvenoient pas jusqu'à leurs superbes oreilles. Ne seroit-ce que pour venger la nation de son humiliation, nous ne devons pas les omettre ici.

“ On a publié, disoit-on, un Monitoire „ pour savoir ce que sont devenus le *sceptre* „ & la *main de justice* d'un des plus grands „ Rois de l'Europe. Après des perquisitions „ très-longues, ils se sont trouvés sur la toilette d'une jolie femme, appelée Comtesse, „ qui s'en sert pour amuser son chat (*).

„ Le Chancelier & le Duc d'Aiguillon sont „ tellement maîtres de l'esprit du Roi, qu'ils „ ne lui ont laissé que la liberté de coucher „ avec sa maîtresse, d'aller à la chasse, de „ caresser ses chiens, & de signer des contrats de mariage.

(*) Il eut mieux valu que cela eût été à la lettre, que de voir passer le pouvoir entre les mains d'hommes dont le cœur annonçoit ce que l'on devoit craindre de leur esprit.

„ On a trouvé , il y a quelque tems , dans
„ l'égoût du boulevard , une voiture de
„ *barils* renversés les uns sur les autres avec
„ trois effigies pendues au timon en habits
„ de caractère ; l'une étoit en simarre , l'autre
„ en Abbé , l'autre en manteau Ducal.
„ On a fait les perquisitions les plus attentives , mais on n'est parvenu jusqu'ici qu'à
„ connoître quels sont les pendus.

„ La même nuit , on a trouvé la statue
„ équestre d'un de nos Rois , toute couverte
„ de l'ordure qui provenoit d'un *baril* dont
„ il étoit coëffé jusqu'aux épaules ; ceux qui
„ ont fait le tour , ont choisi un *baril* dans
„ l'office des amateurs , qui desservent les
„ aîsances de Paris. — Si ce casque royal
„ avoit été ombragé de tous les panaches
„ que la Comtesse auroit pu y ajouter , le
„ piédestal se seroit écroulé à coup sûr.

„ Pour prouver au peuple François qu'un
„ *baril* est bon à quelque chose , M. de Sartine , chargé de veiller à la clarté , sûreté
„ & netteté de la Capitale , vient d'ajouter
„ aux reverberes & à l'augmentation des
„ espions & du guet , un troisieme établissement très-utile aux habitans de cette ville ,
„ ayant fait disposer des *barils* de commodité
„ à tous les coins de rue ; ce qui prévien-
„ dra les amendes & les punitions corpo-
„ relles dont on est menacé à tous les culs-
„ de-sac , & chez tous les gens en crédit ,
„ qui ont l'inhumanité de défendre au pu-

„ blic de par le Roi de fatisfaire aux besoins
 „ de la nature. Les Savoyards qui effayent
 „ souvent l'utilité de ces *barils*, élèvent jus-
 „ qu'au ciel le Magistrat qui les soulage, la
 „ belle Comtesse qui en a fait naître le pro-
 „ jet, & le Roi qui lui a donné ses *Lettres-*
 „ *patentes*.

„ On a fait le dénombrement des mai-
 „ sons de plaifance de Sa Majesté : en comp-
 „ tant *Versailles*, la *Bastille*, *Vincennes*, *Bi-*
 „ *cêtre*, *Marli*, les *îles Ste. Marguerite*,
 „ *Compiègne*, *St. Lazare*, *Fontainebleau*, *St.*
 „ *Yon*, *Choisy*, *St. Michel*, *La Muette*, *St.*
 „ *Venant*, *Armentieres*, *Pontorfon*, &c. &c.
 „ &c. On en compte neuf cent, sans les
 „ maisons religieuses qui servent de maga-
 „ zin pour les menus plaisirs des Ministres.
 „ Il y en a un très-grand nombre dans les-
 „ quelles on trouve des dépôts considérables
 „ de gens vendus ou sacrifiés.

„ On assure que la *Bastille* & *Vincennes*
 „ sont si pleins de monde, qu'il y a des toi-
 „ les tendues sur les terrasses & le donjeon,
 „ pour loger les soldats qui font la garde de
 „ ces deux Châteaux.

„ On doit commencer dans la plaine des
 „ *sablons*, avant la fin du mois, à tracer le
 „ plan d'une prison nouvelle devenue né-
 „ cessaire pour la defferte de celles de Paris.
 „ On vouloit traiter avec les entrepreneurs
 „ du *Waux-hall* des *Champs Elysées*, mais

„ leurs appartemens se sont trouvés trop
„ sombres & trop mal distribués.

„ Les Confesseurs de Paris ont ordre de
„ faire le travail avec le Lieutenant de Po-
„ lice, pour tout ce qui leur sera confié
„ relativement aux affaires du Gouverne-
„ ment. Il y a tous les jours des gens em-
„ prisonnés par cette porte qui s'appelle la
„ porte des fots.

„ Messieurs du nouveau Parlement ayant
„ reçu l'ordre de faire informer contre tous
„ ceux qui parlent mal de l'administration,
„ se sont rendus à Versailles, où ils ont re-
„ présenté à Sa Majesté qu'elle seroit obligée
„ de faire entourer de murs toute sa bonne
„ ville de Paris, si elle vouloit arrêter le
„ cours des plaintes, libelles, &c. Cet avis
„ a été applaudi par le Conseil, & notam-
„ ment par le Duc de la Vrilliere qui a de-
„ mandé au Roi la place de concierge de
„ cette nouvelle prison. Il y aura une pro-
„ motion de *guichetiers* au premier jour.
„ Les caves de l'Observatoire, & les car-
„ rieres de St. Marcel sont destinées à servir
„ de cachot.

„ Il est ordonné de tirer quatre hommes
„ par Compagnie de toutes les troupes de
„ France pour faire un corps de Janissaires
„ dont le Comte Du Barry sera premier
„ Aga. Ce corps sera destiné à porter les
„ ordres de Sa Majesté dans toutes les Pro-
„ vines du Royaume; à escorter les muets

„ quand ils seront chargés d'expéditions se-
 „ cretes , & , si le cas le requiert , à signi-
 „ fier eux-mêmes à coups de bayonnette
 „ ceux dont ils seront porteurs. On croit
 „ que cette voie qui a fait des conversions
 „ sous Louis XIV , ne sera pas inutile sous
 „ le regne de son petit-fils. On réimprime
 „ l'histoire des Dragonades , pour l'instruc-
 „ tion de ce nouveau corps , dans lequel
 „ on avancera tous ceux qui se distingue-
 „ ront par des actions d'éclat. Outre les
 „ armes ordinaires de l'Infanterie , cette
 „ troupe sera armée de pistolets de poche
 „ & de poignards.

P. S. „ Ce corps pourroit avoir son avan-
 „ tage pour le peuple , s'il lui prenoit fan-
 „ taisie de demander *quatre têtes* , y com-
 „ pris celle de la *Sultane favorite* & du
 „ *Grand Visir François*.

„ Le Duc de la Vrilliere s'est fait faire
 „ quatre nouvelles mains pour signer les
 „ lettres-de-cachet qu'il est forcé d'expédier
 „ tous les jours. La Marquise de Langeac (*)

(*) On a vu sous le regne de l'infame Ministre
 la Vrilliere , cette coquine , du nom de *Sabbatin* ,
 dont le mari avoit été savetier à Marseille , de-
 venue maîtresse du *petit-Saint* , tenir bureau ou-
 vert de lettres-de-cachet. Le Chevalier d'Arc
 étoit l'amant en second de cette gueuse , dont rien
 ne pouvoit rassasier l'ambition & l'avarice. D'Arc
 est bâtard d'un valet de pied de la maison de
 Penthievre. Durant le regne de l'infame coquine

„ vient de prendre en même tems deux In-
„ tendans pour faire la traite sous la direc-
„ tion du chevalier d'Arc qui passe pour le
„ meilleur corsaire de France.

„ On a découvert une ligue faite entre
„ le Chancelier, les Ducs d'Aiguillon & de
„ la Vrilliere contre tous ceux des sujets
„ du Roi, qui ont plus de bon sens & de
„ probité; on assure positivement que cette
„ ligue est contre tout le Royaume.

„ On a brûlé par la main du bourreau
„ un livre intitulé : *le Rêve d'un honnête*
„ *homme*, qui promet à trois ou quatre scé-
„ lérats du Royaume, une catastrophe dont
„ il donne les détails. Ce livre est dédié au
„ Chancelier, chef de la bande, & divisé
„ en quatre Chapitres dont chacun renfer-
„ me l'histoire d'un grand Seigneur avec la
„ description d'un supplice. Les portraits
„ sont si frappans que les personnages sont
„ effrayés de leur ressemblance.

„ L'Académie Françoisse a proposé ex-
„ traordinairement un prix d'éloquence qui
„ fera une médaille d'or de 1200 livres,
„ pour celui qui prouvera le plus claire-
„ ment que le Chancelier est un honnête
„ homme; Mad. Du Barry une femme de

de Lengeac, il tenoit chez lui une liste des per-
sonnes qui sollicitoient des lettres-de-cachet, &
qui avoient déjà consigné l'argent pour les ob-
tenir. Il est auteur de quelques ouvrages que les
gens méchans lui reprochent de n'avoir jamais lu.

„ bien ; que le Duc d'Aiguillon est inno-
 „ cent , & que le Duc de la Vrilliere n'est
 „ pas digne de la potence. . . Si les auteurs
 „ n'osent pas se faire connoître , on enverra
 „ le prix à l'adresse qu'ils indiqueront.

„ Le Roi parlant de la disette de ses finan-
 „ ces au Maréchal de Biron , le Maréchal
 „ lui proposa trois millions à recevoir sans
 „ aucun frais & dans un seul jour *aux accla-*
 „ *mations de tout le peuple, qui lui apporte-*
 „ *roit son argent en foule.* Le Roi trouvant
 „ le secret très-important , voulut le savoir ,
 „ & S. M. apprit avec beaucoup d'étonne-
 „ ment qu'il ne s'agissoit que de faire élever
 „ trois gibets au milieu de la plaine des
 „ *sablons* , & d'y accrocher les trois des-
 „ tructeurs de la France. En prenant un
 „ petit écu par personne , le Maréchal assura
 „ le Roi que la recette iroit à trois millions ,
 „ *au moins* ”.

Les amateurs conservent comme un mo-
 nument historique , précieux , une Ode dans
 le goût des fameuses *Philippiques* , satire
 non moins délicate , non moins énergique ,
 sans doute , intitulée *la Chancellerie*. Com-
 me elle est peu connue , elle mérite d'avoir
 ici sa place.



LA CHANCELLERIE.

O D E.

I.

Ami, la patrie est en proie
Aux plus exécrables forfaits !
Quel est ce monstre dont la joie
Insulte aux malheurs qu'il a faits ?
La vertu n'a plus de retraites,
La loi n'est plus : ses interprètes
Gémissent au fond des déserts :
On connoit le monstre, on le nomme,
Et l'on ne trouve pas un homme
Qui daigne affranchir l'univers !

2.

Un cri soudain perce la nue ;
Du milieu de l'obscurité,
J'éleve une voix inconnue,
J'ose chanter la liberté :
Viens m'aider, généreux Scevole,
A tirer un peuple frivole
Du joug où l'on veut le courber.
Je vais à la foudre éternelle,
Montrer la tête criminelle
Sur qui ses coups doivent tomber.

3.

Du sein de la fange profonde
On a vu sortir un mortel ;
Il a dit : le destin du monde
Est d'être débile ou cruel :
Mon choix est fait. La barbarie,
L'impudence, la flatterie

M'ouvrent les portes de la Cour.
 Sacrifions à la fortune
 La délicatesse importune ;
 Je veux opprimer à mon tour.

4.

A peine il obtint une place
 Au sanctuaire de Thémis ,
 Que son ambitieuse audace
 Croit que tout lui devint permis :
 Pere vertueux , mais crédule ,
 D'une intégrité ridicule ,
 Il va te montrer les abus.
 Que fais-tu de ta renommée ?
 Laisse cette vaine fumée
 A ceux qui n'ont que des vertus.

5.

On méprise toujours un traître ,
 En jouissant de ses forfaits ;
 Vieillard , tu ne gagnes à l'être
 Que de l'opprobre & des regrets :
 Proscrit de la Magistrature ,
 Dans une syndérese obscure
 Tu consumeras tes destins.
 Ce fils qui t'a conduit au crime ,
 Te rend la première victime
 De ses détestables desseins.

6.

Enfin , de bassesse en bassesse ,
 Au rang suprême il est monté ;
 Dans la haute scélératesse
 Il va planer en liberté :
 Il n'est plus de frein qui l'arrête ;
 Des loix qui demandoient sa tête ,

Le glaive a passé dans ses mains.
Tel un des successeurs de Pierre,
Se jouoit avec le tonnerre
Dont il effrayoit les humains.

7.

Peuples , qu'affame l'avarice ,
Vous n'avez plus de défenseurs ,
Le Ministre de la justice
Est le chef de vos oppresseurs :
En vain , sous les sacrés portiques,
Quelques accens patriotiques
S'élèvent pour vos intérêts.
Ils n'arrivent pas jusqu'au Prince ,
Ou n'obtiennent pour la Province
Que de méprisables Arrêts.

8.

Pour qui gardez - vous les supplices ,
Incorruptibles Magistrats ?
Est-il parmi vous des complices
De ces infâmes attentats ?
Eh bien , au tyran qui l'accable
Livrez un peuple misérable
Dont vous êtes l'unique appui ;
Viennent les jours de la vengeance ,
Il restera dans le silence
Que vous avez gardé sur lui.

9.

Aux yeux de la France étonnée ,
La foudre s'éteint dans vos mains ,
Du tonnerre de Salmonée
Vous redoutez les éclats vains :
Songez que sur la multitude
Quand sa rapacité prélude ,
Il veut essayer les dangers.

Votre mollesse l'encourage,
Il portera sur vous l'outrage
Que vous ne savez pas venger.

10.

Dès longtems la haine publique
Demandoit le sang d'un pervers (*),
Né pour l'effroi de l'Armorique
Et le mépris de l'univers :
Aussi lâche que sanguinaire,
Il ne livra jamais la guerre
Qu'aux loix, aux mœurs, aux citoyens ;
Et pour satisfaire sa rage,
Le fer, le poison & l'outrage
Etoient ses familiers moyens.

11.

Le cri du juste arrive au trône,
Louis veut être détrompé ;
Du mensonge qui l'environne
Le nuage est dissipé :
Déjà la sentence équitable
Vient de proscrire le coupable,
Du rang de ses augustes Pairs.
Quelque part que son œil s'attache,
Il pense voir agir la hache
Qui doit l'envoyer aux Enfers.

12.

Va, lâche, cesse tes allarmes,
Maupeou deviendra ton appui,
Il n'a garde d'offrir des armes
Qu'on pourroit tourner contre lui :
Chargé du public anathème,
Il redoute plus que toi-même

(*) Le Duc d'Aiguillon.

Ce fanal de la vérité :
 Pour t'abandonner aux supplices ,
 Entre tes crimes & ses vices
 Il voit trop de conformité.

13.

Réunissez votre vengeance
 Contre de communs ennemis ;
 Monstres , fixez votre puissance
 Sur la ruine de Thémis :
 Par les mains d'une misérable
 Mettez un crêpe impénétrable
 Sur les yeux du meilleur des Rois.
 Prouvez - lui que son rang suprême
 Se réduiroit au diadème ,
 S'il n'anéantissoit les loix.

14.

Affociez - vous ce Ministre (*)
 Avorton de l'humanité ,
 Qui porte dans son air sinistre
 Tous les traits de la cruauté :
 Si la bassesse de ses brigues ,
 Ne peut seconder vos intrigues ,
 Qu'il vous serve au moins de bourreau.
 Il en a bien le caractère ,
 Et, dans son lâche Ministère ,
 Cet office n'est pas nouveau.

15.

Dans les yeux , dès qu'il peut mal faire ,
 On voit le sourire malin ,
 Le sourire de la vipère
 Qui vient de lancer son venin.
 Oh ! modérateur de l'Europe (**),

(*) Le Duc de Vrillière.

(**) Le Duc de Choiseul.

C'est de la main de ce Cyclope
Que tu recevras ton exil.
Trop supérieur aux manéges,
Pourquoi n'as-tu pas vu les pièges
Du Triumvirat le plus vil ?

16.

Mais, hélas ! ton cœur magnanime
Dans l'exil qui comble leurs vœux,
Ne voit que le plaisir sublime
D'aller faire ailleurs des heureux.
Constant bienfaiteur de la France,
De sa juste reconnoissance
Recueille maintenant le prix :
Tous les cœurs volent sur ta route,
Pour la première fois, sans doute,
La disgrâce aura des amis.

17.

Les dignités qui t'abandonnent
N'étoient que de fades respects,
Les hommages qui t'entourent
Ne peuvent plus être suspects :
Privé d'une pompe accessoire,
Désormais tu verras ta gloire
Reluire de ses seuls rayons.
Ainsi l'auteur de la nature,
Sans appareil, sans imposture,
Reçoit nos adorations.

18.

C'en est donc fait ! la Monarchie
S'écroule sur ses fondemens,
De notre première anarchie
Maupeou fait renaître le tems :
On verra la patrie entière
En un horrible cimetière

Changer ses plus belles Cités.
Comble d'horreurs!... On va, peut-être,
Arracher des mains de mon maître
Les droits qu'il n'a pas respectés.

19.

O Louis! ô pere sensible
Des sujets les plus malheureux,
Quel prestige incompréhensible
A donc pu t'animer contr'eux!
Est-il sorti de ta mémoire
Ce tems où tu plaçois ta gloire
A ne régner que par l'amour?
Veux-tu régner par la furie?
Les jours de notre idolâtrie
Sont-ils disparus sans retour?

20.

Tu n'eus jamais besoin de maîtres
Pour rendre tes peuples heureux:
Veux-tu pulvériser les traîtres,
Daignes ne voir que par tes yeux;
Honore-toi de ton estime,
De ton ame simple & sublime
Consulte la sagesse.
La bienfaisance, la droiture,
Voilà la route la plus sûre
Qui conduit à la vérité.

21.

A la France désespérée,
Louis, ne ferme pas les bras.
Regarde Thémis éplorée
Te demander ses Magistrats:
L'Europe entière te contemple;
Songe que tu dois un exemple.

Au siècle, à la postérité !
 Onze lustres d'idolâtrie
 Valent bien qu'on leur sacrifie
 Le plaisir d'être redouté.

22.

Et toi que vomit le Tartare
 Pour l'infortune des François,
 Ta catastrophe se prépare,
 Voici la fin de tes succès.
 Vois-tu le trépas qui s'avance ?
 Déjà le cri de la vengeance
 Dans ton antre a pu rétentir.
 Le Ciel que fatiguent tes crimes,
 S'apprête à te rendre aux abymes
 Dont tu n'aurois pas dû sortir.

23.

Citoyens , qui gardez , peut-être ,
 Un foible reste de vertu ,
 Attendez-vous , pour reparoître ,
 Que l'ennemi soit abattu ?
 Lorsque la céleste justice
 Ordonne tout pour son supplice ,
 Qui vous fait rester en défaut ?
 C'est aux angoisses de la roue
 Que le Tout-Puissant le dévoue ,
 Volez , dressez son échaffaut.

24.

Ne croyez pas que sa puissance
 Le mette à l'abri du danger ;
 Dans les annales de la France ,
 Allez apprendre à vous venger.
 Pour un pécumat moins indigne ,
 Poyet, par un arrêt insigne ,

Des mêmes faisceaux dépouillé,
 Expira , lâche mercenaire ,
 Sous les portes du sanctuaire
 Que ses crines avoient fouillé.

25.

Mais déjà dans ses yeux livides
 On voit que l'arrêt est porté ,
 On le lit sur ses traits putrides
 Que n'orna jamais la santé :
 Dès longtems son ame blazée ,
 Avec le crime apprivoisée ,
 Méconnoît la voix du remords.
 L'horreur dont il porte l'empreinte
 Ne peut plus être que la crainte
 De la disgrâce ou de la mort.

26.

Oui , monstre , Louis t'abandonne ,
 Et son cœur s'ouvre à nos malheurs ;
 Il nous chérit , il nous pardonne ,
 Il veut rentrer dans tous les cœurs.
 En vain tu voulus par tes vices ,
 Sur un Roi qui fit nos délices
 Amener la commune horreur.
 A toi seul elle est attachée ,
 Et fera bientôt épanchée
 Dans le sang du persécuteur.

27.

Ce fer à tes yeux étincelle ,
 La balle siffle autour de toi ,
 Tu n'as pas un ami fidele
 Que tu puisses voir sans effroi.
 Dans un sommeil rare & pénible ,
 Dans un repos inaccessible

Le poison peut finir ton sort.
 Contre toi l'Univers conspire ;
 L'air même, l'air que tu respirez
 Est, peut-être, un souffle de mort.

28.

E N V O I.

C'est ainsi que traçant la route
 Du poignard jusqu'à ton cœur,
 Je veux t'abreuver goutte-à-goutte
 Du calice de la terreur :
 Je brave ta recherche vaine ;
 Caché sous la publique haine,
 J'insulte en paix à tes ennuis.
 Et si Louis ne t'extermine,
 C'est en te perçant la poitrine
 Que je t'apprendrai qui je suis.

* * *

La Cour Royale est accouchée
 De six petits Parlementeux,
 Tous composés de Maquereaux :
 Le Diable emporte la couvée.

C H A P I T R E X L.

MA'gré toutes les plaisanteries, toutes les épigrammes, toutes les satyres, tous les pamphlets qu'on lançoit à foison contre le Chancelier, Sa Grandeur n'en alloit pas moins son train. Ce qui dépitait & enrageoit le plus ce chef suprême de la Magistrature, c'est que son Parlement de Paris n'a-

voit ni Avocats, ni Procureurs, ni Plaiders. On eût craché au nez, si on l'eût osé, de Nosseigneurs, assis sur les fleurs de lys. Plusieurs eussent bien voulu désertier le tribunal, mais le Chancelier leur avoit fait peur. Il n'avoit pas moins épouvanté les membres de l'ancien Parlement. Il les avoit menacés de leur faire perdre la finance de leurs offices, s'ils n'acquiescoient à son ouvrage, en se faisant liquider. C'étoit bien là toucher aux parties sensibles.

La poulle mouillée, M. d'Aligre, qui auroit dû rester le dernier, fut le premier à signer sa démission, à recevoir le remboursement de son brevet de retenue, & à se montrer dans les cercles du Chancelier. La crainte de la Bastille, du Mont St. Michel, des Isles Marguerites dont Maupeou le menaça, son avarice fordide & le desir de retrouver les plaisirs de Paris, furent les puissans mobiles qui déterminèrent le chef de l'ancien Parlement. Son exemple entraîna plusieurs de ses confreres, & plusieurs des autres Parlemens du Royaume qui se firent honnir de toute la France.

Les Magistrats du premier Parlement étoient en butte plus que les autres à la mauvaise humeur des mécontents. On les gouailloit, on les turlupinoit, *Dam!* faut voir. Les Badauts, gens d'esprit de la Capitale, s'il en est en toute la France, lâchoient leurs bons mots. Ils mangeoient le pain fort cher,

buvoient de l'eau très-fale à l'ordinaire, payoient double capitation, & cela ne les empêchoit pas de rire.

Ils disoient: " On vient d'avoir à Paris
 „ un exemple terrible de la justice du nou-
 „ veau Parlement, qui a fait enlever tous
 „ les petits chiens appelés *lexicons*, & les
 „ a condamné par arrêt à être brûlés en
 „ place de Grève, pour un crime que les
 „ bonnes mœurs défendent de relever.

P. S. „ Le Parlement a eu raison; car
 „ les petits chiens se sont tellement déran-
 „ gés depuis quelque tems, qu'on a été
 „ obligé de faire une correction générale de
 „ toute l'espece.

„ On a offert au premier Huissier de
 „ l'ancien Parlement la place de premier
 „ Président du nouveau, & il l'a refusée.

„ Il paroît un Edit du Roi qui permet
 „ aux Huissiers, malgré la comparaïson hu-
 „ miliante de M. de Harlay, de se regar-
 „ der à l'avenir comme les membres actifs
 „ de la nouvelle Cour, &, en cette qua-
 „ lité, leur donne le droit d'exploiter tout
 „ le Royaume.

„ Le Bourreau de Paris a été enfermé à
 „ Bicêtre pour avoir refusé ses services à
 „ un *pendu* de la création du nouveau Par-
 „ lement, sous prétexte qu'il ne pouvoit
 „ manquer à son ancienne compagnie, *sans*
 „ *blesser son honneur*. Sa *délicatesse*, à ce

„ que l'on dit , a fait *rire* les Juges , au
 „ lieu de les faire *rougir*.

P. S. „ Le fait est vrai ; ce qui a fait re-
 „ naître le proverbe : *Honnête comme le Bour-*
 „ *reau*.

„ L'Université de Paris , s'étant rendue en
 „ corps à Versailles , pour faire des remon-
 „ trances sur les malheurs du tems ; le Rec-
 „ teur qui est un homme hérissé de *grec*
 „ & de *latin* , a rappelé au Roi dans son
 „ discours toutes les catastrophes , qui ont
 „ suivi les révolutions tant de l'histoire an-
 „ cienne que de la moderne. Il a poussé l'é-
 „ rudition jusqu'à nommer *quarante* Rois ,
 „ qui ont été aveuglés par des favoris , qui
 „ les ont perdus , &c. &c.

„ Ce discours éloquent qui étoit divisé
 „ en trois parties & subdivisé en cent , s'est
 „ terminé par des larmes de la part du Rec-
 „ teur , & un très-grand mal de tête de la
 „ part du Roi , qui , *heureusement* pour la
 „ nation a soupé dans les petits apparte-
 „ mens , d'où il est sorti pour aller digérer
 „ tranquillement cette harangue. Le Chan-
 „ celier a fait administrer le *fouet* à toute
 „ la députation pour l'engager à revenir sou-
 „ vent (*).

(*) L'Université , comme *filles aînées* du Roi (ter-
 me d'usage dans les patentes relatives à l'Univer-
 sité) est en droit de lui faire ses remontrances ,
 & le Roi , comme son pere , a le droit de la faire
 fouetter.

„ Les Parlemens de Douai , Pau , Gre-
 „ noble , se sont conduits si noblement en-
 „ vers le Chancelier , qu'ils seront à l'abri
 „ d'être fouettés comme les autres. Les
 „ membres de ces Parlemens (qui avoient
 „ eu la force de se taire & la lâcheté de s'en
 „ glorifier) subiront une réforme particu-
 „ lière dans leurs tribunaux , mais cette ré-
 „ forme ne sera que momentanée ; ils seront
 „ mis à la tête des nouveaux Parlemens que
 „ l'on va substituer aux anciens dans tou-
 „ tes les villes où il y en a d'établis ”.

Les *Correspondances*, le *Maire du Palais* étoient enterrés ; les remontrances de la Basoche vinrent éveiller le chat qui dormoit. Cette Basoche dont l'office est de flageller les Clercs Laïcs , lorsqu'ils le méritent , s'avisa d'ouvrir la bouche , après trois siècles de silence , & de parler plus fort que tout le monde. Le grand Parlement de Trévoux , honteux de la démarche noble de la Basoche , ne voulut pas démentir son caractère. Il écrivit une lettre au Roi. Cette lettre des Messires de Trévoux & les remontrances des Seigneurs de la Basoche seront transcrites ici mot-à-mot ; elles méritent bien cet honneur.

REMONSTRANCES DE LA BASOCHÉ.

SIRE,

La Basoche autrefois gouvernée par un Roi, demandoit justice à vos prédécesseurs ; mais ses droits ayant fait ombrage, le despotisme naissant changea sa constitution, & le chef de la Basoche se trouva réduit au nom de Chancelier.

Suivant ses titres d'anéantissement, il avoit le droit de se dire le Chancelier des Rois ; ses fonctions ont été limitées au gouvernement des Clercs-Laïcs de votre Royaume.

C'est en qualité de Chancelier de Votre Majesté qu'il use de l'heureuse faculté de vous faire des remontrances : que ce mot de remontrances ne vous prévienne point.

Le Chancelier de votre Royaume a pu vous faire un système contre celles de vos Cours de Parlements, celles de la Cour des Aides, de la Chambre des Comptes, contre les protestations des Princes & Pairs, & contre le cri & la réclamation de toute la nation.

Car il est de l'essence de ses opérations que vous ne sachiez rien, que vous ne parliez que par lui, que vous ne voyiez que par ses yeux, afin de vous tromper & d'a-

néantir le droit & l'état de la nation.

Il étoit donc réservé à la Basoche de pénétrer au pied du trône & de se faire entendre du Souverain.

Ecoutez, Sire, la vérité : que votre Basoche puisse placer dans ses fastes, qu'il a existé un Roi qui a sçu par elle la vérité : elle ne peut vous être suspecte ; ceux qui vous l'annoncent, n'ayant ni intérêt particulier, ni vengeance personnelle.

Vous êtes né sous une constellation bienfaisante, & vous en avez reçu les impressions.

Abandonné au berceau par ceux qui vous avoient donné la vie, votre éducation a été confiée au Cardinal de Fleury qui n'a cherché qu'à devenir premier Ministre.

Lui reprocher de ne vous avoir donné aucune connoissance de votre Royaume & de votre peuple, c'est le crime imputé à sa mémoire.

Votre mariage fut un but de politique & vous a nécessité à des écarts ; la France les connut & en a rougi : votre parole donnée à Metz, fit renaître la confiance : rendu à la vie & aux vœux de la nation, elle vous défera le nom de *bien-aimé*.

Vous le portiez, Sire, ce nom ; & vous êtes le premier qui l'avez mérité.

Votre confiance placée dans un Général (*), rendit à la France sa splendeur,

(*) Le Maréchal de Saxe.

que les dernières années de votre Bisaïeul avoient altérée.

Il est mort victime de l'envie ; vous l'avez regretté : que le contraste est grand ! vous avez donné votre confiance à une femme (*) qui n'a eu à désirer que le titre de Reine.

Devenue votre Ministre universel , ses premiers travaux opèrent l'exil de vos Ministres. Il entre dans ses plans de ternir la gloire de votre Royaume , en faisant perdre des batailles , prendre vos flottes : vos possessions d'outre-mer ont ressenti les effets de sa cupidité.

L'Angleterre se vante aujourd'hui d'avoir acheté leur envahissement. Il lui falloit des hommes qui entraissent dans ses vues. Richelieu est destiné pour Hanovre , Lally pour l'Inde , Conflans pour la Marine. Broglie suit les traces du Prince (†) qui avoit secondé d'Estées : mais c'étoit trop avoir donné à la nation ; on partage son autorité , & on lui donne Soubise pour le contrecarrer , & le tout finit par une paix à jamais honteuse , faite dans un tems où l'on place votre statue.

Au Canada la concussion est prouvée : on établit une commission pour la juger : elle ne trouve point de crime , & le tout se réduit à une compensation.

(*) La Marquise de Pompadour.

(†) Le Comte de Clermont , Prince du sang.

On ne recherche point un Collet d'Hauteville, parce qu'avec de l'or, il a eu le secret d'apurer son compte; mais dix à douze millions qu'il a volés lui servent à disputer une maîtresse aux Grands de votre Royaume.

Meurt enfin la Pompadour, avec le brevet de Duchesse qui avoit succédé au titre de Marquise, & par caprice la femme ~~de~~ de vos Fermiers-Généraux.

Elle est morte trop tôt pour son fidèle Lally: il revient des Indes. Le cri est universel contre lui: on le livre aux loix: il est jugé, & sa tête est le prix de sa trahison.

Un Garde du Corps (*), fils d'un cardeur de laine, que sa bonne contenance auprès des femmes de Cour, fit élever gratuitement au rang de Lieutenant-Général, s'ingere de tyranniser le Gouvernement du Dauphiné; le Parlement a sévi contre lui; il n'avoit point de crédit: il est mort oublié.

Fitz-James (†) veut suivre ses traces à Toulouse; vous l'avez soustrait à la punition, en lui ôtant le commandement de la Province.

D'Aiguillon, pour payer le prix des faveurs de son maître, fait en Bretagne, sous son nom, concussions sur concussions;

(*) Du Mesnil.

(†) Le Duc.

pour vous distraire, ses oncles vous quëtoient des maîtresses.

La Chalotais, qui démasqua vos assassins, devint l'ennemi du Ministre. On scelle une commission pour le juger, parce qu'il a réclamé contre la Jésuitique engeance; le Ministre unit son ire à la vengeance de d'Aiguillon: Calonne & Le Noir, bas valets, sont les instrumens de leur passion.

Le ci-devant dévôt Laverdy veut vous appliquer le fruit de sa concussion. Il meut sa bile, & elle excite celle des Bretons pour les bernier.

Des Exemts voiturèrent en Bretagne des Ecrivains de Paris (*); une lettre fabriquée leur est présentée. Votre ordre leur dicte de l'imputer à votre Procureur Général: plus de conscience: 2400 livres deviennent le prix du sang, & pas un de ces mercenaires n'a rougi d'imiter Judas.

Vous devez à Choiseul la révocation de mort qu'avoit surpris St. Florentin; mais pourquoi enlever à votre justice la tête de d'Aiguillon que l'information rendoit profrite?

Votre Parlement fit alors son devoir, la nation l'admira; mais elle ne lui pardonne pas son silence sur les bleds, & sa facilité à consentir des impôts:

(*) Guillaume, d'Autrep, &c. Maîtres Ecrivains à Paris.

Résister aux ordres de vos Ministres, c'est un crime d'État. Un Triumvirat vient se former, & l'anéantissement de votre Parlement est arrêté. Richelieu se charge de la maîtresse; La Vrillière des Lettres de cachet, & Maupeou de la calomnie.

Une fille, enregistrée à la police (†), qui fit ses premiers essais dans les tavernes de Paris, devient dans un instant les délices de votre cœur: harnachée du titre de Comtesse, votre Chancelier lui a bâti une généalogie; la tige des Maupeou s'y trouve entée.

Vous avez commencé par la noblesse; ensuite vous avez été à la bourgeoisie, vous finissez par la lie du peuple: il est essentiel pour un Prince de connoître tous les états.

La pucelle de Paris, devenue votre idole, usurpe votre Gouvernement; de-là l'exil de Choiseul, à la honte de la France, pour l'honneur de laquelle il travailloit. Hélas! Sire, plus de Ministre, pour vous dire la vérité. Vous signez un Edit qui vous prive du titre de *bien-aimé*; vous annoncez le despotisme; vous le criez, & vos sujets, nées libres, vont maintenant devenir esclaves.

On vous auroit fait lire dans Linguet, qu'il est avantageux pour le peuple de l'être; mais il étoit réservé à l'Avocat de d'Aiguillon d'écrire un si horrible paradoxe.

Plus de propriété certaine: la cassation de

(*) La Comtesse Du Barry.

vosre Parlement est le premier acte du despotisme.

Vosre Cour des Aides réclame contre les vexations; elle est supprimée: vos Princes protestent, point de réponse: vos Pairs protestent, motif de disgrâce.

Vous êtes né sujet & citoyen: le droit d'hérédité vous a appelé au trône, & c'est la nation qui l'a établi & consacré. Rendez donc à la nation ses droits; faites taire vosre Chancelier: n'écoutez point ses assertions. Donnez audience à vos Princes & Pairs; que vosre Parlement ait la faculté de se faire entendre. Rappelez-vous le serment fait à vosre sacre: que l'univers ne vous trouve point parjure!

Vous êtes Monarque, & vous ne devez regner que par les loix. C'est tendre à la tyrannie. Vivez pour vos peuples, & vengez-les d'un outrage fait à vosre nom.

Vosre Bisaïeul, à la fin de sa carrière, fut séduit par une Bulle. Que de maux n'en est-il pas résulté! Aujourd'hui, c'est un Edit qui vous est imputé, qui commence la désolation de la France. Vos peuples sont sans loix & sans Ministres; vos peuples sont sans justice & sans pain. Voilà ce qu'a fait vosre Chancelier.

Ne le croyez point, Sire. Il vous dit & vous dira qu'il ne travaille que pour faire rendre justice promptement & sans frais; mais falloit-il, pour réformer la justice,

anéantir les Ministres? Il y a de l'abus dans l'exercice de la justice ; mais redonnez aux loix leur empire & ils cesseront. La France vous bénira ; c'est à ce titre que la Normandie a conservé sa clameur.

L'Empire se vante d'avoir un Prince qui veille à l'exécution de la loi ; qu'a fait la France pour voir ses loix outragées & leur succéder la volonté arbitraire du Souverain?

Ce n'est pas la nature qui vous a fait Monarque , c'est le hazard de la naissance.

Chassez ces intrus ; que Thémis ne voie plus ceux qui la violent , & qui souillent & son lit & vos lys.

A peine en est-il un qui n'ait le caractère de récusation & de réprobation. Berthier, accoutumé par état à être dur, n'offre que son ignorance & sa brutalité.

Nicolaï que les armes quitterent , vit passer la survivance de son pere à son puis-né. Il est aujourd'hui séant au Palais : c'est un apprentissage qu'il fait , pour devenir premier Président de la Chambre des Comptes. La survivance donnée à son frere est une chimere , votre Chancelier lui a promis cette place : l'Edit est le garant de sa parole.

La Briche , dont l'esprit est aussi ingrat que la figure , a courbé son épaule & a été initié.

Vous parlez du petit Joly , votre Procureur nouveau ; de quelque côté qu'on se tourne , on ne voit en lui qu'un composé de tous les vices ; encore s'il étoit habile homme !

Là Basoche se réserve à vous développer les autres Aftres qui éclairent votre Cour nouvelle.

Voilà pourtant, Sire, les gens à qui vous confiez le sort du citoyen. Est-il étonnant s'ils sont bernés, si ce Sénat, le ramassis précieux du Chancelier, est sifflé? Quelle comédie! Quels Acteurs! Eh! vous y jouez un rôle?

Titus comptoit ses jours par ses bienfaits; loin de l'imiter, les vôtres ne semblent se succéder que pour éclairer des forfaits, commis sous votre nom! Avez-vous oublié que vous êtes le pere du peuple & son vengeur? Votre Basoche appelle avec confiance de Louis *séduit*, de Louis *trompé*, à Louis *le bien-aimé*.

Reportez à cette époque votre bonheur & celui du peuple; reconnoissez vos erreurs: sortez de l'enfercellement. Mais il n'est plus de Fitz-James (*) pour vous résister & mériter, à ce titre, la reconnoissance intime due à la vertu. Votre Cour ne connoît que l'irréligion, l'appareil & le réel de la volupté: voilà son bien, voilà sa science. L'honnêteté & la probité gémissent sous les Lettres de cachet. La crainte fait des esclaves & des parjures. Votre Basoche ne se reproché point ces crimes. Elle fait pardonner des faiblesses. Mais jamais elle n'a défié la passion.

(*) Evêque de Soissons.

Henri IV céda quelquefois à l'erreur, mais toujours il se rendit à la raison. Il fut se choisir un Ministre & le conserva. Pourquoi ne pas suivre la route qu'il vous a tracée ? Chaque cœur des François est autant d'autels consacrés à sa bonté ; vous vous ressemblez ; lui par ses bienfaits, vous par votre cœur qui les veut. Une même main vous a frappés. Il fut victime de sa crainte, votre Chancelier vous l'inspire, & vous ne le proscrivez point !

La Vauguyon, dont le mérite est d'écrire à la Vierge, vous sollicite un rappel des Jésuites. Maupeou que l'intérêt & la correspondance alléchant, entretient la correspondance ; l'Archevêque bénit leurs démarches ; le moment est favorable : plus de Parlement, plus de Châtelet : tout a encensé l'idole ; votre Edit est devenu la seule loi. Reconnoissez dans ceci le système le plus symbolique. Une Bulle fabriquée par eux, devient la seule loi de l'Eglise de France, par l'exil, l'emprisonnement, le déplacement de ses Ministres. Votre Edit se fraye la même route. Jetez un coup d'œil sur ses sectateurs, & vous y reconnoîtrez le renégat d'Auvergne (*), qui ne connoît que le chemin de son anti-chambre, & veut braver, par sa bassesse, sa compagnie qu'il a trahie. Il ne présente au peuple que l'espoir de vous

(*) Dufour de Villeneuve.

tromper , & le tromper dans une autre place qu'il convoitise.

Votre Agent de Police (*), déjà le pied au Conseil, croit trouver dans votre Edit le chemin du Ministère. Il jette les fondemens de l'Inquisition, toujours réprouvé par votre Parlement; il affecte une gravité Espagnole, & à l'abri des démarches secrètes, il cherche à rendre le peuple dupe de sa supercherie.

Votre Criminaliste (†), par exemple, n'est cependant criminel que par ignorance & par ambition. Excusez-le, Sire, il est digne de votre indulgence.

Pour votre Procureur subalterne (*), représentez-vous la concussion personnifiée. Voilà les Ministres de votre loi; voilà vos *féaux & amis*.

Cependant votre Parlement est proscrit, votre Cour des Aides participe aux mêmes honneurs. L'Avocat, le Procureur, le Greffier, tout est sans état, tout reclame votre justice.

Mais, est-il possible que vous les entendiez du fond de ces petits lieux, où l'on trouve leur proscription, la perte de leur état, & la récompense de leurs travaux? Rien n'est étonnant sous un regne où l'industrie est un impôt.

(*) De Sartine.

(†) Testard du Lys.

(*) Moreau.

Réfléchiffez fur la conduite de ceux qui vous entourent ; consultez Nivernois (*) ; & tout rentrera dans l'ordre. Mais confervez à votre Basoche fa rétribution fur votre domaine , fa promenade à Bondy. Donnez-lui la faculté d'en user avec le retour de votre Parlement.

LETTRE écrite au ROI de FRANCE
par le Parlement de TRÉVOUX (†),
le 26 Avril 1771.

SIRE,

S'il eft des occasions où des fujets fideles doivent fe dévouer à leur Prince , & lui facrifier tous les faux préjugés de l'honneur , c'eft fur-tout quand des circonftances fâcheufes dérangent l'équilibre de fa puiffance , & femblent compromettre la dignité de fa perfonne ; c'eft dans la fituation équivoque où fe trouve aujourd'hui Votre Majefté envers une nation effrayée & mutinée par *l'indifcrétion de nos Confreres* , que nous oferons , Sire , non-feulement défavouer leur démarche , mais encore vous offrir les armes que nous avons en main , pour les combattre , & les punir de leur attentat.

(*) Le Duc de

(†) Trévoux eft la ville capitale de la Principauté de Dombes & le fiede d'un Parlement & d'une paroiffe. Les Jéfuites ont rendu cette ville célèbre par le Dictionnaire des menfonges , & le Journal romanesque qu'ils y ont fait imprimer.

En effet, quel acte est plus attentatoire, quelle démarche peut être plus coupable, que celle d'ouvrir les yeux à un peuple *qui ne doit qu'entendre & obéir à la façon des Turcs*; & qui depuis l'époque glorieuse de l'avènement de vos ancêtres, s'est accoutumé si volontiers à légitimer dans son cœur une autorité dont votre Majesté n'est comparable *qu'à la puissance suprême qui la lui (*) a transmise*? Etoit-ce à des Parlemens *qui ne tiennent rien que de leur Prince*, qu'il appartenait d'éclairer cet ordre de citoyens qui ne doit jamais voir au de-là de la volonté à laquelle il obéit? Votre Parlement de Trévoux, Sire, est composé bien différemment... Instruits de nos devoirs, parce que nous les chérissions, ce sera en nous élevant au dessus de la haine qu'encourera notre Compagnie, que nous couvrirons les cris de la désobéissance, & des remontrances inutiles dont votre Majesté est fatiguée depuis si long-tems: ce sera, en donnant l'exemple à toute la nation, que nous lui montrerons la soumission que les sujets doivent à leur Prince, & l'amour dont nos cœurs sont pénétrés pour un maître dans les mains duquel nous ne pouvons & ne devons être que

(*) Il paroît un livre nouveau dans lequel on demande aux Rois de France la preuve de leur institution divine, en faisant voir le traité qu'a signé le Pere éternel avec eux. L'auteur (de cette lettre) les en défie.

des organes de sa volonté & des instrumens de son pouvoir.

Si l'effort que nous osons prendre à la honte des Officiers de vos Parlemens de Paris, Bordeaux, Rennes, &c. ne pouvoit faire rentrer dans leur devoir ces Magistrats égarés qui méconnoissent les droits de leur Souverain, & veulent abuser de ceux qui leur ont été accordés; c'est alors, Sire, que notre zele éclateroit dans toute sa force, & que nous observerions au péril de notre vie les serments que nous avons faits; le vœu d'être fideles & d'obéir, est le seul que nous ayons dû faire: il nous prescrit des devoirs sacrés que nous remplirons dans toute leur force, fussent tous les sujets de Votre Majesté secouer le joug de la soumission & du respect, un dévouement *aveugle* dans notre conduite, lui garantira l'exercice le plus sévère de son autorité, lorsqu'elle sera obligée d'y recourir.

En remontant à notre institution, nous avons découvert avec la plus douce satisfaction, que tous les tribunaux de votre Royaume *ne sont*, & *ne peuvent être* qu'une commission *perpétuelle* de Votre Majesté, pour faire respecter sa puissance & exécuter ses ordres. Ce pouvoir étant le vôtre, Sire, il doit être dirigé comme un hommage, & ne peut devenir, sans crime, un moyen de se soustraire au principe qui la créé: le corps de votre Magistrature (*dont nous fai-*

sons partie) ne peut ignorer que c'est du Monarque *seul*, qu'il tire son origine, & que sa consistance & son éclat sont des portions de l'autorité Royale dont ses membres sont revêtus par elle.

Sujets impuissans de la Monarchie, avant notre élévation, quels droits avions-nous sur nos Princes, quand nous reçûmes d'eux l'ordre de nous assembler, pour juger les peuples confiés à nos soins?..... Quelle autorité étrangère à la leur a pu nous donner le privilege de dicter des devoirs à nos propres fondateurs, & d'arborer l'étendard de la révolte, quand ils ne veulent pas nous obéir?... Est-il probable qu'en confiant l'exercice de leur pouvoir, les Rois aient voulu le fixer, ou le diminuer?.... Osera-t-on, *sur-tout*, supposer qu'ils se soient privés du droit précieux de sauver la vie à *un sujet qu'ils aiment*, s'il plait à d'autres sujets de le condamner? Telle est cependant l'espece d'autorité qu'ont voulu s'attribuer des Puissances subalternes, auxquelles Votre Majesté n'a transmis que la partie la plus foible de ses moindres droits, sans commettre par votre bonté, Sire, les privileges augustes que vous avez reçus de vos peres, & que vous devez conserver à vos enfans.

Si, malgré tous les efforts que fait Votre Majesté pour se renfermer dans les bornes de clémence & de bonté qu'elle s'est prescrite, les magistrats qui se sont soulevés per-

gissoient dans leur opiniâtreté, que leur sort suive la chute de nos confreres du Parlement de Paris ! Qu'une suppression entière de tout ce qui ne sera pas de l'avis de votre Chancelier apprenne aux François qu'ils ont un maître, qui, en les châtiant, établira à jamais le triomphe de sa gloire, & l'honneur du Ministre qu'il a choisi.

Enfin, Sire, si l'exil d'une partie des coupables ne suffisoit pas aux rebelles qui restent dans votre Royaume pour les contenir dans la soumission qu'ils vous doivent ; si vos autres Parlemens continuoient encore à résister aux ordres de votre Conseil, & aux projets sublimes & étonnans de vos Ministres, ne balancez pas davantage. Il est tems d'arrêter le mal dans sa source, en déployant l'appareil effrayant de votre justice. Votre Parlement de Trévoux ose offrir à Votre Majesté le secours de ses voix pour la délivrer des chefs d'une rébellion qui ne peut être punie trop tôt, ni trop sévèrement.

Qui croira dans l'avenir que les volontés les plus sages du Monarque le plus puissant du monde, aient trouvé des sujets qui, par les loix divines & humaines doivent lui être aveuglement soumis ; qui se qualifiant du titre imposant de peres du peuple, ont osé réfléchir sur des institutions que le Prince seul a droit de revêtir des formes, *qui n'ont été introduites que par lui ?*

Qu'auroient fait un jour nos descendans,

si l'obstination audacieuse de vos Cours de justice leur eût préparé la dangereuse liberté d'offenser impunément par de nouvelles résistances les représentans d'Henri le Grand, & de son arriere-petit fils; *Monarques chéris dont la ressemblance fait le bonheur du Royaume François, & la gloire de l'humanité ?*

A peine un siècle s'est-il écoulé, depuis les fureurs civiles d'une nation, qui tire son bonheur actuel de son esclavage, que celui des Ordres de l'État, qui devrait être le plus pacifique; devient, par sa résistance, l'occasion prochaine des plus grands malheurs. Le génie turbulent du Cardinal de Retz, les vapeurs de l'Hôtel de Longueville viennent occuper le temple de la Justice, & l'Aréopage François, dominé par l'esprit des Brouffels & des Jolis, cherche à envahir dans la confusion des affaires une considération dont il a besoin pour suppléer aux qualités qui lui manquent. Seroit-ce un avantage pour la France de ne vouloir pas ce qui plait à son maître, sur-tout quand il se borne à des amusemens paisibles, & à dérober à la haine publique des Courtisans qui lui sont chers? C'est cependant, Sire, à cet acte de votre humanité, que Votre Majesté doit les troubles dont elle est assaillie de toutes parts, c'est l'exil mérité d'un honnête homme, dangereux par sa vertu, & le salut nécessaire d'un Courtisan que la France entière croit coupable, qui ont porté

l'incendie & le flambeau de la révolte dans tous les cœurs. Quelle est la première cause de tous ces malheurs, si ce ne sont les Magistrats indiscrets, qui ont osé réclamer d'autres loix que la volonté de leur Souverain?

Que seroit-ce, si Votre Majesté changeant d'objet & sortant du cercle voluptueux de ses occupations, imitoit ces hommes furieux qui, en se déchaînant contre toute la terre, ont été le fléau & seront à jamais la honte de l'espèce humaine? Vos peuples seroient bien ingrats, Sire, s'ils ne sentoient pas les avantages que Votre Majesté leur laisse sur les nations malheureuses qui ont été victimes de la fureur & du brigandage de ces tyrans (que l'on n'a pas rougi d'appeler héros) César, Alexandre, Guillaume d'Angleterre, & l'insensé Charles XII. Semblables à des météores formidables, ils n'ont paru sur la terre que pour l'enfanguiner & la ravager. Quel contraste avec les inclinations douces & paisibles de Votre Majesté? & combien il est indécemment à vos peuples de vous en distraire par des lamentations qui ne tendent qu'à vous les reprocher?

On se souviendra toujours avec pitié de ce Contrôleur-Général minutieux, qui, après avoir fait pénétrer l'épargne dans les cuisines & dans les écuries de Votre Majesté, voulut la porter jusques sur sa garde-robe, & prétendit en faire un fond capable

de pourvoir aux besoins de votre Etat ! L'imagination une fois retrécie dans les petits détails , les plus grands moyens sont anéantis.

Mânes de Chamillard & de Fleury , nous vous attestons ! Venez , antique Eminence , rendre compte à votre maître des suites humiliantes de votre *débilité* ! Venez avouer en rougissant que votre *indolente vieilllesse* n'auroit pas dû se charger du soin de gouverner un Royaume dont vous avez détendu tous les ressorts Cependant , quel tort que vous ayez eu de prendre en mains les rênes de l'Empire François ; quelle pesanteur que vous ayez apportée dans vos systèmes d'avarice & d'ignorance , quand vous conçûtes le sublime projet de détruire la même marine qui avoit donné des loix à toute l'Europe , convenez que votre plus *lourde faute* , votre plus infigne trait d'*incapacité* , fut de laisser empiéter des *sujets audacieux* sur les droits augustes de votre maître (*), auxquels aucune Puissance sur la terre ne peut rien opposer légitimement.

Mais enfin quels que soient les abus qui se soient glissés dans vos Parlemens , Sire ; le corps de la nation s'émeut en vain contre vos décrets , le François subira son destin ,
il

(*) Le Cardinal de Fleury avoit la fureur des très-humbles & très-respectueuses remontrances qu'il a rendues abusives , en en recevant trop.

il recevra ses fers, *quoiqu'en murmurant*, & les moteurs de la révolte, en perdant la considération dont ils ont joui, deviendront des sujets isolés, d'autant plus aisés à dompter, qu'ils n'auront plus dans vos Etats le prétexte insidieux du bien public dont ils ne font déjà plus les organes.

L'existence ou l'anéantissement de ces ennemis impuissans dépendra bientôt de la bonne volonté de Votre Majesté, si leur sort est confié. Soyez convaincu, Sire, que si vous avez besoin de notre Ministère pour leur apprendre à connoître vos loix : nos cœurs sont déjà prêts à prononcer les arrêts qu'il vous plaira de nous dicter.

Si Beaufort, Bassompierre, Condé, Longueville, & l'orgueilleux Buffi ont appris à la Bastille & à Vincennes ce que c'est qu'un Roi, n'est-il pas un moyen assuré de l'apprendre également à des Magistrats qui l'ignorent ?

Richelieu à qui la Monarchie Françoisse est redevable de son ascendant sur tous les autres Gouvernemens de l'Europe a fait connoître à ses maîtres à quel degré ils pouvoient se faire respecter. Phélippeaux, d'Aiguillon & le vainqueur de Mahon, héritiers des moyens de l'immortel Cardinal, connoissent trop les foudres dont votre Majesté a armé leurs bras, pour craindre l'orgueil des nouveaux Titans qui s'élèvent contr'eux. Soyez assuré, Sire, que votre

confiance est bien placée, & que les coups de votre Chancelier, sur-tout, seront d'autant plus terribles que, n'étant revêtus d'aucune apparence de justice, & se trouvant portés souvent sous le voile d'une nuit impénétrable, ils effrayeront jusqu'à l'innocence, & la réduiront à se taire. La voye la plus sûre de contenir l'humanité, est de la faire frémir.

Pour répondre aux circonstances frappantes dans lesquelles votre Majesté se trouve aujourd'hui envers son peuple, il ne lui falloit pas moins que le digne Ministre à qui elle a si sagement confié le soin de ses finances, & le dépôt des fortunes particulières de tout son Royaume. Il falloit le *grand*, le *sublime* Terray pour mettre en pratique ces traits hardis de l'homme d'Etat qui prouvent l'élévation du génie, & décident des événemens qu'une crise violente seule a le droit de faire passer.

La possession unique de toutes les fortunes de votre Empire, & l'établissement du système de propriété si sagement établi à Constantinople par les enfans d'Osman, étoient, Sire, une conséquence nécessaire des actes d'autorité auxquels votre Majesté a été obligée de recourir, afin de *cimenter solidement* par ces coups d'éclat des essais Monarchiques, capables de faire envie au despotisme le plus *absolu*.

C'est aux ressources précieuses que vous

a procuré si noblement le Contrôleur de vos finances que se rapporteront les événemens qui vont illustrer la suite de votre regne, & vous assureront enfin une supériorité constante sur tous les Monarques de l'univers. La confiscation, *sûr-tout*, cette source de trésors inépuisables dans un Etat despotique, va devenir entre les mains de votre incomparable Chancelier, & du grand Ministre qui le seconde, un jeu d'autant plus assuré qu'ils ont trop de discernement pour faire tomber leurs décrets en vain, quand ils seront obligés de faire des *exemples*.

Tout François impartial convient que ces excès salutaires étoient le seul moyen de prévenir de plus grands malheurs. C'est ce que votre auguste ayeul avoit déjà senti en pareil cas... Chacun fait que le prétexte de la Religion, dont il fit usage, ne fut qu'un voile pour couvrir les confiscations dont il eut besoin, pour faire le bonheur de ses peuples, *aux dépens des fanatiques*. Puissent celles que votre Majesté vient de faire, opérer le même avantage, & faire bientôt oublier les calamités qui en ont été cause !

C'est aux François qui partagent aujourd'hui nos sentimens que nous nous joignons pour nous rapprocher du trône de votre Majesté ; c'est sur un Chancelier aussi grand que courageux... Sur un Ministre des finances digne de lui... Sur un autre

Ministre digne des deux premiers... Sur tous les gens enfin qui ont le bonheur de plaire à leur aimable protectrice, la belle Comtesse, que nous osons compter pour être entendus.

Ce n'est plus, Sire, le regne de ce superbe Choiseul qui osoit vous démontrer que votre gloire étoit séparée de vos plaisirs. Tous les objets sont aujourd'hui confondus par sa chute; & votre Majesté, n'ayant plus ce censeur importun, il ne trouvera plus d'obstacle entr'elle & nous pour s'opposer aux effets de notre zele. Daignez-vous convaincre, Sire, de sa vivacité, en jettant les yeux sur de fideles sujets, décidés à faire *aveuglément* tout ce qui sera de votre *bon plaisir*, & agréez l'offre de nos fortunes & de nos vies, comme le gage de notre soumission parfaite & du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être, &c,...!

Les MESSIRES & MAÎTRES composant le
GRAND PARLEMENT de Trévoux.



CHAPITRE XLI.

C E n'étoit pas-là tout : Depuis la retraite des Ducs de Choiseul & de Praslin , restoient trois Ministères à remplir. Il falloit des créatures dévouées au Grand Visir & à la Sultane favorite. Où les chercher ? Où les trouver ? Où les choisir ? Où les prendre ? Il y avoit scission entre Maupeou & Terray, les deux plus grands scélérats du Royaume. Terray devoit le Contrôle à Maupeou , comme Maupeou devoit les sceaux à Choiseul. Choiseul étoit loyal & franc. Il fut trompé par le tartuffe Maupeou , comme celui-ci eut dû l'être par l'hypocrite Terray.

Il s'agissoit de nommer le Duc d'Aiguillon aux affaires étrangères. La Du Barry le pouffoit au Ministère de toutes ses forces. Mais le Duc ne trouva pas le raisin assez mûr. Son affaire lui avoit suscité trop d'ennemis : cet événement étoit trop récent pour qu'il lui fut prudent d'accepter dans le moment la place à laquelle la favorite avoit engagé le Roi de le nommer.

D'Aiguillon, par une politique bien entendue, resta derrière le rideau, attendant un moment plus favorable pour entrer sur la scène. Le Duc avoit assez de sagacité pour concevoir un plan, & assez d'adresse pour le mettre à exécution. Il n'ignoroit

pas le proverbe, *reculer pour mieux sauter*.

Il étoit du *mieux-mieux* possible (*), avec la Du Barry, mais il appréhendoit les gens qui pouvoient remplir *l'interim* du Ministère. Des gens, avec assez de consistence & avec assez de talens eussent pu supplanter Sa Grace, & envoyer paître avec les vaches la belle Comtesse. Il falloit pourtant laisser épuiser le fiel du public.

Me. Terray sollicitoit le département de la Marine. A la retraite du Duc de Praslin, on lui en avoit confié le portefeuille. Il eut bien voulu le garder : mais le Chancelier n'étoit pas de cet avis. Il n'eut ce portefeuille que provisoirement, c'est-à-dire, pour le remettre, aussitôt la nomination faite d'un autre Ministre.

Le Ministère de la guerre n'étoit pas le fait d'un Abbé. Cette nomination eût fait rire tout le monde. L'Abbé étoit Contrôleur, & resta Contrôleur jusqu'au moment où il fit frapper les premiers *Louis d'or* de Louis XVI (†).

(*) On prétend qu'il a fouillé la couche du Roi. Ce n'est pas le devoir d'un historien de pénétrer dans ces ténébreux mystères. Il faut se taire.

(†) Vingt-quatre heures après que ces *Louis*, portant l'effigie de Louis XVI, furent frappés, l'Abbé Terray fut exilé. En passant le bac à Poissy, pour se rendre à sa terre de la Motte, les bateliers voulurent le noyer, mais il fut sauvé, grâce à la Maréchaussée !

Pour le département de la guerre, on choisit un Marquis de Monteynard. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce Marquis étoit au coin de son feu, philosophant avec quelques amis, lorsque le Courier lui apporta la nouvelle inattendue qu'il étoit fait Ministre de la guerre. Il monta en chaise, sans faire connoître aux spectateurs quelle étoit la nouvelle qui l'obligeoit de partir si brusquement. Ce Monteynard étoit une espèce de Trapiste pour le tems, de bonne conduite, de mœurs austères. Il étoit honnête homme, il avoit de la probité, mais de la *bonne* probité. Il fit de bon tout ce qu'il put faire de bon, parmi un tas de coquins qui faisoient autant de mal qu'ils pouvoient faire de mal.

Comme tout ne se fait dans ce monde que par intérêt, le Prince de Condé avoit eu le sien dans la nomination du Marquis. Son élévation fut le résultat d'une intrigue de Cour ; mais Monteynard n'y entra pour rien. Voici comme on conte le fait.

A la disgrâce du Duc de Choiseul, le Comte de Maillebois, militaire très-capable & très-ambitieux, mais qui se trouvoit éloigné depuis très-longtems par sa malheureuse affaire avec le Maréchal d'Estrées, (ce Général l'avoit accusé de haute trahison en 1758) engagea le Prince de Condé à proposer au Roi pour Ministre de la guerre, le Marquis de Monteynard, Lieutenant-Gé-

néral des armées du Roi, qui avoit eu l'avantage de servir sous les ordres de S. A., dont elle connoissoit dès-lors, les talens & la probité. Il se flatta par l'honneur de donner à S. M. un homme dévoué à lui, & que tous les militaires verroient à leur tête avec acclamation. L'espoir que le Comte de Maillebois avoit de se réintégrer en fonctions sous un homme avec lequel il étoit déjà intimement uni, & qui lui deviendrait plus attaché par les liens de la reconnaissance, étoit le principe secret de cet éloge généreux. Le Prince goûta la proposition du Courtisan. Au jour où le Roi se proposoit de choisir, il se fit apporter l'Almanac Royal : il prit la liste des Officiers-Généraux, à chacun desquels S. M. s'arrêtoit, comme pour demander l'avis de ceux qui l'entouroient : il se trouvoit toujours quelque difficulté. Quand elle en vint au Marquis de Monteynard, S. A. insista fortement sur celui-ci & sur ses louanges. Personne ne put le contrarier. Le Monarque fut enchanté de se trouver déterminé par un suffrage général. Le Marquis de Monteynard fut désigné.

Le Prince de Condé avoit ses vues. Il y avoit longtems qu'il desiroit qu'on rétablît en sa faveur la charge de Grand-maître de l'artillerie, qui lui auroit valu 400,000 livres de rentes, & il comptoit que le Ministre de la Guerre, étant sa créature, se-

roit le premier à proposer le rétablissement de cette charge pour lui. Mais le Marquis de Monteynard, soit pour ne point diminuer le revenu ou l'autorité de sa charge, en détachant une si belle portion de son département, soit réellement en vue du bien de l'Etat, représenta au Roi que le moment où l'état de ses finances exigeoit une diminution sur les fonds de l'extraordinaire de guerre, ne lui paroissoit point celui de faire une dépense aussi considérable, en accordant au Prince de Condé la grace qu'il demandoit. En conséquence l'affaire n'eut pas lieu.

Le Marquis de Monteynard étoit un personnage inepte, borné, peu ambitieux, faible, médiocre dans son métier ; il n'avoit ni ce courage, ni ce talent propres pour se maintenir à la Cour, & dans un tems surtout où tout y étoit corrompu & gâté.

Quelque tems après son avènement au Ministère, il fit faire une promotion. Les *promus* furent le lendemain remercier le Ministre. Le Marquis de Monteynard leur dit avec cette bénignité qui est une esquisse fort légère de sa douceur naturelle : *J'ai suivi, Messieurs, le travail de M. de Choiseul; vous ne me devez point de reconnoissance. Soyez convaincus que vous n'auriez rien obtenu, si j'avois consulté mon opinion sur votre mérite (*)*. Les nouveaux élus

(*) De tous les Officiers - Généraux françois, qui sont au nombre de plus de 800, il n'y en a

pénétrés de cette civile réception, lui firent la révérence, & se retirèrent en se mordant les pouces.

Le Marquis de Monteynard avoit le travail minutieux & froid. Le Roi eut beaucoup de peine à s'y faire, accoutumé, comme il l'étoit depuis dix ans, à celui du Duc de Choiseul, qui traitoit tout lestement & savoit amuser son maître au milieu des affaires les plus épineuses. On connoît assez les opérations de ce Ministre, sans qu'il soit besoin de les détailler ici. A son arrivée au Ministère, un des objets de ses soins fut de réduire les dépenses portées à un point excessif par son prédécesseur. Il chercha à rétablir l'ordre & l'émulation parmi les troupes, absolument détruits par le despotisme de l'autre. Il arrêta ou supprima les innovations dangereuses d'un génie inquiet, avide de faire parler de lui & peu délicat sur les moyens. Il introduisit des récompenses nouvelles, propres à conserver un fond de vieux soldats pour former les nouveaux. Il porta

pas 80 qui aient obtenu ce rang par leurs services. Dans tous les pays du monde les grades militaires sont le prix des talens ou des actions d'éclats; mais il est des corps en France où ces grades viennent comme les cheveux blancs. La maison du Roi qui ne marche que comme les fameuses queues à Constantinople, est une pépinière où un homme foible, un homme paralytique peut devenir Officier-Général aussi aisément qu'un brave homme.

un œil scrutateur dans les déprédations énormes & habituelles avant lui. Si ce Ministre s'y est mal pris ; s'il n'a pas réussi comme il le desiroit ; s'il a commis une iniquité, croyant faire justice, il faut l'attribuer aux surprises faites à sa Religion par des instigateurs contre lesquels un défaut de sagacité trop nécessaire à la Cour, l'a empêché d'être en garde. Jusqu'à présent, on n'a pu reprocher au Marquis de Monteynard, ni infamie ni intrigue. On ne peut sûrement pas en dire autant de ses décriés Collegues. Ils accumulèrent sur leur tête forfait sur forfait. Les honneurs vinrent chercher dans ses foyers le Marquis de Monteynard, & ses indignes confreres chercherent à s'y porter par toute sorte de cabales, de brigues & de noirceurs.

Le Ministère des affaires étrangères étoit vaquant depuis six mois. Le Duc d'Aiguillon dont le procès étoit presque oublié du public, pressa tellement la favorite, que celle-ci parvint à déterminer le Roi à l'y nommer. Le Duc essuya d'abord des mortifications, & ça devoit être. Un si digne choix de la part du Roi ne pouvoit manquer de remuer la bile des ennemis de l'ex-commandant de Bretagne. Ils ne manquerent pas d'observer " que la Pairie étoit autrefois
 „ en France une dignité, qui n'admettoit
 „ point de souillure ; mais que, dans cet
 „ heureux tems, un Pair pouvoit empoison-

„ ner, ruiner une Province, suborner des
 „ témoins, gouverner un Royaume, pourvu
 „ qu'il eut l'art de faire sa cour & de bien
 „ mentir. ” Un des plus mécontents de l'é-
 lévation du Duc au Ministère, annonça sa
 nomination à cette nouvelle dignité par une
 lettre, conçue dans le stile le plus mordant
 possible. La voici :

*Copie d'une lettre écrite de Paris le 10
 Juin 1771.*

“ Enfin, Monsieur, l'événement prédit
 depuis si longtems vient d'arriver, mais il
 a fait une sensation bien contraire à celle
 que l'on croyoit devoir éprouver. Le Duc
 d'Aiguillon est sur la *roue*, & toute la France
 qui, depuis quatre ans, faisoit des vœux
 continuels pour obtenir cette grace, vient
 d'en apprendre la nouvelle avec le plus grand
 effroi. Vous direz, peut-être, que la nation
 Françoisse est bien légère, & qu'elle n'a
 aucune volonté fixe ? Mais vous vous trom-
 perez, c'est au destin seul qu'il faut vous
 en prendre dans cette occasion ; c'est l'a-
 veuglement d'un homme & l'artifice de
 quelques autres, que vous devez accuser de
 ce phénomène singulier. La roue sur la-
 quelle est le Duc, est (le croirez-vous ?)
la roue de la fortune, au lieu de celle qu'il
a méritée : c'est cette roue odieuse qui pré-
 cipite l'innocent, & qui élève souvent le

coupable, s'il a l'adresse de ramper assez bas pour s'y accrocher.

“ L'histoire offre des exemples consolans aux malheureux , mais personne à Paris n'est en état de les goûter ; l'abbatement est si général , & la consternation de tout le peuple est si affreuse , qu'on ne pense plus à sortir de cet état. On sait que Néron , après avoir fait poignarder sa mere impunément , fut obligé enfin de demander la mort à genoux ; on sait que le Maréchal d'Ancre fut assassiné (*), que la Senora Galligai périt dans les supplices qu'elle avoit

(*) D'un coup de pistolet , sur le pont levé du Louvre , le 24 Avril 1617. Son cadavre enterré sans cérémonie , fut exhumé par la populace & traîné par les rues jusqu'au bout du pont-neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève & en d'autres lieux , on le démembra & on le coupa en mille pieces. Chacun voulut avoir quelque chose du *Juif excommunié*. C'étoit le nom que lui donnoit cette populace effrenée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement , ses entrailles jettées dans la rivière , & ses restes sanglans brûlés sur le pont-neuf , devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance étoit telle qu'un homme lui arracha le cœur , le fit cuire sur les charbons & le mangea publiquement. Le Parlement de Paris procéda contre sa mémoire & condamna sa femme , Léonore Galligai , à perdre la tête.

mérités, &c. &c. &c. On convient que le Ciel quelquefois ne perd pas de vue le coupable, quoiqu'il l'éleve; mais quand sa justice est trop lente, qu'il en coûte cher à l'humanité!

“ Maître absolu aujourd'hui de ses juges & du Royaume qui l'a condamné, le bourreau de M. de la Chalotais n'est plus sur le théâtre où le Comte de Horn a expié son forfait. Il faut actuellement une révolution absolue dans le Royaume pour le ramener à ce point d'où il est parti sous nos yeux.

“ Les crimes *prouvés* sur lesquels la Patrie, la Magistrature entière, & enfin les Princes du Sang ont porté leur jugement, ne sont plus que des actes de justice & de courage, que l'Europe a tort d'avoir en horreur. Pour surcroît d'étonnement, il est enjoint à toute la terre, aujourd'hui, de traiter directement avec le même homme dont elle attendoit le supplice depuis si longtems. Voici le fait historique de *cette horrible merveille* rendu mot à mot.

“ Jeudi dernier, tous les Ministres étrangers ayant été priés à souper chez le Duc de Lav..... s'y rendirent sans être instruits des raisons de ce souper qu'ils n'ignorèrent pas longtems.

“ Le Roi averti que tout le monde étoit assemblé parut avec un visage riant, accompagné de M. le Duc d'Aiguillon qu'il leur

annonça lui-même, en leur apprenant qu'il l'avoit nommé Ministre des affaires étrangères, & qu'ils traiteroient à l'avenir *directement* avec lui *pour tout ce qui seroit de ce Département*. L'assemblée fut si interdite du plaisir que lui donna cette nouvelle, que le Duc ne reçut aucun compliment, & que tout le souper se passa dans le silence le plus majestueux.

“ Les politiques fement dans le monde que ce nouveau Ministre se propose de faire solliciter les Princes & Pairs de revenir à la Cour, & qu'il est décidé à rappeler le Parlement de Paris, à condition qu'il sera reconnu juridiquement innocent, & qu'il y aura quelques témoins punis pour leur apprendre la marche politique. Mais on ne croit pas que les Princes & les Magistrats qui se sont conduits si dignement, cèdent à un homme qu'ils ont condamné, parce qu'il n'a pas subi son arrêt, après l'avoir mérité.

“ Avant d'arriver à la béginité que le Duc d'Aiguillon a annoncée dans son apologie, on s'attend encore à quelques proscriptions de choix, qui s'étendront assez pour cimenter l'autorité de ce nouveau Silla, dont les vertus jailliront enfin des sources de sang qu'il aura ouvertes. Heureux les citoyens, qui, dans cette crise, pourront se flatter de lui être inconnus, & jouir du privilège précieux de mourir tranquillement sans ses secours !

“ Voilà, Monsieur, ce que vous vouliez savoir : *le sacrifice de l'innocent est consommé....* & les crimes les plus affreux semblent être devenus des titres pour obtenir les grâces & les bienfaits d'un maître que la nation aime trop pour ne le pas plaindre.

“ Puissent les deux monstres que l'Europe abhorre, reprendre bientôt l'un contre l'autre l'exercice de leur noirceur & de leur atrocité ! Puissent-ils, après s'être gorgés de sang & de forfaits, après s'être couverts de toutes les souillures qui peuvent avilir l'humanité, remplir leur destinée en se détruisant l'un par l'autre, & délivrer enfin de leur odieuse existence l'Empire malheureux qu'ils ont réduit à l'extrémité ! Tels sont les vœux de toute la France, & en particulier, Monsieur, ceux de votre très-humble & très-affectionné Serviteur. ”

Le Ministère de la Marine restoit à remplir. Le portefeuille, comme nous l'avons déjà dit, en avoit été confié à l'Abbé Terray, lors de l'exil du Duc de Praslin. L'Abbé desiroit ardemment de conserver cette dépouille. Mais on en revêtit M de Boynes, autre roué, non tout-à-fait de la même force, mais approchant de celle des Maupeou, des d'Aiguillon, des Terray.

Cette nomination de de Boynes au Ministère de la Marine, fut l'effet de l'intrigue du Chancelier. Maupeou avoit fait obtenir le Contrôle - Général à l'Abbé dans l'espe-

rance qu'il en feroit fecondé dans tous fes projets. Terray n'avoit pas manqué de le promettre ; mais il avoit bien réfolu en fon particulier de n'en rien faire. Devenu Contrôleur, loin de fournir au destructeur de la Magiftrature les moyens néceffaires pour confolider la ruine des Parlemens & des Choifeuls, fes ennemis, il ne voulut pas même lever les obftacles qui fe préfentoient contre fa perfonne.

Nul homme n'étoit plus initié que Terray dans les myfteres de la Magiftrature, plus connu au Parlement, plus au fait des caractères, des efprits & des intrigues de fes anciens confreres. Il ne fut d'aucun fecours au Chancelier, ne l'aida d'aucun confeil, lui laiffa tout le poids & l'embarras de fon entreprife.

Il ne faut pas croire que ce fut par aucune vue de bien public que l'Abbé fe conduifit ainfi, ni par amitié ou générofité envers fes confreres ; mais il regardoit comme impoffible l'exécution totale des projets du Chancelier. Il efperoit que Maupeou fuccomberoit fous le fardeau : dès-lors il entrevoyoit qu'il pourroit le remplacer comme chef de la juftice, & propofer un nouveau plan tout oppofé au fien.

De Boynes vint heureufement au fecours du Chancelier ; il lui communiqua fes lumieres, l'aida dans l'exécution de fes deffeins. En reconnoiffance, Maupeou prôna au Roi

son mérite & ses talens; il le représenta comme un homme infatigable, d'un sens exquis, d'un jugement solide, l'homme enfin qui convenoit au Ministère (*).

A la recommandation de Maupeou, la marine fut donc donnée à de Boynes. Terray s'emporta un instant, fit mine de vouloir se démettre du Contrôle, mais n'en fit rien, malheureusement.

Le Chancelier avoit beau champ : De Boynes, d'Aiguillon, la Vrillière étoient ensemble avec lui comme chair & os. Il n'appréhendoit pas le fournois & peu important (*) Bertin; mais il n'osoit gueres rompre

(*) Voyez le portrait que nous en avons esquissé dans *le coup d'œil* sur cette histoire page LXXIV & suivantes.... Les plaisans ne furent pas contens de la nomination de De Boynes au Ministère. Ils dirent méchamment que la marine que l'on avoit trouvée fort mal menée par un rouiller (†) ne le feroit pas mieux par un *cheval borgne* (de Boynes) que l'on avoit harnaché pour la conduire.

(†) *M. Rouillé, dont nous avons déjà parlé, étoit un Ministre médiocre, ce qui fit dire qu'il n'étoit pas étonnant de voir la marine mal menée par un roulier. C'est l'affabilité de M. de Boynes qui l'a fait comparer à un cheval borgne.*

(*) M. Bertin avoit été placé au Contrôle, comme nous l'avons dit, lors du renvoi de M. de Silhouette. Appelé au Ministère, on dût créer expressément un département pour ce Secrétaire d'Etat. Il fallût écorner ceux des autres pour lui faire un lot. On lui donna les fiacres, les lotteries, les petites postes & autres objets de cette

en visiere avec Terray ; il prit le parti de l'amadouer par de belles promesses & de le tenir ainsi dans la dépendance.

Tout rioit au Chancelier ; il voyoit de jour en jour son cortège grossir , même de ses ennemis. Il avoit éloigné les Princes , de la Cour ; il les tenoit persévèrement dans la disgrâce du Roi. Le mariage du Comte de Provence s'étoit célébré sans eux (*).

espece. Voici comme on plaisantoit dans un vaudeville satyrique déjà cité :

Ne se sentant pas d'aise,
Bertin dit en entrant :
Qu'on me donne une chaise,
Je veux bercer l'enfant !
Je suis Ministre en pied , mais je n'ai rien à faire ;
Et pour occuper mon loisir ,
Seigneur , je compte vous offrir
Mon petit Ministère.

Bertin étoit le Ministre intime du Roi. On sait que Louis XV étoit un agioteur ; qu'il prenoit plaisir aux reviremens des différens papiers royaux ; qu'il aimoit en courir les chances avec ses sujets , & qu'il en avoit de toutes les especes ; Bertin étoit chargé de ces fonctions. Le Roi lui avoit confié cet intéressant porte-feuille.

(*) Les satyres , les épigrammes roulerent à ce sujet , comme de coutume. En voici quelques-unes :

“ Les Princes du sang ayant remercié quand le
„ Roi les a fait inviter au mariage de M. le Comte de
„ Provence , il leur a été enjoint le lendemain par
„ lettre-de-cachet d'assister à cette cérémonie ;
„ *ce qu'ils n'ont pas fait.* Les Princesses seule-
„ ment s'y sont rendues avec des habits de no-
„ ces , & la gayeté qu'on porte à un enterrement.

Bien grands, sans doute, s'ils eussent constamment persisté à se tenir dans leur honorable exil ! mais on les vit bientôt lâchement revenir, séduits par l'appas des graces & des faveurs. Un seul resta inébranlable, ce fut le Prince de Conti. Il n'en fut pas fâché, il n'en fixa que mieux les regards de la nation, & en devint l'idole. Il donna matière à des couplets où on le peignoit le fouet à la main, châtiant les autres Princes dégradés, avilis, le jouet du Chancelier & les suppôts du despotisme.

„ Les Princesses, n'ayant pas envie de danser,
 „ ont demandé au Roi, immédiatement après le
 „ banquet, la permission d'aller s'affliger à Paris.

„ Les crédits du mariage de M. le Dauphin
 „ ayant ruiné tous les brodeurs de Paris, la plus
 „ grande partie des Seigneurs a paru en gala au
 „ mariage de M. le Comte de Provence avec des
 „ habits brodés à la *Chancelière* (†).

„ Il y avoit si bonne compagnie au bal paré qui
 „ s'est donné à Versailles pour le mariage du
 „ Comte de Provence, que le Prince de Soubise
 „ y a été volé de sa bourse, & plusieurs personnes
 „ de leurs montres. Madame la Princesse de Gué-
 „ mené y a perdu son brasselet au buffet, en re-
 „ cevant un verre de limonade d'un homme bien
 „ vêtu qui s'empressa de la servir, ce qui con-
 „ firme tout ce que l'on pourra dire de plus fort
 „ sur l'agilité des gens qui ont été reçus dans
 „ ce bal.

(†) *On fait certains galons de nouvelle matière,*
Mais ils ne sont que pour jours de galas :

On les nomme à la Chancelière ;
Pourquoi ? c'est qu'ils sont faux & ne rougissent pas.

Le Prince de Condé étoit revenu à la Cour, & avoit fait ses excuses au Roi par l'entremise du Comte de la Marche. Ce fait est consigné dans un Noël qui courut alors. Voici le couplet :

La Marche a le cœur loyal,
 Condé fut le reconnoître,
 Et servi par son égal,
 Il va droit à son maître.
 Ce moyen est en général
 Le plus digne peut-être.

Comme le Comte de la Marche avoit toujours favorisé le parti de Maupeou, celui-ci croyoit que le Prince de Condé l'embrasseroit aussi.

Le Duc d'Orléans étoit rentré dans les bonnes grâces du Roi par l'entremise du Duc d'Aiguillon. Aussi, en apostrophant ce Prince dans le même Noël, on disoit :

Vous avez fort noblement
 Combiné la démarche,
 En refusant constamment
 Le Comte de la Marche :
 D'Aiguillon vous a bien infiniment
 Fourni cette autre marche
 Mais au fond l'honneur n'est rien,
 Il n'en faut tenir compte,
 Hé ? que vous fait le moyen ?
 Si vous n'en avez la honte :
 Allez, d'Aiguillon vous dira bien
 Comment on la surmonte.

La nation étoit au cri. On mouroit de faim dans les Provinces : les travaux étoient sus-

pendus dans la Capitale ; l'image de l'indigence se présente d'un bout du Royaume à l'autre, & le Contrôleur-Général faisoit faire banqueroute (*) au Roi. La réduction des intérêts avoit annoncé aux malheureux, à qui il restoit encore quelque argent, celle des capitaux. Tandis que tous les états étoient dans la consternation ; que la misère poignoit

(*) Cette opération du Contrôleur des Finances du Royaume prêta, on s'y attend bien, aussi fort à la satire que celles de son confrère le Chancelier. On dit : —

“ Il va paroître des lettres de rescision contre toutes les dettes de l'Etat, le Ministre réclame, sous prétexte que le Royaume est en enfance, les privilèges de la minorité.

“ L'Abbé Terray dont le grand art est de pêcher en eau trouble, vient de prouver qu'il est l'homme de toute la France le plus propre à dégraisser le Royaume.

“ Le camp de Compiègne fera cette année, composé de 50,000 hommes sur l'avis qui a été donné au Contrôleur-Général que tous les huissiers du Royaume s'étoient ligüés pour arrêter le Roi comme *banqueroutier*.

“ On apprend qu'il est un Royaume en Europe dans lequel il est permis de faire banqueroute à leurs créanciers, à l'exemple du Souverain.

“ On vient d'ériger une nouvelle Cour sous le nom de Cour de conscience, à la tête de laquelle feront le Duc d'Aiguillon, le Chancelier, M. de Boynes. Cette Cour est destinée à examiner les fortunes des financiers que l'Abbé Terray n'a pas dégraisés, &c. &c. &c.

la classe la plus indigente du peuple ; tous les *roués* étaloient un luxe , faisoient parade d'une prodigalité effroyables.

Un Du Barry arrivoit de Spa : on lui reprochoit qu'il avoit tiré sur le Banquier de la Cour : il se recrie qu'il n'a encore touché que *deux-millions trois-cents mille livres*.

Ce Du Barry (le beau frere) portoit l'insolence au comble. Il entretenoit une fille qui avoit pris le nom postiche de *de Murat*. Il la maria à un Chevalier de St. Louis qui , par une circonstance singuliere , portoit ce nom , & auquel il fit une pension de deux mille écus , pour conserver sa maîtresse , qu'il qualifia par dessus cela du nom de Marquise. Ce Du Barry affichoit ainsi un scandale affreux , & , peu après, il poussa l'indécence jusqu'à tenir publiquement avec sa maîtresse l'enfant d'une gueuse , nommée la Beauvoisin. Le batême se fit à Montmartre près de Paris avec le plus grand appareil. Il y avoit douze carrosses de suite , & comme la paroisse est l'endroit le plus élevé du lieu , le Curé eut la complaisance de descendre à une petite Chapelle , où se fit la cérémonie. Les cadeaux , les dragées , &c. coûtèrent en effet 24 à 25, 000 livres à ce Du Barry qui se chargea en outre de faire 1200 livres de pension au petit bâtard , son filleul.

Qui eut osé trouver à redire à cela ? Le Banquier de la Cour , dans ses comptes , prenoit pour argent, comptant les *Mandats* du

Comte. L'Abbé Terray eut été écarté, s'il eut dit le moindre mot; le Chancelier étoit soutenu par la favorite: celle-ci devoit son nom & sa fortune au Comte: il étoit naturel que ce Du Barry profitât de son bon destin. Il en usoit en maître.

Un jour, il fut au Comité des fermes demander pour un sieur Defaint, son ami, la direction de Paris, vacante par l'élévation d'un sieur de la Peiriere au grade de Fermier Général. Le Comité lui représenta qu'il s'y étoit pris trop tard; que cette place étoit déjà donnée à un sieur Chomel, & qu'il n'étoit pas possible de déplacer un homme installé, ou de le faire retrograder. Le Comte insista, disant: " qu'il ne se feroit pas donné la peine
 „ de venir trouver ces Messieurs, si ç'eut été
 „ pour une chose ordinaire." On fit de nouvelles difficultés, & il parla plus haut, demandant insolemment: " si l'on ne savoit pas que
 „ c'étoit lui qui avoit eu l'honneur de donner une maîtresse au Roi; qui avoit fait le
 „ Duc d'Aiguillon, Ministre des affaires
 „ étrangères; & de Boynes, Ministre de la
 „ Marine; qui soutenoit le Chancelier, le
 „ Contrôleur - Général, &c? & ajoutant
 „ qu'on eut en conséquence à y prendre
 „ garde, & à ne pas lui donner d'humeur." Ce propos, sans exemple, étourdit tellement les Fermiers - Généraux qu'ils n'osèrent répondre, & firent tout ce qu'il exigeoit.

Ce roué s'étoit vanté tout haut dans Paris de

de cette esclandre. Les Fermiers-Généraux furent se plaindre à la favorite qui lui conseilla amicalement de ne plus se donner de pareils airs, sous peine d'encourir son indignation ; d'aller passer quelques mois dans son Marquisat de l'Isle pour y apprendre à tourner sa langue sept fois dans la bouche, avant de parler.

Ce Marquisat qui étoit un don du Roi, valoit 100,000 livres de rentes. Le roué se vantoit, à ce moment, d'en être à son cinquième million (*). Tout le monde murmuroit, & la belle Comtesse avoit assez de raison pour convenir que l'on n'avoit pas tort.

D'un autre côté, le frère du roué, mari de la Sultane, (un sac à vin, un pourceau se vautrant le jour & la nuit dans les plus sales débauches) s'avisait de jouer mille Louis sur une carte. Le Roi lui avoit accordé 60,000 livres de rentes dans le Duché de Roquelaure, à condition qu'il ne mettroit plus les pieds dans la Capitale, & qu'on n'entendrait plus parler de lui. Ce n'étoit pas assez : c'étoit chaque jour de nouvelles demandes.

La Comtesse à son tour puisait à son gré au trésor. Elle en étoit, pour sa part, au dix-huitième million, non compris les cadeaux

(*) Un jour, il perdit sur sa parole, au-delà de l'argent qu'il avoit, 7000 Louis. Comme on paroissoit le plaindre : "Eh ! mes amis, dit-il, que cela ne vous inquiète pas, FREROT paye, ra tout". C'est ainsi qu'il nommoit Louis XV

particuliers que lui avoit fait son royal amant. Le Chancelier faisoit une dépense énorme pour compléter ses Parlemens , folder ses espions , & le Duc d'Aiguillon pour se faire des créatures dans les Cours étrangères où il étoit vu de mauvais œil. Quelles ressources à trouver pour que le Royaume ne fut pas aux abois !

Louis XV en étoit au degré le plus haut d'abandon & de mépris de la part de son peuple ; sa maîtresse & ses Ministres au dernier période d'exécration & de haine. Ils le faisoient bien sûrement , & n'en poursuivoient pas moins leur chemin , les uns par une voye , les autres par une autre.

La Comtesse Du Barry cherchoit , autant qu'elle pouvoit , à étourdir chaque jour le Roi par de nouvelles orgies , afin de maintenir son empire. Le Roi , à son tour , se noyoit dans la crapule & les voluptés pour oublier plus aisément les maux de l'Etat. Les Ministres ne vivoient que politiquement ensemble ; ils ne s'occupoient qu'à se détruire réciproquement. Rien de plus curieux que de voir les trames que ceux-ci ourdissoient , auprès de la Comtesse , les uns contre les autres pour se perdre mutuellement.

“ Le Chancelier est un hypocrite , un
 „ fourbe , écrivoit le Duc d'Aiguillon à la
 „ favorite. Il indispose contre vous la fa-
 „ mille Royale : vous êtes perdue sans res-
 „ source , si vous ne me secondez pour le cul-

„ buter. Tâchez de persuader le Roi du vice
 „ de sa besogne : représentez-lui la haine
 „ qu'ont pour lui tous les Princes, les Pairs
 „ & le public. De mon côté, je faisirai tou-
 „ tes les occasions de lui nuire ; j'épierai si
 „ bien sa conduite, & je lui tendrai tant de
 „ pièges, que je ne doute pas qu'il ne
 „ nous donne bientôt des armes contre
 „ lui. ”

L'Abbé Terray agissoit de concert pour faire sauter le Chancelier ; il le dépouilloit insensiblement de ses créatures, & frappoit sur tout ce qui l'entouroit. Il avoit déjà fait supprimer, par un Arrêt du Conseil, une commission d'Inspecteur de Domaines que le Chancelier avoit obtenu pour le Brun, son confident & son Secrétaire.

L'humeur du Chancelier contre le Duc & l'Abbé, le fit éclater de maniere que personne ne put douter de la méfintelligence qui les divisoit, il cherchoit à faire tomber sur eux tout l'odieux de la révolution qu'il avoit opérée. Quand on alloit lui demander la liberté ou le rappel de quelques exilés, il paroissoit prendre la plus grande part à leur sort, & il assuroit que son avis étoit qu'on levât les lettres-de-cachet ; enfin il disoit qu'il falloit attribuer les malheurs dont on se plaignoit à l'Abbé Terray, *ce Mandrin qui mettroit volontiers le pistolet sur la gorge pour accroître les finances ; & au Duc d'Aiguillon, le Despote qui voudroit tout tuer & tout manger.*

Voyant qu'il lui étoit impossible de pouvoir se rapprocher d'eux & de la favorite, il essaya de se concilier la famille Royale. Il lui fallut pour cela, prendre les dehors d'un honnête homme, & quelquefois agir en conséquence. Il soutint assez bien ce rôle, quoiqu'il lui fut étranger, & il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire le dévot pour se ménager un accès près de Madame *Louise* (*). Enfin il déclama contre la corruption de tous ceux qui rampoient bassément sous une femme, sans honneur, & sans mœurs, &, par ses tracasseries continuelles, il parvint à aigrir plus que jamais les enfans du Roi contre la favorite & ceux qui l'entouroient. Les choses furent poussées au point que le Roi, touché de leur mépris, s'écria douloureusement :

“ Je le vois bien : mes enfans ne m'aiment plus ! ” Il n'avoit pas tout-à-fait tort : la favorite avoit eu l'imprudence de se permettre des plaisanteries sur la prétendue impuissance du Dauphin : on les lui rapporta. Furieux, le Prince se transporta à l'instant chez elle où il lui fit sentir de la façon la plus vive qu'il ne lui appartenoit pas de s'égayer ainsi sur son compte ; & comme on parloit du Vicomte Du Barry, pour lequel Madame Du Barry, sa tante, sollicitoit la place de premier Ecuyer, M. le Dauphin lui dit :

(*) Voyez au sujet de cette Princesse, *Coup-d'œil* sur cette histoire, page LXXXVI.

“ Si votre neveu a cette place, qu’il ne
 „ s’approche pas de moi; je lui donnerois
 „ de ma botte sur la joue. ” Mde. la Com-
 tessé fut si fâchée de cette scène qu’elle se ren-
 ferma chez elle toute la journée, & ne voulut
 voir personne.

La Du Barry n’avoit pas été plus réservée
 au sujet de la Dauphine. Elle eut un jour
 l’indignité de tenir contre cette Princesse un
 propos infâme. „ Prenez garde, dit-elle au
 „ Roi, que cette *rouffe* ne se fasse trousser
 „ dans quelque coin. ”

La Dauphine chercha à s’en venger par
 une espièglerie, digne de son âge & de sa
 gayeté.

Elle sçut que la favorite avoit commandé
 à un Jouaillier un bec de diamans très-beau.
 Avertie du jour où l’artiste devoit l’apporter,
 elle ordonne qu’on le guette, & qu’on le
 fasse entrer chez elle avant qu’il aille chez
 la Sultane. On exécuta ses ordres exacte-
 ment, & lorsqu’elle le vit, elle lui proposa
 de lui faire un bec de diamans très-riche &
 très-élégant. Le Jouaillier lui demande si
 elle le veut pareil à celui qu’il apporte, &
 c’est où la Dauphine l’attendoit. Elle voit
 ce bijou, le prend, se le fait ajuster par ses
 Dames, trouve qu’il lui va très-bien, & dé-
 clare qu’elle veut le garder. Le marchand est
 intrigué. La Princesse s’en apperçoit & en
 veut savoir la raison. Il l’avoue. Madame
 la Dauphine le rassure, & lui répond qu’elle

prend la chose sur elle. Ensuite, elle va avec son bec de diamans chez le Roi, & lui demande comment il le trouve? Il en vante le goût & la richesse, & ensuite elle lui conte le tour qu'elle joue à la Du Barry. Le Roi l'approuve, en rit beaucoup, & va lui-même en plaisanter sa maîtresse.

La Comtesse ne parloit pas plus respectueusement du Roi même. Un jour que S. M. s'amusoit à faire du café dans l'appartement de sa favorite, celle-ci qui, de son lit, voyoit le café se répandre, lui dit : " Eh ! la France „ prends donc garde , ton café f...t le „ camp !

Le sceptre de Louis XV, tour-à-tour le jouet de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, étoit devenu entre les mains de la Comtesse la marotte de la folie. Quelle extravagance en effet que de voir la Sultane sortir toute nue de son lit, se faire donner une de ses pantoufles (*) par le Nonce du Pape, & la seconde par le Grand-Aumonier, & les deux Prélats s'estimer trop dédommagés de ce vil & ridicule emploi, en jettant un coup d'œil fugitif sur les charmes secrets d'une pareille beauté ! Quel comique indécent encore de voir une Marquise de Rozen, Dame pour accompagner Madame la Comtesse de

(*) Le fait est vrai. Il se passa en présence du Roi & de *Le Pot*, Notaire, qui en plaisanta publiquement dans Paris.

Provence , fouettée par les femmes de la favorite , & sous ses yeux.

Cette Mde. de Rozen , jeune & très jolie , s'étoit intimément liée avec la Du Barry qui l'avoit prise en amitié. Mais d'après les reproches que lui fit la Comtesse de Provence , au sujet de ses assiduités auprès de la favorite , elle rompit tout-à-coup avec elle , ou du moins se refroidit considérablement. L'autre fut sensible à ce changement , & en témoigna son humeur au Roi , qui dit en plaisantant , que Mde. de Rozen étoit un enfant à qui il falloit donner le fouet. Mais Mde. Du Barry prend le propos à la lettre , invite le lendemain Mde. de Rozen à venir déjeuner chez elle , & la fait entrer dans son boudoir , où étoient quatre femmes de chambre , qui s'en emparèrent & la fouetterent d'importance. Le Roi à qui elle alla se plaindre , ne put rien dire à Mde. Du Barry qui lui rappella que c'étoit par son ordre. Quoiqu'il en soit , la réconciliation s'en fit par l'entremise du Duc d'Aiguillon.

Quelle abjection de la part de Louis XV d'acquiescer à tous les caprices , à tous les rats qui passoient par la tête de sa folle maîtresse ! Qui dans la France & dans les autres pays ne connoît l'histoire de Zamore , Gentil-homme caudataire de la belle Comtesse ? On sait que c'étoit un petit Negre que la Sultane aimoit beaucoup. Les familiarités que les caresses de sa maîtresse le

mettoient dans le cas de prendre avec elle, avoient fait dire à quelques méchans qu'il lui servoit à plus d'un usage. Quoiqu'il en soit, ce Negre amusoit souvent le Roi, qui, pour plaire à sa maîtresse, étoit assez complaisant pour folâtrer avec lui. La favorite profite d'un moment de gayeté pour lui dire qu'il devoit accorder quelque grace au Négrillon, en faveur du plaisir qu'il lui avoit donné : " Va, répondit le Monarque, » je le crée Gouverneur du château & pavillon de Lucienne, avec 600 livres d'appointemens. »

Sa Majesté en fit aussitôt expédier le brevet, &, ce qui amusa le plus la Du Barry, ce fut la nécessité où se trouva le Chancelier d'y apposer le sceau. Elle profita de son retard à remplir cette formalité, pour faire sentir toute l'humeur qu'elle avoit contre lui.

La Sultane écrivit le lendemain matin, de bonne heure, au Chancelier ce plaisant billet :

" Quoi, Monsieur (*), le Brevet de Zamore n'est pas encore scellé depuis hier qu'il est dans vos bureaux ? Cette jolie négligence est-elle un effet du zèle dont vous faites parade pour le service du Roi ? Je vous aurois cru plus empressé à saisir les occasions de faire votre cour à votre maître. Je compte que cette affaire sera terminée ce soir, sans quoi vous m'obli-

(*) Plus de *Cousin* : le *Cousinage* étoit parti : La Du Barry avoit démasqué son homme.

„ gerez d'en porter mes plaintes au Roi.
 „ COMTESSE DU BARRY.

La Comtesse jouoit les Ministres & les Ministres jouoient la Comtesse. Quelle plaisanterie, par exemple, que celle d'une cassation de Mariage de la Sultane favorite avec le Comte Guillaume Du Barry, dont l'avoient bercée le Duc d'Aiguillon, le Chancelier, l'Abbé Terray tour-à-tour, pour l'installer sur le demi-trône d'une Reine !

“ J'ai raisonné, ce matin, avec le Duc
 „ d'Aiguillon, écrivoit Maupeou à la fa-
 „ vorite, sur le projet de votre mariage
 „ avec le Roi : nous n'avons pas *du tout*
 „ trouvé la chose impossible. Vous savez
 „ que nous avons l'exemple d'un mariage
 „ pareil entre Louis XIV & Madame de
 „ Maintenon ; les circonstances vous sont
 „ assurément plus favorables qu'elles ne l'é-
 „ toient à cette Dame, qui n'avoit point
 „ sur son amant un ascendant aussi fort que
 „ celui que vous avez sur le Roi. Outre
 „ cela, Louis XIV avoit un caractère extrê-
 „ mement fier, même assez dur : celui de
 „ son successeur est, au contraire, facile
 „ jusqu'à la timidité, & très-facile à sub-
 „ juguer. Soyez bien assurée, *ma belle Con-*
 „ *sine*, que je ne resterai pas oisif sur cet
 „ article. Mais il est essentiel que vous me
 „ secondiez dans mes projets de tout votre
 „ pouvoir „

“ J'ai déjà eu, écrivoit le Duc d'Aiguil-

„ lon , une entrevue avec le Nonce du Pape
 „ au sujet de la dispense que vous desirez
 „ obtenir , & il m'a promis de vous servir
 „ dans cette affaire. Mais il est essentiel que
 „ vous signiez le mémoire que vous trou-
 „ verez ci-joint. Je le remettrai au Nonce ,
 „ qui se chargera de le présenter lui-même
 „ au Pape. De mon côté , j'engagerai le
 „ Cardinal de Bernis à en solliciter vive-
 „ ment le succès „.

Voici en abrégé ce que contenoit ce mémoi-
 re , trop long pour être rapporté en entier.

“ Madame Du Barry représente à Sa Saint-
 „ teté que peu au fait des regles canoni-
 „ ques , elle n'avoit sçu que depuis la célé-
 „ bration de son mariage avec le Comte
 „ Guillaume Du Barry , qu'il fut défendu
 „ d'épouser le frere d'un homme avec qui
 „ on a vécu. Elle avoue avec toute la dou-
 „ leur d'une *ame repentante* , qu'elle avoit
 „ eu des foiblesses pour le Comte Jean Du
 „ Barry , frere de son mari ; qu'elle a été
 „ heureusement prévenue à tems de *l'inceste*
 „ qu'elle alloit commettre , & que sa *conf-*
 „ science , éclairée alors , ne lui avoit pas
 „ permis d'habiter avec son *nouvel* époux :
 „ qu'ainsi le crime n'est point encore *com-*
 „ mis ; & elle supplie Sa Sainteté de vou-
 „ loir bien la *relever* d'une *alliance* aussi
 „ *scandaleuse* „.

Au reste , ce projet de mariage avec le Roi
 n'étoit qu'un leurre que le Chancelier & le

Duc d'Aiguillon donnoient à la Du Barry, afin qu'elle s'intéressât toujours pour eux auprès du Monarque, & qu'elle leur fit obtenir tout ce qu'ils desiroient. Ils connoissoient toute la chimere de ce projet; mais une affaire de cette importance ne pouvoit se terminer promptement; c'est tout ce qu'ils demandoient.

Le motif sur lequel on appuyoit cette séparation de la Comtesse Du Barry avec son mari est assez plaisant. On fait qu'en pareil cas il faut des preuves que le Mari a maltraité sa femme. Cette circonstance ne pouvoit avoir lieu ici : il avoit donc fallu trouver un autre grief. On avoit dit au Comte Guillaume de traiter la Comtesse d'*infame* en présence de quelques personnes. Celles-ci déposèrent le fait, & cela suffit pour faire la séparation. Mais les choses en restèrent là.

La Sultane n'étoit pas sans inquiétude. L'âge du Roi & les plaisirs immodérés auxquels il étoit accoutumé depuis longtems, lui rendoient le changement nécessaire. La Du Barry ne pouvoit se flatter que ses charmes, ses attraits pourroient toujours fixer un amant inconstant & usé.

Le Monarque avoit plusieurs fois parlé avec amitié à M^{de}. la Princesse de Lamballe, & il affecta d'en exalter un jour les graces devant Sa Maîtresse, qui lui en fit des reproches & se plaignit des bruits qu'il laissoit courir sur son dessein d'épouser cette Prin-

cesse. Le Roi piqué de ce reproche, lui dit avec humeur : " Madame je pourrois plus mal faire „. La Du Barry sentit la morsure & éclata en gémissemens. Le Roi, ennuyé de cette scene, s'en alla.

La Comtesse fit part de son chagrin à l'Abbé Terray, qui en *sincere* ami, lui conseilla de se modérer sur la Marquise de Pompadour, de se prêter comme cette défunte Sultane au goût changeant du Monarque ; d'être sa *Maquerelle*, de lui fournir de jour à autre quelque personne jeune & aimable qui put fixer le cœur libertin du Sultan.

L'Abbé avoit ses vues. Son projet étoit de faire d'une de ses bâtardes (*) la maîtresse du Roi & de supplanter la Du Barry. Mais

(*) La Damerval est une bâtarde de l'Abbé & de la Clercy, sa première maîtresse. Il la maria à l'âge de douze ans au Sr. Damierval, frere, de la La Garde, sa seconde maîtresse. C'étoit un homme âgé, sans fortune, incapable de profiter du crédit de son beau-pere, fou, mal propre, agreste, dur, en un mot une espece d'ogre. Il déplut si fort à sa femme que l'on croit que le mariage n'a jamais été consommé, ou qu'il ne l'a été qu'autant qu'il étoit nécessaire pour préparer les voyes à l'Abbé Terray, accoutumé depuis longtems à une besogne trop aisée, pour en aimer une aussi pénible. La Damerval fut bientôt soustraite à son mari & se réunit à sa belle sœur, qui la logea avec elle au Contrôle-Général, & qui, convaincue de la nécessité de prévenir les dégoûts physiques de son amant, préféra d'être la surintendante de ses plaisirs.

son projet échoua , & si Louis XV a goûté de ce morceau friand , ce n'a pu être qu'en passant. Il conserva toujours le même attachement pour sa favorite.

Si le Roi ne tâta pas de la Damerval , il tâta à coup sûr de la Raucoux. Cette courtisane après avoir joué devant Sa Maj. le rôle de *Didon* , entra dans le boudoir attenant sa loge , où elle étoit seule avec sa maîtresse. Le Roi se livra aux mouvemens de la chair avec ce nouvel objet , qui sortit comblé des bienfaits du maître & de la favorite. Cette Raucoux , Actrice de la Comédie Française , étoit si renommée pour ses impudicités qu'on l'appelloit dans les curiosités de la foire (*), *la grande Louve*, ou *la Lave des bois*.

La Du Barry fut un instant sur le point d'être supplantée par une Madame *Pater* , Hollandoise , qui avoit fait dix ans auparavant beaucoup de bruit dans Paris. Cette *Pater* avoit pris , on ne sait pourquoi , le titre de Baronne de Neukerque. Elle est aujourd'hui comme une vieille-colonne Dorique , Ionique ou Corinthienne , aux trois quarts & de demi enterrée , & dont il ne reste à découvert que le chapiteau ; encore faut-il des curieux pour aller dénicher ces débris dans leur obscurité. Cette Dame vit

(*) Facétie qui a couru dans le tems de la foire *St. Germain*, où sous prétexte d'animaux rares qu'on y voyoit , on avoit désigné certaines Courtisannes connues par des vices caractérisés.

effectivement dans une si profonde retraite, qu'elle est tout au plus connue de ceux de son palier.

L'anecdote est très-vraie, mais l'intrigue n'eut pas de suite. La *Pater* étoit mûe par le Duc de Duras. La Du Barry fut instruite de l'affaire avant le dénouement : elle en fit ses reproches à ce premier Gentil-homme de la Chambre, en lui disant : “ que non-
„ seulement il avoit présenté la *Pater* à Sa
„ Majesté, mais même qu'il avoit tenu la
„ bougie ; qu'en conséquence, il le prioit de
„ ne jamais plus remettre les pieds chez elle ”.

Quelque tems après, cette *Pater* fut reproduite sur la scène. On cassa son mariage suivant le *rit Protestant* pour pouvoir la faire épouser au Roi. Et c'étoit le Duc d'Aiguillon qui étoit l'agent en Cour de Versailles. Le Chancelier découvrit la mèche à la favorite en lui produisant une missive du Duc à la *Pater*, par laquelle Sa Grace lui traçoit un plan de conduite à suivre pour vaincre tous les obstacles, & obtenir que le Roi se liât à elle par un mariage secret. La Du Barry, instruite à fond de l'intrigue, tonna contre le Duc. “ Quoi écrivoit-elle,
„ c'est à vous qu'il faut que je fasse les re-
„ proches les plus sanglans ! Vous, que
„ j'ai sauvé de la main du bourreau ! Vous
„ dont j'ai eu la foiblesse d'écrire la passion !
„ Vous que j'ai comblé de biens, d'hon-
„ neurs, de dignités ! Vous qui devriez

„ baïser les traces de mes pas, vous avez
 „ l'indignité de me tromper, & vous pré-
 „ sentez vous-même au Roi une femme
 „ pour supplanter votre bienfaitrice ! Je le
 „ fais, j'en ai la preuve écrite de votre
 „ main, & je ne puis encore me le persua-
 „ der, tant ce trait me paroît inoui ! Le
 „ monstre qui du fond de son antre me dé-
 „ chire & me calomnie à Londres (l'Auteur
 „ des Anecdotes) est un Dieu en comparai-
 „ son de vous. Le désespoir, la fureur s'em-
 „ parent de mon ame ! Je ne brûle que de
 „ l'ardeur de la vengeance Je suis
 „ si troublée dans ce moment que je ne fais
 „ encore quelles armes employer. Dans
 „ l'excès de ma colere, je vais voler chez
 „ le Roi, lui avouer *votre crime & le mien*,
 „ lui montrer votre lettre (*) à la Baronne
 „ de Neukerque, & le supplier de nous

(*) Cette lettre est tout-à-fait curieuse. Le
 Duc d'Aiguillon place le Roi dans la classe de
 ces vieux libertins, (ce sont ses termes) qui sur
 leurs vieux jours deviennent dévots, s'allarment,
 & ont quelquefois des inquiétudes & des scrupu-
 les sur lesquels ils ont besoin qu'on les tranqui-
 lise. Il endoctrine en conséquence la nouvelle
 Messaline, afin qu'elle ait soin de calquer son
 ame sur celle du Monarque, de seindre les mêmes
 craintes, les mêmes remords ; . . . il n'oublie pas
 de lui demander de ne pas être d'abord trop com-
 plaisante ; la raison qu'il en donne, c'est qu'une
 jouissance obtenue trop facilement peut dans un
 Prince épuisé par la débauche affoiblir le goût
 même le plus vif.

„ punir tous deux. *Je vous poursuivrai jusqu'aux Enfers ; & s'il est des furies pour les monstres , je vous livrerai à leur rage. Enfin , imaginez tout ce dont une femme outragée peut être capable , je l'emploierai.* ” &c.

Le Duc d'Aiguillon sentant les suites terribles que pouvoit avoir la colere de la Du Barry , courut chez elle , se jetta à ses pieds , avoua ses torts dont il ne pouvoit disconvenir , s'en excusa le mieux qu'il put , & fut encore assez heureux pour calmer celle qu'il avoit si cruellement offensée. Enfin il obtint son pardon , en promettant d'abandonner Mde. de Neukerque , & de ne plus se mêler de ses affaires. Il tint effectivement parole.

La Du Barry touchoit au terme de sa faveur , & Louis XV marchoit à grands pas vers la tombe. Terminons ces deux épisodes de la vie du Monarque & celui du regne de la belle Comtesse.

C H A P I T R E X L I I .

Louis XV étoit toujours le même ; c'est-à-dire , qu'il restoit toujours plongé dans la crapule & dans les voluptés. Malgré la misere des peuples & les calamités publiques , sa maîtresse alloit tellement croissant en prodigalités & en déprédations , qu'elle eut en peu d'années englouti le Royaume , si la mort du Sultan n'y eût mis un terme.

Le Roi étoit toujours sourd aux clameurs de la nation , aux représentations mêmes des Princes de son sang qui avoient eu la bassesse de fléchir le genou devant l'idole & de se rapprocher de la Cour.

Les vœux de toute la France étoient pour le retour des Parlemens ; & Louis XV ne vouloit pas en entendre parler.

Le Duc d'Orléans avoit projeté un plan (*) pour porter aux pieds du trône la justification de la Magistrature entière du Royaume. Il en avoit écrit à la favorite , afin de l'engager à contribuer à une révolution désirée par tous les bons citoyens.

Par la négligence d'une des femmes de la Sultane , on eut la mal-adresse de lui remettre la lettre de Son Altesse devant le Roi. Le Roi , curieux de voir , sans doute , si ce n'étoit pas un *billet doux* , exigea que sa Maîtresse lui montrât la lettre. Le Roi lit , & fut de la plus mauvaise humeur après avoir lu : SIGNÉ LOUIS P. DUC D'ORLÉANS , & *plus bas* BOURGEOIS DE BOYNES. Quelle surprise ! On demande une entrevue : d'abord S. M. ordonne de la refuser ; mais ensuite , après avoir gardé un assez long silence , il dit : " toute réflexion faite , ma chere amie ,
 „ donnez rendez-vous pour demain au Duc
 „ d'Orléans , je m'y trouverai sans être

(*) Ce plan devoit être admirable ; car d'après les propres termes de S. A. *il devoit satisfaire tout le monde , sans faire aucun mécontent , un seul excepté , le Seigneur Chancelier.*

„ être vu , & me placeraï de façon à enten-
„ dre ce qu'il a à vous dire. Ne l'en preve-
„ nez pas au moins , & répondez-lui sur le
„ champ „.

Le Roi , après avoir entendu , le lende-
main , le discours du Duc d'Orléans , se
montra , témoigna son indignation , & le
menaça même de sa disgrâce , s'il vouloit
persister à agiter de pareilles matieres. Le
Duc lui répondit : “ que cette disgrâce seroit
„ sûrement un très-grand malheur , mais
„ qu'il la subiroit avec constance pour la
„ défense du public qu'il ne pouvoit aban-
„ donner „. Heureusement que la Du Barry
eut l'avantage de pouvoir raccommoder sur
le champ ce Prince avec le Monarque.

Pour entendre ceci , il faut savoir que le
Duc d'Orléans avoit chargé M. de Boynes
de rédiger un mémoire sur le retour des
Parlemens , qui devoit nécessairement en-
traîner l'exil de M. de Maupeou dont M. de
Boynes desiroit la place. Il étoit plus que
tout autre au fait de cette besogne , puisqu'il
avoit travaillé avec le Chancelier à la ruine
de la Magistrature. Le mémoire fait , ils s'é-
toient rendus tous les deux secrètement chez
la Du Barry , & lui avoient proposé de sollici-
ter le Roi pour l'exécution d'un projet qui
rendroit , disoient-ils , tout le monde content.

La favorite , en frappant sur la bedaine de
son Altesse , lui dit avec son terme d'amitié
ordinaire : “ GROS PERE , vous savez que

„ je ne me mêle pas des affaires d'État „.

Le Duc d'Orléans avoit insisté, & s'étoit mis presque aux genoux de la Comtesse, qui consentit enfin à entendre la lecture du mémoire. Le Roi survint alors, & le Duc d'Orléans arracha dans l'instant le mémoire des mains du Ministre pour le mettre dans sa poche. Mais S. M. remarquant de l'altération sur le visage de sa maîtresse, voulut en faveur la cause, & elle lui avoua tout ce qui venoit de se passer : sur quoi le Roi dit au Duc d'Orléans : “ Mon cousin, si vous voulez que nous restions bons amis, ne vous mêlez pas de cette négociation „. Puis s'adressant au Ministre : & vous, M. de Boynes, je suis surpris de vous trouver ici ; ce n'est pas votre place : partez „. — Pour vous, ma bonne amie, dit-il à la Du Barry, je vous fais bon gré de votre résistance ; je vois bien que vous ne trempez pour rien dans le complot „.

Le plus fâché dans cette affaire fut le Ministre. Le mécontentement que le Roi marqua à de Boynes, la manière brusque dont il le congédia lui causèrent les plus grandes alarmes. La Du Barry eut bien de la peine à engager S. M. à lui rendre ses bontés. Le Roi étoit si content de n'être plus assailli par des robes noires, & d'être débarrassé de leurs remontrances, qu'il ne pouvoit être plus indigné que d'apprendre qu'on s'intéressât à leur rappel.

De tous les Ministres du Roi, le Marquis de Monteynard étoit le seul honnête-homme : aussi les autres coquins & tous les roués de leur clique s'étudioient-ils à ménager & à accélérer sa chute. Il n'étoit pas en place qu'on parloit déjà de le renvoyer. On a été surpris que ce Ministre ait tenu si longtems. „ Il faudra bien qu'il succombe, dit un jour le Roi, il n'y a que moi qui le soutienne. „ La favorite ne contribua pas peu à en dégouter Louis XV. Le Marquis étoit devenu odieux à la Sultane.

Un jour, ayant été chez l'Abbé Terray lui demander des fonds pour son département, & celui-ci ayant répondu séchement qu'il n'y en avoit pas; le Marquis lui répliqua en termes durs qu'il étoit étonné qu'il n'eût pas de fonds pour le service du Roi, tandis qu'on en prodiguoit tant pour des Putains & des Maquereaux.

Le propos fut rendu à la Du Barry, & celle-ci jura la perte du Ministre. La favorite avoit reçu du Marquis une autre mortification. Elle lui avoit demandé le Régiment de Beaufremont, Dragons, pour le Sr. Dangé d'Orçai, neveu du fermier Général du même nom. Le Ministre refusa de le donner à ce parvenu (*), & le donna au Prince de Lambesc.

(*) On prétend que le pere de ce Dangé a été laquais; d'autres lui donnent une naissance plus relevée, & le font fils d'un tonnelier. L'oncle

La Du Barry tourmenta si bien son auguste amant que le Marquis de Monteynard fut sacrifié. Le Duc d'Aiguillon fut nommé aussitôt après Ministre de la guerre.

La Comtesse avoit pris sur l'esprit de Louis XV un ascendant, tel que n'en avoient jamais eu celles qui l'avoient précédée. Elle en profita pour l'établissement des *roués* dont elle portoit le nom. Elle maria le Vicomte Du Barry, fils du Comte Jean avec qui elle avoit vécu, avec une Demoiselle de Tournon. Cette Demoiselle étoit une fille de qualité de Normandie, âgée de dix-sept ans, très-belle & alliée à tout ce qu'il y a de plus grand à la Cour : mais elle n'étoit pas riche. Elle étoit parente du Prince de Soubise : ce fut lui qui eut la baisesse de proposer ce mariage. Le Prince de Condé, comme gendre du Prince de Soubise se trouvoit mêlé dans la négociation ; il eut la baisesse plus grande encore de mettre des conditions à ce mariage, de solliciter des graces par le canal de la favorite, à raison qu'un Du Barry devoit épouser une personne dont il étoit allié.

Pour prix de son aveu, le Prince de Condé exigeoit que le Roi lui accordât l'entrée de son Conseil, qu'il lui achetât son Hôtel & qu'il lui donnât seulement 1500,000 livres pour payer ses dettes. Quelle ignominie ! Quelles demandes pour un Prince du sang
a été Commis de M. d'Argenson le pere, alors Lieutenant de Police, puis Garde des Sceaux.

des Bourbons ! On supposa , dans le tems , au Prince , des vues plus ignominieuses encore : celles , par exemple , de chercher à supplanter la favorite , & de lui substituer M^{lle}. de Tournon , sa parente , dans la flatteuse perspective de devenir tout puissant & de se trouver à la tête de l'administration du Royaume.

Le Prince de Condé est très-ambitieux , & en même tems très-bas & très-rampant. Il ne rougissoit pas de supplier la favorite de lui faire dire l'heure & le moment où il pourroit avoir l'honneur de lui présenter son *respectueux* hommage. Un jour , S. A. oublia la *respectueuse* supplique : la Comtesse pour faire entrer le Prince dans son devoir , le fit attendre assez longtems avant de recevoir sa visite. La Du Barry lui en vouloit de ce qu'il avoit fait son raccommodement par la voye du Comte de la Marche (aussi vil que son cousin le Prince de Condé) que dirigeoit le Chancelier ; & ses souplesses continues sembloient inviter la favorite à redoubler d'impertinence avec lui. Pourtant , on accorda au Prince une partie de ses demandes & le Mariage se fit.

Combien plus grand qu'un Prince de Condé se montra un Sr. Yon ! Avant qu'il eût été question de marier le Vicomte Du Barry avec M^{lle}. de Tournon , il avoit été arrêté de lui donner une M^{lle}. de St. André , fille naturelle du Roi. Elle étoit au couvent

de la Présentation à Paris. Sa Majesté étoit déterminée à la lui accorder ; elle fit venir le Sr. Yon, homme de confiance, chargé de veiller à l'éducation de cette jeune personne & à la manutention de son bien. Celui-ci eut le courage de lui faire les plus fortes représentations pour l'éloigner de ce projet : le Roi se rendit à ses raisons, & maria sa fille au Marquis de la Tour-du-Pin-la-Chorce.

Un Chevalier Du Barry (frere du Comte) fut encore marié à une Demoiselle du Fumel, fille du Gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. Il fallut intriguer encore. Cette Mlle. du Fumel étoit fille unique. La famille du Fumel s'opposoit à ce que le *roué* Chevalier portât le nom & les armes de la Demoiselle. La famille suscitoit ces difficultés pour gagner du tems & faire manquer l'affaire. Il étoit important qu'elle réussit : le parti n'étoit pas mauvais. La favorite joua de queue & de tête pour engager le Roi à s'en mêler, & à en presser la conclusion.

Le Roi s'en mêla effectivement. Il donna en dot 500,000 livres au Chevalier du Barry pour dégager de toute dette des biens fonds de 60,000 livres de rentes, que le pere de Mlle. du Fumel donnoit à sa fille en mariage. On donna encore au marié la survivance du Gouvernement du Château-Trompette qu'avoit M. du Fumel. Le Chevalier se fit alors nommer le Marquis Du Barry.

Ce n'étoit pas assez d'accorder des graces

aux mariés ; les parens de ces mariés en re-
clamoient de leur côté, à raison des nou-
velles alliances. Le grand *roué* Du Barry
avoit touché dix mille Louis, lors du ma-
riage de son fils avec M^{lle}. de Tournon. Le
mariage consommé, on lui en donna encore
vingt mille pour payer des dettes du jeu. Il
ne lui en étoit rien resté. Au mariage de
son frere, le Chevalier, avec M^{lle}. du Fu-
mel, au moins fallut-il qu'on lui en donnât
encore autant, comme présent de noces.

D'un autre côté, Guillaume-le-Comte,
ou le Comte Guillaume, époux de la Com-
tesse, faisoit ses farces. Il s'étoit avisé de
vouloir jouer un rôle dans les émeutes qu'il
y eut à Toulouse à l'occasion de la cherté
du Pain. Un jour où la fermentation du
peuple étoit très-grande, il le harangua, &
s'ingéra de donner des paroles au nom du
Roi & de capituler avec les mutins. Le Par-
lement trouva cela mauvais : il y eut des
voix pour le décréter; mais la faveur pré-
valut. On se contenta d'envoyer à la Cour
un mémoire de ce qui s'étoit passé.

Le Comte se rendit à Paris sans attendre
qu'il y fut mandé : il donna pour raison de
son retour une histoire qu'il avoit en effet
fabriquée. Il disoit avoir reçu un brûlot,
dans lequel on lui marquoit de faire déposer
50,000 livres (petite somme) à un endroit
indiqué; que n'ayant d'abord tenu aucun
compte de cette menace, on lui avoit envoyé
des

des injonctions plus pressantes & plus caractérisées ; ce qui l'avoit empêché de rester à Toulouse.

Le Comte Guillaume arrivé à Paris, se logea dans un Hôtel garni. Il écrivit à sa Dame & respectueuse épouse qui lui répondit que “ toute sa belle histoire lui paroïsoit
 „ un conte pour excuser son retour , malgré
 „ les promesses qu'il avoit faites , & les
 „ ordres du Roi qu'il avoit reçus de ne
 „ plus revenir „. La Comtesse, son épouse, voulut bien fermer les yeux sur cette indiscrette démarche , sous la condition qu'elle eut soin de faire notifier à son respectable époux, qu'on n'entendrait plus parler de lui.

Le même soir, le Comte Guillaume écrit à sa femme , “ qu'il a eu la bêtise de perdre
 „ mille Louis au jeu, contre le Marquis de
 „ Chabillant qui s'étoit vanté d'avoir at-
 „ trappé une chaudepisse avec sa digne com-
 „ pagne ; qu'il a été trouver son frere pour
 „ lui demander de l'argent : mais qu'il a
 „ eu l'impertinence de l'envoyer faire f.....
 „ lui disant qu'il devoit se contenter de sa
 „ pension de 60,000 livres , & ajoutant
 „ qu'il avoit de son côté assez de dettes à
 „ payer sans se mêler des siennes „. —
 C'étoit bien vilain de la part du Comte Du Barry de refuser à son frere, Guillaume, mille Louis, lui qui en jettoit autant qu'il vouloit par les fenêtres.

Le Comte Guillaume observe à sa digne Comtesse “ que les dettes du jeu sont des

„ dettes d'honneur : qu'en conséquence ,
„ elle doit lui faire avoir sur le champ cette
„ somme , sans quoi il n'osera plus se mon-
„ trer „. Aux yeux de Guillaume , mille
Louis étoient une misère. Il promet à sa
digne & respectable épouse qu'il ne jouera
plus si gros jeu , & qu'il tâchera au contraire
de gagner pour ne plus l'importuner.

La prudente Comtesse envoie au Comte
Guillaume mille Louis pour sa dette du
jeu , & autant pour s'en retourner , afin que
Guillaume ne la deshonne pas. La Comtesse
lui observe que sa conduite à Paris est des
plus méprisables , & qu'elle avoit appris que
tout le monde se fout... de lui hautement ;
qu'elle lui enjoint de ne pas rester plus de
huit jours , sinon qu'il la forcera à n'avoir
plus aucun ménagement : qu'il prenne gar-
de à lui ! — Le Comte Guillaume dispa-
roit comme un éclair avec ses mille Louis ;
mais il se remontre au bout de huit jours ,
pour faire cesser , disoit-il , le bruit que l'on
avoit fait courir malicieusement de sa mort.
La Comtesse , indignée de sa résurrection ,
va trouver sur le champ *l'exécuteur de la
haute justice* , & lui fait signer une lettre-de-
cachet qui exile son *cochon* (c'étoit ses ter-
mes) de mari pour le reste de ses jours. On
n'en a plus entendu parler depuis.

Les choses alloient *couci-couci*. Le Roi
étoit depuis quelque tems très-froid envers
sa maîtresse , au point que , dans un accès
d'humeur , il fit décommander un carrosse

magnifique qu'elle avoit ordonné pour la revue, où elle ne se trouva point. La favorite étoit dans des tranfes mortelles. Le Roi étoit indisposé depuis deux jours ; il avoit fait coucher La Martiniere, son premier Chirurgien, dans sa chambre. La Comtesse redoutoit furieusement les réflexions de cet Esculape : les suites que pouvoient avoir ses conseils la faisoient frémir.

Un jour, le Roi témoignant à La Martiniere ses inquiétudes sur le délabrement de sa santé, lui dit : « je vois bien que je ne suis plus jeune, il faudra que j'en raye », — « SIRE, lui répondit La Martiniere, vous feriez bien mieux de dételer tout-à-fait ». Peu après, la santé du Roi se rétablit, & son refroidissement envers la favorite se dissipâ entièrement.

Sur son lit de roses, la Sultane ne laissoit pas de ressentir par fois quelques petites épines, quelques petites croix, quelques petites mortifications.

Il avoit été question d'une réconciliation entre la Comtesse & la Famille Royale. La Du Barry étoit vue comme on le fait, de mauvais œil par le Dauphin, la Dauphine & les Princesses. La Comtesse de Narbonne, Dame d'atours de Madame Adélaïde, dans la vue de parvenir à la faveur (*) qui lui

(*) Pour engager Madame de Narbonne à négocier un accommodement, on lui avoit fait espérer de faire son mari Duc, & de lui accorder des grâces pécuniaires très-considérables.

avoit été promise, avoit déterminé la Princesse sa Maîtresse, & Mesdames, à manger avec la Du Barry & à la recevoir désormais avec des égards & de la bienveillance. Le Comte & la Comtesse de Provence s'étoient rendus à cet accord : on y avoit même engagé la Dauphine, lorsque le Dauphin par un refus formel, rompit cette réconciliation. Il déclara que lui personnellement étoit disposé à donner en tout tems au Roi les marques de sa tendresse, de son respect & de sa soumission ; mais qu'il étoit de son intérêt, ainsi que de son devoir, plus encore de son attachement à la Dauphine, de ne laisser approcher d'elle aucun scandale.

Au voyage de Compiègne, il avoit été encore question de présenter la Vicomtesse Du Barry (Mlle. de Tournon) ; la présentation devoit s'en faire par la Comtesse favorite. L'usage est qu'après avoir été chez le Roi, on aille chez le Dauphin. Ce Prince étoit dans l'embrasure d'une fenêtre, à causer avec un courtisan, & à jouer de l'épingle sur les vitres. L'huissier de la Chambre fait l'annonce : le Dauphin tourne la tête ; regarde les deux femmes, continue sa conversation & son geste. On ne put pas le tirer de-là ; il n'y eut point d'accollade (*), & les deux Dames furent obligées de ressortir comme elles étoient entrées.

La Comtesse se plaignit au Roi de la mal-

(*) L'étiquette est que les Princes baissent à la joue la Dame présentée.

honnêteté de ce *grand garçon*, *mal élevé*, (c'est ainsi qu'elle caractérisoit le Dauphin, Louis XVI, aujourd'hui); il n'en fut pas autre chose.

Le Roi avoit promis à sa maîtresse que ce seroit elle qui nommeroit à toutes les places de la Maison du Comte d'Artois qu'on formoit alors; mais elle essuya encore à ce sujet quelques petites humiliations.

La favorite étoit encore plus mâtée, d'un autre côté, par les chansons, les épigrammes, les caricatures, les nouvelles apocryphes qui circuloient sur son compte à la Cour & à la ville.

“ On a chargé, disoit-on, l'historiographe du *portier des Chartreux* de donner dans le même style, l'histoire de M^{de}. la Comtesse Du Barry, sous le titre de *Mémoires propres à scandaliser le public*.

“ Les filles de Paris ont présenté tant de placets à M^{de}. Du Barry contre le Lieutenant de Police, qu'il lui est défendu actuellement de mettre le pied dans aucun Bord.

“ P. S. Il y a beaucoup de ces filles, qui ont vécu dans la plus intime familiarité avec la Comtesse qui leur a fait accorder toutes les grâces, qu'elle auroit voulu obtenir elle-même autrefois.

“ Madame la Comtesse Du Barry vient d'instituer un nouvel ordre de *Ste. Nicole* (*):

(*) Il n'y a personne à la Halle qui n'apprenne.

„ les conditions pour les femmes seront
 „ très - rigoureuses : il faudra avoir vécu
 „ avec dix personnes différentes , au moins ,
 „ & prouver qu'on a été trois fois en qua-
 „ rantaine , pour être admises. Les hommes
 „ seront dispensés par la Comtesse de faire
 „ des preuves : elle s'est réservée la grande
 „ maîtrise. Les marques de l'Ordre seront
 „ un *concombre brodé sur la poitrine avec*
 „ *deux excroissances de chair bien marquées.*
 „ Quoique M^{de}. Du Barry assure qu'elle ne
 „ nommera Chevaliers que ceux qui ont eu
 „ l'honneur d'être bien avec elle , on croit
 „ que cet Ordre fera plus nombreux que
 „ celui de St. Louis,,.

Dans le même tems , un Chevalier de
 Morande , réfugié en Angleterre , eut l'im-
 pertinence de lâcher dans le public un ou-
 vrage intitulé : *Mémoires secrets d'une femme*
publique , ou essais sur les aventures de la
Comtesse Du Barry depuis son berceau jus-
qu'au lit d'honneur. Cet enragé détaillait dans
 toutes leurs circonstances les passé-tems les
 plus secrets de la favorite avec son royal
 amant ; la politique & l'adresse avec lesquel-
 les elle avoit su éloigner ou tromper ses
argus , pour se dédommager de l'épuisement
 du Sultan avec son bon ami le Duc d'Ai-
 guillon , & à son défaut , avec le petit Za-
 more qui lui avoit servi à mettre en prati-
 que le traité de l'Arétin , & même à renché-

ce qu'étoit *Sainte Nicole* , par un proverbe qui
 sert de comparaison aux femmes , qui se l'adressent.

rir encore sur l'esprit inventif de cet Italien.

La Comtesse Du Barry & le Duc d'Aiguillon se désespérèrent à la lecture de l'exécration libelle. Dans l'accès de leur colere, ils résolurent de détacher quelques *mouches* en Angleterre pour en enlever l'auteur infernal, (c'est ainsi qu'ils le caractérisoient) qui les menaçoit de la publication d'une brochure plus exécration encore.

Le Duc d'Aiguillon envoya à Londres un Bellanger, un de ces aventuriers qui risquent tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre, & connu dans tous les tripots pour tenir la banque au Pharaon. Il avoit pour associés des suppôts de police. Cet Intrigant chercha à se lier avec Morande, pour tâcher de se saisir de lui par adresse, & le transférer ensuite en France; mais Bellanger fut trop heureux de trouver l'occasion la plus prompte de repasser en France avec ses Collegues. Morande les avoit démasqués, & sonna le tocsin contre eux. Il les dénonça comme espions à la populace Angloise : les mouches se cachèrent la nuit dans une taverne, & s'évadèrent le lendemain de leur mieux possible.

On détacha pour le même objet un Préau-dau de Chémilly, Trésorier des Maréchaussées, sous le prétexte d'aller acheter des chevaux en Angleterre. Il étoit chargé d'offrir du manuscrit abominable dont on menaçoit la Du Barry, de la publication, 40,000 livres; mais cette négociation ne réussit pas. — Enfin, le grand Caron de

Beaumarchais s'en chargea , & en vint à bout à force d'argent. Il donna à Morande 50,000 livres comptant, & lui assura de la part du gouvernement François, sous le cautionnement d'un Banquier de Londres, une pension de 200 livres *sterling*, dont moitié réversible après sa mort sur la tête de sa femme.

Ce n'étoit pas assez d'avoir jetté un os à un chien affamé ou enragé, qui se trouvoit en pays étranger, pour empêcher les autres de gueuler. On en vit parmi les nationaux qui n'avoient ni faim ni rage, & qui ne laissent pas d'aboyer & de mordre.

On vit paroître une *épître à Margot*, assez gentille. Cette Epître n'ayant point été imprimée, nous la transcrivons ici avec la réponse à icelle, du léger M. Dorat.

E P I T R E A M A R G O T.

Pourquoi craindrois-je de le dire ?
 C'est MARGOT qui fixe mon goût :
 Cui, MARGOT : cela vous fait rire....
 Que fait le nom ? la chose est tout,
 Je fais que son humble naissance
 N'offre point à l'orgueil flatté,
 La chimérique jouissance
 Dont s'enivre la vanité ;
 Que née au sein de l'indigence
 Jamais un éclat fastueux,
 Sous le voile de l'opulence
 N'a pu dérober ses ayeux ;
 Que sans esprit, sans connoissance,
 A ses discours fastidieux
 Succède un stupide silence :

Mais , MARGOT a de si beaux yeux ,
Qu'un seul de ses regards vaut mieux
Que fortune , esprit & naissance.

Quoi ! dans ce monde singulier ,
Triste jouët d'une chimère ,
Pour apprendre qui doit me plaire ,
Irai-je consulter d'Hozier ?

Non , l'aimable enfant de Cythère
Craint peut de se mésallier ,

Souvent pour l'amoureux mystère ,
Ce Dieu , dans ses goûts roturiers ,
Donne le pas à la bergere ,
En dépit des seize quartiers.

Et qui fait ce qu'à ma maîtresse
Garde l'avenir incertain ?

MARGOT encor dans sa jeunesse
N'est qu'à sa première foiblesse ,
Laissez-la devenir *Catin* :

Bientôt , peut-être , le destin
La fera Marquise ou Comtesse.

Jolis minois , cœur libertin ,
Font bien des titres de noblesse.

MARGOT est pauvre , j'en conviens ;
Qu'a-t-elle besoin de richesse ?

Doux appas , & vive tendresse ,
Ne sont-ce pas d'assez grands biens ?

Ne fait-on pas que toute belle
Porte son trésor avec elle ?

Doux trésor , objet des desirs
De l'étourdi , comme du sage ,

Où la nature d'âge en âge ,
A sçu conserver nos plaisirs.

Des autres biens qu'a-t-elle à faire ?
Source de peine & d'embarras ,

Qui veut en jouir , les altere ,
Qui les garde , n'en jouit pas.

De son tems faire un bon usage ,
Voilà la richesse du sage ,

Et celle dont MARGOT fait cas.

MARGOT, en ménagere habile,
 Mêlant l'agréable à l'utile,
 Peut aisément suffire à tout.
 Le travail est fort de son goût;
 Toute la journée elle file,
 Et toute la nuit elle.... coud.
 Ainsi, malgré l'erreur commune,
 MARGOT me prouve chaque jour,
 Que sans naissance, & sans fortune,
 On peut être heureux en amour.

Reste l'esprit: j'entends d'avance
 Nos beaux diseurs, Docteurs subtils:
 Se recrier: Quoi! diront-ils:
 Point d'esprit! Quelle jouissance!
 Que deviendront les doux propos,
 Les bons contes, les jeux de mots,
 Dont un amant, avec adresse,
 Se sert auprès de sa maîtresse,
 Pour charmer l'ennui du repos!
 Si l'on est réduit à se taire,
 Quand tout est fait, que peut-on faire?
 Ah! les beaux esprits ne sont pas
 Grands docteurs dans cette science.
 Mais voyez le bel embarras,
 Quand tout est fait, on recommence.
 Et même sans recommencer,
 Il est un plaisir plus facile,
 Et que l'on goûte sans penser.
 C'est le sommeil, repos utile
 Et pour les sens & pour le cœur,
 Et préférable à la langueur
 De cette tendresse importune
 Qui, n'abondant qu'en beaux discours,
 Jure cent fois d'aimer toujours,
 Et ne le pense jamais une.

O! toi, dont je porte les fers,
 Doux objet d'un tendre délire,
 Le tems que j'emploie à t'écrire,
 Est, sans doute, un tems que je perds.

Jamais tu ne liras ces vers,
 MARGOT, car tu ne fais pas lire.
 Mais pardonne un ancien travers :
 De penser la triste habitude
 M'obsède encore, malgré moi,
 Et je fais mon unique étude,
 Au moins de ne penser qu'à toi.
 A mes côtés viens prendre place,
 Le plaisir attend ton retour.
 Viens ; & je troque dans ce jour,
 Les lauriers ingrats du Parnasse
 Contre les myrthes de l'amour.

L'ingénieux M. Dorat est réellement l'auteur de cette Epître. Il craignit la Bastille, & fit une réfutation qui ne valoit pas l'original. La voici :

AUX BIEN INTENTIONNÉS QUI
 M'ATTRIBUENT D'ÊTRE L'AU-
 TEUR DE L'ÉPITRE A MARGOT.

A MARGOT l'on me fait écrire !
 Fort bien, mes honnêtes amis !
 Je le vois, vous aimez à rire,
 Et cela doit être permis ;
 Mais sous le voile heureux des ris,
 Est caché le trait qui déchire :
 Et m'imputer de tels écrits,
 C'est raffiner sur la fatyre.
 Autrefois, trop gaiement, dit-on,
 Dans mes scandaleux opuscules,
 J'ai chanté Rosire & Clairon ;
 Alors j'avois peu de scrupules :
 J'ai grondé sur un autre ton,
 Le Philosophique jargon,
 Et nos amours-propres crédules,
 Se heurtant dans leur tourbillon,
 Et tous nos charmans ridicules
 Dans ce siècle de la raison.

J'ai même au gré de ma folie,
D'encens présenté quelques grains;
A d'assez profânes lutins,
Connoissant l'emploi de la vie,
Et presque bonne compagnie,
A force de goûts libertins.
J'ai narré leurs historiettes
Dans les annales des boudoirs;
J'ai conigné leurs amourettes;
J'ai conté, dans des vers bien noirs,
Les jolis tours de nos coquettes;
J'ai peint plus d'un illustre sot,
Tout fier du succès des toilettes;
Mais le vilain nom de MARGOT
Ne fut jamais sur mes tablettes.
Sans doute, aux immenses atours,
De quelque Altesse douairière,
Ainsi que Bernard, on préfère
L'étroit corset, les jupons courts,
D'une agile & simple bergère,
Croissant sous l'aile des amours,
N'ayant pour dot que l'art de plaire,
Et la fraîcheur de ses beaux jours:
Mais de MARGOT que peut-on faire?
Par qui ce nom fut-il cité?
Dans quel bosquet de Cythère
Sera-t-il jamais répété?
Loin de moi les goûts qu'il faut taire:
Je veux pouvoir avec fierté
Avouer celle qui m'est chère,
L'offrir en Déesse à la terre,
Dresser un trône à sa beauté,
Et semer de fleurs sa fougère,
Où lui sourit la volupté....
Mais, dis-tu, MARGOT est divine,
L'amour même arrangea ses traits:
Eh! nomme la Flore ou Clorine,
Puis nous croirons à tes portraits,
Pourquoi flétris-tu ses attraits.

En persiflant son origine ?
 Du Législateur de Paphos
 Apprens, apprens cet art suprême
 D'alléger encor ses pinceaux ;
 Quand on veut peindre ce qu'on aime.
 Que dis-je ? ris de mes leçons ;
 Applaudis-toi de ton délire ;
 Ta maîtresse ne fait pas lire ,
 C'est un bonheur pour tes chansons.
 Quoiqu'il en soit, bel anonime ,
 Ta roturiere Déité ,
 Malgré tes chants & ton estime ,
 Flatte fort peu ma vanité :
 Jouis en paix de ta victoire ;
 Heureux amant, garde ton lot ,
 De grand cœur je te rends ta gloire ,
 Tes vers, ta muse & ta MARGOT.

Ce n'étoit pas tout : le Clergé voyant
 Louis XV plongé dans le péché, enfoncé
 dans l'abyme d'iniquité, chercha au moins
 par frime à l'en retirer. Quel moyen ! la
 politique de la Prétaille n'en imagina pas
 de plus efficace que de persuader à la favo-
 rite de rendre à l'Etat, son Roi, & à la Re-
 ligion un Chrétien & un Protecteur

L'Archevêque de Paris, toujours dévoré de
 zele pour la maison du Seigneur & le salut
 de ses ouailles, se chargea de sermoner la
 Sultane. Il devoit être bien venu auprès
 d'elle !

Il lui écrivit conséquemment une épître ,
 non dans le style de celle à MARGOT, mais
 dans un stile, tenant moitié de l'Apôtre ,
 moitié du Courtisan.

"C'est un devoir de mon Ministère, di-

„ soit le vénérable Prélat, d'éclairer (éclair-
 „ rer est bien dit, quand on a une bonne
 „ lumière, pour empêcher que ceux qu'on
 „ éclaire, ne se cassent pas le cou) les per-
 „ sonnes confiées à mon zèle & d'employer
 „ tous les moyens que peut inspirer une
 „ charité réglée par la prudence; (pourquoi
 „ pas aussi par la politique?) pour ramener
 „ dans le chemin de la vérité ceux qui se
 „ sont égarés. Vous ne pouvez pas croire,
 „ Madame, que j'ignore *seul* un *scandale*
 „ qui n'est malheureusement que trop *public*.
 „ Si les égaremens d'un particulier me pa-
 „ roissent affligeants, jugez quelle doit être
 „ ma douleur en songeant à ceux dans les-
 „ quels vous *entraînez* (ce mot est bien fort,
 „ il ne devoit pas faire rire la Du Barry)
 „ un Prince recommandable à tant d'égards
 „ par les qualités les plus éminentes. Votre
 „ triomphe aux yeux du monde est, sans
 „ doute bien flatteur; je conviens même
 „ qu'il est peu de personnes d'une vertu assez
 „ solide pour n'en être pas éblouies, & d'un
 „ courage assez héroïque pour y renoncer
 „ volontairement. Mais dois-je penser, Ma-
 „ dame, que cet effort sublime soit au des-
 „ sus de vos forces? Si votre attachement
 „ pour le Roi étoit sincère, (ici une injure :
 „ qui a jamais douté que la Du Barry ne fut
 „ sincèrement attachée à son royal amant?)
 „ ne lui en donneriez-vous pas une preuve
 „ bien éclatante, en employant votre *ascen-*
 „ *dant* sur lui à le *remettre* dans la *voie* du sa-

„ Iut (voici de l'Apôtre) & l'y encourageant
 „ par votre exemple ? (voici du Courti-
 „ fan.) Pourriez-vous regarder comme un
 „ *exil humiliant une retraite volontaire*, qui,
 „ en vous *réconciliant* avec le Ciel, vous
 „ feroit *jouir de tous les plaisirs les plus purs*
 „ que l'on puisse goûter ici bas, de la paix
 „ avec vous-même & de l'estime de tous les
 „ gens de bien ? Quelle que soit la corrup-
 „ tion du tourbillon dont vous êtes envi-
 „ ronnée, je ne puis croire, Madame, qu'il
 „ ait pu étouffer totalement tout sentiment
 „ de Religion dans votre cœur. *Descendez-*
 „ *y un instant ; & si vous n'êtes pas sourde*
 „ *à la voix qui doit s'y faire entendre*, je
 „ ne doute pas que bientôt mes vœux ne
 „ soient remplis, & que je ne puisse pro-
 „ poser pour modèle à son peuple (quelle
 „ flatterie !) un Roi qui ne peut douter de
 „ mon respect & de mon attachement à sa
 „ personne.

Je suis, &c.

† CH. DE BEAUMONT.

La favorite étoit hors des gonds : on va en juger par sa réponse :

Monseigneur,

„ Je vois avec plaisir (pas tout-à-fait)
 „ votre attachement pour le Roi ; mais mal-
 „ gré ce que vous me dites, je crois le mien
 „ aussi réel. Il est vrai que je le lui prouve
 „ d'une manière différente, & peut-être plus

„ propre à le persuader (c'est sûr.) Je n'au-
 „ rois jamais imaginé (La Du Barry a rai-
 „ son) que vous vous fussiez adressé à moi
 „ pour opérer la *révolution* que vous desirez.
 „ Votre zele *Apostolique* mériterait, sans
 „ doute, les plus grands éloges, *s'il n'y en-*
 „ *troit aucun motif humain* : mais je suis d'au-
 „ tant mieux fondée à ne le pas croire tout-
 „ à-fait désintéressé, que je suis INSTRUITE
 „ du PROJET que vous avez de MARIER (*),
 „ le Roi avec une ARCHIDUCHESSE ; & je
 „ fais que si cette alliance réussissoit par votre
 „ entremise, elle vous procureroit sûrement
 „ les plus grands avantages. Si je n'ai pas
 „ encore le courage nécessaire pour séconder
 „ vos pieuses intentions ; je vous avouerai
 „ du moins, Monseigneur, que votre lettre
 „ a fait une forte impression sur moi, quoi-
 „ qu'ayent pu m'en dire quelques personnes
 „ auxquelles je l'ai communiquée. Pour ras-
 „ surer ma conscience allarmée, & me per-
 „ suader que je ne suis pas aussi criminelle
 „ que je crains de l'être, on veut me faire
 „ croire que mes fautes les plus graves n'au-
 „ roient été que des *peccadilles*, si j'avois,
 „ comme vous, Monseigneur, l'avantage
 „ d'être dirigée par un de ces Théologiens
 „ sublimes (les Jésuites) qui, *par le moyen*
 „ *d'une certaine direction d'intention* ont sçu
 „ vous faire *pécher le plus joliment du monde*
 „ avec Madame de Moiran, sans que pour
 „ cela votre *ame Apostolique* participât, en

(*) Le bruit en courut en effet dans le tems.

„ rien aux souillures du corps. Enfin, Mon-
 „ seigneur, quoiqu'il s'en faille de beaucoup
 „ que j'aye compris tout ce qu'on m'a dit
 „ à ce sujet, j'ai cependant cru y apperce-
 „ voir qu'il est, pour entrer dans la *voje* du
 „ salut, un moyen plus facile & plus con-
 „ forme à ma foiblesse que celui que vous
 „ me proposez. Si cela est, vous m'oblige-
 „ rez beaucoup de vouloir bien m'en faire
 „ part, & vous me verrez m'occuper sérieu-
 „ sement de ma *conversion*.“

Les personnes à qui la favorite Comtesse
 dit avoir communiqué la lettre de l'Arche-
 vêque, sont apparemment celles qui lui ont
 fourni les matériaux pour sa réponse. On
 doit être très-convaincu qu'il ne s'est jamais
 rien passé que d'honnête dans la liaison inti-
 me qui a effectivement existé entre l'Archevê-
 que & la de Moiran, Supérieure de la Salpê-
 trière. Il est vrai que le monde est bien mé-
 chant, & qu'il en a jugé différemment. Mais
 quand il auroit eu raison, il y a si longtems
 qu'on auroit dû l'oublier ! La lettre de sa
 Grandeur ne mériteroit pas sûrement une
 réponse aussi piquante. Le saint homme d'Ar-
 chevêque en fut fort affligé. Mais aussi, pour-
 quoi ne se taisoit-il pas ? Pouvoit-il se pro-
 mettre de faire revenir un vieux pécheur ?
 Pouvoit-il se flatter qu'une Courtisane per-
 due de débauches, noyée dans les voluptés
 & la crapule, chercheroit à en retirer son
 royal amant par un principe de Religion,
 ou par le noble motif de le rendre à lui-même.

& à l'Etat ? Hélas ! Que le Saint homme Christophe connoissoit mal le cœur, & du Sultan & de sa favorite !

Cependant Louis XV approchoit de son terme. Depuis la mort du Marquis de Chauvelin , celle du Maréchal d'Armentieres , ses compagnons de débauche , le Roi étoit d'une mélancolie effrayante. Un maudit sermon prêché devant lui , le Jeudi-Saint , avoit porté le remords dans son cœur , & le Monarque n'étoit plus lui-même.

L'anecdote du Sermon est curieuse. L'Abbé de Beauvais , d'une naissance obscure , avoit résolu de faire fortune pendant sa station , d'avoir un Evêché , ou d'être mis à la Bastille. Il prit à cet effet une route très-extraordinaire ; il osa tonner en chaire contre la vie scandaleuse de Louis XV ; il caractérisa spécialement sa passion pour la Du Barry , dans une peinture énergique des mœurs de Salomon , dont la comparaison étoit sensible. — “ Ce Monarque , disoit-il , raffasié „ de voluptés , las d'avoir épuisé , pour réveiller ses sens flétris , tous les genres de plaisirs qui entourent le trône , finit par en chercher d'une espèce nouvelle dans les *vils restes de la corruption publique*.

Madame Du Barry se reconnut trop bien dans ce portrait pour n'en être pas piquée. Elle écrivit le soir même cette lettre à l'audacieux Prédicateur :

“ Vous venez , M. l'Abbé , de prêcher avec „ *une insolence extrême , la charité , la modé-*

„ *ration* ; vous avez eu la *hardiesse* de *noircir*
 „ la vie de *notre* Monarque aux yeux de
 „ son peuple ; vous n'avez *attaqué* que *lui* ,
 „ quoiqu'il fut le *seul* que vous deviez *ména-*
 „ *ger* , & dont vous deviez en quelque sorte
 „ *excuser* les *foibleesses* devant ses *sujets* . Ce
 „ *n'est point* , croyez-moi , la *charité* *Chrétien-*
 „ *tienne* qui vous a *inspiré* ; c'est l'*ambition*
 „ & le *désir* de vous *élever* qui ont été les *seuls*
 „ *mobiles* de votre *conduite* . A la place de S.
 „ M. je vous exilerois dans quelque village
 „ *éloigné* , pour y apprendre à être plus *cir-*
 „ *conspect* , & à ne plus chercher à *soulever*
 „ les peuples contre les Princes que Dieu leur
 „ a donnés pour les gouverner . Je ne fais
 „ ce qu'elle fera , mais vous avez trop comp-
 „ té sur sa *bonté* . Vous ne vous attendiez
 „ pas à recevoir de moi des *regles* pour vous
 „ *conduire* , puisées dans le *Christianisme* &
 „ la *Morale* : mais pour votre *bien* , tâchez
 „ d'en faire votre *profit* . Voilà mon *sermon* ;
 „ je souhaite qu'il puisse vous être utile ” .

La favorite chercha par toutes voyes pos-
 sibles à indisposer le Roi contre l'hardi Pré-
 dicateur . Mais Louis XV étoit bon , il ne se
 fâcha pas , il l'excusa même , en disant qu'il
 avoit fait son métier .

On raconte qu'un jour , où cet Abbé avoit
 parlé avec véhémence contre les vieillards
 vicieux qui conservent au milieu des glaces
 de l'âge les feux impurs de la concupiscence ,
 S. M. après le sermon , apostrophant le Ma-
 réchal de Richelieu , lui dit : “ Eh bien !

„ Richelieu , il me semble que le Prédicateur
 „ a jetté bien des pierres dans votre jardin.
 „ — Oui, SIRE, répondit le Maréchal ; il
 „ les a jetté si fortement , qu'il en est réjailli
 „ jusques dans le parc de Versailles „

Cet Abbé obtint ce qu'il desiroit. L'Evêché de Senez étoit vacant ; il y fut nommé au grand regret du plus grand nombre des Prélats. Fils d'un Chapelier , & apprentif Chapelier lui-même , l'Abbé , quoique distingué par un mérite éminent , eût dû se croire inhabile (*) à l'Episcopat. Son front , sa hardiesse , son impudence firent sa fortune.

Cependant approchoit l'instant où Louis XV alloit être frappé de la faux du trépas. S. M. étoit d'un chagrin mortel , manifestoit une mélancolie indicible. Les pervers résolurent de l'en tirer par quelque orgie vive , capable de la distraire & de lui rappeler le goût du plaisir. On tint en conséquence un comité chez la maîtresse du Monarque , & un voyage à Trianon fut proposé.

Ce fut ce malheureux voyage qui précipita la mort du Roi. Il avoit vu avec admiration & concupiscence la fille d'un meunier. La favorite crut qu'en lui fournissant le moyen de satisfaire ses desirs , on réussiroit peut-être à dissiper sa mélancolie , à réta-

(*) Pour être Evêque en France , il faut presque faire ses preuves , ainsi que pour être Chevalier de Malthe. Qu'on juge quels abus il en doit résulter ! Quelle ignorance , quelle ineptie , que de vices cachés sous la mitre !

blir la tranquillité dans son esprit, au moins à lui rendre un peu de gayeté. En conséquence, on fit venir cette jeune fille qu'on ne pût engager à partager la couche du Monarque, *blasé* qu'en l'intimidant par des menaces, & en lui donnant l'espérance d'une grande fortune. S. M. n'auroit pu jouir complètement du plaisir qu'on lui avoit préparé, si on ne l'eût aidé par des confortatifs violens. Cette jouissance leur fut funeste à tous deux : l'enfant étoit déjà malade de la petite vérole sans qu'elle le sçut, & les symptômes de cette maladie se déclarerent chez elle, le lendemain, de la maniere la plus violente, au point qu'elle mourut le troisieme jour. Le venin s'étant communiqué au Roi, il se trouva incommodé, sans qu'on pût prévoir encore quel étoit le genre de la maladie.

Louis XV s'alita dès le lendemain. Autre comité. Le premier projet des conseillers de la favorite fut de retenir le Roi à Trianon & de le circonvenir ; mais La Martiniere, profitant de l'ascendant que lui donnoit la foiblesse du Monarque, le détermina à retourner à Versailles. On le ramena en robe de chambre.

On s'apperçut bientôt que S. M. avoit bien décidément la petite vérole. On avoit eu soin d'écarter la faculté. La favorite avoit eu le talent d'inspirer au Roi de la confiance dans son Médecin, Bordeu ; c'est lui qui le soignoit en chef, avec le Médecin Monnier, ami du premier.

On voulut d'abord administrer le Roi ; la Du Barry avoit le plus grand intérêt que cela ne fut pas. Bordeu, son protégé, s'y opposa fortement, disant que cet appareil devenoit funeste aux trois quarts des malades.

L'Etat du Roi ne paroissoit pas encore dangereux, sur-tout parce que le Monarque n'en paroissoit pas affecté. La Du Barry ne quittoit pas un instant le chevet de son lit. On rapporte que Louis XV, luxurieux jusques dans son lit de mort, ignorant encore son état, caressoit encore quelquefois sa maîtresse, faisoit passer ses mains blanches & délicates sur ses boutons purulens, baisoit sa gorge, & se livroit aux autres impudicités que lui permettoit sa foiblesse.

Cependant le mal empiroit, & le cinquième jour le coup fut porté. On avoit avoué au Roi qu'il avoit la petite vérole ; il s'en frappa : il dit : „ je n'ai point envie qu'on „ me fasse renouveler ici la scène de Metz ; „ qu'on dise à M^{de} la Duchesse d'Aiguillon „ qu'elle me fera plaisir d'emmener chez elle „ la Comtesse Du Barry „.

La Maîtresse partie, on administra Louis XV, avant de recevoir le viatique, déclara par l'organe de son Grand-Aumônier, *qu'il étoit fâché d'avoir donné du scandale à ses sujets, qu'il ne vouloit vivre désormais que pour le soutien de la religion & le bonheur de ses peuples.*

Les paroles d'un mourant ne doivent pas

